

FRANÇOIS SANTINI

LE SECRET DU DIAMANT BLEU

LES AVENTURES DE
GARIGUE



François Santini

LES AVENTURES DE GARIGUE

Le Secret du diamant bleu

ROMAN

Tome I
(Édition révisée)

PROLOGUE

Je vais vous conter la fabuleuse aventure qui a émerveillé mon enfance. Même si mes souvenirs sont lointains, je n'en ai oublié aucun.

Qui aurait pu croire que chez nous, en Touraine, dans notre petit village, là où il ne se passe jamais rien, il puisse un jour survenir des péripéties aussi incroyables !

Le théâtre principal de cette étonnante histoire se situe dans le bois appartenant à mes parents...

Mais où ai-je la tête ? J'oublie de me présenter.

J'ai dix ans et demi et je me prénomme Garigue. J'ai souvent les cheveux en bataille au grand désespoir de ma mère et lorsque je souris, on ne voit que mes fossettes. J'ai de l'énergie à revendre et j'ai donc du mal à tenir en place.

J'ai la chance d'avoir des parents épatants, mais je regrette un peu d'être fils unique. Heureusement, j'ai un nombre impressionnant de copains et une très gentille copine.

Mon père se prénomme François. Comme moi, il est brun et a les yeux verts avec les dents écartées que maman appelle les dents du bonheur. Ses lèvres sont minces, son nez droit est légèrement pointu. Cela lui a valu un dicton qui s'applique aussi à moi. J'ignore si c'est ma mère qui l'a inventé, mais il nous va à merveille, tout au moins pour moi, car il m'arrive souvent d'être dans la lune. Alors, ma mère nous dit : « Lèvres minces et nez pointu sont toujours un peu perdus ». Quelquefois, ça agace mon père, mais moi ça me fait toujours sourire.

Il aime me faire découvrir la nature, il connaît le véritable nom des plantes qu'il essaie de m'enseigner. Il m'explique la vie des insectes que nous avons la chance d'entrevoir. Il en est de même pour les oiseaux, le gibier et les petits animaux qui n'ont pas beaucoup de secrets pour lui.

Ma mère, Suzanne, que mon père surnomme Suzette, est très belle. Elle a un petit nez qui a quelques « points » de rousseur et ses yeux marron pétillent en permanence. Mais ce qui fait qu'elle est irrésistible, ce sont ses fossettes très marquées ; je n'en ai jamais vu de pareilles.

Elle sourit tout le temps, elle parle avec douceur, mais elle ne vient jamais avec moi dans les bois. Il faut dire qu'elle ne sort pas souvent de la maison, elle est bien trop fatiguée, voilà déjà un moment qu'elle est souffrante, même que le docteur a du mal à la guérir.

Par contre, presque à chaque fois, lorsque je rentre de mes escapades, je dois tout lui raconter. Elle prend tellement de plaisir à m'écouter que j'en rajoute toujours un peu : pour elle, mes poissons ont tendance à doubler de taille et je lui décris des chevreuils que je n'ai pas vraiment rencontrés. Elle me croit toujours, à moins qu'elle aime me faire plaisir.

Sans être ni agriculteurs ni éleveurs, mes parents possèdent une magnifique propriété entourée de bois et de plaines d'une superficie d'environ deux cent cinquante hectares où se trouvent trois étangs.

Le plus grand se situe à trente mètres sur le côté nord-est de notre maison, tandis que le plus petit la borde à l'ouest. Nous avons l'impression de vivre sur une île ! Cet endroit est tranquille, éloigné d'un kilomètre de la première route goudronnée, là où se trouve notre portail.

Dans les bois, à moins de deux kilomètres de la maison, se trouve le troisième plan d'eau. L'endroit est merveilleux, c'est mon coin préféré, même s'il y a au bord de l'eau une très ancienne maisonnette délabrée qui m'angoisse un peu.

C'est là que ma vie va basculer.

CHAPITRE PREMIER

Des bois pas si tranquilles !

Je suis devenu ces derniers temps un excellent pêcheur.

Je passe des journées fantastiques à taquiner de grosses prises que sont les brochets et les sandres, dont certains dépassent le mètre. Mais mon plus grand plaisir, c'est d'attraper les *black-bass*¹ à la mouche. Il m'arrive aussi, à la nuit tombée, à la lueur d'une lampe électrique, d'aller chercher les écrevisses qui s'approchent de la berge. Alors qu'elles se trouvent dans dix à vingt centimètres d'eau, elles sont faciles à attraper ; il n'est pas rare que j'en ramasse un plein seau en une soirée.

Cette nuit-là je pêchais justement les écrevisses dans le petit étang, et alors que la nuit venait à peine de tomber je suis surpris d'apercevoir à cette heure tardive quelqu'un qui semble venir vers moi.

Tiens, je me dis, ce doit être ma mère qui vient me chercher. Cependant, sa démarche dynamique m'étonne. C'est surtout son allure qui attire d'abord mon attention. Elle est toute de blanc vêtue et j'ai l'impression que ses vêtements volent au vent, malgré l'absence de brise. Elle continue de s'approcher et avec ma lampe, je lui fais signe. Elle s'arrête net. Ce n'est pas maman. Intrigué qu'elle reste ainsi immobile, j'éclaire son visage avec ma puissante lampe. Aussitôt, elle tourne les talons et s'enfuit vers le bois en courant. Je l'appelle pour la retenir, mais rien à faire, elle a déjà pris ses jambes à son cou.

Mince alors ! Je lui ai fait peur. Qui cela peut-il bien être ? À coup sûr, elle n'a pas apprécié d'être surprise. Mais que fait-elle chez nous et si légèrement vêtue alors qu'il fait frais ?

Bouleversé par cette vision, je décide d'en aviser mes parents.

« Vu ta tête, tu as dû te faire pincer par une écrevisse ! me dit ma mère.

– Ton fils n'est pas une mauviette, il en a vu d'autres et ce n'est pas ces petits crustacés qui peuvent le mettre dans un pareil état. Que se passe-t-il, fiston ? »

Je leur explique tout.

Mon père fronce les sourcils, puis me fait un clin d'œil et finit par sourire :

1 Le *black-bass* est un poisson carnassier (perche noire) d'eau douce, originaire d'Amérique. Son introduction en France remonte au XIXe siècle. Son poids peut atteindre 10 kg pour un poisson de 80 cm et sa pêche est qualifiée de « sportive ».

« Mais Garigue, c'est impossible ! Nous sommes entièrement clôturés avec du grillage à sanglier à plus de deux mètres de hauteur et le portail est fermé à clef. Ne me dis pas que tu aurais vu un fantôme !

– Arrête, c'est sérieux ! Ce n'était pas la peine de dépenser autant d'argent pour cette clôture, si c'est une passoire ; on entre chez nous comme dans un moulin. Je peux te le certifier... je suis certain de ce que j'ai vu. »

Comme il continue à avoir son air moqueur, je finis moi aussi par en sourire, mais tout de même, je suis sûr de moi.

« Tu sais pertinemment que ton fils ne raconte pas des histoires ! D'ailleurs, je vais te révéler un fait troublant qui s'est produit samedi dernier. J'ai deux pieds de tomates cerise dont les fruits étaient mûrs. Eh bien, lorsque j'ai voulu les cueillir, toutes les grappes avaient disparu, dit ma mère.

– Tu penses vraiment que ce pourrait être cette femme ? Ne serait-ce pas plutôt un piaf ? demande mon père.

– Bien sûr que non ! Je ne vois pas un oiseau couper la queue des grappes. Je ne te cache pas que cela m'avait étonnée et contrariée. Maintenant, je m'en inquiète. »

Deux jours se sont écoulés. Puis au soir du troisième, à la nuit tombée, je rentrais de la croule² où j'avais eu la chance d'observer de nombreux vols de bécasses. Je n'en avais jamais vu autant ; ce soir-là, j'en avais compté treize. Il faut dire que l'endroit s'y prête.

Alors que je traversais les bois pour rentrer à la maison à la faveur de la pleine lune, j'aperçois dans la pénombre une silhouette qui vient dans ma direction. Elle est toute proche et brusquement elle se fige. À l'aide de ma lampe torche, j'éclaire les lieux et je vois un enfant sensiblement de mon âge qui, aveuglé, se protège les yeux. Il porte uniquement un maillot de bain et des baskets. Il reste là, immobile devant moi. Puis subitement, il fait demi-tour et se sauve à toutes jambes vers le marais où il disparaît dans l'obscurité.

Je n'ai jamais peur lorsque je suis seul la nuit dans les bois, mais là, je ne sais pas pourquoi, je panique. L'autre jour une femme, aujourd'hui un enfant inconnu à moitié nu alors qu'il ne fait pas chaud du tout, mais que se passe-t-il ici ?

Arrivé à la maison, je quitte mes bottes pour enfiler mes baskets que je laisse toujours sur le pas de la porte, mais elles ne s'y trouvent plus. Alors que je demande à ma mère où elle les a rangées, il m'est désagréable d'entendre qu'elle n'y a pas touché. Où sont-elles donc ? Une idée me traverse subitement l'esprit. Ne serait-ce pas l'inconnu que je viens de croiser et qui justement en avait une paire aux pieds, sans même porter de chaussettes ?

Je suis sur le point d'expliquer ma découverte à mon père, mais il ne m'en laisse pas le temps :

« Mais d'où sors-tu ? Pourquoi es-tu essoufflé de la sorte ? As-tu vu l'allure que tu as ? Va te donner un coup de peigne. Comme ta mère, je n'aime pas te voir avec les cheveux sur le front.

– Eh bien, j'ai vu quelque chose d'incroyable ! Vous n'allez pas me croire et là, il y a de quoi s'inquiéter ! Je viens de croiser un enfant que je ne connais pas. De plus, il est en maillot de bain et il a dû me piquer mes godasses.

– Comment ça un enfant en maillot de bain ! Tu te rends compte de l'énormité de ton histoire, dit ma mère affolée.

– Eh bien oui ! En plus, il s'est sauvé.

2 On appelle « croule » le chant caractéristique des bécasses émis pendant le vol de parade nuptiale. Ce terme désigne aussi la chasse à la bécasse pratiquée au printemps, mais qui est interdite.

– Mais Garigue, vu la fraîcheur actuelle des bois, c'est impossible. Mais... et comment était-il ce gamin ? demande mon père.

– Il est un peu comme moi, aussi grand. Tu ne serais pas contente, maman, il a les cheveux en bataille.

– Vois-tu Garigue, je pense que tu as vu un fantôme...

– Mais papa arrête un peu ! Je t'assure que c'est sérieux ! Il était à cinq ou six mètres de moi, je l'ai éclairé un bon moment. Crois-moi, c'est la vérité. »

Ma mère qui écoute lui dit :

« François, je suis persuadée que ton fils dit vrai, il va falloir faire quelque chose ! Cela me déplaît fortement de savoir que des étrangers rôdent chez nous. »

Mon père nous regarde. Il semble ennuyé, certes, mais il ne paraît pas franchement convaincu. C'est vrai qu'il est cartésien comme dit maman ; les fantômes ce n'est pas son truc. Ce qui m'ennuie, c'est que je ne suis pas certain de lui avoir fait entendre raison.

Quelques semaines plus tard, en fin de journée, papa me propose d'aller à la passée aux canards³. J'accepte volontiers ; il m'est impossible de rater une si belle occasion de vivre ce moment à ses côtés.

Nous partons alors que la nuit tombe, juste avant que les canards n'arrivent.

Mon père se place toujours sous son grand chêne en bordure d'étang, un point d'observation bien camouflé offrant une vue sur l'endroit où la plupart des canards et sarcelles viennent se poser. Dès que nous sommes postés, la consigne est stricte : plus un bruit. Nous ne devons communiquer qu'avec des mouvements d'yeux ou des gestes de mains.

Tout l'étang s'éveille. Les canes lancent leurs appels répétés et ce sont des milliers de canards qui descendent se poser sur l'eau.

Alors que je m'émerveille, mon père me désigne deux silhouettes qui avancent vers nous, le long de la berge. À son froncement de sourcils, je comprends qu'il me demande qui sont ces gens.

Faisant une entrave aux consignes, je lui chuchote :

« Je l'ignore, le mieux serait de le leur demander ! »

Nous sortons de notre cachette et, alors que nous sommes à une trentaine de mètres d'eux, nous apercevons sans doute, ils s'arrêtent. Comme nous avançons encore, brusquement, ils font demi-tour et s'enfuient vers la maison.

Nous nous regardons, interloqués.

Mon père me dit alors :

« Ma parole, mais nous leur avons fait peur ! Rentrons ! »

Je suis tout de même déçu d'être privé de la moitié du spectacle. J'attendais le meilleur moment : juste au-dessus des arbres, la pleine lune à peine levée sur laquelle des vols d'oiseaux peuvent se détacher.

Une fois à la maison, mon père se précipite pour demander à ma mère :

« Chérie ! Qui est venu ce soir ? »

– Absolument personne ! Pourquoi me demandes-tu une chose pareille, tu sais pertinemment que le portail est fermé à clef. Ne me dis pas que vous avez encore rencontré un étranger ?

3 La passée aux canards est une chasse qui se pratique dans la pénombre avant le coucher du soleil ou avant le lever du jour au moment où les canards effectuent leur envol. Cette chasse à l'affût s'applique au gibier d'eau que l'on tire au vol à un point de son passage. D'où le terme « passée ».

– Malheureusement, si ! Même deux ! Et de plus, Garigue a raison, le gamin était en maillot de bain, c'est vraiment étrange ! »

Il se tourne vers moi :

« Dis-le à ta mère que tu as vu comme moi ces deux personnes au bord de l'étang... Non ? »

Avec un petit sourire et un clin d'œil, je lui réponds :

« Non ! Moi j'ai vu deux fantômes ! »

Mon père sourit à son tour :

« Il faut bien que je me rende à l'évidence. Il est certain que ce sont les deux personnes que tu avais aperçues. Désolé, Garigue, j'ai douté de tes dires, mais reconnais que c'est une histoire à dormir debout. Des inconnus traînent chez nous et, de surcroît la nuit. Par où peuvent-ils passer ? Et que cherchent-ils ? »

Le lendemain, nous inspectons les clôtures : elles sont intactes.

Je sens qu'il est agacé, tel que je le connais, il n'a pas fini de se poser quantité de questions.

Il refait le tour des clôtures au moins trois fois sans trouver la moindre effraction, il finit par baisser les bras. Cela me surprend, car, malin comme il est, il aurait dû déjà trouver. C'est vrai que mon père est ingénieux, dans les situations difficiles il trouve toujours des solutions géniales. C'est ainsi que je l'ai vu improviser une attelle avec des morceaux de boîte à camembert et du sparadrap pour un cygne à la patte cassée ! Quinze jours plus tard, notre blessé avait un os parfaitement ressoudé et il recommençait à gambader sur la pelouse. Incroyable, pourtant il n'est pas vétérinaire. Mais devant cette énigme, il semble démuné.

C'est dans nos bois très bien entretenus et plantés principalement d'imposants chênes centenaires, là où se trouvent de larges allées qui convergent vers une petite clairière que tout va basculer. C'est d'ailleurs à cet endroit que se situe cette très ancienne maisonnette dont je vous ai déjà parlé. Elle est toute simple. Ce qui est surprenant c'est cette énorme cheminée que les chasseurs apprécient beaucoup pour leurs grillades. Ce petit édifice n'a pas de porte, car l'un des murs a été abattu. Il n'en reste environ plus qu'un mètre qui tient debout. Avec une simple planche ils en ont fait un bar. Ce cabanon est tellement précaire qu'il n'a même pas de carrelage ; une fine couche de sable sur la terre battue évite les grands nettoyages : un simple coup de râteau suffit.

C'est donc quinze jours après ces apparitions furtives, par une journée assez fraîche, alors que j'étais presque arrivé sur mon habituel lieu de pêche, à proximité de cette maisonnette isolée, qu'à nouveau j'aperçois dans le lointain cet enfant en maillot de bain.

Il se dirige vers la cabane. Subrepticement, je me précipite vers lui. J'approche et de là où je suis je distingue dans le pré une femme étendue sur l'herbe mouillée par la rosée. Je suis interloqué ; il me semble inconcevable qu'une personne puisse dormir ici par ce temps et à cet endroit. Je me sens envahi d'une curieuse sensation, je reste là, sans rien dire, sans parvenir à détacher mon regard de ce spectacle.

Au bout de quelques instants, au lieu de déguerpir et prévenir mon père, je ressens un irrépressible besoin de voir de plus près l'enfant. Lorsque j'arrive sur le pas de la porte, il n'y a plus personne. La pièce est vide. Aucune cachette n'est possible, alors où est-il passé ? Cela me paralyse.

De là où je suis, je regarde un moment cette inconnue qui, elle, est toujours là. Tout concourt à créer une atmosphère de magie. L'endroit est éclairé par le soleil rasant et ses premiers rayons, tamisés par les branchages, transforment la rosée en fines volutes de brouillard tourbillonnantes. J'en ai la chair de poule.

Et puis, un vent très doux se lève faisant frémir les feuilles au-dessus de moi. Je reprends mes esprits et m'approche alors de ce corps immobile. Je reconnais l'inconnue que j'avais vue lorsque j'étais aux écrevisses. Son visage est fort joli, d'un blanc étonnant : elle dort probablement. À moins qu'elle ne soit morte ? Pourtant, je n'éprouve aucune peur, comme si je vivais un rêve.

Je décide d'alerter mon père.

Alors que je m'apprête à quitter les sous-bois, un éclat de lumière rouge m'intrigue. Au milieu de la verdure, à quelques centimètres de la main droite de la jeune femme, une magnifique bille de verre rouge renvoie les rayons du soleil en des milliers d'éclats. Je m'en empare et la mets dans ma poche. Tout à coup je prends peur, si bien que je cours à perdre haleine vers la maison.

Je rejoins mes parents qui sont en pleine discussion avec le maire du village. Essoufflé et affolé, je ne me préoccupe pas de sa présence. Je bredouille, j'essaie de me concentrer, je bafouille, mes explications sont incompréhensibles. Je tente de me calmer et d'être plus clair :

« Il... il... y... a... une... une morte dans les bois... près de la cabane abandonnée... près du marais. »

Aussitôt, papa me demande de lui montrer l'endroit exact de ma macabre découverte et nous sautons dans sa voiturette électrique.

Pendant le trajet, je me remets un peu de mes émotions et j'ai le temps de réaliser que le maire aussi nous accompagne. Comme papa et moi, il a les lèvres minces et son nez est vraiment pointu. Maman qui ne l'apprécie pas trop lui a trouvé un autre dicton. Pour lui, elle dit : « Lèvres minces et nez pointu n'ont jamais rien valu ».

Je ne le connais pas beaucoup, mais je serais bien de l'avis de maman. Il est mal fagoté et son ventre énorme déborde de sa ceinture. Il est toujours en sueur et lorsqu'il me fait la bise, il m'en colle sur tout le visage. Si je devais le comparer à un animal comme il m'arrive souvent de le faire, je dirais qu'il ressemble à une fouine croisée avec un saint-bernard qui bave de partout.

Pendant ce temps, papa est irrité et bougonne. Je commence à redouter que la jeune femme soit partie. J'aurais l'air fin.

Sur place, le soleil est maintenant un peu plus haut dans le ciel, la luminosité totalement différente, de plus le vent s'est levé chassant le brouillard. Il n'y a plus cette curieuse ambiance.

À l'approche de la cabane, je suis sidéré d'apercevoir, encore un court instant, l'enfant se sauver à nouveau dans la maisonnette. Quant à la femme, elle est bien là : nu-pieds, elle ne porte qu'une chemise de nuit trempée.

Mon père qui a vu le gamin, s'agace.

« Ce doit être le petit de l'autre soir ! Garigue va me le chercher ! Moi, je vais voir s'il est possible de faire quelque chose pour cette femme. »

Je me précipite vers la cabane. À ma grande surprise et encore une fois : personne ! Tout penaud, je retourne voir mon père.

« Je n'y comprends rien, l'enfant a disparu ! Il n'y a rien dans la cabane. Et puis tout à l'heure... »

– Comment ça ? Je l'ai vu entrer.

– Oui ! Moi aussi... mais il n'est plus là ! »

Mon père s'impatiente. Il va vérifier et fait la même constatation. Puis, il cherche le pouls de cette femme, se relève en hochant la tête et annonce :

« Elle est malheureusement décédée. »

S'adressant à M. le maire, il se confie :

« Mais que fait-elle ici dans cet accoutrement en pleine nature ? Et ce gamin qui a disparu ! »

– J'avoue en effet ne pas saisir ! » dit M. le maire.

Nous nous mettons à chercher autour de la cabane, mais aucune trace de cet enfant. Mon père reste un moment sur le pas de la porte de cette mesure à réfléchir.

« C'est incompréhensible ! Je n'ai pas rêvé tout de même. Il est vrai que c'était furtif. Il a dû sortir alors que notre attention était captivée par cette femme.

– Dis-moi Garigue, tu n'as rien remarqué d'autre ? me demande M. le maire, qui semble très perturbé ?

– Non, non !

– De toute façon, ne touchons à rien, ne restons pas là. Il faut appeler la gendarmerie de toute urgence ! » dit mon père.

Très vite, la sirène retentit dans le lointain. Ils arrivent en trombe accompagnés d'une ambulance. Bientôt tout ce monde se retrouve dans nos bois, penché au-dessus du corps de l'inconnue.

« Ne laissez rien au hasard, passez-moi tout ça au peigne fin ! dit le plus gradé. »

Une dizaine de spécialistes se partage une surface d'une centaine de mètres carrés, tandis que deux autres gendarmes partent faire le tour de la clôture afin de chercher l'éventuelle brèche. Une troisième équipe, plus réduite, se charge de dessiner l'emplacement du corps avec du plâtre, de relever de nombreuses mesures et de prélever différents échantillons de bois, de mousse ou encore de terre aux alentours immédiats du corps.

Après avoir placé des banderoles interdisant l'accès sur un très large périmètre, l'un d'eux s'adresse directement à moi pour m'intimer l'ordre de ne pas revenir ici... Sous aucun prétexte !

M. le maire semble se mettre en quête de quelque chose. Je le sens troublé lorsque mon père lui demande ce qu'il cherche. Mais il ne répond pas, il rougit.

Moi, je réfléchis à cette curieuse situation. Ce qui m'ennuie, c'est que j'ai cette bille. J'espère qu'elle n'a rien à voir avec cette inconnue.

Puis, c'était prévisible, je suis convoqué avec mon père à la gendarmerie, séance tenante.

Je n'en mène pas large. Et même si tout cela me dépasse, je suis conscient que cette affaire n'a pas fini de nous compliquer la vie.

Je suis interrogé par un brigadier. Il est bizarre avec sa grosse moustache tombante. Mais ce qui le rend un peu ridicule, c'est son képi trop grand qui lui tombe sur les oreilles. Ce qui surtout m'amuse, ce sont ses gros yeux globuleux dont l'un a tendance à méconnaître le parallélisme. En deux mots, il est vilain et, tout compte fait, il n'a pas l'air commode.

Il m'interroge d'un ton sec :

« Ton nom ?

– Simon.

– Ton prénom ?

– Garigue. G.A.R.I.G.U.E.

– Drôle de prénom !

– Je sais, je sais... tout le monde me le dit, mais mon père aime beaucoup la nature.

– Ah bon ! Mais " Garigue ", ça ne s'écrit pas ainsi !

– Bien sûr ! Vous pensez à la Garrigue. Mais comme je suis un garçon, il a retiré un *r* ! et pour une fille, il faut bien sûr les deux. »

Surpris par ma réponse sèche et immédiate, le gendarme sans sourire poursuit son interrogatoire :

« Ton âge ?

– Presque onze ans. »

Il tape d'un seul doigt. Je me rends compte que ce n'est pas un spécialiste de l'ordinateur, car il met un temps fou entre deux questions, cela me permet de me décontracter et de le détailler. Ce qui fait que j'ai du temps pour rêvasser en le regardant faire.

Je remarque principalement son énorme moustache, ses grosses lèvres et, lorsqu'il me questionne, ce sont surtout ses gros yeux noirs exorbités qui m'interpellent. J'imagine me trouver face à un phoque que je viens de surnommer Bobby. Cela me fait sourire, mais il me sort vite de mes rêveries en me demandant :

« Peux-tu me dire ce qui te met dans un tel état ? Moi je ne vois rien de drôle dans cette affaire !

– Mais je ne riais pas, Monsieur !

– On ne dirait pas, je te signale que c'est sérieux. Nous sommes à la gendarmerie et l'on ne badine pas.

– Oui... je me doute !

– Bon, reprenons ! Que faisais-tu à cet endroit de si bonne heure ? Pourquoi es-tu passé par cet itinéraire ? La dernière fois que tu es venu sur les lieux, n'as-tu rien vu ? Ce matin, tu as peut-être entendu quelque chose ? Sûrement ? Non ? Souviens-toi ! »

Il veut surtout que je me souviens si j'ai entendu quelque chose juste avant ma découverte. Il insiste, mais en pure perte. Hormis le chant des oiseaux et, plus tard, le souffle du vent dans les feuilles, je n'ai rien entendu ce matin. Rien ! Et j'en suis certain, car comme à mon habitude j'étais silencieux, espérant surprendre un grand cerf. Je me souviendrais d'un bruit suspect.

L'interrogatoire continue de plus belle, maintenant je ne me risque pas à sourire et encore moins à tenter de faire un jeu de mots.

« Connais-tu cette jeune femme ? L'as-tu déjà vue ? Ne serait-ce qu'entraperçue ? »

Je le trouve vraiment brusque et mal aimable. On croirait que c'est moi l'accusé ! Le gendarme me reproche de n'avoir que des réponses négatives à lui apporter. Il s'attarde sur mes explications concernant cet enfant qui s'est volatilisé. Mais comme ce brigadier est peu affable, je n'entre pas dans les détails.

Finalement, il se décide à me laisser tranquille, mais ça continue pour mon père ! Cela devrait être rapide, car lui : blanc c'est blanc, noir c'est noir, il ne connaît pas le gris. Enfin, c'est souvent ce qu'il nous dit.

Pourtant, il est coopératif, s'attardant sur la disparition curieuse de cet enfant. Cependant, lui non plus ne peut donner de réelles informations, faute de l'avoir vraiment vu. Idem pour ces gens que nous avons vus rôder la nuit.

Quelques jours plus tard, mon père m'apprend une partie de la suite donnée à cette affaire.

Les gendarmes sont dans le plus épais des brouillards. Tout ce qu'ils savent avec certitude, c'est que la jeune femme a été étranglée ! Elle est morte par étouffement, mais curieusement son cou ne porte aucune trace et le reste de son corps n'est pas marqué non plus : aucun coup ni signe de lutte.

Je m'aventure à lui demander :

« Et pour cet enfant que nous avons aperçu : Ils ont trouvé quelque chose ?

– Rien ! Aucune empreinte. À croire que nous avons rêvé. »

C'est tout de même curieux qu'il n'y ait aucune empreinte sur le sable de la pièce, même pas celles du gamin. En revanche, au vu des traces dans l'herbe, les policiers sont formels, ce ne sont que les traces laissées par cette inconnue sur quelques mètres.

Voilà plus de six mois que l'enquête a démarré, mais elle piétine toujours. C'est tout de même au sujet de la jeune femme qu'elle semble avancer le plus. Pour ce qui concerne l'enfant, les gendarmes n'en parlent même plus. D'après eux, la femme devait avoir environ trente-cinq ans, un mètre soixante-cinq, les yeux verts, mais aucune trace de maquillage, des ongles non entretenus et des cheveux emmêlés. Cela ne colle pas avec son âge et son physique avantageux. Alors, ils supposent qu'elle a peut-être été emprisonnée dans un endroit sans commodité, avant d'être amenée devant la cabane. Mais par qui ? Comment ? Et pourquoi ? Peut-être s'était-elle échappée ? Ses pieds nus et ses chevilles portent également de petites blessures anciennes, dues aux cailloux ou aux ronces, comme si elle avait couru dans les bois !

Et puis, il y a sa chemise de nuit qui a été confiée à la police scientifique. Ce n'est pas le genre de vêtement que porte une si jolie jeune femme, surtout pas au beau milieu de la forêt.

Pour ma part, je suis un peu gêné. N'ai-je pas ramassé en secret une pièce à conviction sur les lieux du drame ? Je n'ai pas osé parler de la bille rouge sur le moment et maintenant, il m'est impossible de le leur révéler, je risque de me faire disputer. Je me rassure intérieurement : elle n'a aucun rapport avec cette affaire. Elle était là, c'est tout ! Je l'ai trouvée, je l'ai mise dans ma poche sans aucune malice, elle est maintenant bien à moi ! Je dois d'ailleurs avouer qu'elle est bien belle. Si je la regarde un moment, je suis comme sous hypnose. J'ai l'impression qu'elle est vivante, elle me procure une chaleur agréable dans la paume.

J'ai décidé de la ranger dans le tiroir de ma table de nuit.

Malgré ces événements, je continue à m'épanouir dans le tourbillon de la vie. Je ne peux plus traîner du côté de la « zone interdite », mais il me reste bien d'autres coins tranquilles pour continuer à vivre et m'amuser.

Mon père est encore convoqué à la gendarmerie... Mais, il est cette fois officiellement et définitivement mis hors de cause. Maman est contente, un souci de moins.

Les gendarmes ont informé mon père qu'ils classaient l'affaire. Ils lui ont demandé la plus grande discrétion sur un élément de l'enquête très surprenant et même incroyable : la police scientifique qui travaillait sur la chemise de la jeune femme, seule pièce à conviction à leur disposition, vient de rendre ses conclusions. Ce vêtement a été confectionné il y a des siècles. Les spécialistes sont catégoriques, cette chemise de lin a autour de cinq cents ans. Autrement dit, elle a été portée au temps de François I^{er} !⁴

4 François I^{er}, roi de France, a vécu de 1494 à 1547. Il fut sacré le 25 janvier 1515 dans la cathédrale de Reims. Il proclame le français comme langue officielle du droit, de l'administration et des actes notariés qui avant lui étaient rédigés en latin. Il est considéré comme le monarque emblématique de la Renaissance française.

CHAPITRE 2

Jamais je n'aurais pu croire que cette bille ait autant de pouvoir

En réalité, l'enquête se poursuit en catimini et le capitaine de gendarmerie est irrité : c'est vrai, c'est à rien n'y comprendre. Son colonel – obligé de rendre des comptes en haut lieu – est furieux :

« Il doit bien exister une explication rationnelle, trouvez-la-moi ! »

Où une telle chemise a-t-elle pu être trouvée ? Qui peut avoir l'occasion de porter un vêtement si ancien ? Pour quelle raison la jeune femme aurait-elle mis une telle chemise ? La lui aurait-on fait porter de force ? Un problème religieux, un sacrifice ? Les enquêteurs s'orientent vers les sectes, les clubs d'illuminés.

Entre-temps, la police scientifique fournit les nouvelles conclusions aux dernières analyses réalisées : la terre prélevée sous les pieds de la victime ne provient pas du pré où elle a été retrouvée morte. C'est une terre sans la moindre trace d'engrais ou de pesticide, une terre pure comme au premier jour.

L'information sur ce mystère non élucidé s'échappe des bureaux de la police et fait la une des quotidiens et des journaux télévisés qui se passionnent pour cette affaire. Des curieux et des journalistes s'agglutinent chaque jour davantage aux portes de notre propriété.

Les gendarmes enragent de passer pour des nigauds et leurs supérieurs les engagent à approfondir les recherches. L'étang du marais est passé au peigne fin. N'ayant toujours rien trouvé, ils décident de le faire vider complètement ! Le capitaine s'y résout, en nous confiant qu'il a vraiment l'impression de « chercher une aiguille dans une meule de foin ». Mais bon, les ordres sont les ordres !

Une fois le vaste étang asséché : rien ! Pas le moindre indice, hormis une pêche miraculeuse. Tous les poissons ont été mis dans le petit étang en attendant que celui du marais soit rempli à nouveau.

Le lendemain de ce grand ratissage, alors que nous déjeunons, on frappe à la porte.

C'est le capitaine, il est accompagné du brigadier. Ils nous apprennent qu'ils ont trouvé des traces toutes fraîches dans la vase de l'étang asséché. Des empreintes de pieds nus, celles d'un enfant.

Boby me demande d'un ton sec :

« Qu'es-tu allé faire là-bas, nu-pieds ? »

Je réagis au quart de tour, me levant d'un bond, pour protester :

« Mais je n'y suis pas allé, ce n'est pas moi ! »

Il insiste ; je me fais même traiter de menteur. Je le déteste ce phoque.

Je suis terriblement vexé, mais je tiens tête. Heureusement pour moi, mes parents sont de mon côté. Ils savent que je ne mens pas.

Les gendarmes s'en vont et je reste là, à ronchonner.

Mon père fronce les sourcils :

« Et si c'était encore ce gamin que tu as aperçu l'autre soir ?

– Je ne sais pas trop, lorsque je l'ai rencontré, il avait des baskets.

– Curieux ! Et celui que nous avons aperçu le jour du décès de cette inconnue, portait-il des chaussures ? Selon moi, ce doit être le même !

– Je ne l'ai pour ainsi dire pas vu, tout s'est passé si vite ! »

Dans l'après-midi, ils reviennent à la charge ne laissant rien au hasard : ils ont effectué un moulage des empreintes dans la vase et, après comparaison avec mes pieds, ils ont la confirmation que je dis la vérité. J'ai même droit à leurs excuses. Je n'en demandais pas tant, je les comprends après tout. Notre propriété est le théâtre de tant d'événements extravagants qu'il y a vraiment de quoi perdre patience !

« Il va nous falloir réfléchir sur cet enfant que vous aviez aperçu, ce serait peut-être ses empreintes, dit le capitaine. Mais là ! Nous sommes dans le brouillard, je dois vous avouer que nous n'avons aucun indice. Franchement, c'est à ne rien y comprendre. »

Les choses se calment. J'oublie presque cette enquête. Et puis, une nuit, après m'être levé dans le noir pour aller aux toilettes, au retour, je remarque une faible lueur rouge qui filtre par l'entrebâillement de mon tiroir de table de nuit. J'allume ma lampe de chevet, j'ouvre le tiroir doucement, mais je ne vois rien d'anormal, juste ma bille rouge que j'ai trouvée auprès de cette inconnue. J'éteins et, alors que je suis dans le noir complet, après avoir à nouveau ouvert le tiroir, il faut bien me rendre à l'évidence, c'est ma bille qui produit cette luminosité, même sans être exposée à la lumière. Ça, c'est fortiche !

Mais, lorsque l'on a onze ans, on a vite fait de passer à autre chose. Pris dans le tourbillon des jours qui passent, j'oublie ma bille au fond de mon tiroir pour me consacrer à mes activités préférées.

Les gendarmes après plus de dix mois d'enquête ont fini par boucler le dossier sans pour autant y avoir compris quoi que ce soit ; ce qui n'empêche pas le brigadier Bobby de revenir régulièrement sur les lieux, à toute heure de la journée et même le soir, comme un chien de chasse tenace. Si auparavant la cabane m'inquiétait, maintenant elle m'effraie.

Cependant, le temps passe et quelques mois après je ne peux m'empêcher de retourner sur les lieux de ma découverte macabre.

Alors que j'approche, j'aperçois une petite tache multicolore sur l'étendue d'herbe verte où avait reposé la jeune femme. Je presse le pas. Un petit bouquet de fleurettes des champs est posé là. Je le ramasse et machinalement je sens son parfum. Il est encore d'une belle fraîcheur. Il a donc été déposé récemment. Je regarde autour de moi : personne.

Qui a bien pu déposer un bouquet ici ? Sans aucun doute, en hommage à la victime ! Quelqu'un qui la connaissait vraiment ? Pourquoi pas ce mystérieux enfant ? Oui, ce doit être lui, à coup sûr !

Je suis bien décidé à comprendre. Comme j'appréhende que les gendarmes puissent reprendre cette longue enquête qui avait tant inquiété ma mère, je décide de n'en parler à personne.

Je me cherche une cachette derrière un gros chêne aux larges racines et, après le collège, de cet endroit je guette. Malheureusement en vain ! Pas de visiteur !

Pourtant, quelques jours plus tard au même endroit, un nouveau petit bouquet fraîchement cueilli repose sur le sol. J'avoue ne rien y comprendre, je le laisse en place. Je vais bien finir par trouver.

Aujourd'hui, j'ai douze ans !

Ce matin, ma mère entre dans ma chambre afin de me souhaiter mon anniversaire. Devant le désordre qui y règne, elle me demande de ranger. Une telle suggestion, même avec le sourire, équivaut à un ordre.

C'est en rangeant le tiroir de ma table de nuit qui déborde de choses et d'autres que je tombe sur ma fameuse bille. Machinalement, je la mets dans ma poche.

Partant à la pêche à travers bois et dérogeant à mon habitude de silence pendant le trajet, c'est tout en sifflotant et le cœur léger que je glisse la main dans ma poche. Au contact de mon calot, je me mets à le manipuler instinctivement. Immédiatement, je ressens une sensation de chaleur agréable. Cette perception indéfinissable me trouble. Je sors la main de ma poche pour regarder cette grosse bille qui, frappée par les rayons du soleil, scintille comme un joyau. J'ai une impression d'énergie dans la main. Plus je garde la bille dans mon poing serré, plus l'intensité de la chaleur augmente. Je la serre encore davantage.

Un sentiment de puissance m'envahit. Il augmente et va crescendo. Je continue de serrer. Bientôt, c'est mon corps tout entier que je sens vibrer d'une vigueur étrange. Je continue de marcher, mais j'ai la sensation que je pourrais voler ! Je veux faire un pas, mais en réalité j'en fais deux, et ça, sans forcer ! C'est magique ! Je suis comme dans un rêve qui me remplit d'une joie intense et paisible.

Je souris, puis je me mets à rire très fort tellement ma joie est grande. J'arrive à avancer de plus en plus vite, sans fournir le moindre effort supplémentaire. Je m'arrête brusquement, comme ivre de force ! Cette énergie ne se limite pas à celle de mes jambes. J'en ai la certitude, tous mes muscles en sont maintenant animés. Il faut que je vérifie tout de suite ; je cherche comment l'exercer. Ayant à proximité un arbre dont les branches basses sont assez fortes, j'arrive sans aucun problème à briser l'une d'elles en deux. J'en repère une plus grosse, là encore, je la casse sans trop peiner.

C'est incroyable : un vrai Hercule junior !

Reprenant mes esprits, je me remets en route en sautant de bonheur. Mon corps s'élève littéralement faisant des bonds dans les airs.

À l'approche de l'étang, je découvre une grosse pierre au milieu du chemin. Je prends mon élan et, sans réfléchir, étant certain à présent d'être invincible, je *shoote* comme dans un ballon. Elle s'élève et, selon une trajectoire parfaite, atterrit à plus de dix mètres. Je suis sidéré de la performance et, le plus fou, c'est que je ne me suis même pas blessé, alors qu'un tel choc aurait dû me valoir quelques doigts de pied cassés !

Pas de doute, cette bille possède certaines propriétés. Un pouvoir qui dépasse évidemment toute logique : celui de décupler mes forces, tout en me protégeant !

Une idée me traverse subitement l'esprit : la tête de mon prof de gym !

Moi qui n'ai jamais trop aimé le sport, je peux maintenant courir des heures dans la nature. Dans un stade, je me sens moins à l'aise, mais avec cette bille, j'ai le sentiment que les choses vont s'améliorer.

La première épreuve où je vais pouvoir constater la performance de ma bille est le saut en hauteur. Alors que j'étais nul, je réussis à passer le mètre quatre-vingt-dix sans aucun problème.

Le professeur commence à me regarder d'une autre façon :

« Dis-moi Garigue, je ne te reconnais plus, as-tu mangé du cheval ? »

Mais le plus fou reste à venir : le cent mètres.

Porté par ma récente performance, j'ai du mal à me modérer et je serre la bille assez fort. Peut-être un peu trop.

Après un départ sur les chapeaux de roue, je file comme le vent et pulvérise le record de l'école, toutes catégories et âges confondus !

Les copains n'en reviennent pas et m'applaudissent à tout rompre. Le professeur a les épaules tombantes sous l'effet de la surprise. Puis, il se reprend et se demande s'il n'a pas fait une erreur de chronométrage.

« Tu peux recommencer s'il te plaît ? »

Je me replace. Coup de sifflet, course de dératé, arrivée avec encore une petite seconde de gagnée sur le temps précédent.

Toute la classe est déchaînée !

Lors des cours suivants, je montre la même vitalité dans toutes les disciplines. Tous mes camarades me considèrent à présent comme le meilleur sportif de l'école, tous m'encouragent... sauf un. Le grand Benoît, un costaud qui me dépasse de plus d'une tête. Il est fort, mais il a un pois chiche dans le ciboulot. Jusqu'à présent, il était le champion incontesté. Il m'en veut terriblement de le battre à plate couture à chaque fois que j'en ai l'occasion.

Mes copains font du *forcing* afin que je sois à leurs côtés pour toutes les compétitions. Je ne peux même pas faire l'impasse sur le football, pourtant j'en ai horreur. Mais lorsque l'une des plus importantes rencontres de l'année approche, alors que je souhaitais décliner leur invitation, ils insistent tous avec un tel acharnement que j'hésite. Et puis, un détail finit de me décider à m'inscrire sur la feuille de match : ma camarade Marion sera présente.

Ah oui ! J'ai oublié de vous présenter ma merveilleuse copine ! Elle est vraiment très belle. Aussi séduisante que gentille. Elle est grande comme moi, cheveux mi-longs, brune aux yeux marron, toujours souriante, avec deux petites fossettes bien marquées qui enjolivent son sourire. Elle a aussi quelques taches de rousseur sur son petit nez et lorsqu'elle sourit, elle montre ses petites dents du bonheur bien blanches. J'ai la chance qu'elle puisse venir souvent à la maison. Elle remplace un peu la sœur que je n'ai pas eue. Elle vient à la pêche, elle fait du cross avec moi, mais surtout nous écoutons des chansons et de la musique.

Le jour du match, à une demi-heure du coup d'envoi, presque tout le village est déjà au bord du terrain.

Dans le public, il y a effectivement Marion que je dois épater, également mes parents que je ne peux pas décevoir et aussi le professeur qui ne doit rien remarquer de suspect.

On me demande de tenir le poste d'ailier droit. Pourquoi pas ? J'enfile le maillot rouge et jaune de notre équipe. Très vite, c'est un véritable festival ! Je déborde mes adversaires qui ne peuvent rien contre mes pointes de vitesse fulgurantes. Mes *shoots* sont si puissants que ni les

défenseurs ni le gardien de but ne les voient passer. Les spectateurs sont muets d'admiration avant d'exploser en applaudissements.

Alors que je suis bien placé pour permettre un but supplémentaire, je suis violemment fauché par un défenseur adverse dans la surface de réparation. L'arbitre siffle le *penalty*. Je suis tout logiquement désigné pour le tirer.

Dans la cage devant moi, tout affolé, se trouve mon dadais de Benoît ! Il a chaud, ses cheveux longs sont collés dans son cou, sa moustache naissante et ses nombreux boutons lui donnent vraiment l'air nigaud.

Je lis dans ses yeux une grande détermination. Il n'accepte pas que ce petit joueur que je suis le ridiculise une fois de plus. Il se positionne bien sur ses jambes, les bras écartés, prêt à bondir. Puis, subitement, je le vois quitter la cage. Je n'en reviens pas, il se fait remplacer par un petit rouquin que je ne connais pas. À tous les coups, il a eu peur de laisser passer le ballon.

Celui qui le remplace semble maintenant tellement sûr de lui que j'en ris dans mon for intérieur. Attends un peu, tu vas voir ce que tu vas voir !

Je place le ballon sur le point blanc face au but, je recule, serre ma bille à m'en faire blanchir les doigts ! Je prends mon élan et *shoote* avec une telle puissance que le claquement de mon pied sur le cuir retentit de façon incroyable. Pour ce tir concentré et déterminé, j'ai fermé les yeux en tirant. Une clameur s'élève sur le stade. Lorsque je les ouvre : le petit rouquin est rentré dans ses buts avec le ballon plaqué au ventre. Le souffle coupé, assis dos au filet, il me regarde comme si j'étais un extraterrestre. Mes supporters sont déchaînés. Je ne sais plus où me mettre, je crois que j'y suis allé un peu fort.

CHAPITRE 3

Mais qui peut bien être cet énigmatique enfant ?

Quelques semaines plus tard, aux abords de la cabane, je tombe en arrêt devant un nouveau bouquet de fleurettes. Celui-ci est beaucoup plus important. C'est tout de même étrange, un si gros bouquet pour commémorer le décès de cette inconnue. Mon cœur fait un bond. Je ramasse le bouquet et, une fois de plus, je constate que les fleurs sont fraîchement cueillies et que ce sont toujours des fleurs sauvages.

J'hésite encore à en parler à mes parents. Et si cela relançait l'enquête, que d'ennuis en perspective ! Finalement, je décide de garder pour moi cette découverte.

Le niveau de l'eau a remonté dans l'étang du marais. Mon père a prévu d'y remettre les gros poissons qui avaient été mis dans le petit étang. Il estime que de si belles pièces ne doivent être pêchées qu'à la ligne afin qu'elles puissent avoir leur chance. Je suis d'accord, je vais m'y consacrer ! Et cela tombe bien, voici les grandes vacances.

Pour ma première journée de pêche, je suis heureux de retrouver mon étang préféré et, toujours discret en chemin, je marche sans bruit. J'aurai peut-être la chance de surprendre un cerf. Soudain, j'aperçois quelqu'un dans le lointain qui pourrait bien être le gamin inconnu.

Oui, c'est lui ! J'en ai le souffle coupé.

J'abandonne mon matériel de pêche et, courbé, j'avance silencieusement d'arbre en arbre, afin de me rapprocher au plus près.

Il est là, toujours en maillot de bain, en train de contourner l'étang. Je continue ma progression pour m'approcher encore. Puis, alors qu'il ne se trouve plus qu'à une cinquantaine de mètres, je décide de traverser à quatre pattes une étendue de hautes fougères pour couper au plus court. Mais, inopinément, le nez dans les herbes me déclenche un rhume des foins ; impossible de m'arrêter. Alerté par mes étternuements, l'enfant s'enfuit vers la cabane. Je me relève précipitamment et, entre deux expirations, je lui crie :

« Attends-moi ! Mais attends-moi ! On va parler ! Attends ! »

Mais plus je l'appelle, plus il court vite et il me distance en un clin d'œil. Trop tard, je l'ai perdu.

Le lendemain matin souffle un petit vent frais. Je décide d'aller à nouveau au *black-bass*, peut-être vais-je le rencontrer. Incroyable, il est encore là au bord de l'étang, toujours vêtu de son seul maillot de bain. Pas de doute, c'est bien lui. Recroquevillé derrière un arbre, je l'observe un moment. Il cueille des fleurs. Décidément, il ne fait que ça.

Au fur et à mesure de sa cueillette, il pivote progressivement sur ses talons et il finit par me faire face. Pour échapper à son regard, je contourne l'arbre, mais je laisse tomber par mégarde ma boîte à leurres⁵ qui heurte un caillou. Il sursaute et, en une fraction de seconde, comme un animal sauvage, il prend la fuite vers le bois touffu.

Je me lance à ses trousses. Il soutient un rythme ahurissant, passe dans des buissons pourtant serrés, mais je vais peut-être avoir de la chance, car je le vois se diriger vers la cabane. Je coupe au plus court et me retrouve à seulement une vingtaine de mètres derrière lui.

Bingo ! Il y est entré. Maintenant, il ne peut plus m'échapper, ça, c'est sûr !

J'arrive à toute berzingue dans cette pièce ouverte sur l'extérieur, qui n'a d'autre issue que l'entrée qu'il vient d'emprunter. Mais si incroyable que cela puisse paraître, il a disparu, comme s'il s'était évaporé. C'est la troisième fois qu'il me fait le coup.

Par acquit de conscience, je sonde le sol de la cabane, mais rien. Je fais à nouveau le tour des clôtures comme l'ont fait les enquêteurs et mon père, poteau par poteau. Impensable : aucune brèche ! Alors, existerait-il un tunnel ? Pourquoi pas !

Je retourne à la cabane. Ahurissant ! À quelques mètres, à l'emplacement habituel, un nouveau petit bouquet est en place. J'ai le sentiment qu'il me nargue.

J'hésite encore à en parler à mon père. Et puis non, ce garçon aurait peut-être des ennuis. Lui en provoquer n'est pas dans mes intentions, bien au contraire. Non, je dois mener cette enquête seul, si compliquée soit-elle.

Maintenant, ma bille ne devra plus quitter ma poche, je peux en avoir besoin pour me surpasser afin de pouvoir l'attraper.

Après avoir enlevé toutes les feuilles et avoir soigneusement ratissé le sable recouvrant le sol de la salle de chasse, j'établis ma stratégie. Je tends un fil de pêche aussi fin qu'un cheveu dans l'embrasure de la porte. Ainsi, si quelqu'un passe, il sera obligatoirement coupé. Si l'on marche dans le sable de la pièce, je ne pourrais que le remarquer.

À nous deux !

Jour après jour, je vérifie mon piège. Aucune empreinte, et mon fil est toujours présent. Je finis par penser que je ne le reverrai plus, lorsqu'un soir, je constate que le fil a été rompu, bien qu'il n'y ait aucune trace de pas dans le sable pour autant. Malgré ma surprise et cette absence d'empreintes, je reprends espoir. Je replace deux fils toujours aussi fins, l'un à cinquante centimètres du sol et l'autre à environ un mètre. Ainsi, si un chien passe il coupera celui du bas, mais pas celui du haut.

Trois jours plus tard, les deux fils sont coupés, mais curieusement, toujours aucune trace. C'est à devenir fou, mais je repositionne mes fils. C'est décidé : je l'aurai.

Durant de nombreux après-midi, je « planque » pour tenter de le surprendre à nouveau, mais sans succès. Pourtant les fils sont systématiquement coupés. Viendrait-il la nuit ?

Déterminé, je continue à fouiller notre propriété sans relâche, avec minutie, comme un détective et mes efforts sont récompensés. Je trouve à un endroit, une multitude d'empreintes imprimées dans de l'argile humide en bordure d'étang, également, et c'est curieux, des marques de baskets qui correspondent à celles que l'on m'a volées. Y aurait-il deux gamins ?

Allez, le filet se resserre ! Et je peux compter sur un atout déterminant si je l'aperçois à nouveau : ma bille. Grâce à elle, j'en suis persuadé, je le rattraperai facilement.

⁵ À la pêche, un leurre est un appât factice muni d'un hameçon.

Tous les soirs, je continue à traîner le plus discrètement possible aux alentours de la cabane. Tout mon temps libre est consacré à mon enquête. Et mon obstination s'avère payante.

Un soir de juillet, mon cœur fait un bond : il est là. En plus, il se baigne presque au milieu de l'étang et il ne m'entend pas arriver. Comme il me tourne le dos, je contourne la vaste étendue d'eau et je m'approche de la barque amarrée à la rive. Il me remarque, mais il ne peut revenir à la berge, car je lui coupe le chemin. Alors il décide de traverser à la nage. Je saute dans la barque et rame ferme pour le poursuivre. J'arrive juste derrière lui, mais là, il plonge.

C'est invraisemblable ! Il reste un temps fou sous l'eau. Quelle endurance ! J'arrive à le talonner lorsqu'il refait surface pour reprendre une grande bouffée d'air avant de replonger.

Il recommence ce petit manège plusieurs fois, restant de moins en moins longtemps sous la surface de l'eau. Il me semble épuisé, si exténué que je commence à m'inquiéter. Et s'il préférerait se noyer plutôt que d'être capturé ? Le voyant sans force et affolé, je renonce à le poursuivre, je m'éloigne pour qu'il reprenne son souffle.

Je pense avoir bien fait, car je le vois sortir de l'eau sur la berge opposée, crachant et reprenant avec difficulté sa respiration.

Je vais alors à sa rencontre, à pied, mais il fuit une fois de plus vers le vieil édifice. J'accélère, j'accélère encore. Mais, malgré les pouvoirs que me donne ma bille, il court aussi vite que moi ! Il parvient à entrer dans la cabane alors que je ne l'ai pas encore rejoint. J'arrive en trombe, mais il s'est déjà volatilisé. Cette fois, j'éprouve un profond dépit, j'en pleure vraiment, j'ai la rage au cœur. Maintenant, c'est décidé, je vais en parler à mon père pour qu'il me donne un coup de main. Il ne faudrait tout de même pas qu'il en parle aux gendarmes. Et puis tant pis si la police en est avisée, car j'ai la conviction que je n'y arriverai jamais seul.

Mais je ne dis rien et après le dîner, mon instinct m'incite à retourner à la cabane.

Alors que la nuit a commencé à tomber, je me rends compte qu'une luminosité étrange jaillit de l'intérieur de la mesure. Je m'en approche, mais hormis cette luminescence incompréhensible rien n'a bougé. Je suis sur le pas de la porte, abasourdi par ce phénomène. Et j'ignore pourquoi, mais sans trop réfléchir, je sors la bille de ma poche et je la fais rouler jusqu'au milieu de la pièce. Curieusement, je suis comme apaisé, presque content de moi d'avoir fait cela. Puis, au moment d'entrer pour aller la ramasser, je constate qu'il semble sortir de cette bille comme une fumée rouge. Incroyable, celle-ci monte formant une spirale et encore plus extraordinaire, un flash m'éblouit.

Mais la panique s'empare de moi, car un individu terrifiant vient d'apparaître : à moins que ce soit un monstre, pourvu que ça ne soit pas le diable, car il est rouge vif, y compris sa barbe et ses cheveux. Ce qui m'horripile c'est que sa peau est recouverte d'écailles. Sa cape est bleu roi et ses yeux sont vert émeraude, d'une puissance presque insoutenable. Il est immense, dépassant les deux mètres et il me regarde, immobile sans rien dire.

Paralysé par cette apparition, je me sens incapable de fuir. Je reste à le regarder et je l'entends me dire :

« Eh bien, voyez-vous ça ! Garigue en chair et en os. Je suis content de te rencontrer mon petit. N'aie aucune peur, si je t'ai influencé pour que tu jettes ta bille, c'était uniquement afin de faire connaissance. Tu dois savoir que le jour où tu as ramassé cette bille ton destin a pris un autre cap et une mission t'a été confiée.

– Mais qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

– Certainement pas le diable comme tu as pu te l'imaginer il y a quelques minutes... disons plutôt, l'un de tes anges gardiens. Il y a un petit moment, tu as hésité à révéler à ton père la présence de ce petit insaisissable. Ne fais surtout pas cela, réfléchis davantage et tu devrais

pouvoir entrer en contact avec lui. Je te l'assure, il mérite vraiment d'être connu. Ne révèle à personne ma venue ni celle de cet enfant. Aie confiance en moi et en toi, et reprend ta bille qui te sera précieuse... tu en auras bien besoin. »

Et sans rien ajouter de plus, il disparaît.

Je reste un moment hébété puis, pas rassuré par ses paroles, je coupe fébrilement mes fils pour ramasser ma bille. Et c'est en courant, complètement apeuré que je rentre à la maison. Une fois dans ma chambre, encore à moitié tremblant, j'essaie de comprendre. La seule chose dont je suis certain, c'est que ce n'est pas le diable. Ma bille m'intriguait, maintenant elle me donnerait plutôt des frayeurs, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai encore confiance. Et j'ai le sentiment que je vais finir par rencontrer cet enfant mystérieux.

Le lendemain, en plein bois, j'entends fredonner un air. Je m'avance doucement et je découvre l'enfant en train de chanter. Il se débrouille sacrément bien, on dirait un chant religieux. Le son s'amplifie à mesure que je m'approche et je crois entendre qu'il ne s'exprime pas dans notre langue. C'est si beau qu'un frisson me parcourt le corps.

Le voyant absorbé par sa chanson, je décide de m'approcher de très près. Cette apparition rouge avec ses écailles m'a demandé de réfléchir afin de pouvoir entrer en contact avec l'enfant. C'est facile à dire, mais que faire d'autre que de lui courir après, d'autant que chaque fois, il détale comme un lapin. Peut-être qu'en m'approchant encore plus près, j'aurai plus de chances.

Je serre donc ma bille à m'en faire mal à la main et je décide de le contourner, en passant d'arbre en arbre, pour lui couper la route de la cabane. Je m'en approche à pas de loup alors qu'il chante à gorge déployée. Trente mètres, vingt mètres, dix mètres... il ne m'a pas entendu arriver.

Ravi par son chant je m'arrête un instant pour l'écouter.

Puis je m'approche encore. Et là, une chose incroyable se produit : il se lève, tourne la tête, me regarde droit dans les yeux et, tranquillement, me dit avec un fort accent, que j'entends pour la première fois :

« Attrape-moi... si tu le peux !

– Non, non, attends ! Je veux seulement discuter. »

Et sans que j'aie le temps de dire un mot de plus, il démarre en trombe, fait un crochet pour m'esquiver et détale vers la cabane. Je le poursuis et je me retrouve juste derrière lui. Je le talonne et lorsque je le vois se retourner pour vérifier son avance, je croise son regard paniqué. Il sent que je peux rivaliser avec lui.

Il est presque à l'entrée de la cabane, mais comme je suis sur ses talons, là au moins, je ne peux pas le perdre de vue. Cette fois-ci, c'est certain, je vais pouvoir enfin regarder où il se planque. Effectivement, je le découvre. Mais ce que je vois me coupe le souffle... c'est même extraordinaire. Arrivé sur le pas de la porte, tel un nageur prenant son départ, il plonge littéralement dans le sable et y disparaît sans laisser la moindre trace.

Mes jambes en tremblent, je n'en crois pas mes yeux. Je n'ose même pas toucher le sol tant je suis affolé. L'autre jour, cette apparition, et maintenant, au même endroit, ce gamin qui disparaît de la sorte, il y a de quoi se poser de sacrées questions. Mais, il n'a pas pu plonger dans le sable et s'y enfoncer ainsi comme dans de l'eau tout de même. Pourtant, je l'ai vu... de mes yeux vu. Ou alors serais-je devenu fou ?

Je me mets à tourner en rond, essayant désespérément de retrouver mon calme. Je dois réfléchir m'a conseillé cette « chose » rouge. Mais là c'est trop. J'ai pourtant la conviction que l'enfant n'est pas méchant, mais il joue avec mes nerfs. Il en fait même des pelotes.

Quinze jours plus tard, tous les fils de mon piège sont coupés, mais là en revanche, des traces de chaussures d'adulte sont partout visibles. Il est certain que ce n'est pas le gamin du marais. Ce ne peut pas être cette apparition non plus, car je suis convaincu que seule ma bille peut la faire venir. Cela me déstabilise terriblement.

Je remets mes fils très fins en place et j'attends, campant pratiquement dans le coin pendant des jours. Mais plus rien.

Alors que les vacances de printemps arrivent, j'aimerais réussir cette rencontre et, pour cela, je n'y parviendrai qu'en l'approchant sans bruit de très près.

Trois mois s'écourent sans succès aucun. Je me demande si cette apparition effrayante ne m'a pas dit des sottises, car l'enfant est réellement insaisissable. Je crois bien que ces événements sont plus compliqués qu'ils n'y paraissent, mais je n'abandonnerai pas.

Puis, un jour, m'étant baigné dans l'étang, tout juste sorti de l'eau et ne portant que mon maillot de bain trempé, je l'aperçois à quelques mètres de la cabane.

Sans l'appeler, sans bouger, je le regarde. Incroyable, il en fait autant.

Il est aussi grand que moi, l'air souriant, les cheveux bruns en bataille, avec de grands yeux verts, et lui aussi a des fossettes marquées comme les miennes. À vrai dire, il me ressemble un peu, mais en plus crasseux.

Il avance vers moi prudemment, j'en fais de même, sans geste brusque, très ému. Alors que nous ne sommes plus séparés que de quelques mètres, nous nous figeons à nouveau face à face et, sans réfléchir davantage, je lui dis bonjour. Il en fait autant avec un large sourire et avance à nouveau un pas vers moi... Mais, sans que je sache pourquoi, il fait volte-face pour courir vers la cabane et plonge immédiatement dans le sable !

C'était trop beau !

Je m'assois le long d'un gros tronc d'arbre.

Je suis déçu et découragé, il était si près. C'est dommage, car en plus il a une bonne tête, on devrait s'entendre.

Réapparaissant, il m'oblige à cesser mes réflexions. Je l'aperçois dans l'embrasement de la porte. Après un temps d'hésitation, il revient vers moi. Lorsque je me relève le cœur battant, il me fait face à une dizaine de mètres. Alors qu'il s'est approché à nouveau, nous restons ainsi à nous observer pendant cinq bonnes minutes, puis il s'avance encore à moins de deux mètres. Il est calme et semble gentil, mais je ne sais pas où il a dégoté son maillot de bain, il n'est pas terrible et ça lui donne une drôle d'allure.

Chapeau, monsieur le magicien, je crois que nous allons enfin faire connaissance. Je lui tends la main. Mon geste a dû être trop brutal, car il prend peur et cherche à s'enfuir à nouveau, mais alors qu'il fait demi-tour, je bondis et parviens à lui saisir le poignet.

J'ai des difficultés à le maîtriser. Il part vers la cabane, mais je ne le lâche pas. Il m'entraîne avec lui. Je souhaite l'immobiliser, mais je n'y arrive pas, il a beaucoup d'énergie. Soudain, il trébuche et, pris par son élan, je suis emporté avec lui continuant ainsi vers l'entrée du rendez-vous de chasse. Au moment où nous dégringolons vers le pas de la porte, c'est ensemble que nous traversons le sable.

CHAPITRE 4

Que vais-je découvrir ?

Je n'ai pas atterri dans un trou, encore moins dans du sable.

Encore agrippé à l'étrange garçon, de toutes mes forces je me cramponne à son poignet comme à une bouée de sauvetage. Tout est sombre autour de moi. Je m'assois puis j'essaie de percer l'obscurité malgré la peur qui me noue le ventre. Où ai-je bien pu échouer ? Je prends une large respiration pour reprendre de l'assurance et arrêter mes tremblements, sans vraiment y parvenir. Je continue de trembler, mais je trouve la force de le dissimuler et je demande :

« Que s'est-il passé ? Où sommes-nous ? »

Il hésite, puis, après un long silence, il me dit avec son accent abominable :

« Tu es chez moi, Garigue.

– Comment ça chez toi ! Et d'abord comment connais-tu mon nom ? Et, comment t'appelles-tu, toi ?

– Moi, c'est François !

– Comme mon père !

– Oui, je sais !

– Mais comment peux-tu savoir ça ? Et quel âge as-tu ?

– À vrai dire, je n'en sais trop rien : dix ans, onze ans, peut-être douze. »

Il semble serein, il me sourit même. Un peu rassuré, je lâche doucement son poignet.

« Tu ne m'as pas répondu, comment sais-tu que je me prénomme Garigue ? »

Il éclate de rire et avec son accent rocailleux, il me répond :

« Je te connais bien, tu sais ! Presque chaque soir, je te rends visite, je t'observe à travers les carreaux. Bien souvent, lorsque tu pêches je ne suis pas bien loin. Chaque fois que tu es dans les bois, je suis derrière toi, même dans ton collège, je t'ai suivi. J'ai même failli t'aider à mettre les fils pour me piéger. En fait, je te connais par cœur. »

Je suis sidéré, tout ça est extravagant. La seule chose qui me rassure un peu, c'est cette apparition qui m'a fait comprendre qu'il serait bon que je rencontre ce garçon. Il se met à genoux pour se relever et j'en fais autant. Je me rends compte alors que mon maillot de bain est complètement détérioré, l'élastique a disparu, je suis obligé de le retenir, sinon je vais le perdre : enfin ce qu'il en reste. Je ne sais pas trop quelle attitude adopter et en plus je claque des dents.

Mes yeux commencent à s'habituer au manque de luminosité et j'entrevois quelques meubles rustiques qui encombrant la pièce. Une odeur désagréable me fait tirer au cœur, l'inquiétude que j'éprouve n'est certainement pas non plus étrangère à cette nausée naissante.

« Mais où suis-je donc ? »

François se retourne et éclate de rire :

« Garigue, t'as vu ta culotte !

– Oui, je ne comprends pas, elle est toute déglinguée ?

– C'est normal, ton caleçon s'est désintégré lors du passage.

– Ah, j'ai l'air fin... ! De quel passage parles-tu ?

– De la porte des secrets ! Ne t'inquiète pas, ce n'est rien et c'est normal !

– Normal, normal... j'ai l'air ridicule et surtout mon maillot ne tient pas.

– Je te dis que c'est normal. Aucun objet ou vêtement trop épais ne peut franchir la porte des secrets. J'ai remarqué que les tissus fins, faits de fibre naturelle et sans teinture passaient bien. C'est pourquoi il ne te reste dans ton maillot de bain que les fils blancs qui certainement sont naturels, et les fils rouges qui ne le sont pas, eux, ont disparu. Si j'ai encore ma culotte, c'est qu'elle est en laine, tout le reste de mes vêtements trop épais ne peut passer ! »

Je comprends pourquoi je le voyais toujours ainsi. Il continue, me racontant que les chaussures qu'ils m'avaient « empruntées » n'avaient pas pu passer davantage. Une énigme de moins !

Qui pourrait venir me chercher dans un endroit pareil ? L'inquiétude monte et je balaie la pièce de regards affolés, lorsque soudain je reconnais la vieille cheminée rustique de notre cabane. Comment se fait-il qu'elle soit ici ?

Il remarque ma peur et tente de me rassurer :

« Si tu as réussi à passer, c'est que tu m'as pris le poignet au moment où je rentrais. Le fait de m'avoir touché au moment où je franchissais le passage t'a entraîné ici. Mais, tu n'as rien à craindre. Si tu as peur, je peux te reconduire immédiatement chez toi.

– Où allais-tu ?

– Eh bien, je te l'ai dit, chez moi ! »

Comme il me voit interloqué, il poursuit :

« Chez moi et chez toi, c'est la même chose. C'est au même endroit, mais pas à la même époque ! Chez moi, c'est chez toi il y a très longtemps.

– Je ne comprends rien ! Tu me dis que cette cheminée est bien la mienne ?

– Parfaitement ! C'est simple ! Je possède une bille jaune qui me permet de passer la porte des secrets et de voyager dans le temps. »

Il ouvre sa main pour me la montrer. Comme la mienne, elle brille de mille feux malgré la faible luminosité.

« Alors, veux-tu continuer chez moi, ou retourner chez toi ?

– Je ne peux pas rester là ainsi vêtu !

– Je m'en doute. Viens, je vais te prêter quelque chose. »

J'ai tellement peur, que toute ma carcasse tremble, j'ai la chair de poule, il ne va pas tarder à me pousser des plumes.

« Allons, n'aie pas peur ! Alors, tu viens ? »

Je n'arrive pas à trouver la force de lui répondre. Je reste éberlué à le regarder.

« Ressaisis-toi ! Allez, viens. Je ne vais pas te bouffer ! »

Après tout, je ne suis pas arrivé ici pour m'arrêter en si bon chemin, et maintenant que je suis là, je vais essayer de comprendre, d'autant plus que cette « apparition rouge » m'a poussé à cette rencontre sans danger, d'après elle.

« Tu peux m'assurer qu'il n'y a pas de piège ?

– Si je te le dis ! D'ailleurs, c'est comme chez toi, ici.

– Bon, d'accord, je te suis. »

C'est ahurissant. Je reconnais maintenant sans l'ombre d'un doute cette monumentale cheminée. Mais, ici, le sol est en terre battue bien brillante. Cette pièce contrairement à chez nous n'est pas ouverte sur l'extérieur, elle a une porte. C'est pour cela qu'il fait si sombre.

L'odeur désagréable persiste : un mélange de renfermé et, peut-être, de nourriture avariée. Dans un coin se trouve une grosse pierre creuse, qui sert d'évier, dans laquelle sont amoncelés des chopes en terre cuite et autres ustensiles de cuisine en bois. À l'opposé, il y a une très vieille armoire, ainsi qu'un lit et, au milieu de la pièce, une table, deux bancs et trois chaises. Je regarde autour de moi, subjugué : ce ne peut être que ça, c'est bien la même modeste maison, mais comme il me l'a expliqué, elle se trouve dans le passé !

Mon hôte me sort de mes pensées, en m'apportant une sorte de slip en laine que j'enfile immédiatement. Je me sens moins ridicule, mais pas plus à l'aise, car il gratte horriblement !

Ayant l'air moins nigaud, je lui demande :

« Et tes parents ? »

– Je suis le plus souvent seul. Il n'y a pratiquement que ma grand-mère qui, tous les soirs, m'apporte une soupe et un fruit. Je vais te la présenter. Tu verras, c'est la plus gentille des grand-mères.

– Et tes parents, où sont-ils ? »

Je le sens embarrassé.

« Je n'ai plus de mère, et mon père, je ne le vois qu'en fin de semaine et encore : il travaille à Amboise, au Clos Lucé.

– Ah, tiens ! L'ancienne maison de Léonard de Vinci⁶ !

– Non, non, il y habite toujours ! s'exclame "mon nouvel ami". Mon père est l'un de ses jardiniers. Léonard de Vinci est un grand peintre, il est très gentil. Je l'ai déjà rencontré plusieurs fois avec ma mère ! J'espère qu'un jour je pourrai te le présenter. »

Je ne sais pas quoi lui répondre, tout se brouille dans ma tête.

Malgré le fait que j'ai reconnu la cabane et pris conscience qu'il s'agissait effectivement de la nôtre – mais dans le passé – mon cerveau vient tout juste d'admettre que je vis actuellement sous le règne de François I^{er} !

Je me pince très fort, croyant rêver, un rêve d'ailleurs qui ne va pas tarder à virer au cauchemar.

Mon ami ne cesse de parler, il a visiblement besoin de compagnie. Il me raconte comment se déroulent ses journées :

« J'ai le droit de pêcher quand le baron me l'autorise, mais je ne le vois jamais, de toute façon, personne ne peut me voir faire. Et aussi j'attrape beaucoup de gibier, surtout des lapins pour ma grand-mère.

– Et que fais-tu d'autre ?

– Pas grand-chose, à part ramasser du bois. Encore et toujours du bois. Cette pénible corvée occupe toutes mes journées.

– As-tu des copains ?

– Non, personne n'a d'enfant de mon âge aux alentours. Tu sais, j'habite en plein bois. »

6 Léonard de Vinci (de son vrai nom Leonardo di ser Piero da Vinci) est né à Vinci, en Italie, le 15 avril 1452. Il meurt à Amboise le 2 mai 1519. Sculpteur, ingénieur, architecte, savant et peintre, il est l'auteur de la célèbre Joconde. Il laisse d'importants carnets de dessins et d'écrits qui témoignent de son intérêt pour les arts, les sciences et les techniques. Il passe les dernières années de sa vie en France sur l'invitation du roi François I^{er}, à Amboise où l'on peut visiter sa demeure « Le clos Lucé ».

Il m'invite à sortir. Je reste sidéré, car je suis bien « chez nous », mais réellement à une autre époque, où tout est différent. Les allées sont moins larges avec des bois pas très bien entretenus.

L'étang paraît plus grand et les gros arbres ne sont pas aux mêmes emplacements. Je le remarque surtout pour les gros chênes que je connais tout particulièrement. Certains sont plus petits, alors que d'autres, immenses aujourd'hui, ont été abattus. Ils ont aussi des feuilles plus vertes et bien plus abondantes ; ils semblent plus vigoureux.

Immédiatement, je suis surpris par les chants d'oiseaux nombreux, ainsi que par les papillons multicolores que, pour certains, je vois pour la première fois. Il y a de grandes étendues de fleurs sauvages, des coquelicots surtout, créant un peu partout de jolies touches de couleurs. Les odeurs sont différentes également, j'ai envie de respirer à pleins poumons tellement je me sens bien.

Lorsque je découvre la cabane de l'extérieur, je constate que sa toiture est « aujourd'hui » en chaume et qu'elle est dotée d'un appentis, disons plutôt d'un débarras, un endroit où sont entreposés du bois et quelques outils. Il me montre, dans un coin, une litière faite de fougère et de paille qui lui sert de lit, c'est en quelque sorte sa chambre.

Puis, François m'emmène au bord de l'étang, me demandant de ne pas faire de bruit, et il me fait découvrir d'énormes carpes qui se dorment au soleil. Il est heureux de me les montrer.

« Tu vois comme elles sont belles, je crois qu'elles sont plus grosses que les tiennes. »

Je me rends compte qu'il est passionné, comme moi, par la vie aquatique.

De retour à sa cabane, je me gratte le haut des cuisses machinalement. François me dit en souriant :

« C'est normal... c'est de la laine, mais ça va passer.

– Une fois chez moi, je te montrerai des vêtements qui ne grattent pas et je t'en donnerai aussi.

– Tu penses ! Tes vêtements ne résistent pas au passage, j'ai déjà essayé. Ils disparaissent comme l'a fait ta culotte. Tous les vêtements que je t'ai piqués arrivent ici tout déguenillés. »

Ce saut dans le temps me donne le tournis. J'en ai assez vu pour cette première visite. Il faut absolument que je rentre et, surtout, « chez moi », à mon époque !

« Mes parents vont s'inquiéter de mon absence !

– Mais non, mais non ! Une journée passée à mon époque correspond à une heure chez toi. Passer la porte des secrets divise le temps par douze, aussi bien dans un sens que dans l'autre ! »

Encore une information ahurissante qui me frappe de stupeur et qui n'est pas faite pour me faire changer d'avis.

« Tu m'excuseras François, mais j'ai la trouille, et je préfère rentrer.

– C'est comme tu veux ! Alors, je te raccompagne. »

François m'entraîne chez lui.

« Tu sais, Je peux bien te l'avouer maintenant : je peux partir de n'importe quel endroit. Lorsque je disparaissais, j'étais plié de rire en pensant à la tête que tu devais faire. C'est pourquoi je venais toujours ici pour disparaître dans le sable, afin que ce soit encore plus incompréhensible pour toi. Tu ne me trouvais pas dans ta cabane que tu connais pourtant parfaitement.

– Je vois que ça te faisait marrer, mais pas moi !

– Oh, ce n'était pas méchant. C'était juste pour rire. »

François m'explique alors qu'il faut un contact physique entre nous pour pouvoir repartir. Sans que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrive, il me saisit la main et, dans la seconde, le

sol s'ouvre comme s'il cédait sous mon poids. J'ai droit au même tour de manège que précédemment !

Nous nous retrouvons dans la salle de chasse. Pas un grain de sable ne m'est resté dans les cheveux. Hébété mais soulagé, je tiens toujours François par la main. Nous sortons en ne laissant derrière nous aucune trace sur le sable. François vient de me faire traverser plusieurs siècles en quelques secondes.

S'il n'était pas à mes côtés et que je ne portais pas encore cette horrible culotte, je ne sais pas si j'arriverais à croire à tout ça. Mais qui pourrait le croire ?

Je me précipite pour récupérer mes habits laissés au bord de l'eau. Tout va bien, il ne me manque que mon maillot de bain qui de toute façon est fichu !

J'en profite pour quitter le plus rapidement possible cette culotte qui gratte tant, et je me rhabille. François tient à me raccompagner jusqu'à la maison, j'accepte de bon cœur. Tout en marchant, je m'aperçois qu'il n'a pas besoin de moi pour trouver le chemin, il va droit chez nous.

« Tu connais bien la route, on dirait !

– Évidemment ! Je marche dans tes pas depuis plus d'un an. Je venais même de nuit pour essayer de t'apercevoir. J'allais également te voir dans ta chambre.

– Dans ma chambre ! Mais c'est dingue... jamais je n'ais soupçonné quoi que ce soit !

– Ça, mon petit gars, c'était impossible, mais je t'expliquerai un jour. »

Lorsque nous arrivons chez moi, et me rendant compte qu'il n'y a personne, je l'invite à entrer. Constatant que je tiens toujours dans ma main sa culotte qui gratte, je la lui rends.

Cela le fait beaucoup rigoler.

« Non, non ! Tu pourras t'en servir pour venir me voir ! »

Je suis troublé par ce qu'il vient de me dire.

« Tu crois vraiment que je vais retourner chez toi ? Alors, je... Disons... Nous sommes amis maintenant ?

– Bien sûr et j'espère pour longtemps.

– Bon d'accord ! De toute façon, je vais te donner des vêtements qui te serviront lorsque tu viendras me voir. Attends, je reviens ! »

Après un détour par ma chambre, je lui tends un survêtement en pur coton, dont il apprécie la douceur, un polo et des chaussettes.

François enfle le survêtement et pour éviter d'être surpris par mes parents qui risquent de rentrer d'une minute à l'autre, nous repartons vers la cabane.

Après un essai, il n'est que sourire, car ce genre de vêtement en coton passe parfaitement sa porte des secrets. Excepté l'élastique du survêtement. Mais chez lui, une cordelette devrait faire l'affaire.

Puis, il accroche son regard dans le mien et me demande :

« Peux-tu garder un grand secret ? Si oui, tape là ! »

Il me présente sa paume : je frappe dans sa main. Une amitié vient de naître.

« Alors, viens sous le grand chêne. Je vais te raconter. »

Je brûle d'impatience d'entendre ce qu'il veut me confier. Nous nous asseyons au pied du chêne, plusieurs fois centenaire, qui semble protéger la cabane de ses puissantes branches. Je me rends compte d'ailleurs que cet arbre magnifique existe chez François, mais en beaucoup plus petit.

Avant de commencer, il me demande de lui taper une nouvelle fois dans la paume de sa main droite afin de sceller notre amitié et exige mon silence sur ce qu'il s'apprête à me révéler.

Je m'exécute très sérieusement, tant je sens que cette petite cérémonie symbolique lui tient à cœur.

Il me raconte alors les circonstances du décès de sa mère à qui il apporte régulièrement des fleurs. Puis, il secoue tristement la tête et la voix étranglée par l'émotion, il continue son récit.

« Tu sais, ma mère a été attaquée sans doute par un rôdeur qui lui a volé ses billes ! »

Je suis sur le point de lui demander : comment ça « ses » billes, mais je le laisse poursuivre.

« Avec sa bille, ma mère a voulu fuir. Elle voulait venir chez toi, à ton époque pour y être en sécurité. Malheureusement, dans la précipitation, elle a oublié de retirer la cordelette qu'elle portait autour de cou et... celle-ci, certainement trop grosse, n'a pas pu franchir la porte des secrets, l'étrayant au passage. »

Il est de plus en plus submergé par le désarroi, il a du mal à s'exprimer, car ses sanglots se sont précipités.

« Elle avait la bille rouge dans sa main, elle a eu assez de force pour faire encore quelques pas, avant de s'étendre sans vie. Dès que je me suis aperçu que la maison était sens dessus dessous, j'ai suivi ma mère, mais... c'était trop tard.

– C'était donc bien toi que nous avons aperçu lorsque je suis revenu sur les lieux du drame avec mon père !

– Oui. »

Je découvre sa tristesse. Des larmes ruissellent sur ses joues ! Et avec difficulté, il continue :

« Lorsque je l'ai découverte, c'était fini, elle était morte... Et je n'ai pas retrouvé ses billes, ni sa cordelette qui a dû se désintégrer ! »

Il pleure à présent, le visage caché entre ses mains.

« Moi, j'ai dû trouver l'une des billes de ta maman. Oui, je pense que ce doit être celle-ci. »

Et je la lui tends.

Il me regarde avec des yeux ronds exorbités, puis se lève d'un bond et, à ce moment-là, ses yeux pétillent de plaisir. Il me lance, avec son accent qui m'empêche parfois de bien le comprendre :

« Garigue, c'est l'un des plus beaux jours de ma vie ! Non, le plus beau ! »

Je suis à la fois heureux de le voir croquer du bonheur et triste de me séparer de la bille, dont la magie m'a tant excité.

Puis, il semble réfléchir. Il me regarde intensément, laisse éclater à nouveau son large et sincère sourire, pour me dire :

« Comme tu es maintenant mon ami, je te donne une partie de mon secret. Tiens ! Garde cette bille, elle est magique... Si un jour j'en ai besoin, tu me la prêteras. Mais surtout, ne la perds pas et n'en parle à personne, sous aucun prétexte.

– Je te remercie beaucoup de ta confiance ! Tu es sûr qu'elle ne va pas te manquer.

– Non ! Et comme ça, avec cette bille tu n'auras pas besoin de moi pour te déplacer dans le temps et tu pourras venir me voir. Je t'expliquerai comment t'en servir. Par contre, il faut que je sois certain de ta discrétion. Le pouvoir des billes est trop fabuleux pour être trahi ! Si tu ne te sens pas capable de garder le silence absolu, même auprès de tes parents, il est préférable d'y renoncer tout de suite. »

Je jure, en crachant par terre et en claquant de nouveau la paume de sa main. Je suis content de cette confiance, heureux de pouvoir garder sa bille et son secret.

Rassuré sans doute, il me révèle alors :

« Il existe une troisième bille, une bleue. Celle-ci a été dérobée à ma mère, certainement par le malfaiteur qui a provoqué sa mort en l'obligeant à se sauver. Séparément, les billes ont des pouvoirs fantastiques, mais, d'après ma mère, réunies dans leur boîte, elles se renforcent les unes aux autres pour développer une puissance jamais égalée, dont je ne connais pas moi-même les limites. Mais malheureusement, la bleue a bel et bien disparu, ainsi que la boîte qui contenait les trois billes.

– Alors, il ne te reste que ces deux billes ?

– Oui ! J'ai fouillé partout, mais sans succès.

– De toute façon, ce n'est pas dramatique ? Une bille chacun, c'est sans doute suffisant pour nous voir souvent et pour que je t'apporte l'aide dont tu as besoin !

– Non ! Il faut absolument que je retrouve la bille bleue et vite, je t'expliquerai un jour pourquoi.

– Bon, alors pas de problème ! Ensemble, nous réunirons nos forces et nous la retrouverons ta bille bleue ! Tu n'es plus seul maintenant ! »

Nous rejoignons une fois de plus les paumes de nos mains en un claquement sonore.

Le serment est prononcé. Notre pacte est scellé.

Je suis tout euphorique d'avoir un nouveau défi à relever, mais surtout d'avoir levé tant d'énigmes et rencontré celui qui deviendra, sans nul doute, mon meilleur ami.

« Avec la magie de tes billes et nos forces rassemblées, je peux te garantir que nous la retrouverons la bleue ! Mais, dis-moi François ! Pourquoi avec ta bille jaune, tu n'essaies pas de rechercher la bleue ? Tu devrais arriver à la trouver puisqu'elle est magique.

– Ce serait trop fastoche ! Tu penses bien que j'ai essayé. Mais comme je ne m'étais pas suffisamment représenté la bille bleue, faute de bien la connaître, j'ai atterri... tu ne devineras jamais... à ton époque et sous la fenêtre de ta chambre, et je me suis retrouvé près d'une bille de verre que tu as dû perdre en jouant. C'est comme ça que j'ai fait cette trouvaille. »

Nous restons un très long moment à bavarder. J'essaie de répondre à toutes ses interrogations, d'expliquer toutes ces choses qui l'intriguent : les avions, les voitures, l'électricité... C'est mon téléphone qui l'impressionne le plus !

Promesse est faite de nous revoir dès le lendemain.

CHAPITRE 5

Mon nouvel ami est aussi extraordinaire que ses billes.

Au dîner, je suis dans un état d'excitation indescriptible ! Je ne tiens pas en place et ma mère le remarque.

« Mais enfin Garigue ! Que t'arrive-t-il ? Tu me sembles bien agité.

– Rien ! Euh... enfin, si. J'ai vu quelque chose de fabuleux. Une nichée de bécasses dont la mère faisait semblant d'être blessée pendant que ses petits se sauvaient. »

Et je m'empresse de leur raconter dans le détail l'anecdote étonnante et pourtant véridique que j'ai vécue la veille. Ils sont très attentifs à mon récit, mais je me garde bien sûr de leur raconter quoi que ce soit sur François. Il est hors de question de trahir mon nouvel ami et son secret. Ce qui me rend fou de joie, c'est que J'ai un nouveau copain et qu'il est fantastique. Et je trépigne en attendant de le revoir, car j'ai tellement de choses à lui demander.

Il vient pratiquement tous les soirs pour me voir. Il me plaît de m'attarder à parler avec lui. Je lui pose des tas de questions sur son époque, et sur lui pour le connaître davantage. Je passe aussi du temps à lui faire découvrir ma vie et mon époque.

Mais depuis que je l'ai rencontré, quelque chose ne quitte pas mon esprit. Je ne cesse de penser à la fameuse bille bleue dont il m'a parlé et qui semble si importante pour lui. J'aimerais tellement qu'il réussisse à la trouver.

Jour après jour notre amitié grandit et nous essayons de réfléchir à un moyen de la retrouver. Mais, il faut bien admettre que nous pédalons dans la sciure, car nos explorations dans sa cabane n'ont rien donné. Après de nombreuses rencontres et des recherches infructueuses, j'envisage la possibilité de le faire venir à la maison. De chez moi, ce serait plus facile pour nous de mettre au point nos stratégies, et il n'y aurait aucun risque de voir revenir le rôdeur qui a volé la bille. Il faut absolument que nous trouvions cette fichue bille.

Pour cela, je dois d'abord inventer une histoire qui soit acceptable pour mes parents. Ils connaissent tous mes copains de classe. Le scénario que je mets au point ne me semble pas mal du tout et il me permet en plus de ne pas raconter trop de mensonges : il suffit d'expliquer qu'il a perdu sa maman, que son père ne travaille pas dans la région et vient rarement. Développant que François est la plupart du temps livré à lui-même, qu'il ne va même plus à l'école, que seule sa grand-mère lui donne à manger une fois par jour et le tour sera joué ! À quelques siècles près, j'ai quasiment dit toute la vérité !

Ma mère accepte sans aucun problème. Je suis heureux, mais tout n'est pas réglé pour autant : François mange avec ses mains, vraiment comme un cochon ! De plus, ses cheveux en bataille sont d'une propreté plus que douteuse, ce qui ne peut échapper à mes parents, car ils sont très attentifs à ce genre de chose !

Quelques jours avant que je ne le présente officiellement aux parents, j'en profite pour lui apprendre à manger avec des couverts. Ce n'est pas une mince affaire ! À croire qu'il le fait exprès ! Pourtant, je tente de lui faire comprendre que c'est très, très important ! Personne ne mange de cette façon au XXI^e siècle, en tout cas pas chez nous. Mon père étant très pointilleux sur la tenue à table, il ne faut surtout pas nous tromper. Mais manger avec des couverts le fait carrément rire, il ne peut s'empêcher, de temps à autre, de plonger les mains dans son assiette.

Puis, peu à peu, son habileté avec une fourchette et un couteau s'améliore nettement. Il va bientôt être possible de faire illusion.

Enfin, le grand jour où il est invité à déjeuner arrive. Je vais à la rencontre de François avec des vêtements empruntés à des copains de classe. Un pantalon et un polo un peu trop grand feront l'affaire. Pour les chaussures, il a aux pieds celles qu'il m'avait chapardées.

Lorsque je l'aperçois, je découvre qu'il a rapporté de chez lui un magnifique bouquet de fleurs pour ma mère. Il m'explique que ces clochettes recouvrent toute une partie de ses sous-bois. C'est incroyable, nous avons les mêmes bois et il n'en pousse pas chez nous.

« Tu sais, ce n'est pas utile, ma mère a des quantités de fleurs dans notre jardin.

– Mais si ! Elle aime tellement les fleurs et je lui dois bien cela, je lui ai piqué ses tomates !

– Dis donc, tu es gonflé. C'était donc bien toi !

– Je te ferai remarquer que c'est moi qui les ai fait mûrir.

– Ah bon ! Comment as-tu fait ça ?

– Fastoche, j'ai fait pipi dessus, ça les fait rougir rapidement.

– C'est dégoûtant !

– Mais non, c'est naturel ! De toute façon, c'est moi qui les ai mangées. »

Avant de quitter la cabane, nous faisons une halte à l'étang et avec une savonnette que j'avais pris la précaution d'emporter, il se lave : il en a bien besoin. Une fois habillé, propre et coiffé, le voilà tout à fait présentable.

Maman nous attend sur le pas de la porte. Elle est très sensible au bouquet qu'il lui tend gentiment. Même si la présentation n'a pas fière allure, l'intention est bien présente. Ma mère le remercie en le serrant très fort dans ses bras, puis lui fait quatre accolades. Il devient rouge et je vois ses yeux briller d'émotion.

Mon père l'accueille en lui donnant une longue poignée de main. Tout se déroule à merveille.

Il lui dit tout de même :

« Elles sont magnifiques tes fleurs, j'ignorais qu'il puisse se trouver de si grandes digitales dans la région. »

Je m'empresse de répondre :

« Si, si ! Il y en a partout autour de sa maison. Même que toutes ces clochettes colorent les sous-bois. »

Malgré sa maladie qui la fatigue de plus en plus, maman a tout fait pour m'être agréable en s'efforçant de faire de ce déjeuner une réception exceptionnelle. François, qui habituellement n'est pas du tout timide, voire plutôt effronté, ne sort pas un mot. C'est à croire qu'il a perdu sa langue. Mais vu son accent, je considère que ce n'est pas plus mal, mes parents me demanderont bien assez tôt où il l'a déniché. Ils doivent mettre son silence sur le compte de la timidité.

Puis, vient le moment tant redouté :

« À table », s'exclame ma mère !

Je place François à mes côtés pour pouvoir l'aider et le pousser discrètement du pied s'il dérape. Je me réjouis intérieurement que maman n'ait pas fait de potage, car avec une cuillère, mon nouvel ami aurait fait un bruit infernal en aspirant !

Soulagement, maman s'occupe du service. Cela évitera qu'il renverse quoi que ce soit. Comme je le lui ai recommandé, il attend sagement que mes parents aient commencé pour en faire de même.

Le repas commence sans un bruit. L'ambiance est étrange, on entendrait une mouche voler. François semble avoir bien retenu sa leçon, il ne fait aucun bruit. Mais, curieusement, c'est lui qui rompt le silence avec un compliment.

« Mais, qu'est-ce que c'est bon, Madame ! »

Ouille, nous voilà confrontés à son accent ! Aussitôt, je baisse le nez, alors que mon père réagit immédiatement :

« C'est bizarre, tu en as un drôle d'accent mon garçon, l'on dirait du vieux français ! »

Je m'empresse de répondre :

« Sa mère a déteint sur lui, elle était Canadienne. »

Mon père hoche la tête et s'en tient à cette explication.

Ma mère, quant à elle, est littéralement tombée sous le charme de sa bonne frimousse et de son sourire généreux. « Il est beau comme un cœur », va-t-elle jusqu'à dire.

Durant tout le repas, elle s'attache à le choyer. Elle s'émeut de la situation de ce petit garçon sans maman et de la tristesse qui se dégage de lui.

Mon père, plus curieux, lui pose quelques questions qui le mettent dans l'embarras. Aussi, je continue à répondre à sa place, je sens bien que cela l'agace, mais pas moyen de faire autrement.

Le plus important, c'est que notre invité ne commette pas d'impair !

Le repas se termine encore mieux qu'il a commencé, dans la bonne humeur. Je n'ai pas osé leur dire que François chantait d'une façon étonnante, car je ne voudrais pas que mes parents lui posent trop de questions qui le mettraient dans l'embarras. Mais c'est partie remise, car il faut absolument qu'ils l'entendent.

Lorsque je demande l'autorisation de quitter la table pour aller à la pêche, ils acceptent avec le sourire. François, tout content, les remercie gaiement.

Ma mère tient François par l'épaule en le raccompagnant, et sur le pas de la porte elle lui dit en l'embrassant tendrement :

« François, tu peux revenir chez nous quand tu veux ! Tu es le bienvenu, mon petit. »

Mon père confirme d'un clin d'œil en lui faisant deux accolades.

Opération séduction réussie !

Alors que nous sommes sur le chemin de l'étang, de loin ma mère nous fait un dernier coucou. Il lui répond par d'amples gestes. Nous avançons de quelques pas. François, tête baissée, traînant les pieds semble songeur. Puis, de grosses larmes coulent sur ses joues. Silencieux, je devine la cause de tant d'émotion, mais je n'interviens pas. C'est lui qui quelques instants après m'en explique la raison.

« Tu sais, Garigue, ta mère me rappelle la mienne. Si douce, si gentille. Tu ne peux pas savoir comme ma mère me manque. »

En arrivant près de la cabane, François dissimule dans un fourré les vêtements que je lui ai offerts.

« Mais pourquoi ne les caches-tu pas plutôt dans la cabane ? Ils seront à l'abri. »

– Ce n'est pas possible, il va me les piquer !

– Comment ça ? Qui peut bien vouloir te les prendre ?

– Plusieurs fois, j'ai surpris un inconnu qui fouillait partout dans ta cabane. Quelqu'un que je n'ai jamais vu chez toi. Cet homme me semble aux aguets et sa tête ne m'est pas sympa du tout. Même qu'une fois, je l'ai vu vous épier la nuit avec des jumelles.

– Comment ça ? Tu en es sûr ?

– Si je te le dis ! C'est un grand bonhomme balaise qui a l'œil méchant. »

Immédiatement, je pense aux traces de pas d'adulte que j'avais repérées de nombreuses fois, lorsque mes fils avaient été coupés.

« Que cherche-t-il d'après toi ?

– Je n'en sais fichtre rien. Je l'ai vu plusieurs fois gratter le sable avec un outil.

– C'est surprenant ! Je me demande bien par où il passe pour pénétrer ici ? Nous sommes clôturés avec du grillage à sanglier et je n'ai trouvé aucun passage.

– Oui, c'est étrange. J'aurai dû le suivre, mais la prochaine fois, je le ferai. »

Je reporte à plus tard cette énigme. Aujourd'hui, je compte me régaler : place aux loisirs !

François a décidé de m'emmener pêcher sur les bords de la Loire... mais sa Loire, au temps de François I^{er}. Je suis impatient de voir ça.

Je me déshabille à mon tour, et nous nous retrouvons avec nos sous-vêtements de coton.

À l'arrivée, il me tend un pantalon de toile épaisse, d'un beige un peu crasseux et une large chemise marron aux mailles grossières. Je les enfle et devine qu'ils sont en partie en laine, car ils grattent atrocement.

Une fois au bord du fleuve, je suis ébahi ! À quelques mètres de la berge, l'eau est transparente comme celle d'une source. Ce n'est que dans les profondeurs qu'elle est légèrement verdissante. Je suis à la fois fasciné mais également consterné de constater à quel point notre environnement s'est dégradé.

Sans attendre, François se jette à l'eau. Comme je l'avais remarqué dans notre étang, il aime se baigner et nager comme un poisson. Ces derniers ont du souci à se faire, car je le vois se poster près d'un barrage naturel fait de racines entremêlées de branches mortes, et, après quelques minutes de patience, il bondit et saisit un saumon ! Comment a-t-il pu réussir un tel exploit ? Quelle habileté ! Et en plus... un saumon.

Je ne suis pas au bout de mes surprises. Un quart d'heure plus tard, c'est une bonne douzaine d'écrevisses qu'il dépose sur l'herbe de la berge. Elles sont énormes ! Dire que notre Loire n'en compte pratiquement plus. Ici, elles ont l'air de pulluler ! Ce ne sont pas les seuls changements que je peux constater. La Loire me semble plus large, l'eau plus profonde, les berges moins hautes et les bancs de sable ne sont pas aux mêmes endroits.

Je m'émerveille de tout, y compris de l'incroyable quantité de papillons multicolores qui volent en tous sens et des nombreux oiseaux dont les chants retentissent tout autour de nous. J'aperçois le pont face au château, qui semble comme neuf, mais bien évidemment, il n'y en a qu'un. Plus loin, je remarque que les berges du fleuve sont rouges de coquelicots. Et des cochons en liberté se disputent leur pitance avec des chiens errants, là où sont rejetés pêle-mêle quelques déchets. Pas un bruit, uniquement celui des chants d'oiseaux et de l'eau qui cascade dans les branchages. Mais surtout l'odeur m'enivre, je me trouve à piétiner des touffes de menthe sauvage.

Puis, François m'emmène non loin du pont, où de nombreuses personnes lavent leur linge directement dans la Loire en tapant dessus avec une sorte de planche. Il passe une branche d'osier dans les ouïes de son poisson qu'il veut donner à sa grand-mère et nous décidons d'aller

faire un tour dans les ruelles d'Amboise. Au fur et à mesure que nous nous en approchons, nous commençons à percevoir le bruit de la ville et l'odeur nauséabonde des rues sales. Les gens vaquent à leurs occupations, et je suis surpris, car il y a moins de monde que je ne me l'imaginai. Au retour, il cueille en chemin un bouquet de fleurs sauvages qu'il emporte pour sa maman. Chez lui, il y en a toujours un disposé dans une chope.

Alors que nous nous trouvons à trois cents mètres de sa cabane, trois hommes, sortant de je ne sais où, nous sautent dessus. J'ai juste le temps de les esquiver et je réussis à filer vers l'étang, mais je les entends à mes trousses. François ayant bifurqué sur ma droite, je me retrouve seul, paniqué et essayant d'accélérer la course pour les distancer. Pendant un moment j'y parviens, les laissant à une dizaine de mètres derrière moi, mais je vais être obligé de me jeter à l'eau, car si je contourne l'étang, ils vont finir par me coincer. Je n'ai d'autre solution que de plonger, mais les abords sont envasés, et c'est avec difficulté que j'essaie de trouver assez d'eau afin de pouvoir nager. Je suis à moitié enlisé, mais eux ne sont pas dans une meilleure position : ils s'enfoncent et vont moins vite que moi qui suis plus léger. Ayant enfin assez d'eau pour nager, j'arrive à traverser l'étang, alors que mes trois poursuivants sont encore à essayer de sortir de la vase. Lorsque j'arrive sur la digue, je vois François venir sur moi à toute vitesse. Il me prend la main et nous nous sauvons dans les bois.

Cette épreuve m'a complètement apeuré.

« Mais que voulaient-ils donc ? J'ai franchement eu la frousse !

– L'un d'eux est un copain de mon père. Pour les deux autres, c'est la première fois que je les vois. À mon avis, c'est après moi qu'ils en avaient, mais ils ont dû te confondre avec moi. »

Puis, tout en discutant, nous nous asseyons sous un grand chêne pour me sécher.

« À bien y réfléchir, je pense qu'ils voulaient me piquer mes billes et il va falloir que l'on fasse attention.

– Oui, c'est bizarre ! Vu que l'un des amis de ton père était dans le coup, tu ne penses pas que c'est peut-être lui qui est derrière tout ça ? Et si c'était lui, qui l'avait prise ta bille ? Ou même trouvée par terre ?

– Je n'en sais fichtre rien ! Comme il n'en connaît pas les pouvoirs, ça m'étonnerait, mais après tout pourquoi pas ! Mais vraiment, je ne le pense pas.

– Ouais... ! Pour moi, ils sont de connivence.

– Non, ça m'étonnerait. Le mieux, c'est de l'épier.

– Tu as raison, peut-être découvrirons-nous un indice ?

– Il faudra ouvrir l'œil, car mon père n'est pas fin en ce moment. D'ailleurs, je ne te cache pas qu'il me fait peur. L'autre jour il a voulu me cogner avec un manche de fourche.

– Excuse-moi François, je ne voudrais pas te vexer, mais tu emploies un langage de chez toi un peu... Un peu cru... et si mes parents t'entendent parler ainsi, je ne te dis pas !

– Tu es gonflé. Voilà des mois que je vis dans ton ombre. C'est toi et tes copains qui m'avez tout appris.

– Tu ne manques pas d'air. D'abord, tu ne les connais pas mes copains.

– Tu rigoles ! Bien sûr que si. Même que Marion est très belle ! Je t'expliquerai un jour, et tu comprendras beaucoup de choses, mais prenons notre temps, car je ne voudrais pas t'affoler. En attendant, je vais réfléchir à ce qu'on a dit au sujet de mon père et ensemble nous essaierons de le suivre. Peut-être arriverons-nous à comprendre quelque chose. »

Ce jour-là, j'hésite encore à rentrer seul à l'aide ma bille. Me voyant embarrassé, François décide de m'accompagner. Et nous voici dans la cabane d'aujourd'hui. Sur le point de partir,

mon guide me présente sa main dans laquelle je frappe et il disparaît dans le sable. Je rentre, souriant en pensant à la peur que j'ai eue en le voyant faire ça la première fois !

J'ai vécu un après-midi complet au temps de François I^{er} et je suis de retour après seulement trente petites minutes.

Tous les soirs nous nous retrouvons. Mais, ce soir-là, François d'un ton très sérieux me dit :

« Si je t'explique la façon de te servir de ta bille, c'est pour que tu puisses venir me voir sans problème, quand ça te chante... Enfin, quand ça te chante, sauf le lundi. C'est le jour où mon père est présent, et comme il n'est pas au parfum concernant le pouvoir de nos billes... Alors, tu as bien compris ? Jamais le lundi !

– Aucun problème. C'est noté.

– Bon ! Alors maintenant, écoute-moi bien. Tu dois mettre ta bille rouge dans ta main et penser au lieu où tu veux réapparaître et uniquement à cet endroit. Tu dois te concentrer très fort si tu ne veux pas te retrouver n'importe où et prendre le risque de te faire surprendre par quelqu'un ! Tu piges ? »

J'acquiesce à nouveau.

« Pour t'aider, je te conseille de penser à un objet, à quelque chose de bien précis dans le lieu que tu souhaites atteindre, et de le garder fermement à l'esprit. Au moment où tu démarres, ne laisse pas un autre endroit ni un autre objet envahir ta pensée. Bon, as-tu bien compris ?

– OUI, oui, je t'écoute.

– Une fois que tu es prêt, il suffit de bien serrer ta bille dans ta main gauche, surtout pas dans la droite comme tu le faisais, et tu décides de partir. Le reste se fait tout seul, tu l'as déjà constaté par toi-même. Mais attention, garde ta bille bien serrée dans ta main, car si tu la paumes, tu ne pourras jamais revenir ! »

J'acquiesce une fois de plus, mais je dois avoir l'air tellement tendu que François me dit :

« Allez, n'aie pas peur ! Je l'ai fait des centaines de fois, il n'y a pas de raison que tu n'y arrives pas. Vas-y, fais un essai. »

J'hésite encore, dansant d'un pied sur l'autre, faisant la grimace, puis je me lance. Je cale bien la bille dans ma main gauche et, après avoir pensé à sa cabane, je commence à serrer la bille. Au dernier moment, François me recommande de ne penser qu'à sa maison et uniquement à sa maison.

« Surtout, ne pense pas aux bords de la Loire avec les cochons, sinon c'est là que tu arriveras ! »

Je suis à la lettre ses conseils, mais peut-être vais-je trop vite. Je disparaissais à toute allure... et j'émerge brusquement sur les bords de la Loire, m'étalant dans les détritiques au beau milieu des cochons qui, surpris, se sauvent. Malheur ! Je regarde autour de moi. Heureusement, hormis ces quelques bêtes dégoûtantes qui reviennent sur moi, il n'y a personne. Je veux repartir, et vite, car une grosse truie arrive en grognant. Je me concentre et pense de toutes mes forces à ma cabane d'aujourd'hui et à son sol sablonneux, sans oublier François.

Cette fois-ci, pas d'erreur d'itinéraire, je réapparaissais à ses côtés. Encore tremblant de peur, je lui raconte ma mésaventure : cela le fait beaucoup rire !

« Mais qu'est-ce que tu pues ! Tu es sale comme un cochon, si j'étais toi, j'irais piquer une tête dans l'étang. »

Pour ma part, je n'arrive pas à m'amuser de cette erreur qui aurait pu m'être fatale.

« Ça, c'est de ma faute, tu as mémorisé la Loire et les cochons, car je t'en ai parlé à tort au moment du départ », me dit François.

Il insiste pour que je fasse tout de suite un nouvel essai :

« Tu ne dois pas rester sur un échec !

– D'accord, mais attends que je fasse un tour dans l'étang pour me débarbouiller. »

Nous éclatons de rire et c'est avec difficulté que je réussis à m'arrêter pour refaire un nouvel essai, car il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Je me prépare donc à nouveau, je ne pense qu'à sa maison et à sa pierre d'évier. L'évier, l'évier, l'évier... je serre la bille et me retrouve face à ce fameux évier. Content de moi, mais encore un peu anxieux de me retrouver seul à une autre époque, je fais immédiatement la demande inverse pour me retrouver aux côtés de mon ami. Une nouvelle fois, je suis victorieux. Malgré l'effervescence que j'éprouve à voir la magie de ces billes, je fais part à François de mes réflexions :

« C'est vrai qu'elles ont des pouvoirs extraordinaires, mais elles ne peuvent pas tout non plus.

– Tu rigoles, tu vas voir. Et pourtant, je te garantis que je ne connais pas grand-chose d'elles encore. »

François se précipite pour aller chercher une assiette qu'il place sur l'herbe. Ensuite, il pose sa bille qui, malgré la légère inclinaison de l'assiette, se positionne en plein centre. Puis, il me demande d'y installer la mienne. Curieusement, d'abord les deux billes se collent l'une à l'autre, puis elles se mettent à tourner en roulant dans l'assiette la faisant ainsi résonner. Il me demande alors de reculer d'un bon mètre. Je vois les billes s'emballer provoquant comme un sifflement. Puis, brusquement, dans un bruit assourdissant, l'assiette tombe en poussière très fine. Nous ramassons chacun nos billes qui sont devenues chaudes.

« C'est incroyable, c'est ta mère qui t'a appris cela ?

– Non ! Un jour où j'avais mis ces deux billes dans une assiette, la chose s'est produite. Même que ma mère m'avait disputé d'avoir cassé l'assiette. Tu imagines un peu la puissance de ces billes et il n'y en avait que deux !

– Pour imaginer, j' imagine. Mais cette puissance terrible, qui te dit qu'elle ne va pas se retourner un jour contre toi ?

– Non, ça, c'est impossible. Ma mère m'a dit que ces billes n'existaient que pour améliorer les choses.

– Et qui te dit que ta mère disait vrai ?

– Maman savait énormément de choses au sujet de ces billes, bien plus que tu ne peux te l'imaginer. Mais j'ai cru comprendre que c'était un énorme secret qu'elle devait me dévoiler quand je serai grand. »

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre, un mystère plane sur ces billes. Pourvu que François ne se trompe pas.

Après avoir dîné, assis sur mon lit, tenant ma bille dans la main gauche, avec plein des rêves en tête, je pense à Marion. Ce serait rudement bien si j'allais la voir, c'est sûr qu'elle n'en reviendrait pas. Oui, mais cela m'est impossible, car je serais obligé de dévoiler une partie de notre secret.

Je n'ai aucune intention d'aller la voir en me servant de ma bille, mais alors que je pense fortement à elle, et que machinalement je serre ma bille, je frôle la catastrophe. Sans en avoir fait réellement la demande, j'atterris dans sa chambre. Heureusement, il n'y a personne. J'entends du bruit dans une pièce voisine, et au moment de serrer ma bille pour repartir, la curiosité est plus forte que tout et m'attire vers cette pièce. Elle est là, sous sa douche. Timidement, je la regarde, et malgré l'émerveillement du spectacle je repars pour arriver dans ma chambre sans aucun problème. Cette bille est fabuleuse, avec elle, je peux aller n'importe où.

J'ai du mal à trouver le sommeil, la cambrure des reins de ma copine s'est imprimée dans mon cerveau. Mais qu'est-ce qu'elle est belle ! J'aurais dû rester un peu plus longtemps.

Le lendemain soir, je décide de faire la surprise de ma venue à François. Du premier coup, je me retrouve auprès de lui. Il sursaute et éclate rire :

« C'est formidable ! Maintenant, tu peux venir quand tu veux !

– Oui c'est merveilleux. Comme ça, si tu rencontres un problème je pourrai venir te secourir.

– Alors, tu as bien dormi ? Tu n'as pas trop rêvé à l'explosion de l'assiette ?

– J'ai fait un beau rêve, mais ce n'était pas ton assiette... J'ai rêvé de ma copine ! »

Ce jour-là, François a envie de parler ; il veut que nous tentions de découvrir les possibilités qu'offrent nos billes, et que nous cherchions surtout le moyen de retrouver cette bille bleue.

Mais des questions me viennent subitement à l'esprit. Pourquoi ne les ai-je pas posées plus tôt ?

« Dis-moi François, où as-tu eu exactement ces billes ? Qui te les a vraiment données ? Comment as-tu découvert leurs pouvoirs ? »

Beaucoup de questions qui plongent mon ami dans l'embarras :

« Je ne sais pas si je peux tout te dire... d'ailleurs, ma mère n'a pas eu le temps de tout me raconter. Mais, comme j'ai confiance en toi... »

Et il me raconte. Déjà que tout était compliqué, maintenant, cela me semble encore plus effarant.

« Ma maman travaillait comme mon père pour Léonard de Vinci, en tant qu'intendante. Visiblement effrayée par un danger, quelques mois avant sa mort, elle m'avait révélé pour partie l'histoire de ces billes, me conseillant de venir me cacher chez toi en cas de problème.

– Mais pourquoi chez moi ?

– Attends, écoute ! Elle avait rencontré l'un des amis du célèbre maître, un italien très sympa avec qui elle aimait discuter. Celui-ci a disparu du jour au lendemain ! Mais ça remonte à des années. C'est cette personne qui lui avait offert une curieuse boîte, dont maman m'a dit qu'elle était en cèdre du Liban. Elle contenait quatre sacs, un bleu, un jaune, un noir et un rouge. Dans chacun d'eux, il y avait une bille de la même couleur que le sac, sauf dans le sac noir qui était vide. En lui faisant ce cadeau, il l'avait prévenue que cette boîte était ce qu'il y a de plus précieux au monde, que son contenu avait une valeur inestimable, bien davantage que le prix de ces diamants...

– Des diamants, tu as bien dit des diamants ?

– Oui, la mienne est un gros diamant jaune très rare ! »

Et il repart dans son monologue, c'est un vrai moulin à paroles. J'ai bien des interrogations sur le bout de la langue, mais impossible de l'arrêter.

« Cet homme a exigé de ma mère qu'elle n'en parle à personne ; elle était devenue en quelque sorte la gardienne de ces billes. Elle devait cacher ce trésor en lieu sûr, afin d'éviter de se le faire voler. Avec ces billes, ma mère pouvait presque tout faire et, si besoin, prendre la fuite. Ces billes devaient être remises plus tard au fils de cet homme, elle me l'avait répété plusieurs fois.

– Tu le connais son fils ?

– Pas du tout ! Tu sais, il n'y a pas bien longtemps qu'elle m'avait expliqué tout ça. Il faut que tu saches que ces billes doivent repousser le mal et favoriser le bien et elles donnent à celui qui les possède des pouvoirs fabuleux, que tu connais pour partie.

– C'est dingue ! Comment vas-tu faire ? Tu crois qu'il faudra les rendre un jour ?

– Je l'ignore, nous verrons bien ! Mine de rien, elle m'avait confié une bille afin que j'aie chez toi me mettre à l'abri, car elle sentait venir un grand danger qu'elle ne m'a pas révélé. Elle était

venue avec moi plusieurs fois pour m'aider à mémoriser les lieux et surtout, pour que je t'aperçoive.

– Ah... c'est donc ça !

– Oui, tu te souviens, vous nous aviez vus tous les deux un soir, au bord de ton grand étang...

– Oui, je m'en souviens comme si c'était hier.

– Nous avons eu très peur. Tu sais, elle devait revenir pour te rencontrer afin de tout t'expliquer, elle voulait que tu deviennes mon ami, mais elle n'en a pas eu le temps.

– Je l'avais aperçue une autre fois alors que j'étais aux écrevisses, mais là encore elle s'était sauvée.

– Je sais, elle me l'a raconté, tu lui avais fait peur avec ta lampe, du coup elle n'avait pas osé t'aborder. D'ailleurs, tu m'en as fait autant, je ne te dis pas comme j'ai eu une frayeur terrible ce jour-là. »

François continue son histoire, sans me laisser le temps de poser d'autres questions :

« Elle m'avait dit que nos destinées étaient amenées à se croiser, elle en avait rêvé et c'est son rêve qui l'avait conduit chez toi. Elle disait que nous sommes tous les deux sur un même chemin. Elle m'avait même dit : "Il te faudra avoir confiance en lui". Elle me parlait de toi, tu sais !

– Oui, j'ai compris ! Avoir confiance, tu peux !

– Je sais ! C'est pourquoi je t'ai laissé une bille. La tienne est un énorme rubis, la mienne un diamant jaune et la bleue, que nous devons retrouver à tout prix, est une pierre très rare, également un diamant bleu... Mais, c'est surtout pour leurs pouvoirs qu'elles attisent les convoitises.

– Tu te rends compte, vu la grosseur de ces diamants, il y en a pour une sacrée poignée de monnaie.

– Je sais, ma mère me l'a dit bien des fois.

– Je comprends mieux qu'ils veulent te les piquer.

– Il faudra bien les cacher et, surtout, qu'elles ne tombent pas entre de mauvaises mains, car cela pourrait être catastrophique pour l'humanité... ! »

Je n'en reviens pas que ces billes soient des pierres précieuses. François a raison, il va falloir les cacher dans un endroit sûr. Lorsque je rentre, je cramponne ma bille. Pas question de la perdre, et ça, pour plein de raisons : son pouvoir bien sûr, mais également sa valeur.

Le lendemain, c'est avec un sourire de connivence que nous nous asseyons sous le grand chêne. De me voir faire miroiter mon rubis avec les rayons du soleil le fait sourire. Je démarre notre conversation en lui demandant ce qu'il sait des pouvoirs du diamant bleu ? Mais là, c'est l'impasse. Visiblement, il ne sait presque rien, car il ne l'a jamais eu en main.

« Et des trois billes réunies ? Qu'en sais-tu ?

– Je peux bien te l'avouer, je ne sais pas grand-chose, car je n'ai jamais possédé les trois, et ma mère, me semble-t-il, n'a pas voulu tout me révéler ou n'en a pas eu le temps. Mais je vais te raconter un grand secret, là tu me promets de ne pas te moquer de moi, mais surtout, tu n'en parles jamais à personne.

– Tu peux continuer, je te le promets. D'ailleurs, je serais incapable de te trahir.

– Alors, écoute-moi bien : quelques jours avant que ma mère ne disparaisse, j'ai surpris une chose extraordinaire. Je te jure que c'est vrai : par l'entrebâillement de la porte, j'ai vu qu'elle avait en main ses trois billes, je suis formel. Je l'ai vu s'accroupir, je ne sais pas ce qu'elle a

fabriqué avec, car une chaise m'empêchait de tout voir, mais, je suis certain d'avoir vu apparaître un fantôme ! Oui mon petit gars, avec ses billes, elle était capable de faire ça !

– Tu me donnes des frissons ! Et d'abord, les fantômes, ça n'existe pas.

– Si je te l'assure ! Il était de dos et elle discutait avec lui. Même qu'il était immense avec des cheveux longs.

– Tu dois te tromper. À tous les coups ta mère recevait quelqu'un ! Et d'abord, pourquoi penses-tu à un fantôme ?

– Tout simplement parce qu'il était transparent. Il se trouvait entre ma mère et moi. Il était de dos et je voyais ma mère au travers de son corps, même qu'ils se sont mis à discuter. Et mon fantôme... tiens-toi bien, mon petit gars, il était bleu !

– Là tu commences à m'inquiéter ! Tu sais, je... non excuse-moi... Et ils se disaient quoi ?

– Je ne sais pas trop, car il parlait bas. Mais ma mère, et ça, c'est certain, elle discutait des billes, car je l'ai entendu parler des trois billes.

– Et alors ? Il disait quoi, lui ?

– Je n'ai pas bien compris : je sais qu'il a parlé d'une bille noire. Mais, j'ai cru comprendre qu'il lui était impossible de changer le cours des choses. Même qu'elle a pleuré longtemps après qu'il soit parti. »

Son histoire m'a donné la chair de poule, car je fais la comparaison avec mon apparition toute rouge. Mais la mienne n'était pas un fantôme, car elle n'était pas blanche du tout, encore moins transparente. Comme elle m'a demandé de ne pas en parler, je vais garder ça pour moi, malgré que cela me démange. Je regrette presque de lui avoir posé ces questions, car tout s'embrouille dans ma tête. Comme je veux écourter cet entretien qui me met mal à l'aise, je prends le prétexte d'être en retard.

Nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain, même heure.

La nuit m'est difficile, car je suis réveillé par un cauchemar où des fantômes me courent après, tantôt celui de François, tantôt mon apparition. J'ai du mal à retrouver le sommeil. Au petit matin, il m'est pénible de me lever. Lorsque je retrouve François, je ne peux m'empêcher de lui dire que son histoire de fantômes m'a perturbé. Il se met à rire très fort et me dit :

« De toute façon, ça ne doit pas t'effrayer, car ils discutaient calmement. C'est sûr qu'elle n'a pas obtenu ce qu'elle voulait et c'est certainement pour ça qu'elle a pleuré. Mais en tout cas, il n'était pas hostile, c'est sûr. Même qu'il paraissait gentil.

– C'est dommage que tu n'aies pas pu voir comment elle s'y est prise pour qu'il vienne, cela nous permettrait d'éviter de faire cette erreur.

– Moi, je ne suis pas d'accord, je peux te garantir que j'aimerais bien le rencontrer.

– Et pourquoi ça ?

– Tout simplement pour comprendre ! Et qui nous dit qu'il ne pourrait pas me donner un coup de main ?

– Bon, alors écoute-moi, je vais te dévoiler un secret et pourtant je ne devrais rien te révéler, car il m'a demandé de tenir ma langue, mais à toi, je dois pouvoir te le dire. »

Et je lui raconte tout.

« ... oui mon petit gars, il était rouge avec des écailles !

– Tu te rends compte, les pouvoirs des billes sont fantastiques ! Sois très attentif, tu ne vas pas en revenir, c'est l'occasion de te révéler un autre secret que je gardais pour plus tard. Prête-moi ta bille ! »

Je m'exécute.

Il les fait se toucher, puis place alors la rouge dans sa main droite, la jaune dans sa main gauche, ensuite il ferme les yeux et là, c'est incroyable : il disparaît. Mais pas les billes, elles semblent flotter dans l'air.

J'entends distinctement sa voix :

« Qu'est-ce que tu penses de ça, mon petit pote ? »

Sidérant, je réalise avec stupeur qu'il est devenu invisible. Mon réflexe est d'éclater de rire. Puis, j'essaie de le toucher en me repérant aux deux billes qui flottent dans l'air. Lorsque j'entre en contact avec sa peau..., je deviens également invisible. Nous nous voyons l'un et l'autre, comme translucides, légèrement blanchâtres, tandis que les billes doublent de luminosité.

Immédiatement, j'entrevois certaines applications de ces nouveaux pouvoirs que je viens de découvrir. Si j'allais voir Marion ainsi, elle ne se rendrait compte de rien. Mais je ressens tout de même un peu d'inquiétude : et si nous restions coincés de la sorte ? Je lâche son bras, cela ne change rien, je ne vois que mes vêtements en matière synthétique, les matières naturelles sont également invisibles. Quelques secondes plus tard, je redeviens apparent. C'est la même chose pour François qui réapparaît aussi.

« Comment as-tu arrêté l'invisibilité ?

– Il suffit de changer les billes de main !

– N'est-ce pas un peu dangereux... ne serait-ce que pour notre santé ? Est-ce que l'on ne risque pas de se désintégrer ?

– Mais non, c'est ma mère qui me l'a enseigné, en réalité nous ne sommes pas transparents, une sorte de magnétisme dévie ou réfléchit la lumière.

– Comment ça, explique-toi mieux ?

– Je ne sais pas trop, mais la lumière étant déviée, elle ne peut pas nous toucher, donc elle ne reflète pas les images. Je n'en sais pas plus, puisque maman n'a pas eu le temps de tout me dévoiler à propos de ces billes...

- Mais où t'à mère a pu apprendre tout ça ?

- Je ne le sais pas vraiment, mais je crois savoir que son ami avait un livre ancien où tout était expliqué. »

Il reste un moment perdu dans ses songes avant de reprendre :

« Nous devons découvrir nous-mêmes tous ces pouvoirs. Faire des essais avec deux billes et bien sûr chercher en priorité la troisième. Tiens, justement, je songe à notre conversation de l'autre jour, lorsque tu t'étais étonné qu'à mon époque je puisse parler comme vous. J'ai appris tous ces mots à ton époque et pour partie dans ton collège, car je t'ai suivi en invisible de nombreuses fois, et je me marrais bien à vous écouter.

– Ah ! Ça alors... je n'en reviens pas, je n'ai rien remarqué !

– Encore heureux que tu n'aies pas pu m'apercevoir ! C'est de cette façon que nous allons pouvoir suivre mon père et s'il a quelque chose à se reprocher, nous le découvrirons.

– Remarque, pour trouver ta bille, il faut bien savoir prendre des risques. »

Au moment de nous quitter, nous tapons une nouvelle fois dans nos mains pour sceller notre amitié et renforcer notre volonté de chercher la bille manquante : « Le diamant bleu ».

CHAPITRE 6

Il est sympa mon copain. Et ses billes alors...

Je viens à peine d'arriver à la maison que ma mère s'approche de moi et me serre dans ses bras un long moment de façon inhabituelle. Elle est triste et très pâle. Par-dessus son épaule je vois mon père qui baisse la tête. Lorsqu'il la relève, il me fait signe pour que je le suive discrètement. Son regard est sombre et humide lorsqu'il me confie :

« Fiston, maman n'est pas bien du tout. Tu sais qu'elle est très fatiguée et très malade. Il faut la ménager... »

Son ton rempli de gravité et mêlé de gaucherie commence à m'effrayer, surtout lorsqu'il ajoute :

« Nous devons nous attendre à ce que sa maladie s'aggrave encore et nous préparer à ce que, malheureusement, elle prenne le dessus. C'est inéluctable, et il faut que tu sois fort, mon fils. »

Abasourdi, j'entends ses paroles. Je lui réponds que je comprends. J'ai beau lui répéter « oui, je comprends », mais je ne comprends pas. Je ne réalise pas vraiment qu'il parle de maman. Je ne comprends pas, ou plutôt je ne veux pas comprendre.

Les semaines passent comme si nous vivions dans un brouillard et l'état de maman s'empire. Elle ne quitte plus son lit. Elle ne peut plus se lever et une infirmière vient deux fois par jour lui faire des piqûres. Je vois les efforts de mon père pour m'épargner, mais un jour il finit par m'avouer :

« Ta mère est au plus mal, elle souffre d'un cancer très grave. Les plus grands professeurs nous ont dit qu'il n'y a plus d'espoir : le cancer est foudroyant et maman est perdue. L'infirmière ne vient plus que pour atténuer ses souffrances. C'est le dernier épisode naturel de la vie que nous devons affronter. Sois courageux, mon fils. »

Le lendemain, lorsque je rencontre François, j'ai encore les yeux rouges, car j'ai pleuré toute la nuit. Je lui raconte tout. Il me demande alors la permission de lui rendre visite. J'hésite, lui expliquant qu'elle est trop fatiguée, mais devant son insistance, je cède. Au moment de partir, il me demande de lui montrer comment j'avais jeté ma bille dans la cabane le jour où l'apparition m'avait interpellé. Je prends ma bille et la lance sensiblement au milieu de la pièce. Mais rien ne se passe. François sourit et je crois percevoir dans son regard un peu de moquerie.

« Je t'assure que ça s'est passé ainsi ! Il n'est pas utile d'ironiser, d'ailleurs je n'ai pas le moral à ça.

– Oui, excuse-moi, de toute façon je ne m'amusais pas de toi, je pensais à quelque chose, mais nous en reparlerons plus tard. Allons voir ta maman. »

Nous arrivons à la porte de sa chambre, je frappe. Maman, d'une voix faible, nous prie d'entrer. Elle est assise sur le lit, deux oreillers lui calent le dos. Son visage est blanc comme le marbre, son sourire crispé ressemble plus à une grimace. D'une petite voix, elle demande à l'infirmière de sortir, puis se tourne vers François.

« Ah... que je suis contente... de te voir, mon petit François ! Comment... vas-tu mon garçon ?

– C'est à vous, Madame, qu'il faut le demander, vous me paraissez bien faible !

– Ça va, ça va ! Cela me fait vraiment plaisir... de te voir. Approche que je t'embrasse. Je vais te faire une confidence mon petit... je souhaite de tout mon cœur que tu restes très longtemps ami avec Garigue. »

François s'approche, puis timidement lui prend la main et la garde longuement dans la sienne. Son autre main serre tellement fort sa bille que son avant-bras semble vibrer. Après plusieurs minutes de silence, ma mère retire lentement sa main et lui dit dans un soupir :

– Mon petit, je te remercie beaucoup, tu ne peux pas t'imaginer comme ta visite m'a fait un bien considérable. »

Puis se tournant vers moi, elle ajoute :

« Garigue demande à ton père de vous préparer quelque chose à manger. »

Papa est doué pour presque tout, mais nul en cuisine. Avec beaucoup de gentillesse, il fait ce qu'il peut : des œufs sur le plat et une pêche bien mûre. Nous mangeons en silence. François ne cesse de me faire des clins d'œil. Je suis surpris de son attitude et qu'il soit aussi souriant, alors que moi, la tristesse m'étouffe.

À la fin de ce dîner improvisé, alors que nous commençons à débarrasser la table, je n'en crois pas mes yeux : maman apparaît. Elle désire dire au revoir à François. Je suis sidéré et il n'y a pas que moi d'ailleurs, mon père n'en revient pas. Sa surprise passée, il insiste pour qu'elle retourne se coucher. Elle sourit et lui dit :

« Tu ne peux pas t'imaginer comme je me sens bien, la visite des enfants m'a transformée.

– Je veux bien te croire, mais veux-tu bien remonter, tu vas te fatiguer.

– Mon chéri, tu ne peux pas savoir, il me semble renaître, je t'assure, mes douleurs m'ont quittée.

– Je... je comprends, mais tout de même... Fais-moi plaisir, monte te reposer.

– Bon d'accord, mais raccompagne François chez lui. Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, la nuit va tomber. »

Mon ami me lance un regard affolé et pendant que mon père va chercher les clés de la voiture, il m'entraîne dehors :

« C'est impossible, fais quelque chose ; où veux-tu qu'il m'emmène ! Mais tu es heureux ? Ta mère est guérie, tu sais !

– Comment ça ?

– Je t'expliquerai, mais il ne faut pas me raccompagner, où veux-tu qu'il me dépose ? Ah, c'est la cata ! »

Je me sens étourdi, j'ai du mal à tout saisir, mais connaissant François, une vague de bonheur commence à m'envahir.

Il me serre dans ses bras, puis ajoute :

« Je t'assure qu'elle est guérie pour toujours ! Maintenant, débrouille-toi pour qu'il me laisse rentrer seul ! »

Je n'ai pas le temps de lui répondre, ni de préparer une excuse, mon père est déjà sur le pas de la porte les clés à la main.

Nous déposons François dans un endroit supposé être chez lui. Il se retrouve, dans la nuit tombante, dans un lieu qu'il ne connaît pas. Mais c'est le seul moyen de ne pas mettre la puce à

l'oreille de mon père. De toute façon, je ne me fais pas de souci ; si je ne peux pas revenir le chercher, il a sa bille pour rentrer chez lui.

À notre arrivée à la maison, nous sommes sidérés, maman est tout bonnement occupée à faire la vaisselle ! Mon père se fâche, il craint qu'elle s'épuise. Mais elle lui réplique avec beaucoup de douceur.

« Je t'assure mon chéri, tu ne peux pas t'imaginer comme je suis heureuse, il y a bien longtemps que je ne me suis pas sentie reposée de la sorte, j'ai même retrouvé une petite forme ! »

Nous ouvrons de grands yeux ronds puis, avec un grand sourire, mon père m'envoie son coup d'œil des grands jours. Je suis si content, maman est parmi nous le visage détendu. François aurait-il vraiment réussi ?

– Tiens ! S'exclame-t-elle, sers-moi donc une petite goutte de champagne. J'en rêve depuis si longtemps, juste de quoi tremper mes lèvres.

– Mais n'es-tu pas folle ! C'est vrai... ? Es-tu sûre ? lui répond mon père surpris, la voix chevrotante d'émotion.

– Tu ne peux pas t'imaginer comme je me sens bien, je n'ai plus de douleur, un vrai miracle. »
C'est ainsi que mes parents finissent la soirée, en buvant quelques bulles.

Je prétexte avoir très envie de dormir, et j'en profite pour m'éclipser. En réalité, j'enfourche mon vélo pour retourner chercher François. Je pédale comme un fou sur la route maintenant plongée dans l'obscurité et je finis par le retrouver.

« Tu sais, j'aurais pu rentrer directement, mais comme j'étais sûr que tu reviendrais, j'ai préféré t'attendre. »

Il monte sur mon cadre, et je le ramène ainsi jusqu'à la cabane. Arrivés à destination, dans le noir sans lune, assis sous notre grand chêne, nous bavardons un moment.

« J'avais oublié de t'en parler. Grâce à l'un des pouvoirs de ma bille, je peux guérir des malades et je suis heureux d'avoir pu l'utiliser pour ta maman... »

– Alors, les pouvoirs des billes sont fantastiques et je comprends mieux pourquoi il faut retrouver la bleue. Les billes réunies, j'imagine que ce pouvoir doit être extraordinaire. »

Curieusement, il se met à pleurer doucement. L'entendre fondre en larmes m'attriste. D'autant plus qu'il m'explique qu'il pense qu'il aurait pu sauver sa mère, mais pour cela, il lui aurait fallu les trois billes.

« Comment ça, sauver ta mère ! Mais elle est décédée !

– Réfléchis un peu. Si je pouvais faire un saut dans le passé, puis revenir juste au moment où elle s'est fait attaquer, il serait possible de la sauver.

– Mince, je n'y avais pas songé ! Mais pourquoi ne le fais-tu pas avec ta bille ?

– C'est impossible, je ne peux qu'aller dans le futur. Toi par contre, tu peux venir dans le passé car tu m'as touché. C'est pour cela qu'il faut retrouver la bleue.

– Je commence à mieux comprendre. Tu as raison, il nous faut absolument cette bille bleue !

– Tu vois, c'est dommage que je n'aie pas pu voir comment ma mère s'y prenait pour faire venir le fantôme, car je suis convaincu qu'il pourrait m'aider. C'est pour cela que j'ai voulu voir si, avec ta bille, tu pouvais faire venir le tien en la jetant dans la cabane comme tu avais fait.

– Ah oui ! Mais, je crois que le mien, comme tu dis, c'est lui qui est venu à moi et qui m'a incité à jeter la bille.

– De toute façon, il me la faut cette bille bleue. Maintenant tu sais pourquoi ! Je vais réfléchir à comment nous y prendre et, dans quelques jours, notre mission d'espionnage du paternel sera

une priorité. Mais ça ne va pas être facile, car je l'ai suivi pendant deux jours sans résultat. Je sais tailler les haies et les rosiers, mais à part ça, j'ai fait chou blanc. Il n'a fait que du jardinage et j'en ai par-dessus la tête des mauvaises herbes.

– Tu as raison, on risque d'y passer beaucoup de temps pour rien. »

Soudain, un bruit dans les branchages attire notre attention.

« Qu'est-ce que c'est ? Un sanglier ? J'espère que non. Je dois t'avouer que ces bêtes me font peur.

– Ou qui est-ce ? renchérit François. »

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas un sanglier, car nous apercevons la lueur d'une lampe qui avance en éclairant le sol. Inquiets, nous nous levons précipitamment.

L'individu vient de nous entendre, il éteint sa lampe quelques secondes, s'immobilise, semble écouter, la rallume, puis s'enfuit à toutes jambes. Nous pouvons voir cette lumière s'éloigner et s'évanouir lentement. Nous hésitons à le poursuivre. Il fait si noir et, de plus, nous ne sommes pas rassurés. Nous restons ainsi sans faire de bruit, aux aguets. Mais plus rien. Le rôdeur a bel et bien disparu.

« Tu te souviens, je te l'avais expliqué ? J'ai vu un homme baraqué, pas sympa, qui fouinait dans la cabane, ce doit être lui !

– Tu crois ! Mais pourquoi viendrait-il la nuit ?

– Ça, je l'ignore, mais il faut être sur nos gardes. Déjà que chez moi je suis traqué, j'espère que chez toi, il n'en sera pas de même. »

Je raccompagne mon ami jusqu'à la cabane et après notre rituelle tape de la main, il disparaît. Je me retrouve seul dans le noir absolu. J'enfourche mon vélo et roule en trombe vers la maison, il ne s'agit pas de traîner dans le coin. Demain j'irai voir si je trouve des traces de notre mystérieux visiteur nocturne.

Au petit matin, je n'en reviens pas. Maman s'est levée la première et a déjà préparé le petit-déjeuner. Papa qui est à ses côtés me fait un magistral clin d'œil.

« Bonjour Garigue, il faut demander à François de venir nous voir plus souvent, j'ai la conviction que ce petit, sans le savoir, apporte le bonheur dans cette maison. J'irai même plus loin, j'ai le sentiment qu'il a un pouvoir de guérisseur, me dit maman. »

Mon père me demande de le suivre dans son bureau. Encore !

Il me désigne un fauteuil crapaud, m'invitant à m'asseoir face à lui. Son air très sérieux, son siège plus haut qui surplombe le mien et le contre-jour qui éclaire mon père m'impressionnent terriblement.

« Vois-tu Garigue, François est un garçon adorable... franchement charmant. Mais heu... enfin... Plus que cela d'ailleurs. Je crois... qu'il a quelque chose de plus que nous. »

Je baisse les yeux et je me fais tout petit dans le fauteuil. Si ça se trouve, c'est lui que j'ai vu cette nuit. Mais pourquoi se serait-il sauvé ?

Mon père hausse le ton :

« Tu serais bien aimable de me regarder dans les yeux lorsque je te parle ! »

Je frissonne et je le regarde néanmoins, car son œil est vif et aucune dérobade n'est possible. Il reprend :

« Je pense que ton ami, sans doute sans le savoir, dégage un rayonnement positif, comparable à celui de certains magnétiseurs. À chaque fois que ta mère le voit, sa maladie régresse... Je pense comme elle que ce petit irradie une énergie qui combat sa maladie.

– Tu crois !

– Bien sûr, je ne m'explique pas comment cela est possible, mais c'est une certitude, car ta mère s'est sentie mieux après qu'il lui a pris la main. »

Ouf ! Il n'a rien découvert ou si peu. Je sens mes muscles se relâcher. Ce n'est pas lui qui est venu l'autre nuit à la cabane. Je me réjouis qu'il puisse penser, comme maman, que François exerce une influence positive chez nous, ainsi il sera toujours le bienvenu.

J'ai une chance extraordinaire : son portable vibre, il me fait signe de le laisser. Je ne me fais pas prier.

Après le collège, en attendant mon ami, je me précipite près de la cabane pour chercher des indices pouvant trahir l'individu qui nous a dérangés la nuit dernière. Je me place où nous étions assis et regarde dans la direction où nous avons aperçu la lumière. J'avance à quatre pattes, regardant au ras du sol. Je n'ai plus aucun doute, lorsque je découvre qu'il s'agit bien de traces de pas : l'herbe est couchée. Comme un vrai détective, je ratisse le périmètre, mètre carré par mètre carré. Pendant que j'inspecte un endroit me paraissant douteux, François arrive.

« Tu as trouvé quelque chose ? »

– Non, rien pour l'instant. Je n'ai remarqué que des traces... »

En parlant, il me vient une idée : reproduire le piège que j'avais tendu pour François dans la cabane, mais cette fois-ci avec du fil de fer bien solide. En travers du chemin, là où les traces ont été laissées par le rôdeur, nous plaçons donc du fil de fer, à dix centimètres du sol, que nous fixons solidement à deux arbres et que nous camouflons avec un peu d'herbe.

Le surlendemain, nous constatons l'efficacité redoutable de notre stratagème. Notre visiteur nocturne s'est pris les pieds et s'est écrasé à terre. Les marques au sol en témoignent, cela fait rire François qui s' imagine la chute !

En inspectant mieux les lieux, nous trouvons une cigarette à moitié fumée et un papier plié en quatre comportant cinq numéros de téléphone. Ça, c'est intéressant ! Cela ne fait plus aucun doute : un intrus vient chez nous la nuit et sans y être invité bien sûr !

« Je te l'ai expliqué ! Cet homme est aux aguets et il vous épie. Il faut se méfier, il a une drôle d'allure. Son front est tout plat, il n'a pas de cheveux sur le dessus de la tête, et ceux qui lui restent sont très longs et répugnants. Il a un nez crochu avec de gros yeux noirs pas aimables du tout, et qu'est-ce qu'il est baraqué ! »

– Non, jamais vu. Encore une énigme de plus à résoudre. J'espère que nous ne serons pas importunés ici comme tu l'es chez toi.

– De toute façon, après-demain, l'opération espionnage du pater est au programme et si on trouve le diamant bleu, nos problèmes seront terminés, me dit François. »

Avec mon nouvel ami, tout va comme sur des roulettes, je n'ai plus qu'à lui confier une montre pour qu'il ne débarque pas à n'importe quelle heure, lorsque je suis en classe par exemple !

Au collège, mes copains commencent à se plaindre de ne plus me voir aussi souvent qu'avant, surtout Marion à qui j'invente un cousin vivant en ce moment à la maison et dont il faut que je m'occupe. Bravo le prétexte ! Du coup, ils ont tous envie de le rencontrer ! Surtout Marion qui m'avoue que cela lui donnera l'occasion de me voir plus souvent.

J'organise donc un goûter à la maison avec l'aide de ma mère qui va de mieux en mieux. Pour cette invitation, elle en a profité pour emmener François en ville afin de lui acheter quelques vêtements, mais surtout elle l'a conduit chez le coiffeur. Il en ressort avec une coupe mode très courte.

« François, tu t'es vu avec ta coupe de cheveux ? »

- Et alors ! Tes potes sont tous comme ça !
- Oui, tu as raison. Mais as-tu pensé à ce que va dire ton père ?
- C'est sûr que je risque une trempe, mais je m'en contrefous !
- De toute façon, c'est trop tard. Au fait, demain il y aura une dizaine de copains à la maison.

Donc, pas de gaffe, hein ?

- Tu es gonflé, j'y fais attention.
- Oui, mais l'autre jour tu en as fait une belle !
- Ah bon, laquelle ?
- Tu as dit que nous habitions dans un « trou du cul ».
- Et alors, c'est ton père qui me l'a dit.
- Non, j'étais là ! Ce n'est pas ce qu'il a dit. Il a parlé de cul-de-sac : que nous habitions dans un cul-de-sac !

– Et alors ! C'est pareil. »

Après lui avoir expliqué la différence et qu'il a compris la nuance, il éclate de rire.

Le lendemain, douze copains sont là, ainsi que Marion... Rapidement, tous adoptent François. Nous passons un moment formidable, tous mes copains sont ravis et sympathisent avec lui. C'est à cette occasion que Marion me fait savoir qu'un garçon de la classe voisine est venu l'aborder afin d'obtenir des informations sur moi. Un Corse paraît-il, un dénommé Léoni.

Au collège, mes copains me reparlent de François. D'ailleurs, ceux qui étaient absents souhaiteraient également faire sa connaissance. C'est à cette occasion que je découvre ce Jules Léoni qui, d'après mes amis, s'intéresserait un peu trop à moi. Il n'est pas désagréable du tout. Je le reconnais, c'est mon loustic qui avait remplacé Benoît dans les buts. Il a une bonne tête ; il est à moitié roux avec des yeux bleu clair, et son nez retroussé en trompette est envahi de taches de rousseur. Il semble vouloir discuter avec moi.

« J'ai appris que tu avais un cousin très sympa, cela me ferait plaisir de le connaître. Il habite dans la région ?

– Oui, pourquoi ?

– Histoire de discuter ! J'ai pu me rendre compte que tu étais balaise au foot, ayant un point commun avec toi pour ce sport, j'aurais aimé mieux te connaître toi aussi. »

En fin d'après-midi, me trouvant avec François, notre discussion tourne autour de nos énigmes, et donc de notre visiteur nocturne.

« Imagine qu'il ait une bille comme nous !

– Tu veux dire le diamant bleu ?

– Pas nécessairement... remarque, pourquoi pas ? Ou peut-être la noire ?

– Non ! C'est impossible, la noire ma mère ne l'a jamais eu. En plus, il viendrait directement à la cabane au lieu de se prendre les pieds dans notre piège.

– Tu as raison. Mais alors, que vient-il faire ici ? Moi, je trouve que ça craint. Va donc savoir pourquoi il s'acharne autour de cette mesure ?

– Je n'en sais trop rien ! Mais, j'ai connu plus effrayant. Un jour, alors que j'étais seul la nuit à la cabane, des inconnus ont forcé et cassé la porte. Heureusement, ils n'étaient que deux. J'ai pu m'enfuir par la fenêtre et courir à travers bois pour leur échapper.

– Tu as dû avoir sacrément la frousse ?

– Ça, c'est sûr ! Une autre fois c'était pire, ils sont venus à une bonne dizaine. Certains cassaient la porte, alors que d'autres attaquaient la fenêtre. Par chance, j'ai pu saisir ma bille et

partir en pleine nuit. Mais manque de bol, je suis tombé non loin des sangliers. Je ne te dis pas comme j'ai eu la peur de ma vie. »

Je ne peux m'empêcher de penser au courage de mon ami, il n'a pas d'autre solution que de dormir seul dans cette cabane perdue au milieu des bois. Je réalise qu'il court chaque jour bien des dangers à son époque.

« Dis François, seul la nuit, tu ne dois pas dormir tranquille ?

– Tu parles ! J'ai la frousse. De toute façon, je sais que si ça tourne vinaigre comme tu dis, je peux avec ma bille venir chez toi, c'est ce qui me rassure.

– Je ne sais pas comment tu peux tenir le coup, moi je ne pourrais jamais, je serais terrifié.

– On s'y fait et, de toute façon, je n'ai pas le choix. »

Le lendemain soir, il arrive tout souriant.

« L'expédition espionnage est pour demain, sauf si tu as un empêchement.

– Aucun problème, à quelle heure ?

– Dès que tu arriveras à la cabane, après le collègue, on filera. Je te préviens ça risque de barder. Mon vieux est en colère, il trouve que je ne fais plus assez de bois. »

Ma nuit est agitée. Pourvu que tout se passe sans anicroche, car le moindre problème dans un autre siècle ne doit pas être évident à régler.

À l'heure dite, François est bien au rendez-vous, mais mon angoisse également. Ne voulant rien laisser paraître, je me force à sourire. Sans perdre de temps, je me retrouve en sous-vêtement et nous partons.

Nous arrivons aux abords de sa cabane où il cache les billes. Nous sommes invisibles afin de ne pas être repérés. Puis, il me désigne son père qui discute avec un individu assis sous un arbre. François ne semble pas connaître cet homme vu les mimiques qu'il me fait. Mais moi, je le reconnais parfaitement, c'est l'un de ces individus qui m'avaient couru après. Ce qui fait que j'écoute avec beaucoup d'attention, mais j'ai énormément de difficultés à suivre leur discussion en vieux français. J'arrive seulement à comprendre l'idée générale de leur discussion, et je suis déçu, car ils semblent rire d'une certaine partie de pêche. Il paraît évident que son père n'est pas du genre à cracher sur la bouteille. Avec ses cheveux longs tout gras, il fait crasseux. De plus, sa moustache et sa barbe sont mal taillées. Son gros nez rouge est plein de points noirs et le peu de dents qui lui restent sont cariées. En deux mots : Il a franchement une trogne d'ivrogne.

Je crains que nous perdions notre temps, et j'observe cet homme peu sympathique, qui crache à terre toutes les cinq phrases, lorsque, brusquement, j'entends le mot bille. François sursaute comme moi tout en prêtant l'oreille, et nous entendons l'homme lui signifier :

« Ce n'est pas pour dire, mais... il risque de s'énerver si tu ne lui amènes pas rapidement les autres billes ! N'oublie pas que tu as promis ! Rappelle-toi qu'il n'en a eu qu'une !

– J'en suis bien conscient, tu lui diras que ça ne saurait tarder. Je compte voir mon gamin cette semaine et j'arriverai à comprendre où il les planque.

– Eh bien, tant mieux ! Tu as intérêt, car il commence vraiment à s'impatienter. N'oublie que tu as touché la monnaie, si tu vois ce que je veux dire !

– Dis-lui qu'il les aura rapidement, quitte à flanquer une rouste au gamin. Mais fais-moi confiance, il me les donnera.

– Fais comme tu veux, mais débrouille-toi et vite, car ma prochaine visite risque d'être moins courtoise.

– C'est de votre faute aussi ! Pourquoi, vous lui avez couru après ? Il a dû avoir peur, car je ne le vois presque plus. »

L'inconnu hausse les épaules, se lève et part. Le père de François reste sur sa chaise un bon moment et se met à bougonner tout seul :

« Mais où a-t-il pu les cacher ces satanées billes ? Il me les faut pourtant rapidement. Je me demande bien où il a encore été traîner ? Quand il va arriver, il va s'en prendre une et il a intérêt à me les trouver... J'en ai marre de ce môme. »

François est déstabilisé, même horrifié. Il me fait signe de le suivre et reprend ses billes pour nous faire arriver chez moi, dans la cabane. Il tremble, je vois bien qu'il vient de recevoir un choc. Il a du mal à m'expliquer ce qu'il ressent, j'aborde donc prudemment le sujet.

« Tu vois, je l'avais senti. Je crains que ton père y soit pour quelque chose dans la disparition de ta bille. Qu'en penses-tu ?

– Tu avais vu juste. Tu te rends compte, j'ai cru comprendre qu'il a refilé la bille bleue à quelqu'un.

– C'est certain, je ne sais même pas comment tu vas te sortir de ce borbier, car il t'attend pour te piquer les autres.

– Pour l'instant, je ne vais pas y aller, ou alors encore en invisible. »

Quelques semaines plus tard, en pleine nuit, j'entends un bruit qui me réveille en sursaut. J'allume et je suis sidéré de découvrir François.

« Que se passe-t-il ? Ne fais surtout pas de bruit, il ne faut pas réveiller mes parents.

– Des inconnus ont défoncé la porte, je suis parti précipitamment.

– Encore ! Mais que voulaient-ils ?

– Tu t'en doutes ! Ils voulaient me piquer ma bille. J'ai entendu qu'ils disaient "dépêchez-vous, il nous faut le gamin". Je n'en sais pas davantage, car je suis parti sur les chapeaux de roues, comme tu dis...

– Bon ! Tu n'as qu'à dormir ici, nous verrons cela demain. »

Le lendemain de bonne heure, je l'accompagne chez lui et je constate qu'effectivement sa porte a été défoncée. Mais il n'y a plus personne.

CHAPITRE 7

Mon ami est tellement fabuleux que j'aimerais bien qu'il devienne comme mon frère.

S'il reste chez lui, François risque de se faire prendre sa bille, peut-être même pire. Une idée me traverse l'esprit. Et s'il venait vivre à la maison ? Là au moins, il ne serait plus en danger. Il n'aurait plus à passer ses nuits dans une cabane isolée et inconfortable. Je lui soumets mon idée.

« Et ma grand-mère, qu'en fais-tu ? »

– Ce n'est pas un problème. Avec l'écart temporel entre ton époque et la mienne, tu pourras aller la voir tous les jours, si tu le désires. »

Son large sourire suffit à me faire comprendre que cela ne lui déplairait pas. Reste à convaincre mes parents et là, ça ne sera pas une mince affaire. Puis, il me demande :

« Dis Garigue, tu pourrais m'apprendre à lire et à écrire ? »

– Aucun problème, c'est quand tu veux ! Pourquoi ? »

– Si j'ai la chance de vivre chez toi, tu ne crois pas que je pourrais aller au collège ? »

Là, j'avoue qu'il me met dans l'embarras, je le vois mal au collège. Mais après tout, pourquoi pas ! Sitôt dit, sitôt fait. Je commence à lui apprendre à lire le soir même. Il est assidu et tous les soirs, il me réclame sa leçon. Il comprend si vite que nous passons à l'écriture. Ses progrès sont vraiment fulgurants. Là encore, sa bille doit favoriser les choses !

J'échafaude une stratégie, je vais raconter à ma mère que François est malheureux sans sa maman, que son père boit de plus en plus et qu'il le maltraite, ce qui est vrai désormais. Je ne mens pas en fait, ou si peu, j'oublie simplement les siècles qui nous séparent. Ma mère, qui aime tellement mon nouvel ami, adhère à mes arguments, sans aucun problème !

Mais avec mon père, c'est une tout autre affaire, même avec l'aide de maman. Il veut impérativement rencontrer le père de François et il ne cède pas devant mes explications peu convaincantes.

« L'on ne peut pas accueillir un enfant comme ça, sans l'accord de ses parents. Et encore ! »

– Mais Simon, il faut faire quelque chose. Cet enfant est malheureux ! Il ne va même plus à l'école, insiste maman.

– Je comprends bien et j'en suis attristé, crois-moi. Mais il nous faut respecter les lois. Te rends-tu compte de l'importance de la situation ? »

Et puis, un jour, François revient avec des bleus aux jambes. Son père, encore plus ivre qu'à son habitude, lui a donné une sévère correction avec des branches de noisetiers, exigeant certaines billes. Heureusement, il a réussi à lui échapper.

Cela ne peut plus durer, je dois trouver une solution. Je me sens capable de tout pour le sortir de cette situation, car je crains le pire pour mon ami. J'insiste donc auprès de papa.

« Son père à présent l'injurie constamment. De plus, il faut qu'il retourne au collège !

– Je comprends tout à fait et j'en suis franchement désolé pour ton ami, mais c'est impossible de faire ainsi. »

Il est inflexible. Nous sommes dans l'impasse... Le temps s'écoule paisiblement chez nous et difficilement chez François. Mais, pris dans les remous de la vie, le temps passe malgré tout.

Une nuit, où j'ai des difficultés à trouver le sommeil, une idée me vient à l'esprit. Et si nous achetions de fausses billes et que nous les lui donnions ! Peut-être s'en contenterait-il ? Et par la même occasion, nous pourrions le suivre et voir à qui il va les donner. Et qui nous dit que nous n'allons pas l'apercevoir ce diamant bleu et réussir à le lui dérober ?

Le lendemain, j'explique mon idée à François. Il y adhère immédiatement, avec même un petit sourire en coin, qui me fait penser qu'il la trouve bonne.

Le surlendemain, j'arrive à trouver des billes de verre chez un marchand de jouets et certaines peuvent prêter à confusion. Lorsque je lui montre ma trouvaille, il est tout heureux.

« Garigue, tu es fortiche. Je suis convaincu qu'avec ton idée nous allons pouvoir le suivre et qu'il me laissera enfin tranquille. »

Et nous voilà partis pour la cabane, à son époque. Notre arrivée ne pose aucun problème, il n'y a personne. François m'explique qu'il pense mettre deux billes dans la chope en céramique dont il se sert tous les jours pour boire et que là, il les verra obligatoirement. Je trouve son idée un peu simplette, mais j'avoue être à court de stratégie. Nous n'avons pas le temps de nous poser de questions, car nous entendons son père arriver. Heureusement que nous étions en mode invisible. François a juste le temps de poser les billes dans la chope. Son père marmonne entre ses dents, il semble agacé. Il s'assoit sur une chaise face à la table et sort son couteau pour tailler un morceau de bois. Tout en le taillant, il bougonne et finit par se parler à lui-même :

« Mon cochon, lorsque tu vas tâter de ce bâton, tu vas bien finir par me dire où se trouvent les billes. Tu vas te prendre une roustie dont tu te souviendras ! »

Je suis horrifié. Il attend donc son fils pour lui donner une correction afin de lui prendre ses billes, le monstre ! Soudain, François pousse la chope qui bouge de quelques centimètres. Son père sursaute et, à l'aide de sa badine, fait valser violemment la chope. Tombant par terre, elle se brise en mille morceaux. Tête baissée, il s'apprête à reprendre son ouvrage, mais les billes qui rebondissent au sol le font réagir. Dès qu'il aperçoit la première, il se précipite pour aller la ramasser. Puis, à quatre pattes, il se met à chercher l'autre et finit par la trouver. Il se relève avec un rire teigneux. Vibrant de plaisir, il ne peut s'empêcher d'exprimer son dédain à haute voix :

« Je n'en reviens pas qu'il les ait planquées là-dedans ! Quel crétin, ce môme ! Mon cochon t'es pas prêt de les revoir et tu tâteras tout de même du bâton, car t'as pas fait assez de bois... »

Nous sommes terrifiés d'entendre son rire sadique accompagner ses réflexions. Nous nous attendons à ce qu'il quitte la cabane pour enfin pouvoir le suivre, mais il n'en fait rien. Tranquillement, il se rassoit et se remet à tailler son bois. Il attend probablement le retour de François, et je ne sais pas trop quoi proposer. À ce moment-là, un bruit parvient jusqu'à nous et François me fait signe de me plaquer contre le mur afin de ne pas prendre le risque que l'un d'eux nous touche la peau. Son père aussi l'a perçu, car il se lève pour ouvrir la porte. Nous voyons entrer trois hommes, ceux-là mêmes que j'avais réussi à distancer. Tous trois s'assoient autour de la table et c'est le père de François qui entame le dialogue.

« Une bonne nouvelle, les gars. L'autre nuit vous avez raté votre coup, mais aujourd'hui, vous n'aurez pas à l'attendre. Inutile de mettre notre plan à exécution, car j'ai trouvé les billes.

– Bravo, fais voir ! »

Il donne les billes à l'un d'eux qui les prend et les regarde par transparence.

« Tout ce tintouin, pour ces deux billes qui ne cassent pas trois pattes à un canard. Mais, bon, le patron va être content. »

Il vient à peine de finir sa phrase que nous entendons le trot de chevaux qui approchent, puis plusieurs personnes entrent dans la cabane. Dans cet espace restreint et ne voulant pas être bousculés, nous avons du mal à trouver un endroit discret. Nous prenons des risques énormes, car si l'un d'eux venait à nous toucher la peau se serait catastrophique. J'ai donc mis mes mains dans les poches et je me colle dans l'un des angles.

Le père de François leur dit.

« Messieurs, merci de votre aide, mais j'ai les billes. Tout est terminé, nous allons pouvoir partir ensemble. »

Nous sommes impuissants à les voir tous disparaître sur ces chevaux. Ils étaient bien trop nombreux pour que l'on tente quoi que ce soit. De les voir s'éloigner ainsi, sans pouvoir rien faire, me peine pour mon ami. Je vais devoir affronter sa déception.

« Tu te rends compte du monstre qu'est mon père ! Il n'y a plus de doute possible, c'est lui qui a trouvé la bille lorsque ma mère s'est fait attaquer. Je me demande bien comment il est au courant qu'il en existe d'autres.

– Tu as raison ! Mais que va-t-il se passer lorsqu'ils vont s'apercevoir qu'elles sont en verre ?

– Je ne sais pas trop, mais ça craint !

– Oui, s'ils découvrent la supercherie, je te vois mal chez toi avec ton père. Tu as vu la bande de truands qu'il a fait venir.

– De toute façon, je me barricaderai et en cas de problème, je filerai chez toi. »

J'ai peur pour mon ami. Comment lui venir en aide d'une façon significative, car là, on patine ? Il faut que j'arrive à le sortir des griffes de son père. Mais surtout, comment trouver une piste afin de découvrir ce diamant bleu ?

Quelques jours passent sans que l'on rencontre de problème. François n'a pas de nouvelles de son père, les choses semblent rentrer dans l'ordre. À croire qu'ils se sont satisfaits de ces billes.

Grâce à maman qui est très attentionnée, François est vêtu comme il faut et fier de la belle montre que je lui ai donnée, il arrive à garder un timide sourire. L'un de ses grands plaisirs est de venir me chercher tous les soirs à la sortie du collège avant nos cours particuliers. Cela me fait plaisir et je ne suis pas le seul, mes copains ont fini par l'adopter. Il est chaleureusement entouré. Tout le monde l'apprécie, sauf Benoît. Ce dernier, encore furieux de sa déculottée au foot, prend mon ami à partie, se moquant ouvertement de son « accent de paysan » comme il lui dit. Ce grand gaillard qui le dépasse d'une tête hausse le ton en faisant de grands gestes. Mais très vite, tous mes amis prennent la défense de François, si bien que Benoît s'excuse. Les voyant faire de loin, j'imagine son père le réprimandant. Cela me donne une idée pour que François vienne vivre à la maison. Et si son père venait à rencontrer le mien ? Non, ça c'est impossible. François refuse catégoriquement et il a bien raison de ne pas le mettre au courant du pouvoir de ses billes. Malgré tout, cette idée fait son chemin, c'est sans doute la seule solution :

« Et si nous trouvions quelqu'un qui accepterait de se faire passer pour ton père ?

– Laisse tomber, ça ne marchera pas. Cela me paraît impossible, me confie François.

– Non, il faut réfléchir. Nous finirons par trouver un moyen et ainsi nous serons plus souvent ensemble, et plus tranquilles pour chercher ta bille. Car chez toi, tu risques à tout moment de te faire prendre et, s'ils réussissent à te piquer ton diamant, il en sera fini de ton beau rêve. »

Avant de rentrer, ayant besoin de papier à dessin, nous allons à Amboise faire des courses. Déambulant dans les petites ruelles, nous tombons au coin d'une impasse sur un clochard qui mendie. Je fouille mes poches et lui donne un euro.

« Oh, merci, "mes seigneurs" ! »

De le voir tout crasseux avec cette prononciation de bon paysan ressemblant un peu à l'accent que François ne parvient pas à perdre, je me dis qu'avec un peu de chance, je tiens mon comédien d'un jour qui pourrait bien jouer le rôle de son père. C'est sûr qu'il n'a pas fière allure ! Mais il semble avoir plusieurs points communs avec le père de mon ami. Tout d'abord son apparence qui n'est pas très nette et qui donne l'impression d'un individu qui aime bien la boutanche ! Il a une vieille musette d'où dépasse son litron, son pantalon est rapiécé et ses chaussures pleines de boue sont lacées avec de la ficelle. Je ne lui donne pas d'âge. Il a les cheveux longs et sales, avec un gros nez un peu rouge plein de points noirs avec des poils dessus. Il est mal rasé et ses dents auraient bien besoin d'un bon coup de karcher. Si seulement il acceptait de nous aider, ce serait le personnage providentiel.

Avec un culot que je ne me connaissais pas, je l'aborde sans me démonter. Sa première réaction est de m'envoyer bouler, mais lorsqu'il voit le billet de dix euros que je lui agite sous le nez, il devient plus attentif et écoute ma proposition. Ce n'est pas une mince affaire de lui expliquer ce que je souhaite qu'il fasse pour nous. Les vapeurs d'alcool semblent lui embuer le cerveau, je dois répéter trois fois la même chose. Ça fait rire François.

Il me faut un bon quart d'heure pour le convaincre, mais il ne peut résister devant les cent euros que je lui promets pour ce travail facile. Toutes mes économies vont y passer, mais ça vaut le coup. Formidable, il accepte lorsqu'il comprend le problème scolaire de François, ma botte secrète.

Samedi matin. Plus possible de faire marche arrière. Nous avons rendez-vous avec notre clochard pour les dernières recommandations. Il finit par accepter cette mission avec le sourire. Maintenant, il y croit dur comme fer. En guise de confirmation il dit à François :

« Alors, c'est d'accord, je suis ton vieux ! »

Afin que nous ayons le même discours, j'explique à notre acteur de quelques heures une partie de la situation et les gaffes à éviter, allant jusqu'à lui simuler les réactions possibles de mon père. Je ne suis pas certain que mon plan puisse fonctionner, mais ce père adoptif de quelques instants semble vouloir jouer le jeu à fond. Mais, je crains que mon père ne découvre à quel point je me suis joué de lui. Ce serait catastrophique et nous serions obligés de lui dévoiler notre secret. Le moment tant redouté est prévu pour cet après-midi, à quatorze heures, à la terrasse d'un café se trouvant non loin du kiosque.

À l'heure dite, nous arrivons au café. Le clochard est fidèle à son poste, à la table convenue, un peu à l'écart. Mais une bouteille à moitié vide est posée près d'un verre qu'il tient entre les mains. Mon père grimace, fronce les sourcils... Les premiers signes d'agacement. Pour lui, c'est sûr, cette rencontre n'est une partie de plaisir. Je me rends compte qu'il ne sait pas trop comment aborder le problème. Catastrophe, je vois mon clochard me faire un clin d'œil. Pourvu que mon père ne l'ait pas remarqué.

L'entretien démarre fort mal. Mon acteur du moment est fin saoul. L'a-t-il fait exprès ? Toujours est-il qu'il est crasseux comme un porc, mal coiffé, ruisselant de sueur qui lui colle une

partie des cheveux sur le front, lui donnant l'air niais. Avec sa manche, il s'essuie le nez, se mouchant au passage en reniflant. Le spectacle qu'il nous donne me glace le sang, j'ai la conviction que tout va échouer. À moins qu'il ait bien répété son rôle ? Alors là, chapeau, il le joue à la perfection.

Mon père est irrité en constatant son état d'ébriété avancé. Il semble pressé d'en finir. Il entre dans le vif du sujet sans ménager son interlocuteur. Un monologue d'un quart d'heure accable cet homme qui reste passif à l'écouter. Je n'en reviens pas. Mon père tente de le raisonner, argument après argument. Mais rien ne semble l'ébranler. Il fait même appel à son bon sens... Mais le clochard lève sa main crasseuse pour l'interrompre :

« Si tu as la patience et les moyens de l'élever, ne t'en prive pas mon gars, je te le confie. J'ai déjà du mal à payer mon kil de rouge, il n'est pas question que je dépense un rond de plus pour ce mioche ! »

Vraiment, il en fait un peu trop ! J'en ai presque la chair de poule tellement je trouve qu'il colle de manière excessive à son personnage.

Le clochard ivre, l'air totalement buté, ne sait plus dire qu'une chose :

« Fiche-moi la paix ! Fiche-moi le camp !

– Ressaisissez-vous, bon sang. Il est impensable aujourd'hui qu'un enfant ne puisse s'instruire. D'ailleurs, si vous persistez dans votre attitude, je me verrais obligé d'en aviser la gendarmerie. »

Aïe ! J'ai peur que tout bascule.

Le clochard qui n'apprécie que très moyennement la police se lève, se mouche à moitié dans ses doigts et injurie mon père.

« Foutez-moi le camp ! Je ne vous ai que trop entendu. »

Et il se sert un grand verre de vin.

Mon père est horrifié, il réalise alors qu'il n'y a rien à en tirer. Il s'apprête à partir, mais il croise le regard affolé de François. En une fraction de seconde, mon père se ressaisit et se tourne vers notre acteur.

« Accepteriez-vous de signer une décharge qui me permettrait de m'occuper de votre fils, juste quelques semaines, le temps que vous vous ressaisissiez ? Je peux même faire quelque chose pour vous, je vais essayer de vous trouver un emploi.

– Je t'en signe deux si tu veux mon gars ! »

Mon père est complètement déstabilisé. Il laisse tomber ses bras le long de son corps crispé, il est irrité, scandalisé. D'autant plus qu'il voit mon clochard se racler la gorge pour cracher à terre. Mais le cafetier l'ayant vu faire l'injure :

« Espèce de porc, c'est propre de cracher sur ma terrasse. Ça commence à bien faire, mes clients n'ont pas à supporter votre discussion. »

Mon père s'excuse au nom du clochard. Il hésite un moment et finit par rédiger un document dans lequel il donne toutes ses coordonnées. Il pense pouvoir le revoir dans quelques jours, afin de le raisonner pour le faire changer d'avis. Avec François, nous sommes pétrifiés, aurions-nous réussi, car mon père nous demande de monter dans le véhicule.

De loin, nous l'entendons hausser le ton et sermonner le clochard. À voir ses grands gestes, ce dernier doit s'en prendre plein la tête, mais cela ne semble pas l'ébranler pour autant, car il reste impassible. Une fois de plus, le cafetier refait une apparition, prêt à intervenir, mais mon père s'excuse à nouveau et, rouge de colère, il finit par nous rejoindre.

Dans la voiture, nous avons du mal à garder notre sérieux. Nous venons de gagner une partie de notre pari un peu fou. François a des difficultés pour adopter une tête de circonstance. Mon

père, lui, ne décolère pas, cette conversation dépasse l'entendement. À travers la vitre, je vois notre clochard s'éloigner en titubant, jetant son exemplaire de déclaration dans le caniveau.

Sur le chemin du retour, mon père revient sur la décharge signée par son pseudo-père :

« Ton nom de famille, c'est Simoni ! Tu te rends compte ? À une lettre près, c'est le même que le nôtre, Simon ! Drôle de coïncidence, non ? De toute façon, dès demain, je vais lui trouver du travail et je vais le remettre dans le droit chemin. Tu vas voir, tout va s'arranger car je ne peux en aucun cas accepter une pareille situation. Tu ne vas même plus reconnaître ton père. »

De ce côté-là, je suis d'accord avec lui, mais à bien y réfléchir, c'est vrai que cette ressemblance des noms me trouble. Ce qui m'ennuie, c'est la détermination de mon père à vouloir lui trouver du boulot, ça, je n'y avais pas songé. Pourvu que cela ne fiche pas tout par terre !

Pour le dîner, mes parents organisent une petite fête en l'honneur de François. Nous rayonnons tous de bonheur, chacun pour des raisons différentes. Le repas est divin, ma mère a fait un effort tout particulier pour lui faire plaisir en préparant son dessert favori : une mousse au chocolat avec des noisettes au fond.

Au moment du dessert, je demande à François de nous chanter la chanson que j'avais pu entendre dans les bois. Il rougit, puis à force d'insister, d'autant plus que les parents s'y sont mis, il finit par accepter. Intimidé, il démarre lentement, puis, petit à petit, avec le sourire, il se détend. Sa chanson est extraordinaire, les parents sont subjugués, moi, j'en ai la chair de poule. Lorsqu'il termine, personne ne prend la parole, surtout les parents qui restent ébahis. Puis, mon père lui demande :

« Mais, ou as-tu appris à chanter ainsi, c'est magnifique ! Mais je n'arrive pas à savoir si tu chantes en français.

– C'est ma mère qui le dimanche à l'église chantait avec moi, c'est du français, mais avec l'accent canadien, comme dit Garigue.

– Ah oui, ton accent ! Quoi qu'il en soit, c'est surprenant. Mais encore une fois, c'est extraordinaire. Félicitations mon garçon. »

En disant bonsoir à François, je remarque ses yeux pétillants, cette fois-ci, ce n'est pas de chagrin, mais de bonheur.

Huit jours plus tard, mon père me prie discrètement de passer dans son bureau. Il semble ennuyé.

« Imagine-toi, j'ai passé tout l'après-midi à ratisser la ville, mais je n'ai pas pu rencontrer le père de François. J'ai questionné bien du monde dans plusieurs bistrots en donnant son signalement, mais personne ne semble connaître un Simoni. Je ne te dis pas comme j'ai l'air fin à chercher un clochard. Il faut que tu demandes discrètement à François où je pourrais le voir. Je veux absolument le raisonner afin de trouver une solution légale pour François. »

Je suis dans mes petits souliers.

« C'est normal que tu ne l'aies pas trouvé, il n'est plus à Amboise, il ne rentre que les fins de semaine. Le reste du temps, il mendie à Tours. Et il a fait savoir à François qu'il allait partir dans le Midi de la France. »

Mon père, livide, est sans voix :

« Dans le Midi... rien que ça ! Mais que pouvons-nous faire ?

– Eh bien... je pense qu'il est préférable d'attendre qu'il se manifeste, puisqu'il a notre adresse.

– Vu l'entêté que j'ai rencontré, j'en doute et je t'avoue que je suis un peu perdu.

– Je pense qu'il va bien finir par se manifester.

– J’espère que tu as raison, mais je t’assure, je n’y crois guère. Ne dis rien à François, il est inutile de l’inquiéter. »

Après un moment de réflexion, mon père ajoute :

« De toute façon, j’y retournerai samedi prochain et avec un peu de chance je finirai par le trouver. »

Mais ni le samedi suivant ni les autres ne lui ont permis de satisfaire ses recherches. Il a même passé une annonce qui n’a rien donné, aucun Simoni à l’horizon. Et c’est tant mieux !

Devant cette situation qui s’éternise, mon père finit par l’inscrire dans mon collège, prétextant qu’il s’est vu confier la garde de son neveu. Momentanément, mon père a enlevé le *i* de son nom et nous portons désormais le même ! Il me reste une inquiétude : François n’est jamais allé à l’école. Heureusement que je lui ai appris à lire et à écrire. De plus, maman tous les après-midi lui donne des cours particuliers. Mais je suis tout de même inquiet, car il n’a jamais rien appris comme nous. Il n’est jamais resté assis aussi longtemps sur une chaise, sa vie consistait à ramasser du bois. J’ai donc peur qu’il rencontre des difficultés insurmontables en classe. Mais, loin d’être idiot, il comble rapidement son retard. Ses progrès sont fulgurants, nos profs sont satisfaits de sa conduite et de ses résultats.

Il faut bien reconnaître que ma mère y contribue pour beaucoup en continuant à lui donner des cours du soir qui s’avèrent très utiles. Je le soupçonne d’avoir utilisé sa bille pour y arriver si vite, car, en deux temps trois mouvements, il se retrouve dans la même classe que moi. Du coup, nous nous organisons pour travailler au mieux afin de gagner davantage de temps libre : je lui fais certains devoirs, lui m’en fait d’autres, nous n’avons plus qu’à nous recopier. Notre équipe fonctionne à merveille à tous points de vue.

Je vais régulièrement chez François, j’aime beaucoup traîner dans ses bois et surtout autour de son étang du marais, car il s’y trouve des malabars de poiscailles. François m’apprend à les pêcher à la main, je ne suis pas aussi doué que lui, mais je réussis à prendre une carpe énorme, d’au moins dix kilos. Chez nous, François a vite fait de se mettre au diapason et avec la canne toute neuve offerte par les parents il fait des prises records. Mais là, je le bats à plate couture.

Grâce au différentiel du temps, nous passons des moments merveilleux et lorsque je découvre des champignons chez nous, j’aime vérifier chez François et il n’est pas rare d’en trouver d’identiques, presque aux mêmes endroits. Mais incontestablement, chez François il y a plus de papillons. Dommage que je ne puisse pas les ramener, car il y aurait de quoi faire une belle collection. En revanche, question diamant bleu, nous pédalons dans la semoule, nous sommes à court d’idées et, pour l’instant, nous n’entrevoyons pas comment nous y prendre vraiment. À moins qu’un miracle se produise, car pour moi, je ne vois que son père pour nous mettre sur une piste. Mais pour l’instant c’est mal parti, car il ne vient pour ainsi dire plus.

Un soir, j’ai vraiment envie d’aller voir Marion, mais ce n’est pas raisonnable, car il est 22 heures. J’ai ma bille en main, mais j’y renonce, ce ne serait pas prudent. Cette envie a du mal à quitter mon esprit. Je souris en l’imaginant sursauter en me voyant. Je rêve même d’arriver à pas de loup alors qu’elle dort.

Je ne sais pas trop comment je m’y suis pris, mais ayant serré la bille alors que j’y songeais très fort, je débarque dans sa chambre. Heureusement qu’elle ne dormait pas, mais elle panique me voyant ainsi, en pyjama. D’autant plus que l’élastique s’étant fait la cerise, je suis obligé de le retenir à deux mains. Après sa surprise passée, Marion, éclate de rire.

« Garigue ! Que fais-tu ici dans cette tenue ? »

– Eh... Eh bien... Je voulais... te dire bonsoir.

– D'accord, mais pourquoi es-tu ainsi et par où es-tu entré ? »

Là c'est la cata, je suis obligé de tout lui expliquer, enfin presque. Je croyais l'affoler, mais non.

« C'est extraordinaire, tu te rends compte de ce que tu viens de me raconter !

– Pour m'en rendre compte, aucun problème ! Mais c'est un secret... un secret énorme que j'ai promis à François de ne jamais révéler. »

Alors que je lui explique l'importance de ce secret, François, qui me cherchait, débarque : il ne s'attendait pas à se montrer en slip dans la chambre de ma copine. L'ayant bien vu arriver, Marion est d'abord sidérée, puis elle se met à rire, car il n'est pas plus vêtu que moi.

« Ça, c'est incroyable ! J'avais des difficultés à croire Garigue, mais alors là, chapeau.

– Bon d'accord ! Mais Garigue t'a bien dit : c'est un secret !

– Pour avoir compris, je peux te le garantir, j'ai saisi et je vous promets de bien le garder votre secret, plutôt mourir que de vous trahir. »

Nous restons un moment à discuter de cette magie des billes et nous pouvons partir tranquilisés, car nous avons la certitude que jamais elle ne nous trahira. Enfin, c'est ce qu'elle a promis.

Nous décidons de traiter les problèmes les uns après les autres. L'une de nos priorités est bien sûr notre diamant bleu, sans oublier les traces de notre intrus autour de la cabane. Et celles-ci ne manquent pas ces derniers temps. Il laisse fréquemment ses empreintes sur le sable ratissé. Il doit multiplier ses intrusions dans notre propriété. Il faut que j'arrive à comprendre ce qu'il y cherche. Nous continuons à tendre plusieurs fils de fer, toujours à dix centimètres du sol, aux différents passages qu'il emprunte. Un jour, à en juger par les herbes couchées derrière notre piège, nous en déduisons qu'il s'est encore étalé. Cela nous fait rire. Nous nous lançons comme d'habitude dans une chasse aux indices. Nous finissons par tomber sur une paire de lunettes qui avait glissé sous les fougères. Fort de cette preuve, nous décidons cette fois-ci de prévenir mon père. Je lui montre donc notre pièce à conviction, ainsi que le papier trouvé la fois précédente qui comporte les numéros de téléphone, en lui précisant que nous venons de trouver le tout dans la cabane. Mon père ne cache pas sa surprise : je le trouve même ennuyé. Perturbé, il ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec les événements dramatiques qui se sont déroulés chez nous il y a presque deux ans. Il lance alors ses recherches d'après les numéros de téléphone et finit par découvrir que l'un d'eux est celui d'un gendarme, le brigadier qui a participé à l'enquête. En toute logique, il en déduit que c'est sans doute ce dernier qui l'a perdu alors qu'il enquêtait avec ses collègues.

Il en reste donc là.

CHAPITRE 8

Une partie du voile se lève, mais pas celui que nous attendions.

Le lendemain au collège, alors que nous sortons des cours, François pousse un cri d'épouvante dans le couloir.

Son manteau n'est plus accroché à sa place : il n'est nulle part, le lui aurait-on volé ? François est fébrile. Je le rassure immédiatement :

« Ne t'inquiète pas, ce n'est pas dramatique. Ce n'est pas ta faute, et un manteau, ma mère va t'en acheter un autre. »

François est blanc comme un linge.

« Ma bille était dans l'une des poches !

– Quelle idée de l'avoir mise dans ton manteau !

– Je sais ! C'était stupide, mais mes poches de pantalon sont trouées. »

Je n'ai jamais vu François dans un tel état. Il est livide et tremble de tous ses membres. Personne ne comprend le cri qu'il a poussé pour un simple manteau volé, et le professeur alarmé tente de le questionner. Mais devant son comportement disproportionné, il décide d'appeler mes parents. En urgence, ma mère vient le chercher. Incapable de le raisonner, elle le ramène à la maison tandis que nous réintégrons le cours suivant.

Durant la récréation, nous formons rapidement un club de recherche avec de nombreux camarades de ma classe. Je les motive en leur expliquant que, dans la poche du manteau, se trouvait le seul souvenir que François a pu garder de sa mère décédée, une bille très particulière, jaune et brillante. Mais rien... pas de trace du vêtement, ni de la bille et, pour l'instant, personne n'a rien remarqué.

C'est donc bredouille que je rentre à la maison, et penaud de ne savoir comment lui annoncer cela.

« Je suis désolé, mais aucune trace de ta bille. Je pense qu'il faut, dès ce soir, essayer de la localiser avec la mienne.

– Je te l'ai déjà dit, je ne suis pas certain que ça puisse marcher.

– Mais si ! Je mémoriserai le manteau et la bille. Avec deux éléments, ça devrait fonctionner.

– Oui, on peut toujours essayer. »

Une fois le dîner terminé, la nuit venant juste de tomber, nous mettons en route la procédure habituelle. Ma bille en main, et gravant son manteau et sa bille dans mon esprit, je pars sans difficulté en emmenant François, et nous arrivons au bord d'un chemin à l'entrée d'un bourg. Je reconnais immédiatement ce village de moyenne importance, situé à une dizaine de kilomètres

de notre maison. Le manteau est à quelques mètres de nous, abandonné dans un fossé. Nous fouillons les poches. Rien ! C'était à prévoir. Dans la foulée et avec la même procédure, nous ciblons la bille et nous nous retrouvons à l'autre bout du même village, à deux pas d'un carrefour, sur un trottoir éclairé par un réverbère. À peine reprenons-nous nos esprits qu'une voiture arrive sur nous et s'immobilise en faisant des appels de phares. Pris de panique, nous contournons le pâté de maisons et nous nous réfugions dans un petit jardin public. Le conducteur et son passager nous cherchent, cela ne fait aucun doute. Nous entendons :

« Tu as vu comme moi ? Deux enfants qui se baladent à moitié nus dans ce froid et en pleine nuit ! C'est scandaleux ! Mais que font les parents ! Encore des irresponsables ! »

Nous décidons de repartir immédiatement.

Le lendemain matin, François me demande :

« Et pour ma bille ? De toute évidence, nous devons en être très proches.

– Il suffit de savoir quel élève habite ce village. Je l'ai parfaitement reconnu. Ce sera facile.

– Oh oui, tu as parfaitement raison ! »

Et le fait est, après une courte enquête, nous trouvons qu'un élève de la classe voisine habite bien dans ce village. Mais la surprise est grande de découvrir qu'il s'agit de ce Jules Léoni. J'ai du mal à comprendre pour quelle raison ce garçon, au demeurant sympathique, a pu voler le manteau.

« Tu te rends compte, c'est à peu près certain que c'est lui qui l'a piqué, insiste François.

– Je suis bien obligé de l'admettre. Personne d'autre du collège n'habite ce village. Mais pourquoi ?

– Tu ne crois pas que c'est parce que tu l'as humilié en lui collant un but fantastique lors du match ?

– C'est possible. Mais pourquoi a-t-il jeté le manteau

– Ne cherche pas. À tous les coups c'est ça, tu l'as vexé, donc il s'est vengé. Ce n'est tout de même pas ma bille qu'il aurait voulu dérober ?

– Ne t'inquiète pas, je vais essayer d'enquêter. »

Dès l'après-midi, durant la récréation, je décide un coup de bluff. Je fais croire à Léoni que quelqu'un l'a vu prendre le manteau :

« Je sais que tu as volé le manteau de mon cousin, j'ai deux copains qui t'ont vu faire. Je sais même où tu l'as jeté : dans un fossé, à l'entrée de ton village.

– Mais arrête, tu dis des âneries. Je n'ai rien à voir là-dedans.

– Mais si ! Tu vois très bien ce que je veux dire. Il est même juste en dessous du gros chêne. Alors, j'exige que tu me le rapportes dès la sortie du collège. Surtout, n'oublie pas la bille qui se trouvait dans la poche. »

Je suis surpris de sa réaction. Il pâlit et semble réellement terrifié :

« Bon d'accord... je te rapporterai ta bille demain !

– Non ! Nous allons t'accompagner chez toi et tu me la donnes tout à l'heure, sinon...

– Bon... ! Je ne vois pas comment je vais... Bon d'accord. »

Il accepte, mais j'ai le sentiment que la partie n'est pas gagnée pour autant, car je ne le sens pas vraiment prêt à coopérer.

À la sortie du collège, nous allons tous trois chez lui, comme convenu.

Durant le trajet, Jules Léoni avoue :

« Je ne pourrai pas vous donner le manteau, je l'ai perdu.

– Tu ne l'as pas égaré, tu l'as jeté dans le fossé. Je te l'ai déjà dit, des témoins t'ont vu faire. »

Avec un regard étonné, il me lance.

« Mais je vous assure, il n'y avait pas de bille dans la poche.

– Arrête un peu. D'ailleurs, tu l'as reconnu tout à l'heure ! De plus, tu as été suivi et mon ami a tout vu. »

Il hésite, il a les larmes aux yeux, il tremble même. Il est visiblement sur le point de craquer. Mais lorsque nous arrivons devant chez lui, il nous demande de l'attendre. Il entre seul, puis il ressort quelques instants plus tard en arborant un sourire crispé. Sans rien dire, il tend une petite trousse à François. Ce dernier l'ouvre précipitamment, mais à voir son visage, je comprends que la bille ne s'y trouve pas. Il y a de nombreuses billes, mais pas la sienne.

Je lui dis d'un ton sec :

« Il manque celle que tu as piquée ! Tu te dépêches, sinon ça va barder ! »

Il se met à trembler, comme si je lui avais fait peur et semble subitement retrouver la mémoire.

Il disparaît chez lui et revient presque immédiatement. Il a dans sa main une bille sensiblement de la même grosseur et d'un jaune s'approchant de celle de François, mais ce n'est pas la sienne.

Je vois rouge :

« Je te donne dix secondes. Après ce délai, je te jure que tu vas le regretter. »

Il rentre chez lui, mais cette fois ne revient pas.

Je confie ma bille à François :

« Tu n'as qu'à entrer par-derrière avec celle-ci et récupérer la tienne toi-même. Après tout elle t'appartient, c'est de bonne guerre.

– OK

– Va te déshabiller et passe dans le petit jardin derrière chez lui. Moi, je vais essayer de le faire sortir. »

Sitôt mon ami « parti » pour emprunter la porte des secrets, je tambourine chez Jules en lui criant de sortir. Je ne m'arrête que lorsque ce dernier ouvre brusquement. Son attitude a changé : il est agressif et arrogant :

« Je ne veux plus vous parler et si vous ne foutez pas le camp, vous allez avoir des ennuis, j'ai appelé mon père, il arrive.

– Je m'en moque de ton père et si tu veux, je peux appeler le mien.

– Je m'en fous, fichez-moi la paix et tirez-vous d'ici ! »

J'ai l'impression que nous allons en venir aux mains. Mais lorsque je vois François revenir tout sourire, je comprends que sa mission s'est accomplie avec succès : nous pouvons déguerpir.

Pour ne pas perdre la face, je lui dis :

« De toute façon, je te méprise, nous allons en racheter d'autres et des plus belles. Salut voleur ! »

Sur le chemin du retour, François me raconte son incroyable découverte. Il a bien récupéré sa bille, mais le comble, c'est qu'elle était non loin de la boîte en bois précieux qui avait été dérobée à sa mère le jour où elle avait été sauvagement attaquée.

« Incroyable ! Mais comment une boîte volée il y a des siècles chez toi peut-elle se trouver justement chez Jules aujourd'hui ?

– C'est bien là le problème ! Ce qui est inquiétant, c'est que j'ai pu voir des photos chez lui et j'ai cru reconnaître le mec qui vient à ta cabane. »

Sacrés problèmes en perspective.

Dès que nous arrivons chez nous, il me montre cette fameuse boîte. Elle est magnifique, patinée par le temps. Je remarque quatre empreintes en demi-sphère sculptées sous la boîte. Elles sont bizarrement positionnées. Pourquoi quatre ? Nous cherchons seulement une troisième bille.

« Tu vois François, pour moi cette boîte a un rapport étroit avec l'utilisation des billes. Qui te dit que ce Jules ou ses parents ne sont pas au parfum ?

– C'est impossible ! Comment veux-tu qu'il puisse savoir cela ?

– On n'est pas dans la mouise ! Il existe sans aucun doute un rapport entre le vol de ta bille, cette boîte et pourquoi pas l'inconnu qui rôde chez nous.

– C'est à peu près sûr, cet inconnu doit être le père de Jules !

– Mince, tu as probablement raison ! Mais alors, tu crois qu'il cherche le diamant bleu ?

– Je ne sais pas trop ! Mais comment expliques-tu qu'il puisse avoir la boîte en cèdre ?

– Je ne sais pas ! Je ne pense qu'à cela depuis que je l'ai découverte. À mon avis, Jules doit savoir beaucoup de choses. Il faut absolument découvrir ce qu'il connaît ! Mais comment faire ?

– Eh bien, il faut y réfléchir et l'épier ! »

Cette situation m'inquiète et nous décidons de redoubler de prudence. Nous cachons nos billes et la boîte dans une cachette formidable de ma chambre : sous une lame de parquet amovible prévue initialement pour dissimuler un robinet.

François a retrouvé le sourire. Il n'arrête pas de chantonner. Mais moi, tout cela m'intrigue.

Le lendemain matin nous réserve une surprise désagréable. Au collège, le directeur lui-même nous annonce que Monsieur Léoni s'est plaint que nous aurions dérobé une boîte à billes et les billes de Jules.

« Ce n'est pas vrai, Monsieur le Directeur. C'est tout le contraire, c'est Jules qui a volé le manteau de François.

– Toutes ces histoires privées en théorie ne me regardent pas, mais ce dernier a insisté pour rencontrer vos parents en ma présence étant donné que cela s'est produit au collège ! C'est ça ou les gendarmes !

– Mais je vous assure que ce n'est pas vrai !

– Tu ne m'assures rien du tout. Tu expliqueras cela à tes parents, car les Léoni ont insisté, et j'organise donc une rencontre au collège, samedi matin, pour tirer tout cela au clair. »

Comment dire cela à mon père ? Avec François, nous étudions la meilleure tactique pour paraître crédibles ! Je crois avoir trouvé : je vais dire à papa que nous avons retrouvé le manteau et son voleur. J'expliquerai que nous lui avons demandé avec insistance de nous rendre la bille qui devait être dans la poche, mais qu'il nous a certifié qu'elle ne s'y trouvait pas et il ne nous a rien donné. D'ailleurs, c'est la vérité. Et que curieusement, le père de ce dernier nous accuse. Bien évidemment, pas question d'évoquer ton intrusion chez eux.

Convaincus que ce stratagème est le meilleur, nous lui faisons savoir qu'il est convoqué au collège. Mon père nous fait répéter le nom du voleur. Il marque sa surprise.

« Mince alors ! Curieux tout de même. Il n'y a pas bien longtemps, j'en parlais avec votre mère. J'ai eu il y a déjà un moment, un différend avec un dénommé Léoni, Alfred Léoni, certainement le père de votre camarade. Je l'ai surpris plusieurs fois à rôder autour de la cabane. C'était bien avant que la propriété soit clôturée.

– Ah bon ! Mais comment est-il ?

– Il n'a rien d'extraordinaire, grand costaud à moitié chauve aux cheveux longs, pas très propres d'ailleurs. Il a un grand front dégarni, des sourcils très fournis et des yeux presque noirs, un homme peu sympathique au demeurant. »

Cette révélation me glace les os. François avait vu juste, mais que se cache-t-il donc là-dessous ?

Perturbé, papa passe un long moment seul dans son bureau. Lorsqu'il en ressort enfin, il annonce à ma mère :

« C'est curieux tout de même, l'un des numéros figurant sur le papier que les enfants ont trouvé dans la cabane est celui de la famille Léoni. »

Il est inquiet. Nous aussi. Jules nous épie au collège, nous vole notre bille et maintenant nous sommes convaincus que son père est l'intrus qui rôde la nuit. En plus, ils avaient la boîte en cèdre. Ça fait beaucoup de coïncidences !

Samedi matin, comme prévu, mes parents nous accompagnent au collège où le directeur nous reçoit. Entre-temps, soucieux de la vérité, celui-ci a mené sa propre enquête sur la disparition du manteau.

« Je suis désolé de vous avoir dérangés. Je dois vous avouer que je me suis fait manipuler, car j'ai plusieurs témoignages qui prouvent que c'est bien le petit Jules l'auteur du larcin.

– Vous vous rendez compte ! Mais pourquoi une telle histoire ?

– Je suis franchement désolé ! J'avoue ne pas comprendre. »

Le temps passe et les Léoni ne sont toujours pas là. Le directeur est dans l'embarras, il faut nous rendre à l'évidence : ils ne viendront pas. D'un côté, je suis heureux, n'ayant pas à me justifier, d'un autre, cela me tracasse : pourquoi tout ce tintamarre pour rien ?

Le directeur nous présente de nouveau ses excuses et nous conseille de rentrer chez nous. Mon père ne décolère pas. Il n'accable pas le directeur, qui s'est fait rouler dans la farine, mais il peste contre cette famille, n'arrivant pas à comprendre leur motivation.

Nous allons rapidement trouver la réponse à nos interrogations dès notre arrivée à la maison. À peine avons-nous franchi le seuil de la porte qu'un horrible constat nous saute aux yeux : notre maison a été passée au peigne fin. Tout est sens dessus dessous. On dirait qu'une tornade est passée par là. Mon père fait tout de suite le lien et s'exclame.

« Non d'une pipe, ils nous ont éloignés de la maison pour pouvoir mieux la fouiller. Mais que cherchent-ils ? »

Il est fou de rage et s'apprête à appeler la gendarmerie. Je l'en dissuade :

« Si les gendarmes nous interrogent, ils se poseront sans doute des questions sur la présence de François chez nous. Et comment leur expliquer que tu n'as pas réussi à retrouver son père ?

– Ma foi, c'est vrai ! Mais tout de même, je ne peux pas en rester là !

– En plus, ils doivent avoir trouvé un bon alibi pour qu'on ne les accuse pas.

– Tu as raison, je vais réfléchir à tout cela. »

Je me précipite dans ma chambre, bascule cette lame de parquet et constate que tout est bien en place. Après un bref examen, il semble que rien n'ait été dérobé.

Ce n'est pas un cambriolage classique, affirme mon père. Non, les voleurs cherchaient visiblement quelque chose de bien précis, selon lui, ils cherchaient des bijoux ou de l'argent. Je ne dis rien, mais évidemment j'ai ma petite idée sur la question, c'est d'ailleurs ce qui m'angoisse. Tout bien réfléchi, papa se range à mon avis. Il ne veut pas mettre en danger la présence de François chez nous, surtout pas sa vie scolaire. Il se contente de nous dire :

« Rangez-moi ce fatras. Comme rien n'a été dérobé, il n'y a pas urgence et je vais prendre le temps de réfléchir à la stratégie à adopter. »

De notre côté, nous décidons, au contraire, d'agir immédiatement. Persuadés qu'il s'agit bien de Léoni, en mode invisible, nous lui rendons une visite ! Si nous avons de la chance, nous les surprendrons en pleine discussion de leur intrusion ratée. Nous opérons comme la fois

précédente pour nous retrouver dans leur cour arrière, là où justement François avait pu arriver sans problème. Il s'agit d'être prudent, car si l'on ne peut pas nous voir, il n'en est pas de même pour nos billes. S'ils parviennent à s'en emparer, ce serait la catastrophe ! Nous ne pourrions plus jamais réapparaître !

La cour est minuscule. Dans l'un des murs d'enceinte, à deux mètres du sol, se niche un soupirail à moitié obstrué. Je fais la courte échelle à François pour qu'il y cache nos billes. Ici, nous pourrions les récupérer sans encombre.

La porte donnant sur la rue est fermée à clef, mais pas celle qui permet d'accéder à la maison. Nous entrons sans bruit. Ils sont réunis autour d'une table basse. Stupéfaction ! L'un des gendarmes, le brigadier qui a participé à l'enquête dans notre propriété, se trouve à leur côté. C'est même Bobby qui semble mener la discussion et orchestrer les opérations avec beaucoup de vigueur.

Je découvre cet Alfred Léoni, c'est bien l'homme que m'ont décrit François et mon père. Jules a bien un air de ressemblance avec son père, mais ce dernier est plus vilain. Ses yeux, à moitié bridés, sont rapprochés. On dirait un vieux renard. Bobby semble bien le connaître, il est assez agité et parle fort.

Nous sommes sidérés d'apprendre que ce sont bien eux les coupables, qu'ils comptaient bien trouver des billes chez nous. C'est incroyable, ils pensent que nous ignorons tout sur leur pouvoir. Jules affirme que le jour où nous lui avons réclamé la bille, nous sommes restés sur le trottoir. Ils ne sont donc pas certains que nous ayons repris la bille et encore moins la boîte. Ils semblent plutôt soupçonner un certain « zigoto » qui, d'après Léoni, aurait perdu un objet précieux dans notre cabane. Ce Zigoto aurait un lien de parenté avec Léoni par son arrière-grand-père. Mais qui est donc cette personne ?

Nous restons là, invisibles, à regarder et à écouter. Je suis surpris de découvrir un gros livre qu'ils feuilletent de temps en temps et qui semble avoir un rapport avec nos billes. De plus, nous apprenons que ce Zigoto dont nous ignorons tout, s'intéressait à notre cabane. Enfin, nous apprenons que c'est en ayant eu connaissance par les journaux du décès de la mère de François et des mystères qui entouraient celui-ci, qu'Alfred Léoni s'était adressé au brigadier pour obtenir des informations, faisant miroiter à celui-ci une petite fortune. C'est donc clair à présent : le gendarme est informé de certains faits et n'en a pas averti sa brigade. Je comprends enfin pourquoi il venait si souvent tourner autour de la cabane alors que ses collègues avaient depuis bien longtemps abandonné. Il travaillait pour Léoni. Leur objectif était de s'emparer des billes.

Nous repartons, car le brigadier prend congé. Après avoir récupéré nos billes dans leur cachette provisoire, nous rentrons. Maintenant que nous savons ce qu'ils recherchent, nous décidons de ne plus rien faire à partir de la cabane. L'endroit est trop dangereux.

Une fois dans ma chambre, François me dit :

« Je trouve qu'il est au courant de beaucoup de choses ce Léoni.

– Qui peut bien être le Zigoto dont ils parlent ? Tu imagines si on pouvait le surveiller...

– Oui, ce serait bien. Mais tant qu'on ne sait pas qui c'est, impossible de l'approcher !

– Je me demande comment ils ont pu se procurer ce livre et la boîte. Et pourquoi la cabane ?

Je crois que Léoni est derrière tout ça.

– Il faudrait leur piquer leur bouquin

– Tu rigoles ! Enfin... on pourrait... l'emprunter.

– Oui. Ainsi, nous en saurons davantage. Et puis, il n'y a pas de raison, eux ne se sont pas privés de te prendre ta bille. En plus, sans elle, ils seront paumés.

– Comment faire comprendre à ton père que le brigadier Bobby a participé au vandalisme sans lui dire que nous avons pu entrer chez eux sans être vus ? »

Nous décidons de ne rien dire pour le moment et aussi d’avoir en permanence sur nous une fausse bille dans notre poche, au cas où ils tenteraient de nous détrouser. Il m’en reste quelques-unes qui ressemblent à s’y méprendre aux nôtres, ça fera l’affaire.

Le dimanche, mes parents nous emmènent pique-niquer sur les bords de la Loire. C’est incroyable, nous nous retrouvons par hasard à l’endroit où François était allé se baigner en ma compagnie à son siècle, là où il avait réussi à attraper un saumon. Lui qui n’avait pas encore vu la Loire du XXI^e siècle pousse un cri de surprise. Mon père s’alarme. François le rassure :

« Non... rien... C’est simplement que l’eau est boueuse !

– Que veux-tu dire par là ? Comment ça ? Elle est normale.

– Eh bien oui... enfin... Il y a seulement quelques jours, elle était bien transparente ! »

Et puis François s’éloigne en annonçant qu’il va essayer d’attraper un saumon. Je n’en peux plus ! Il va finir par inquiéter mes parents.

Au bout d’un moment, il revient vers nous tout déconfit, n’ayant pas aperçu le moindre saumon.

Mon père ne peut s’empêcher de le ramener à la raison :

« Des saumons, il y a belle lurette qu’il n’y en a plus en Loire, mon garçon ! »

De retour à la maison, mon père sollicite une fois de plus que je passe par la « case bureau ».

« J’aimerais te parler du comportement étrange de François. Explique-moi : comment peut-il croire vouloir pêcher des saumons ?

– Je n’en sais rien... je... mais je te rassure tout de suite, il n’y a absolument aucun problème. Je ne vois même pas ce que tu veux insinuer ! »

Afin d’éviter de m’embourber, je tente de dévier la conversation et je l’oriente vers nos découvertes sur Léoni.

« Un copain m’a dit... mais c’est un secret...

– Tu commences à m’énervé, c’est quoi cette histoire de secret ?

– Eh bien... je sais par un copain que Léoni vient chez nous, mais c’est un... secret. C’est Léoni qui a fouillé notre maison et il était accompagné de Bobby qui a mené l’enquête à la cabane, voilà ! dis-je d’un seul trait.

– D’abord, qui est Bobby ?

– Ah oui... ! euh... je voulais... ! Je voulais parler du brigadier.

– Mais pourquoi as-tu dit Bobby ? Que je sache, il se nomme Dubois !

– Oui ! Mais je trouve qu’il ressemble à un phoque, alors je l’ai baptisé Bobby. Mais je t’assure qu’il a participé avec Léoni à la fouille de notre maison.

– Rien que ça. Mais où vas-tu chercher tout ça ? Explique-moi... d’où tiens-tu ces sottises ? Un flic ripou ? Un complot ? Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

– Je t’ai dit, c’est un secret. Il m’est impossible de révéler le nom de la personne qui m’a informé.

– Tu commences à m’horripiler avec tes mystères, tu me dis tout... ou tu te tais ! »

Mon père réfléchit à voix haute :

« Tu m’énerves... mais tu m’énerves avec tes énigmes à dormir debout ! Tes racontars sont ahurissants... Mais... mais... il n’empêche que le numéro de ce gendarme figurait sur le papier de la cabane, ainsi que celui de Léoni... »

Il me regarde dans le blanc des yeux :

« Puisque tu ne veux rien me dire, je vais le demander à François, va me le chercher. »

François arrive tout intimidé dans le bureau, mal à l'aise, le regard triste.

« François mon petit, place-toi dans ce fauteuil et regarde-moi droit dans les yeux. Peux-tu m'expliquer ce qui se passe ? Sais-tu pourquoi notre maison a été fouillée ? »

François se met à trembler et ses yeux s'emplissent de larmes. Une fois de plus, je vais pour lui couper la parole, mais mon père, d'un geste vif, m'interdit d'intervenir. Alors, François, avec des sanglots dans la gorge, lui explique :

« Je dois d'abord vous avouer un grand secret. Le plus grand des secrets, si grand que je vous demande de n'en parler à personne.

– Je sais, je sais ! Toi aussi tu as des secrets ? Mais vos secrets, j'en ai par-dessus la tête : j'ai besoin de comprendre.

– Eh bien... je... jamais je n'aurais dû vous rencontrer. Si je suis là, c'est pour essayer de sauver ma mère... »

Mon père ne comprenant toujours pas se rassoit, marque une courte pause, puis il le presse de continuer. François hésite encore, mais sous l'emprise de la panique il poursuit son récit dans la plus grande confusion :

« Je ne peux pas tout vous raconter... Mais... ce que je peux vous dire, c'est que ma bille, que j'ai retrouvée au bord de la route, va peut-être me permettre de sauver ma mère... Enfin...

– Comment ça sauver ta mère ?

– Oui... Je sais que cela doit vous paraître incroyable... Mais... sachez que je suis à la recherche d'une autre bille, qui m'a été volée, et si je la trouve, alors là je pourrais sauver maman... »

Papa écarquille les yeux, se gratte la tête, soupire et avoue à François :

« Je ne comprends absolument rien à ce que tu me racontes. Mon pauvre petit, ta pauvre maman, de ce que j'ai cru comprendre des explications de Garigue, n'est plus de ce monde.

– Je le sais bien ! Mais si je trouve ma bille, je crois pouvoir la faire revivre.

– Mais qu'est-ce que tu me racontes. Je ne comprends toujours pas.

– Je vous l'ai dit, je dois pouvoir la faire revenir !

– Qu'entends-tu par revenir ? »

François se tord les doigts, il ne sait visiblement pas comment continuer ses explications. Il ouvre la bouche, mais plus un mot n'en sort.

Mon père, ému, prend soin de ne pas le brusquer Il se lève, le prend gentiment dans ses bras et se tourne vers moi, comme pour m'inviter pour une fois à venir à son secours.

C'est alors que je lui explique :

« Papa, même si tu as le droit de penser que nous divaguons, tu dois le croire : voilà ! François doit pouvoir sauver sa maman ! »

Il me dévisage avec des yeux exorbités, puis retourne à son siège sur lequel il se laisse tomber.

« Ne me prends pas pour un idiot. Que signifient ces aberrations ?

– La vérité ! C'est grâce à sa bille que François peut envisager de sauver sa mère. Mais je ne peux pas en dire davantage... C'est un secret. »

Mon père nous regarde fixement. Malgré ce que François lui a révélé, je ne suis pas certain qu'il ait compris grand-chose.

« Je pressentais certaines choses, j'avais pu me rendre compte à quel point François était "différent", je m'attendais à une thèse, certes extravagante, mais là, ça dépasse l'entendement. Et que vient faire Léoni là-dedans ?

– Nous pensons qu'il doit être au courant des pouvoirs des billes.

– Ah parce que les billes ont un pouvoir maintenant ? Mais où allez-vous chercher tout ça ? »

Papa semble vouloir reprendre le contrôle de la situation :

« Bon cela suffit maintenant. Je vous jure que moi aussi je sais garder un secret. Alors, tu vas me confier ta bille. Je ne te la redonnerai que lorsque tu jugeras qu'elle t'est indispensable. Maintenant, pour que le climat de confiance soit parfait entre nous, si vous voulez que je vous la rende, vous devez me dire la vérité. À cette seule condition, je pourrai vous aider. »

Sans discuter, François lui donne sa fausse bille. Mais devant la grande tristesse de François, nous en restons là.

Nous décidons d'accélérer nos recherches de la bille bleue. François pense qu'il faut qu'il retourne chez lui plus souvent, car il estime qu'elle sera plus facile à trouver à son époque.

Quelques heures plus tard mon père est encore dans son bureau. Lorsque je passe devant sa porte restée entrouverte, il me fait signe d'entrer. Il tient entre le pouce et l'index la fausse bille que lui a confiée François.

« Elle n'a pourtant rien d'extraordinaire cette bille. Sais-tu ce que François compte faire avec ?

– Demande-le-lui ! De toute façon, même si je le savais, je ne te dirais rien, c'est un secret !

– OK ! OK ! Laissons de côté cette histoire de billes, mais soit dit en passant, tu m'agaces singulièrement avec tes secrets. Essaie plutôt de convaincre François qu'il se confie afin que je puisse l'aider. Je dois dire que son histoire abracadabrantesque m'ennuie beaucoup ; si c'est un message qu'il souhaite me faire passer, je n'arrive pas à le comprendre. Évite d'entrer dans ses rêveries et sois attentif. Il ne faudrait pas qu'il s'enlise dans des histoires extravagantes. »

Puis, il reprend le cours de ses idées et me dit :

« J'ai pris une décision : je vais aller voir le capitaine Bartholomé et lui révéler ce que nous savons d'Alfred Léoni et de son brigadier ripou... Sans bien sûr trahir votre secret, enfin notre secret, ajoute-t-il en me faisant un clin d'œil. »

Je suis content, car le sourire qui a suivi me donne confiance, il va vraiment nous aider. Vu comme il est malin, nous devrions avancer plus vite : dans trois têtes, il y en a plus que dans deux. Ainsi, nous avons plus de chances de trouver plus rapidement notre diamant bleu. Pourtant, il faudrait lui en dire davantage, mais ce n'est pas si facile. Il va falloir bien y réfléchir avec François. Ma première idée est de lui distiller quelques détails, progressivement, pour le mettre petit à petit dans le bain de toute cette aventure. Mais après réflexion, nous allons encore attendre un peu. Nous voulons d'abord connaître ce qui se trouve dans le gros livre de Léoni.

CHAPITRE 9

Incroyable, son père est pire que tout.

Alors que je suis au salon avec mes parents, j'entends François qui m'appelle. Je me précipite et je le trouve dans le couloir, hilare, tout trempé et poisseux. Mon père qui m'a suivi lui demande :

« Que se passe-t-il ? Qu'as-tu encore fabriqué ? Tu es tout dégoûtant, et pourquoi sens-tu le poisson ?

– Ce n'est rien, j'en ai pêché un beau. Venez voir. »

Nous sortons et découvrons une énorme carpe d'au moins vingt livres qui frétille sur la terrasse.

« Mais, c'est quoi cet énorme poisson ? Où as-tu pêché ça ?

– Dans l'étang.

– Jamais il n'y a eu de si grosse carpe dans cet étang. Cette carpe est au moins centenaire, elle dépasse le mètre. Comment l'as-tu pêchée ?

– À la main, elle s'était prise dans les herbiers.

– Décidément, tu m'étonneras toujours. J'ai du mal à te suivre mon garçon, enfin... va me remettre ce poisson à l'eau. »

François prend la carpe à bras le corps, il a du mal à la maintenir tellement elle gesticule. Finalement, il réussit à la remettre dans l'étang.

Une fois dans ma chambre, je lui demande des explications :

« Mais c'est pour rire. Elle frayait dans les herbes. Je l'ai pêchée chez moi. Elle était tellement énorme que je n'ai pas résisté à l'envie de vous l'apporter.

– Si tu veux mon avis, évite de refaire une chose pareille, car je ne sais pas si tu as bien compris, mais mon père te décortique de la tête aux pieds. »

Le lendemain, mon père me raconte que le capitaine Bartholomé l'a écouté avec beaucoup d'intérêt. Il a été particulièrement attentif au sujet de la liste des numéros de téléphone comportant celui de son brigadier et celui d'Alfred Léoni. Il est toutefois perplexe : d'après lui, notre histoire est un peu rocambolesque. Mais c'est également vrai que tout ceci l'interpelle. Pour l'instant, il va enquêter et surveiller discrètement afin d'essayer d'apprendre ce qu'ils mijotent. Il a pu discuter avec le capitaine sans dévoiler notre secret : ça, c'est sympa. Mon père l'a même invité à dîner à la maison. Il a été convenu qu'à cette occasion, il lui remettrait les objets trouvés dans la cabane.

Le fait est. Notre gendarme arrive pour le dîner. Le repas est convivial, et après le café nous passons dans le bureau de mon père. Immédiatement, l'instinct du gendarme prend le dessus. L'air de rien, il observe et épluche tout ce qui s'y trouve.

En civil, il est moins angoissant. Il est tout de même impressionnant, surtout aujourd'hui : il est passé chez le coiffeur qui lui a fait une brosse très courte et lui a taillé la moustache. Fine, et sans être gominée, elle tient bien à l'horizontale. Le capitaine Bartholomé a l'œil noir derrière ses lunettes toutes rondes. Avec son nez pointu et ses lèvres minces, il ne doit pas rigoler tous les jours et je n'aimerais pas me trouver arrêté par lui en cas d'infraction au Code de la route. Il paraît vif comme une fouine et rusé comme un renard.

Mon père finit par lui montrer le fameux morceau de papier où figurent quelques numéros de téléphone. Pour Bartholomé, la surprise est grande de découvrir qu'il s'agit bien de l'écriture de son brigadier. Puis, il écoute les révélations de mon père sur Alfred Léoni. Le capitaine semble attentif, une chose le chagrine tout de même.

« Dites-moi, Monsieur François Simon, vous auriez pu nous révéler tout ceci lors de l'enquête préliminaire.

– Oui, vous avez absolument raison. Mais très honnêtement, cela m'était sorti de l'esprit. Lorsque je l'avais rencontré, je n'y avais pas attaché trop d'importance... à être franc, j'ai cru qu'il cherchait des champignons, d'autant plus que nous n'étions pas clôturés à l'époque. C'est cette histoire de manteau qui m'a fait me remémorer la chose. »

Et il lui explique tout, le vol du manteau, la rencontre avortée au collègue et le vandalisme de la maison...

« Eh bien, dites-moi ! J'ai effectivement la conviction qu'il se passe des choses troublantes chez vous. » Je vais y réfléchir et nous en reparlerons.

Le lendemain, François décide d'aller épier son père, car pour lui ça urge, il lui faut cette bille qu'on avait un peu oubliée ces derniers temps. Mais c'est raté pour aujourd'hui, car il n'est pas à la cabane. Ayant du temps devant nous, François propose de retrouver une pièce d'or que son père a perdue dernièrement. Chez lui, connaissant parfaitement l'environnement, il est facile de réunir le tout dans son esprit pour mener à bien cette petite expérience... Nous voilà en recherche.

« Ici, Garigue, je suis certain de l'endroit où elle est tombée, disons à cinq mètres près.

– Pourquoi ton père ne l'a-t-il pas retrouvée ?

– Il pleuvait des cordes et lorsque la pluie a cessé, l'herbe étant couchée il n'a pas réussi.

– Eh bien, vas-y ! Fais la démarche. »

Nous sommes ébahis ! Venant d'en faire la demande, nous nous rendons compte que nous n'arrivons pas très loin de la cabane, mais à l'opposé de l'endroit où la pièce est censée avoir été perdue.

« Qu'est-ce que cela veut dire encore ? se plaint François.

– Je l'ignore, mais regarde ! On dirait qu'à cet endroit, la terre a été fraîchement remuée.

– Attends-moi, je vais chercher une pelle. »

Le temps de le dire et le voilà de retour en courant. Je creuse facilement dans la terre meuble. À une quarantaine de centimètres de profondeur, la pelle heurte un objet dur. Nous finissons la fouille avec nos mains, jusqu'à en extraire une boîte en bois assez petite, mais très lourde. Nous la posons dans l'herbe. À l'intérieur, nous découvrons un sac de cuir. Il est rempli d'une bonne centaine de pièces d'or !

« Incroyable, s'exclame François, mais à qui appartient ce pactole ? »

Sans réfléchir plus longtemps, nous gardons les pièces et replaçons la boîte, en prenant la précaution de tout remettre en ordre. À mon tour, je demande :

« Mais, à qui peut bien appartenir ce trésor ?

– Pas à mon père toujours ! La seule pièce qu'il a pu avoir, je ne sais pas trop comment d'ailleurs, il l'a perdue de l'autre côté de la cabane.

– Mais à qui, alors ?

– Pour l'instant, faute de comprendre, nous allons l'enfourir ailleurs, dans une cachette bien à nous. »

Heureux de cette trouvaille, j'explique à François :

« À ton époque, des billes bleues autour de cette cabane, ça ne doit pas courir les rues. Pourquoi ne ferais-tu pas le même essai ?

– Je l'ai déjà fait, rappelle-toi. Mais je peux toujours réessayer maintenant. »

François se concentre, en associant comme il vient de faire la cabane et la bille, mais rien ne se passe. À l'évidence, il n'y a aucune bille dans le coin. Dommage !

« Tu sais Garigue, mon père sera là lundi prochain. Il serait bon de le suivre à nouveau en restant invisibles. Nous pourrions ainsi, à son insu, l'observer encore et peut-être découvrir ce qui se passe. Tout au moins, comprendre ce qui le rend si agressif ces derniers temps. »

Le jour dit, son père ne vient pas. Notre déception ne dure pas car la grand-mère de François, elle, est fidèle au rendez-vous. François me fait discrètement inverser les billes afin que je réapparaisse. En me voyant, la brave femme se précipite pour me faire la bise et ajoute un bol. Mince alors ! Qu'elle ait un bol en rab ne m'arrange pas, car l'odeur de sa soupe ne me fait pas saliver. Je comprends mieux pourquoi François apprécie tant la cuisine de ma mère ! La soupe qui nous est servie est absolument infecte ! Cette eau tiède dans laquelle flottent des morceaux de gras et du pain spongieux me fait tirer au cœur. Impossible de l'avalier. Je me sors de ce calvaire en prétextant un terrible mal de ventre. J'espère ne pas avoir été trop impoli, mais c'était au-dessus de mes forces.

La grand-mère de François paraît très gentille, vêtue très modestement, les yeux bleus, les cheveux blancs tirés en arrière. Très légèrement ridée, pas très grande, elle ne parle pas beaucoup, mais elle semble heureuse de découvrir que François a de la compagnie.

Ayant encore du temps devant nous et pas d'idée précise pour notre bille, je suggère à François de jeter un œil à notre maison, mais celle du XVI^e siècle. Je suis curieux de la découvrir. Il me prévient qu'elle n'a rien à voir avec celle d'aujourd'hui.

En effet, arrivé sur place, je suis déçu : il n'y a qu'une petite porcherie jouxtant une maisonnette de paysan qui est aujourd'hui notre garage. Je suis une fois de plus étonné par le paysage : il n'y a aucun arbre aux alentours, hormis un énorme séquoia qui n'existe plus ! Le grand étang est bien là, mais saturé de roseaux et habité par des centaines de canards. Cet environnement sauvage change incroyablement l'atmosphère des lieux. Ce que je remarque également, c'est cet énorme tas de fumier tout près de la maison. Il semble habité par des centaines de rats : j'en vois un peu partout. En revanche, le petit étang est vide, c'est en réalité une carrière d'argile. Incroyable, ils tirent l'argile pour faire des briques qui sèchent au soleil avant cuisson. Je n'aurais jamais pu imaginer une chose pareille.

Le dimanche suivant, nous nous absentons une trentaine de minutes, ce qui nous offre presque une demi-journée à la Renaissance. Largement le temps pour moi de rencontrer le père de François, en ayant pris bien sûr la précaution, contrairement à François, de me rendre invisible.

Cette fois-ci, il est là, toujours aussi antipathique. François, se doutant de ce que j'imagine, me chuchote :

« Tu sais, il n'était pas du tout comme ça avant, pas violent, pas querelleur... Il était même très gentil et raisonnable. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer pour qu'il se laisse aller ainsi.

– Que comptes-tu faire ? Tu crois qu'il s'est rendu compte que les billes étaient fausses ?

– Je n'en sais fichtre rien ! Nous allons vite le savoir, car je vais aller à sa rencontre. »

Il vient d'apercevoir son fils, il le regarde un moment et lui lance d'un ton agressif :

« Espèce de feignasse, te voilà enfin ! Je t'ai déjà dit de ne pas mettre tes cheveux debout ! Si tu voyais ton allure de crétin. Réponds-moi, qu'as-tu fait avec tes cheveux ? »

Un silence pesant s'installe. Je reste invisible, figé de terreur dans un coin de la pièce.

Puis, brutalement, son père reprend :

« Espèce de feignant, pourquoi n'as-tu pas ramassé du bois ces derniers temps ? Hein ? Pourquoi ? »

François reste muet. Furieux, l'homme frappe alors la table de son poing. Il a les yeux exorbités de colère.

« Vas-tu répondre à la fin ! »

François ne bronche toujours pas. Son père semble surpris de son attitude. Puis, curieusement, sa colère paraît retomber doucement. Il regarde pensivement son fils un moment, et tentant de l'amadouer, il lui demande plus calmement :

« Dis-moi mon petit ! Sais-tu où ta mère rangeait sa boîte à fanfreluches ? »

François sursaute et cède visiblement à la panique, tout en gardant toujours le silence. Son père hausse à nouveau le ton, la bouche tordue de colère :

« Tu as compris ce que je te demande ? Où sont les billes de couleur que "l'autre" lui a données ? Je te parle de celles se trouvant dans cette boîte et non pas des fausses que j'ai pu trouver dans la chope, si tu vois ce que je veux dire ? »

Et il ponctue sa question d'un grand coup de canne sur la table. François crie presque :

« Je ne sais pas de qui et de quoi tu parles ! »

Un deuxième coup de canne fait résonner toute la maison.

« Espèce de crétin, n'essaie pas de te payer ma tête ? Tu sais très bien de quoi et de qui je veux parler !

François se rebiffe :

« Même si je le savais, je ne te dirais rien ! Ces billes appartiennent à maman, tu n'as aucun droit dessus ! Et surtout pas celui de les prendre !

– Non mais, regardez-moi ça ! En plus, il est insolent. »

Fou de colère, écumant, les yeux exorbités, il lève sa canne, la fait tourner s'appropriant à le frapper, puis se jette sur lui en hurlant. François a juste le temps de se sauver. Son père le poursuit alors en tournant autour de la table.

Il est temps que j'intervienne. J'attends que ce fou furieux passe à ma portée. Incroyable, j'ose : je lui fais un magistral croche-pied qui le fait s'étaler de tout son long sur le sol. Pris de panique, je touche la main de François qui devient instantanément invisible. Surpris par sa chute et ne voyant plus son fils, il regarde sous la table. Complètement déchaîné, il le cherche partout en criant des jurons.

« François, viens ici ! Mais où te caches-tu, nom d'un chien ? Espèce de... »

Nous bougeons en silence au rythme de ses déplacements pour éviter qu'il ne nous touche les mains ou le visage. Il se dirige ensuite vers la chambre où il retourne tout, sans rien trouver pour

autant. De rage, il frappe plusieurs fois les murs de sa canne et hurle des mots incompréhensibles, avant de saisir la pelle rangée derrière la porte et de sortir.

Nous lui emboîtons le pas. Sous l'arbre où nous avons découvert les pièces d'or, il creuse frénétiquement sans cesser les injures. Il creuse, il creuse et lorsqu'il découvre que le trésor a disparu, il hurle de fureur.

« François, où es-tu ! C'est toi espèce de godiche qui m'a piqué mon or ! Si je te trouve, tu vas te prendre une trempe, mon cochon ! »

Il retourne alors dans la maison et, curieusement, d'une voix presque mielleuse, il réitère ses appels :

« François, François, mon petiot, où es-tu ? »

N'obtenant aucune réponse, il continue et finit par s'énerver.

« Il y en a par-dessus la tête. Maintenant tu sors, je sais où tu te planques... »

Puis, il se calme, reste pensif et reprend plus calmement :

« N'aie aucune frayeur... Je t'assure, on fait la paix. »

Il se fige, écoute et attend.

Constatant que sa ruse ne fonctionne pas, il laisse à nouveau échapper un véritable déchaînement de haine. Il jure, crache, insulte François, le traitant à nouveau d'incapable, de sot... Mon ami en tremble, il a les larmes aux yeux. Enfin cet horrible père, le visage congestionné, sort de la maison et file à grands pas sur le chemin.

Nous décidons de le suivre, car, avec un peu de chance, il pourrait nous mener sur la trace de la bille bleue. Nous marchons derrière lui avec difficulté tant il semble pressé et, au bout de quelques centaines de mètres, François me chuchote :

« Pas de doute, il se dirige vers son boulot. »

Je réalise alors que nous allons peut-être entrer au Clos Lucé, la demeure de l'un des plus grands génies de tous les temps. Et de son vivant s'il vous plaît, au siècle de François I^{er} !

Le père de François fait tinter la cloche du grand portail qui ne tarde pas à s'ouvrir. Nous en profitons pour nous glisser à l'intérieur. Il semblerait qu'une réception se prépare. Me retrouver là m'inquiète. Nos billes sont bien dissimulées, mais elles sont près de la cabane et je me sens démuné au milieu de cet univers étranger, à une autre époque que la mienne. Je suis anxieux, mais nous continuons néanmoins notre filature et nous voyons qu'il est reçu dans une petite entrée par un homme richement vêtu qui l'interpelle :

« Alors Julien ! As-tu au moins de bonnes nouvelles à m'annoncer ? Je n'aime pas être dérangé pour rien, tu le sais pertinemment ? Allons... je t'écoute. »

Je pense aussitôt : son père se prénomme Julien, je n'avais jamais cherché à le savoir.

Julien semble embarrassé :

« Je... Je n'ai pas vu le gamin et dans la maison, je n'ai rien trouvé, bien que j'aie fouillé partout. »

Levant la main sur le père de François, l'homme se met en colère. Il a du mal à se maîtriser et il le traite d'incapable. Il se met à tourner en rond, il semble réfléchir. Brusquement, il s'arrête net et dit d'un ton impérieux :

« Julien ! Tu as été grassement payé que je sache. T'en souviens-tu au moins ?

– Oui, bien sûr ! D'ailleurs, je me suis fait voler mon or.

– Que veux-tu que ça me fasse ! Tu dois m'apporter les trois autres billes, céans.

– Je sais, je sais, mais mon gamin n'était pas là.

– Tu te débrouilles comme tu veux, c'est ton problème ! Pour l'instant, tu ne m'as procuré que la bleue. Et ne fais pas comme la dernière fois, avec tes billes de verre. J'exige les autres ! »

Et l'horrible individu ajoute :

« Tu aurais mieux fait d'enlever ce gamin plutôt que de t'en prendre à sa mère. Nous aurions pu en faire l'échange, l'enfant contre les billes !

– Je n'ai fait... que la poursuivre ! bafouille Julien, je l'ai peut-être un peu brutalisée, mais pas plus. Elle a tout simplement disparu sous mes yeux !

– Je te l'ai déjà dit... garde pour toi tes balivernes et trouve-moi de toute urgence ces billes, ou tu devras m'en répondre ! »

François se met à pleurer. Pour éviter qu'il ne fasse du bruit, je suis obligé de l'entraîner dehors. Je reste près de la porte ouverte, continuant à entendre une partie de leur conversation. Le commanditaire du père de François prévoit d'envoyer toute une équipe pour fouiller de fond en comble la cabane et ses alentours et il précise :

« Pour moi, c'est sûr : les billes sont obligatoirement cachées à proximité de ta mesure. Il ne fait aucun doute que ta femme a possédé les quatre billes.

– C'est possible.

– C'est même certain, idiot ! Car lorsque nous avons mis les fers rouges sous les pieds de Luigi, il n'a pas pu mentir ! »

Il ricane cruellement avant de poursuivre :

« Il a eu son compte, tu peux me croire. La souffrance a été telle que je suis certain qu'il a fini par nous dire la vérité... Et si l'on ne retrouve pas ces billes, il se pourrait bien que tu subisses le même traitement ! M'as-tu bien compris ?

– Oui, seigneur Léoni. »

Incroyable, il vient de dire « Léoni ». Je n'en reviens pas, j'ai bien entendu Léoni.

Julien s'incline devant l'homme menaçant :

« Je vous assure que je vais remuer ciel et terre pour les trouver. Dans quelques jours vous les aurez !

– Je vois que tu m'as parfaitement compris, alors file d'ici et ne reviens pas sans les billes. Sinon... ! De toute façon, si tu n'arrives pas à les trouver, apporte-moi le gamin. »

Je suis sidéré. En dix minutes, je viens d'en apprendre plus qu'en plusieurs mois. L'homme qui a offert les billes magiques à la maman de François a été torturé ! Ce Léoni mal aimable qui met tout en œuvre pour se les approprier est visiblement un ancêtre de notre Léoni, puisqu'il a le même nom et qu'il lui ressemble un peu. La coïncidence est trop flagrante. Et je comprends mieux l'intérêt de mon Léoni pour les billes, et qu'il ait pu avoir ce fameux livre ainsi que la boîte. Je crois que je vais éviter d'annoncer à François tout cela de but en blanc. Il est assez bouleversé comme ça. Mais je n'ai pas le temps de réfléchir à la conduite que je dois adopter, car Léoni, le verbe haut, reprend :

« J'exige que dans huit jours tu sois sur place pour nous guider dans les recherches. De toute façon, il me faudra cet enfant ! Je le veux, je le veux, martèle-t-il avec insistance. Avec moi, il parlera, tu peux me croire !

– Oui, j'ai compris, monseigneur Léoni. Je vais exiger que le petit vous dise tout. Avec vous, il parlera, j'en suis convaincu. »

Profitant de ce que le grand portail s'ouvre pour laisser entrer de nouveaux invités, je pousse François vers l'extérieur. Nous filons sans demander notre reste.

Après une demi-heure de marche, nous arrivons à la cabane pour reprendre nos billes et retourner chez nous rapidement.

Me retrouvant seul avec François, il insiste pour que je lui raconte la fin de la conversation à laquelle il n'a pas pu assister. Le pacte qui nous unit m'oblige à tout lui dire.

« Eh bien mon petit gars, nous avons de sacrés problèmes. Tu imagines le monstre qu'est mon père ! Je le déteste, c'est lui qui est à l'origine de la mort de ma mère. Et maintenant que faire ? Pas facile de retourner chez moi, ils en veulent à ma vie.

– Tu as parfaitement raison et ici, c'est du pareil au même. La coïncidence de trouver ce Léoni prouve que le nôtre est l'un de ses descendants et qu'il a hérité du bouquin et de la boîte.

– Oui, et il va falloir lui piquer rapidement ce bouquin. Peut-être que nous y découvrirons des indications permettant de retrouver mon diamant bleu. Je dois t'avouer que je suis content d'avoir caché son or, et il n'est pas près de le retrouver. »

Le lendemain soir, le capitaine arrive comme convenu. Aussitôt, nous nous précipitons dans le couloir afin d'écouter aux portes. Il est à peine assis qu'il entre dans le vif du sujet :

« Vous avez eu le nez fin en me confiant votre trouvaille. J'ai pu en effet convoquer deux personnes qui figuraient sur cette liste. Un médium et un historien.

– Très bien ! Et vous en avez déduit quelque chose ?

– Affirmatif ! Et j'ai découvert comment Léoni pénètre chez vous sans laisser de trace.

– Ah, là... vous m'intéressez !

– Grâce à ce voyant qui m'a mené sur place, j'ai constaté un véritable travail d'artiste. Léoni a fait faire de fausses mailles afin d'ouvrir votre grillage sans que cela se remarque ? Du beau travail d'ailleurs. Sans cet homme je n'aurais pas pu le découvrir.

– Mais, que venait-il faire chez moi ?

– Léoni lui a demandé de rechercher des billes. Eh oui ! si incroyable que cela puisse paraître, il cherche des billes. Troublant, n'est-ce pas ?

– En effet et tout cela va finir par me perturber.

– En parlant de billes, ce que j'aimerais, c'est de pouvoir emporter la vôtre, celle dont vous m'aviez parlé, afin d'en faire l'analyse, car le procureur a décidé de rouvrir l'enquête.

– À être franc, cela m'ennuie un peu. Je veux bien vous la confier, mais celle-ci étant le porte-bonheur des enfants, je souhaite que vous la rapportiez rapidement.

– Aucun problème, je vous l'assure. Vous l'aurez avant huit jours. J'oubliais, j'ai pris la liberté de faire poser deux caméras discrètes, l'une non loin de l'endroit où a été bricolé le grillage et l'autre dans votre cabane. Elles se mettent en route automatiquement au moindre bruit.

Huit jours plus tard, le capitaine est de retour à la maison. Une fois de plus, nous sommes à l'écoute.

« Comme promis, voici votre bille.

– C'est gentil. Merci beaucoup. Et alors ? Avez-vous trouvé quelque chose ?

– Notre labo a procédé à toute une batterie d'analyses, mais rien d'intéressant n'a été trouvé : ce n'est qu'un vulgaire morceau de verre qui n'émet pas la moindre radiation. Elle n'a aucun magnétisme particulier et absolument aucune valeur.

– Curieux tout de même. Remarquez, je ne m'attendais pas à grand-chose d'autre. Je vais pouvoir redonner tout de suite ce porte-bonheur aux enfants... »

En catastrophe, nous nous sauvons et attendons qu'ils nous appellent. Le capitaine redonne alors la bille à François. Puis s'adressant à moi :

« Et toi, Garigue, tu n'aurais pas une bille différente, que Léoni convoiterait ? »

Je lui réponds avec beaucoup d'assurance.

« Non, non ! Moi je n'ai pas de bille !

– Pourtant, Léoni recherche bien des billes ! J'avoue ne pas comprendre. Il ne fait pas tout ce tintamarre pour une bille de verre. Où se cache donc l'énigme ? »

Une fois le capitaine parti, mon père ne nous cache pas sa surprise :

« Vous vous rendez compte de ce que cherche Léoni ! Il faudra que nous reparlions de votre histoire de billes, car cela m'intrigue.

Le samedi après-midi, alors que nous rentrons d'une partie de pêche à l'étang du marais, mon père nous fait savoir :

« Le brigadier, celui que tu appelles Bobby ! D'ailleurs, avec tes sottises, j'ai failli pouffer de rire, car il est vrai qu'à bien le regarder il a un faux air de phoque.

– Ah, tu vois !

– Ce Bobby est venu, accompagné de deux autres gendarmes, afin de savoir si je n'avais rien à signaler. Ils ont profité d'un cambriolage chez le voisin pour me faire une visite de routine en quelque sorte. Mais agacé par cette histoire de Léoni dont je n'arrive pas à comprendre les motivations, j'ai pu glisser dans la discussion qu'il ferait bien de chercher du côté d'un dénommé Léoni qui a tendance à fureter là où il ne devrait pas.

– Et alors ?

– Lorsque je lui ai expliqué que je l'ai surpris plusieurs fois dans la cabane il y a fort longtemps, il a eu du mal à s'en remettre. Il refusait de croire que je l'avais rencontré bien avant que soit trouvée cette inconnue.

– Et alors ? Raconte !

– Il m'a demandé à quand remontaient ces visites. Lorsque je lui ai confirmé que c'était il y a plus de cinq ans et qu'il avait un énorme bouquin sous le bras, je l'ai senti troublé. Il a fallu que je le lui répète au moins trois fois. J'ai le sentiment d'avoir jeté le trouble dans l'esprit de ce brigadier. Je n'ai pas su comprendre ce que Léoni fichait chez moi, mais lui, à mon avis, va le découvrir. »

Au vu des révélations de mon père au brigadier, celui-ci à coup sûr va demander des comptes à Léoni. Nous décidons d'aller chez ce rôdeur le soir même ; il y aura certainement des informations à glaner.

19 heures. Comme les fois précédentes, nous pénétrons dans la maison en mode invisible.

Personne ! Eh bien, c'est parfait, je trouve que c'est l'occasion rêvée pour embarquer le vieux grimoire. Nous le trouvons sans trop de difficultés. La couverture de cuir de ce gros livre est patinée par le temps, ses pages sont parcheminées. Il semble avoir été entièrement écrit à la plume et il s'y trouve de très belles illustrations. Nous le posons sur le haut du mur de la cour en nous faisant la courte échelle, afin de pouvoir le récupérer une fois à l'extérieur. Puis, nous retournons nous cacher, toujours invisibles. À peine notre poste d'observation atteint, que Jules arrive. Quelques minutes plus tard, un coup de sonnette ! C'est au tour de notre brigadier Bobby de faire son entrée. Les parents de Léoni étant encore absents, le brigadier s'installe au salon et entame la conversation avec Jules. Mais rapidement le père de celui-ci entre. Il est surpris de trouver le brigadier au salon.

« Eh bien Brigadier, quel bon vent vous amène ?

– Pas grand-chose, mais je suis venu vous demander pourquoi vous m'avez raconté des histoires. Soi-disant, vous n'étiez jamais allé chez Simon, alors que vous y êtes fourrés à chaque instant et ça depuis des années. Pouvez-vous m'expliquer ce que cela veut dire ? »

Léoni est très embarrassé, il s'emmêle les pédales. Après une demi-heure d'explications où il s'enlise davantage, ils finissent par se chamailler. Mais ce qui est très intéressant, c'est que Léoni

est catégorique sur un point et ceci jette le trouble dans l'esprit du brigadier. Son fils affirme que nous sommes restés sur le trottoir, ce qui tend à prouver aux yeux du brigadier que nous n'avons rien à voir dans la disparition de sa boîte et de la bille. C'est même sur un constat d'échec qu'ils se séparent.

François préconise de vérifier que le brigadier soit parti avant de réapparaître de l'autre côté du mur pour récupérer le livre. Nous nous félicitons d'avoir été méfiants. Ils sont encore à converser sur le trottoir, mais trop loin pour que nous puissions les entendre. Je remarque cependant que le brigadier laisse tomber un papier en sortant les clefs de sa poche. Une fois la voie libre, je me précipite pour le ramasser. Il a été déchiré, mais on y devine l'en-tête de la gendarmerie et il comporte quelques annotations. Souhaitant faire tourner en bourrique notre Bobby, j'en souris d'avance : je vais glisser le papier sous la porte de la cour de Léoni afin de brouiller les pistes. Si je laisse un indice de sa présence dans un lieu où il n'a pas accès... rien de tel pour les faire se chamailler!

Une fois la chose faite, nous prenons notre livre, en faisant bien attention à ce que personne ne se trouve dans les parages. Nous nous hâtons de redevenir visibles ; c'est vrai qu'un livre qui vole ça risque d'attirer l'attention !

CHAPITRE 10

De plus en plus fabuleux ! Mais les problèmes nous assaillent de toutes parts.

Dans ma chambre, avec une impatience fébrile, nous ouvrons le grimoire. Le livre est en couleur. Des dessins magnifiques représentent nos billes si bien reproduites que l'on pourrait penser que ce sont des photos. En l'ouvrant, je m'attendais à voir le fantôme de François ou mon apparition rouge ; mais ni l'un ni l'autre n'apparaît. Il n'est donc pas certain que ces derniers aient un rôle à jouer dans cette histoire de billes.

Ce livre semble être une véritable mine d'or. Je fais part à François de mes conclusions :

« S'il recherche les billes, c'est qu'à ton époque, ils n'ont pas pu te les prendre ! D'ailleurs, cela devrait être mentionné dans le livre. Il va falloir l'éplucher rapidement.

– Certainement, mais vu l'épaisseur du bouquin, ça va demander du temps !

– Je suis d'accord avec toi. On va essayer de parcourir une page tous les soirs. »

François reprend confiance, il entrevoit la possibilité de découvrir des indices dans ce bouquin pour retrouver sa bille.

« Ne t'emballe pas, il faut d'abord dévorer le grimoire et nous finirons par découvrir une piste sérieuse, lui dis-je. »

Assis devant cet énorme livre, François se creuse les méninges et me dit :

« Il faut essayer de retrouver l'ami de ma mère. Pour moi, la solution passe obligatoirement par lui. Si ça se trouve, connaissant parfaitement la bille bleue, il pourrait s'en approcher avec les nôtres.

– Ce serait nickel chrome, mais faut-il encore qu'il soit de ce monde.

– Moi, j'y crois dur comme fer.

– Penses-tu pouvoir imaginer cet homme afin que nous puissions emprunter le passage de la porte des secrets pour arriver à ses côtés ?

– Franchement, je ne pense pas ! Je me souviens un peu de lui, mais c'est flou dans mon esprit. Je devais avoir six ans la dernière fois que je l'ai vu. Il était très gentil avec moi. C'est un grand gaillard bien vêtu, avec des cheveux bien coupés et une barbe bien taillée, je crois qu'il a les yeux verts.

– Et bien voilà, essaie encore de te souvenir.

– Pas commode mon petit pote, c'est loin tout ça. Même si je me rappelle certains détails, ce ne sera pas assez pour réussir.

– Essaie encore !

– C'est un homme très souriant qui parle fort, il se prénomme Luigi. Tu imagines un peu, je ne connais même pas son nom.

– Tu crois que nous risquons d'échouer avec ce que tu as en tête... ?

– C'est certain, nous allons nous planter. Mes souvenirs sont trop lointains ! Mais nous pourrions essayer d'approcher Léonard de Vinci, lui connaît son nom et peut-être son adresse. Il est gentil, je suis sûr qu'il peut nous aider.

– Pourquoi pas ! Mais regardons dans le grimoire afin de voir si l'on trouve une piste pour le diamant bleu. Sait-on jamais ?

– Oui, tu as raison. »

Nous feuilletons le grimoire et découvrons deux billes en grand format, la jaune et la rouge, une bille par page. La bleue n'y figure qu'en petit format, car la page principale a été arrachée. Mais, même en petit, elle est belle.

« Que disent-ils dessus ? me demande François.

– Il est écrit : “elle a les mêmes pouvoirs que les autres, avec en plus la propriété de prévoir les destinées”.

– C'est dingue. Ça voudrait dire qu'avec elle on pourrait être voyant !

– Pas sûr, il faut bien comprendre le sens des mots.

– Ben merde, alors ! C'est sûr que celui qui a écrit le bouquin est au jus de la situation.

– Fais attention à la façon dont tu parles : mon père risque de te reprendre. Comme l'autre jour où je l'ai vu soupirer pendant qu'il t'écoutait, alors que tu étais moins grossier que maintenant.

– Je m'en fous

– En tout cas, je t'aurais prévenu. Regarde ce qu'il est dit sur les autres billes.

– Regarde... sur ce dessin, il n'y a que trois billes au dos de la boîte. Tu vois, ça doit pouvoir fonctionner avec seulement trois billes.

– Oui, ce serait trop top ! Ce qui veut dire que celui qui a écrit le grimoire n'a jamais vu la bille noire.

– Certainement ! Quoique... en dessous d'un rond noir, il est écrit quelque chose. Écoute ce qu'il est dit sur la noire : “celle-ci ne rayonne pas, mais emmagasine les informations”. Il est souligné que son principal pouvoir est sa puissance.

– Comment peut-il écrire ça, s'il ne l'a jamais vue ?

– Certainement une légende, ou de vieux écrits, enfin toujours est-il qu'une quatrième bille existe bien.

– Mais j'y pense ! Ta mère, lorsqu'elle a discuté avec ton fantôme, c'est peut-être avec la boîte et les billes placées ainsi qu'elle a réussi son coup. Et rappelle-toi, elle lui avait parlé de la noire.

– Mais oui, tu as raison. Il faut y réfléchir, je crois que nous avançons.

– Oui, je le pense aussi ! Nous allons en rester là pour aujourd'hui, c'est l'heure de la soupe. Il faut y aller sinon ils risquent de rouspéter.

Le samedi matin, après nous être bien creusé la cervelle, nous décidons d'aller voir Léonard de Vinci. Il n'y a que lui qui puisse donner à François assez de détails sur Luigi, afin que sa mémoire lui revienne.

« Tu ne crois pas que l'on prend des risques, si Léoni nous aperçoit ?

– Penses-tu ! Il ne nous connaît pas et devant Léonard, jamais il n'oserait !

– Si tu le dis ! Mais, ça craint tout de même. »

Nous arrivons sans aucun problème à pénétrer au Clos Lucé, la grande porte étant ouverte. François me dit apercevoir Léonard de Vinci. Il est occupé à discuter avec deux personnes. Je suis dans mes petits souliers, comme dirait maman. Comment va réagir ce grand personnage en nous voyant ? Inutile que je me pose trop de questions, Léonard apercevant François lui fait signe de s'approcher. J'observe la scène et j'ai une frousse bleue. Je suis impressionné de voir presque accourir au-devant de mon ami ce grand homme et le prendre un long moment dans ses bras.

« Comme tu as grandi ! Je me posais tout dernièrement quantité de questions à ton sujet, mon petit, bien que j'aie régulièrement des nouvelles par ton père. Alors, comment vas-tu ?

– Très bien, merci. J'ai hésité avant de venir vous déranger, mais j'avais une question importante à vous poser concernant Luigi que vous connaissiez bien. Vous savez, Luigi, l'ami de maman.

– Si je peux te répondre, je le ferai. Je te disais à l'instant... que... justement, je m'inquiétais de savoir ce que tu devenais, de ton...

– Eh bien, j'aurais voulu savoir si vous saviez où il se trouve.

– ... ton instruction, tu...

– Oui peut-être ! Mais s'il vous plaît, pouvez-vous me dire ce que vous savez sur Luigi ? »

Je l'observe et je suis surpris, car je le sens troublé par les questions de François. Cet homme est très impressionnant, certainement en partie à cause de son regard pénétrant et ses yeux clairs. Comme il est tout de rouge vêtu, avec ses cheveux mi-longs et sa barbe blanche, il me fait penser au père Noël, il ne lui manque que la hotte et la capuche. C'est peut-être bon signe pour François : il va peut-être offrir à François ce qu'il désire.

Durant un instant, il s'agenouille pour être au niveau de François et je trouve que cette position lui fait perdre de son prestige. Enfin, non, pour être plus précis, il semble plutôt désesparé face à mon copain. À croire que François le déconcerte, ou plus exactement ce sont ses questions qui semblent l'embarrasser. Il se relève, il le serre à nouveau contre lui, puis il l'embrasse.

« Mon garçon, ce que je vais te révéler va te peiner. Luigi, mon grand compagnon, l'ami de ta maman, a curieusement disparu depuis fort longtemps. J'ai envoyé bien souvent des proches à Florence afin de le localiser, mais aucun d'eux ne m'a rapporté de bonnes nouvelles. Il a tout bonnement disparu, il s'est purement et simplement volatilisé depuis de nombreuses années. Et, je dois bien te l'avouer : je suis très inquiet et je crains même le pire.

– La dernière fois que vous l'avez vu, cela remonte à quand ?

– Bien trop longtemps, mon petit. J'ai d'ailleurs encore envoyé un cavalier tout dernièrement. Crois-moi, je n'ai pas baissé la garde. Tu as très bien fait en venant me voir, car j'ai promis à un ami de prendre soin de toi et maintenant que tu es grand, je veux que tu songes à t'instruire. »

Alors qu'il s'agenouille à nouveau, il m'aperçoit.

« Mais qui vois-je là ? Tu n'es pas venu seul.

– C'est mon meilleur copain, il s'appelle Garigue.

– Approche mon garçon. »

Aller saluer le plus grand génie de tous les temps m'émeut. Je me sens tout petit, et lorsqu'il me donne une accolade, d'émotion le rouge me monte aux joues. L'intervention de François détourne l'attention de Léonard de Vinci qui n'a pas eu le temps de percevoir mon trouble.

« Dites ! J'ai parlé de vos dessins à mon ami. Il ne serait pas possible de lui en montrer quelques-uns ? »

Sans dire un mot, Léonard nous emmène dans ses appartements. Je découvre une grande pièce envahie de nombreuses œuvres. Sur deux chevalets reposent des esquisses de bustes aux muscles saillants. Je commets l'erreur de lui demander de voir ses dessins des ailes volantes et des engrenages.

« Je ne vois pas de quoi tu parles. »

J'essaie de rassembler mes souvenirs de ses inventions et je tente, tant bien que mal, de les lui décrire avec des gestes maladroits. Je lui explique que la surface de la voilure détermine le poids d'un appareil qui pourrait voler comme les oiseaux. Très concentré, il fronce les sourcils et finit par me dire :

« Aujourd'hui je suis pressé, mais je tiens à te revoir avec François, mon garçon. Je trouve ta théorie très intéressante et je voudrais que nous reprenions cette conversation plus tard. »

Tandis qu'il nous raccompagne, François lui demande :

« Dites, vous la connaissez l'adresse de Luigi ? »

– Oui bien sûr ! Et si par miracle ta mère réussit à lui faire parvenir un message, faites-lui savoir que j'aimerais avoir rapidement de ses nouvelles, car son ami Léoni qui est venu de sa part m'inquiète fortement. »

Après nous avoir indiqué l'adresse de Luigi, Léonard nous salue :

« Mon petit François, tu ne peux pas imaginer le plaisir que j'ai eu à te revoir. Je serai ravi que vous reveniez prochainement. Dans une quinzaine de jours, j'aurai plus de temps pour vous recevoir. J'allais oublier, ton père m'a appris que ta mère était malade. Va-t-elle mieux ? »

François, les yeux humides d'émotion et d'indignation par le mensonge de son père, hésite :

– À vrai dire... »

Mais les sanglots s'emparent de lui, il ne peut plus poursuivre. Léonard, peiné, le reprend dans ses bras et l'étreint quelques instants affectueusement. Puis il lui dit :

« Ne crains rien, mon garçon, ta maman va guérir ! Je lui souhaite un prompt rétablissement, et transmets-lui bien toute ma profonde sympathie. »

Je prends l'initiative de dire que nous devons le quitter, car nous sommes en retard. Avant de partir, il nous enlace une nouvelle fois.

J'ai apprécié ce moment exceptionnel et cet homme fabuleux. Rien que pour nous, il a pris quelques moments sur son temps, que j'imagine précieux, et il a conversé sans précipitation. C'est vraiment un homme sympathique avec un sourire plein de gentillesse. Occupé comme il devait l'être avec ses invités, il s'est quand même éclipsé un moment pour nous et pour satisfaire la demande de François avec qui il semble très lié, ce qui m'a surpris d'ailleurs. J'espère que nous aurons l'occasion de le revoir bientôt.

Nous rentrons chez François, mais seulement à cinq cents mètres de la cabane pour éviter de tomber sur les hommes de Léoni. Sait-on jamais ? Ne voyant personne, François propose de retourner au Clos Lucé, en mode invisible, afin de voir si Léoni ne s'y trouverait pas, puisque Léonard semblait attendre d'autres invités. Nous cachons nos vêtements et nos billes dans notre tronc d'arbre et repartons pour le Clos Lucé.

Sur place, la grande porte est toujours ouverte. Nous pénétrons sans aucun problème, et parmi une vingtaine d'invités nous trouvons notre odieux personnage. Il parade dans des habits resplendissants, mais curieusement aucun invité ne discute avec lui. Je vois François me faire signe qu'il va passer sous une table où sont disposés des fruits, des boissons et de nombreux gâteaux. Il sort à l'autre bout et le voyant prendre une tarte j'imagine ce qu'il se prépare à faire. Il jette la tarte qui s'écrase sur l'épaule de Léoni. Bousculade et injures pleuvent envers ses

voisins les plus proches. Mais ceux-ci, imperturbables et amusés par la situation, se retournent tranquillement en souriant. François, qui a le diable au corps, renouvelle la plaisanterie avec une autre tarte de l'autre côté. Léoni est couvert de crème, les fraises dégoulinent sur lui. Ne comprenant pas ce qui lui arrive, il s'en prend à nouveau à ses voisins qui aussitôt le prient de sortir. Léonard, attiré par l'esclandre et voyant Léoni, épée à la main, lui ordonne de quitter la demeure. Contraint et forcé, ridiculisé, maculé de crème, envahi par la haine, il perd ses moyens, trébuche en sortant et se retrouve ventre à terre. Déjà qu'il était dans un état pitoyable, le voilà maintenant les cheveux en bataille et tout poussiéreux. Il est risible, mais sa haine se déchaîne et se relevant un peu il injurie toutes les personnes présentes. Me trouvant derrière lui, l'idée d'aller le botter me fait sourire. C'est d'un magistral coup de talon dans le bas des reins qu'il culbute en avant, s'étalant de nouveau dans la poussière. Il se relève, époussette son habit, les yeux exorbités, et ayant dû sentir une présence il donne quelques coups d'épée dans le vide. Tous les convives rient à gorge déployée. Léoni leur hurle de vertes insultes. Les gentilshommes vont alors à sa rencontre, la main sur le pommeau, ce qui a pour effet de faire fuir ce monstre. François est heureux, je ne l'avais jamais vu si rayonnant. Le spectacle fini, nous partons et reprenons nos billes. Mon ami se charge de nous faire rentrer. En quelques secondes nous réapparaissons chez nous, mais... au beau milieu de l'étang !

« Ben alors, François, tu as fait une erreur ou quoi ?

– Non absolument pas, j'ai juste voulu fêter ça ! »

Cette baignade improvisée nous a trempés comme des soupes. Nous remettons nos vêtements puis prenons la direction de la maison. Mince, nous apercevons mon père qui arrive à notre rencontre. Nos sous-vêtements, pourtant essorés, sont encore mouillés. L'humidité a traversé nos habits et ça se remarque. Inquiet d'une éventuelle réflexion, je me demande ce que je vais encore être obligé de prétexter. Lorsque mon père arrive à notre hauteur, François se précipite sur lui et le prend à bras le corps. Mon père est surpris, il sourit, puis un peu comme a pu le faire quelques instants plus tôt Léonard, il s'incline pour être face à lui.

« Ça me fait vraiment plaisir de constater que tu es en pleine forme. De te voir retrouver le sourire me réchauffe le cœur. Je ne sais pas ce qui te rend si heureux, mais surtout ne te prive pas de recommencer. »

Puis, il lui prend le visage entre ses mains et lui embrasse le front comme il me le faisait lorsque j'étais petit. Il est gentil mon père. Il le cajole avec tant d'affection que je prends un plaisir intense à les voir faire. Il ne lui demande même pas pourquoi il est mouillé, il se contente de me faire un clin d'œil, me faisant comprendre que lui aussi est enchanté.

Une fois que nous sommes seuls, François évoque le plaisir immense qu'il a pris à ridiculiser ce Léoni et me remercie à nouveau :

« Tu vois Garigue, je suis heureux que tu sois à mes côtés, tu es un véritable frerot.

– Moi aussi je suis content d'être avec toi, même si je balise un max.

– C'est sympa ! Dis-moi, que penses-tu de ce qu'a dit Léonard ?

– Je suis un peu perdu, mais il est sûr que l'un de ses amis lui a demandé de te protéger.

– C'est dommage que l'on ne sache pas qui c'est. Sinon, nous lui demanderions un coup de main.

– Maintenant, il nous faut trouver dix bonnes minutes de liberté, car théoriquement les hommes de Léoni doivent se trouver chez toi.

– Tu as raison, il ne faut surtout pas rater ça. Par contre, il faudra être très prudent, car il risque d'y avoir pas mal de gens, et souviens-toi qu'il ne faut pas que l'une de ces personnes ne te touche la peau, sinon il deviendrait invisible. »

Par précaution, nous préférons arriver invisibles chez François. Notre demande est programmée pour arriver à cinq cents mètres du cabanon. Nous avons bien fait d'avoir prévu une telle distance et surtout d'atterrir invisibles, car il y a du monde partout et pas du beau monde ! Des voyous, sortis de je ne sais où, qui cherchent mètre par mètre à proximité de la cabane. Dans la maisonnette, il semble y avoir cinq ou six individus. Ils ont tout sorti : meubles, vêtements, bibelots ; et ils fouillent le moindre recoin. Avec François, nous passons discrètement parmi ces gens. Comme je suis un peu rôdé, j'ai moins peur. Je vais prendre plaisir, comme mon copain, à les corriger. Il m'arrive de penser que nous sommes invincibles ! Même si ce n'est pas raisonnable, nous entrons dans la cabane pour voir de plus près ce qui s'y passe.

À l'intérieur, nous découvrons le père de François sur une chaise. Il n'a pas fière allure, il semble avoir passé un mauvais moment : il a du sang sur la lèvre et dans le cuir chevelu. Les trois individus qui m'avaient poursuivi sont postés à ses côtés. Ces personnages ne sont pas tendres à l'égard de leur victime. François est attristé de le trouver dans une posture si inconfortable. Nous comprenons aisément que s'ils ne trouvent pas les deux autres billes, il va avoir de très gros ennuis. Soudain, le chef avec les yeux exorbités prend la barbe de Julien et la secoue dans tous les sens, provoquant chez celui-ci des grimaces de douleur.

« Trois jours, je te donne trois jours. Tu as la vie sauve uniquement parce que je te donne une dernière chance. Je t'ordonne de m'amener ton môme sous trois jours, sinon t'es mort. T'as bien compris ? Trois jours !

– Oui, oui... j'ai compris ! »

Le long du mur se trouve un banc debout, certainement posé ainsi pour gagner de la place. Ce banc n'est qu'à deux mètres du tortionnaire. François ne peut s'empêcher de le pousser fortement, le faisant tomber sur le pied de cet ignoble individu. L'homme fait des bonds, se met à hurler de douleur. Il se relève surpris, ne comprenant pas ce qui vient de lui arriver il insulte tout le monde à la ronde. Mais François n'en a pas fini avec lui. Il se saisit du tisonnier et le frappe d'un bon coup sur les reins. L'un de ses acolytes, ayant vu les pincettes se déplacer seules dans l'air, hurle et s'enfuit précipitamment. Stupéfaite, la brute se retourne, mais reçoit un autre coup en plein visage. Complètement apeuré, il cherche à fuir. Juste avant qu'il ne s'échappe en courant, François attrape la pelle et lui en colle un bon coup. François le poursuit, mais il a oublié de lâcher la pelle qui semble alors flotter dans l'air provoquant une véritable panique. Certains détalent le plus loin possible, les plus vaillants s'arrêtent interloqués et assistent à la fuite de leurs semblables. Mais ce n'est pas pour autant qu'ils se rapprochent de la cabane. Le père de François en profite pour fuir aussi et il se cache derrière un arbre. Il semble que tous se soient enfuis.

Nous repartons vers notre cachette pour y reprendre nos billes et François nous fait réapparaître. Près de la cabane, nous croisons le père de François qui erre, les yeux hagards. Il nous demande :

« Mais que faites-vous ici ?

– Nous allons à la maison, lui répond François.

– Surtout pas ! Il y a un monstre ou un fantôme. Il faut te cacher ! Tu es en danger... Je ne peux pas tout t'expliquer, mais sauve-toi vite ! »

François demande à son père de ne pas bouger, insistant pour que je reste à ses côtés, puis il disparaît derrière la cabane.

Je suis face à un homme affaibli, les yeux vides, ne comprenant pas ce qui lui arrive.

François revient avec une petite poignée de pièces d'or qu'il a reprises dans notre cachette. Il les lui donne en disant :

« Grâce à ces pièces, tu pourras te cacher aisément. Disparais, je ne veux plus te voir, car je sais tout le mal que tu as fait à maman.

– Mais il manque des pièces ! Il y en avait bien plus que ça, commente-t-il en se plaignant, élevant même la voix. »

Mais François lui réplique sur un ton autoritaire :

« Estime-toi heureux de ce que je te donne, tu ne mérites rien. Tu as mortellement blessé maman, alors disparais à tout jamais, ou je demande de l'aide au monstre dont tu m'as parlé, c'est mon ami. »

Son père hésite un instant, puis met les pièces dans ses poches en le regardant longuement sans rien dire.

Nous faisons demi-tour et nous partons.

François a besoin de plusieurs jours pour retrouver un timide sourire. Il n'a de cesse d'envisager la possibilité de rechercher Luigi. Pour lui, c'est la seule solution pour trouver sa bille. J'ai beau essayer de lui faire comprendre qu'en Italie nous serions perdus, puisque nous ne parlons pas la langue, mais c'est peine perdue : pour lui, il faut essayer tout de même, la réussite est à ce prix.

Nous allons souvent chez François. Depuis le passage des vandales, son père n'y vient plus. C'est la désolation. Malgré tout, François tient à arranger sa cabane, afin de faire croire qu'elle est habitée pour dissuader les rôdeurs. De toute façon, il faut bien y aller et faire semblant d'aimer le bouillon de sa grand-mère, car cette dernière est toujours fidèle au rendez-vous.

Nous décidons de retourner voir Léonard en mode invisible, afin de savoir si notre dernière intervention a provoqué quelque effet. Nous le trouvons en pleine conversation avec une dizaine de personnes qui semblent rire de bon cœur. Il est clair que nous allons perdre notre temps : la discussion n'a rien à voir avec ce Léoni, encore moins avec nos billes. C'est loupé, ce n'est pas ici que nous trouverons la moindre information sur sa bille. J'ai soudain l'idée d'aller dans la salle où se trouvent les chevalets et, prenant une plume trempée dans l'encre, je marque en grand « Léoni » sur une toile à peine commencée. Puis, j'ouvre la fenêtre, renverse l'un des chevalets, provoquant ainsi un bruit important. Aussitôt, tous accourent pour connaître la raison de ce vacarme. Lorsque Léonard découvre le nom de Léoni sur l'une de ses toiles, il entre dans une colère effroyable, avant de conclure :

« Cet ignoble imposteur est venu me narguer et a déguerpi par la fenêtre. »

Dès cet instant, la conversation s'oriente sur Léoni, ce qui fait sourire François. Léonard est outré :

« Le monstre, il a osé venir me défier chez moi. Cet homme est un imposteur, je lui avais pourtant interdit ma demeure. Je crains d'ailleurs qu'il soit à l'origine des ennuis de mon ami Luigi. L'un de vous m'a fait savoir que cette racaille persécutait la famille Simoni, est-ce exact ?

– Oui ! J'en ai eu écho, dit l'un des invités. J'ai même appris qu'il aurait dévasté leur maison.

– Oh... ! Cela m'ennuie énormément ! Je suis quelque part le protecteur du petit François, j'ai promis. J'ai d'ailleurs trop négligé cette promesse. Il faut que l'un de vous aille voir si le gamin n'a pas de problème. D'ailleurs, je dois vous avouer que je ne l'ai pas trouvé bien la dernière fois qu'il est venu me voir. Il ne faudra pas oublier de prendre des nouvelles de sa maman, qui, semble-t-il, serait malade.

Deux des invités promettent de se rendre sur place afin de vérifier qu'il n'y a pas de problème.

Le mercredi suivant, nous allons chez François, afin de vérifier si ces deux hommes vont tenir leur promesse. C'est en mode invisible que nous faisons un peu de propreté, mais nous n'avons pas terminé qu'arrivent effectivement deux individus au galop. Ils mettent pied à terre et immédiatement appellent François à plusieurs reprises. N'obtenant pas de réponse, ils pénètrent dans la cabane et déposent une panier de fruits sur la table. Ils sont visiblement surpris du désordre qu'ils découvrent. L'un des cavaliers, Michel, dit à Pierre :

« Quel chambardement ! Il paraît que c'est Léoni qui en est à l'origine.

– Oui, j'en ai entendu parler, mais j'en ignore les motivations.

– Il semblerait qu'il cherche un trésor. Des billes, ou plutôt des diamants qui valent une véritable fortune. J'ai eu l'occasion d'en apercevoir un entre les mains de Léoni, c'est un fabuleux diamant bleu plus gros qu'une grosse noix.

– Je l'ignorais totalement, lui répond Pierre. Tu me sembles bien informé !

– Si, crois-moi, c'est un trésor fantastique, car ces billes auraient des pouvoirs extraordinaires, mais c'est un trésor à risque. D'ailleurs, Léoni à l'air de s'y casser les dents, n'ayant réussi à n'obtenir que l'une de ces billes ! Pour moi, il faut être plus malin que lui. Mais il faut aller vite, car il a une longueur d'avance. De plus, il est aidé par une secte puissante, qui est introduite partout.

– Tu m'as l'air bien renseigné ! Que sais-tu de cette secte ?

– Ça c'est confidentiel, mais crois-moi, elle est influente et Léoni est représentatif au sein de celle-ci.

– Je ne te suis pas très bien. Que veux-tu dire ? demande Pierre.

– Si tu veux mon avis, ces bougres n'ont que peu de besoins. Faisons croire au gamin que nous allons l'aider. Venant de la part de Léonard, il ne devrait pas se méfier... et à nous le trésor. Nous leur donnerons quelques pièces d'or, crois-moi ils s'en satisferont, explique Michel.

– Es-tu fou ? Il en est hors de question, j'ai promis à Léonard de veiller sur cet enfant. Rien ne me fera changer d'avis.

– Ne sois pas ridicule, de toute façon Léoni va s'en emparer. Tu es bien d'accord que cet individu est une racaille, alors autant que ce soit nous qui en profitons, souligne Michel.

– N'insiste pas, Léonard sera navré d'apprendre cela. Je refuse et je ferai tout pour m'y opposer. »

Michel sort alors un poignard et le pointe sur le buste de Pierre qui se retrouve adossé au mur. Voyant cela, je me précipite sur le tisonnier et je colle à Michel un coup derrière la tête. Il se retourne, aperçoit le tisonnier dans le vide qui lui en donne un second, il lâche son poignard et se sauve précipitamment. Pierre est également terrorisé, il panique même. Je fais signe à François de reprendre son apparence, ce qu'il fait dans la précipitation. Lorsque François réapparaît, il croise Pierre sur le point de quitter les lieux.

« Ah ! te voilà enfin, il était temps que tu arrives, j'allais partir.

– Vous avez l'air paniqué. Que se passe-t-il ?

– Je t'expliquerai. Mais dis-moi, tu n'as pas peur, seul, dans un endroit pareil ?

– Non pas vraiment ! Vous savez, on finit par s'habituer à tout.

– J'aimerais bien te savoir en sécurité mon garçon.

– Mais pourquoi vous inquiéteriez-vous pour moi ? »

Pierre semble bien embarrassé. Je me rends compte qu'il cherche ses mots, puis il finit par dire :

« François, maintenant tu es grand et tu dois comprendre certaines choses qui gravitent autour de toi. Tout d'abord, tu dois savoir que je suis un grand ami de Léonard et du roi, comme je le suis également de Luigi. Peut-être ne le sais-tu pas, mais Luigi s'était vu confier une mission

par le roi. Il devait lutter contre une secte très importante et il était sur le point de réussir lorsqu'il a soudainement disparu.

– Mais une secte de quoi ? Et qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ?

– Disons que... enfin... Quoi qu'il en soit, cette secte est dangereuse et bien organisée. Elle a même infiltré des amis de Léonard.

– Et alors ?

– Eh bien mon garçon, je crains fort qu'elle ne s'en prenne à toi et c'est là que je veux en venir, car tu es censé détenir des billes que tu appelles porte-bonheur, mais qui en réalité, aux yeux de certains, représentent beaucoup.

– Vous croyez vraiment qu'ils veulent la bille que j'ai perdue ?

– Bien sûr ! Figure-toi qu'ils sont persuadés que tu en détiens d'autres et ils vont tout faire pour s'en emparer. Ces billes sont très convoitées. Cette secte les recherche depuis le temps des premiers pharaons. D'ailleurs, Luigi avait réussi à trouver un ouvrage qui justement les décrivait. Ne l'aurais-tu pas vu ?

– Ma foi non ! Je n'ai jamais vu de livre sur les billes chez moi.

– C'est bien dommage, je ne voudrais pas que cet ouvrage tombe entre leurs mains. Je suis obligé de te quitter, es-tu certain de ne pas vouloir notre protection, car ici tu es vulnérable.

– Pas tant que cela ! J'ai mon pote le fantôme qui me protège.

– Bon... admettons... ! Mais sache mon petit que tu peux compter sur moi. Surtout, si tu possèdes l'une de ces billes cache-la bien ! De toute façon, je vais discrètement enquêter et je reviendrai bientôt... Prends bien garde à toi !

Puis, il ajoute :

« J'allais omettre de t'en parler. Tu es invité chez Léonard pour le petit-déjeuner le lundi de Pâques avec ton ami. J'aurai plaisir à vous revoir. »

Et sur le pas de la porte, Pierre met en garde François :

« Je te renouvelle mes conseils de prudence. J'insiste. Ne fais confiance à personne, encore moins à un certain Michel. C'est un homme retors et méprisable qui va certainement venir sous le couvert de Léonard, mais il n'est pas sincère. Ne l'écoute surtout pas et ne lui parle absolument pas de tes billes. »

CHAPITRE 11

Vous croyez que les pouvoirs des billes sont fabuleux ? Ils sont bien plus que cela !

Lorsque la porte se referme, je reproche à François son empressement à propos de l'invitation de Léonard :

« Je trouve que tu as accepté un peu vite ! Il n'est pas évident que nous soyons libres ce jour-là ! Cette invitation est prévue dans trois semaines, comment savoir dès aujourd'hui si nous disposerons du créneau nécessaire pour nous y rendre ?

– Ne te casse pas ! Grâce au décalage du temps, nous trouverons bien un moment pour y aller.

– Peut-être, mais tous les ans, pour le lundi de Pâques, nous allons chez le grand-père Simon. Il va falloir jouer serré avec mes parents, c'est pas gagné...

– Ne t'en fais pas, nous y arriverons bien ! »

Nous avons du travail pour éplucher le vieux grimoire et pourtant c'est urgent. Nous devons le décortiquer entièrement pour espérer y trouver une trace du diamant bleu et pourquoi pas l'endroit où a été emprisonné Luigi, ou tout au moins un indice. Et avec un peu de chance, nous devrions découvrir à quoi sert la boîte en cèdre du Liban. Nous nous replongeons donc dans le grimoire. Ce livre écrit à la plume, avec ces dessins si bien exécutés, est magnifique. Ce qui nous passionne, ce sont les gravures et les explications sur les billes. Nous repassons tous les pouvoirs des billes en revue.

« François, lis-moi ce que le livre dit sur ma bille.

– Il explique que la rouge est un rubis exceptionnel qui coordonne les pouvoirs des trois diamants. Ce rubis renforce et réactive les billes. Il peut même transmettre de nouveaux pouvoirs à des billes similaires.

– Tu y comprends quelque chose ? Que veulent-ils dire par des billes similaires ? Regarde ce qu'ils racontent sur la tienne.

– J'y comprends couic. Il est noté que la jaune a le pouvoir d'entraver le mal.

– Tu saisis quelque chose ?

– Pas vraiment, mais plus loin, il est noté qu'elle peut rétablir la vitalité de son prochain.

– Continue, regarde pour la bleue.

– C'est encore plus compliqué, il est écrit que l'un de ses pouvoirs est d'imposer la félicité et la fascination. Regarde c'est important, il est noté : “Comme les trois autres, cette bille permet de voyager dans le temps. Si toutefois elle n'est pas désactivée”.

– Que veulent-ils dire par là, ça semble très important.

– Attends, j’ai trouvé : il est dit : “ ... si l’une des billes a été éloignée plus de sept mois à plus de sept mètres de la bille rouge, elle tombe en dormance. Il sera alors impératif de la remettre en contact avec la rouge, afin de lui redonner ses pouvoirs. ” Tu vois, c’est capital.

– Tu te rends compte, le diamant bleu n’a donc plus de pouvoir ! Voilà qui est fortiche, celui qui le possède ne peut en aucun cas nous nuire.

– Ça, c’est certain et de toute façon, le jour où nous le trouverons, nous pourrons le réactiver.

– Continue !

– Tiens regarde, la boîte en cèdre est dessinée. On voit bien les alvéoles et sur cette autre page les trois billes sont bien représentées et correctement positionnées. Par contre, pour la bille noire, elle est matérialisée par un cercle noir. Tu imagines un peu. C’est donc la preuve que personne n’a jamais vu la bille noire, même pas celui qui a écrit ce grimoire !

– C’est sacrément joli ! Ça, c’est sûr, c’est là que tout se passe.

– Je suis d’accord. Si seulement nous avions les trois billes.

– Et si on essayait avec les deux ?

– Pourquoi pas. Attend, je vais chercher la boîte. »

Nous plaçons nos deux billes comme sur le dessin et elles se mettent à briller davantage, puis brusquement, la bille rouge fait un bond et se retrouve dans une autre alvéole. Ensuite... plus rien.

Nous nous regardons, sidérés par ce que nous venons de voir, puis nous reprenons nos esprits.

« C’est dingue, ça ! Ce doit être parce que nous n’avons que deux billes seulement que ça s’est arrêté net.

– Tu as raison. Pourtant, il y a des dessins où les billes ne sont que par deux, mais elles ne sont pas dans les alvéoles. C’est vrai que les explications sont difficilement compréhensibles.

– Qui te dit que nous les avons mises dans les bonnes alvéoles. Pourquoi ne pas les placer dans les autres ? »

François reprend les billes et les replace dans les deux autres cavités. Là, les billes lévitent et tournent sur elles-mêmes. Puis, au bout d’une quinzaine de secondes, elles retombent dans leur emplacement. Nous n’insistons pas, car nous voyons bien qu’il nous manque quelque chose.

Le surlendemain, voyant que nous aurons du mal à y arriver seuls, je décide de mettre François au courant de l’idée qui me tenaille depuis plusieurs jours.

« François, tu es d’accord que nous n’avançons pas assez rapidement dans notre recherche ?

– Oh oui !

– Eh bien, je me creuse la tête depuis un moment pour trouver une solution, et j’ai eu une idée qui, je le pense, va bien nous aider.

– Laquelle ?

– Si tu es d’accord, j’aimerais confier le grimoire à mon père pour qu’il nous aide. »

Brusquement, François fonce le nez. A priori, il ne va pas acquiescer à ma proposition. Mais je suis convaincu que c’est une bonne idée et puis mes parents m’ont appris à défendre mes opinions lorsque j’y crois fort... J’essaie donc de le convaincre en lui exposant mes arguments :

« Tu sais, il est très malin et nous gagnerions du temps pour déchiffrer le grimoire. En plus, l’avoir comme allié nous faciliterait la vie : nous n’aurions plus à toujours trouver des prétextes pour camoufler quoi que ce soit. Et nous serions soulagés car il ne se poserait plus aucune question à notre sujet.

– Après tout, tu as raison, avec son aide nous grillerions les étapes... Mais surtout, ne lui disons rien sur le pouvoir des billes, me dit François.

– Oui d'accord, mais ne crois-tu pas qu'il va tout découvrir ?

– Tu as une autre idée ?

– Non, tu as raison ! Il faut y réfléchir. »

Nous nous replongeons dans le grimoire et découvrons une page qui était accrochée au feuillet suivant et qui très joliment présente le dessin des quatre billes, avec là encore la noire qui est toujours représentée par ce cercle noir. Il y est noté qu'elles peuvent, dans des cas extrêmes, interpellé le grand consignataire des billes.

« Tu y comprends quelque chose, François ?

– À vrai dire non ! C'est quoi un consignataire ? Tu ne crois pas que ce pourrait être le fantôme que ta mère avait déniché ?

– Je n'en sais rien ! Si nous trouvons la troisième bille, nous verrons bien.

– Tiens ! C'est curieux. Écoute ça : “ Ensemble, la bleue et la noire ont un pouvoir de dissuasion, elles jouent un rôle important surtout pour... ” Attends, je vais à la page suivante. “ Fermé et dans le noir. ” Ça ne veut rien dire, j'y pige rien.

Lorsque je m'approche du grimoire pour aider François à déchiffrer cette phrase, je m'aperçois qu'une autre page a été arrachée. Mince ! Nous aurions pu comprendre certaines choses et surtout nous aurions eu le dessin de la bille bleue en gros plan. Comme elles sont si bien dessinées, nous aurions pu peut-être tenter une recherche avec nos billes pour la localiser.

En tournant les pages, nous trouvons les plans de la cabane, annotés de nombreuses dates et de commentaires sur les fouilles qui ont été effectuées. Mais surtout, nous découvrons le double du compte rendu de l'enquête de la gendarmerie. Plus nous feuilletons ce grimoire, plus je suis surpris : il y est fait allusion au passé, mais le futur semble aussi y être décrit.

Toujours dans l'idée d'avoir mon père à nos côtés, et après un long moment d'hésitation, j'insiste auprès de François.

« Je pense que mon père peut réellement nous aider. Mais pour qu'il ne comprenne pas tout immédiatement, surtout le différentiel du temps, je propose de retirer toutes les pages qui ont des dessins.

– Ça, ce n'est pas idiot. Mais quel dommage de couper ce bouquin.

– Je suis d'accord, mais as-tu une autre solution ? De toute façon, nous garderons précieusement les pages. Avec un cutter, nous retirons proprement toutes les pages, comme prévu. »

Vers la fin du grimoire, nous découvrons des représentations fantastiques qui ressemblent à quatre globes terrestres. L'une d'elles est la représentation approximative de notre terre, mais pour les trois autres, leurs continents sont totalement différents et ne ressemblent en rien à la terre, pas même par la taille. Là encore, il manque des pages.

– Ce qui est certain, c'est que nous avons affaire à des planètes qui ressemblent à la Terre. Tu crois que ceux qui ont participé à la création de ce grimoire peuvent avoir eu certains contacts avec des extraterrestres ? me demande François.

– Franchement, ça m'étonnerait. Ce doit être des légendes.

– Certainement, mais où ont-ils pu trouver ces dessins ? De toute façon, il est inutile de faire peur à ton père avec ça. Le mieux, c'est d'enlever également ces pages.

– Tu vois, lorsque tu disais tout à l'heure que tu avais le sentiment que ce bouquin s'orientait sur le futur, eh bien moi, à voir ça, j'y crois. »

Après avoir retiré une vingtaine de pages, c'est ensemble que nous décidons d'aller dans le bureau de mon père.

« Voilà ! Avec François, nous avons réfléchi. Nous souhaitons ton aide ! Nous te remettons ce livre qui traite de la cabane et des billes. Tu promets de garder ce secret, quoi qu'il arrive ? Nous comptons sur ton aide pour trouver la bille bleue. »

Mon père hésite, puis accepte, avec un clin d'œil en prime.

« Promis pour le secret ! Mais où avez-vous trouvé ce livre ?

– Eh bien vois-tu ! Ça, c'est justement un secret ! »

Il ne bronche pas :

« Je vois que vous ne me laissez pas le choix... Voyons plutôt ce que dit ce bouquin.

– Tu vas le constater, il parle de la cabane. »

C'est donc maintenant à trois que nous ouvrons ce grand livre mystérieux. Mon père est sidéré de retrouver les plans de notre cabane dans un ouvrage si ancien. Il découvre avec étonnement une autre construction, disparue aujourd'hui, attenante à la cabane, ainsi que de nombreux chiffres figurant sur certains des dessins.

Nous avons oublié d'ôter une page où les billes sont représentées par deux, la jaune et la bleue, et mon père s'y attarde.

« Ces dessins sont vraiment magnifiques, ne serait-ce pas cette bille bleue que tu recherches, mon petit François ?

– Si... si elle est belle, n'est-ce pas ? C'est un diamant bleu très rare.

– Que me racontes-tu là ? Un diamant ! Et puis quoi encore... Mince alors ! En effet, il est écrit dessous que c'est effectivement un diamant. Vous allez finir par me troubler avec vos histoires. »

Tout à coup, il sursaute. Il nous regarde avec étonnement. Il vient de découvrir les copies des mains courantes de la gendarmerie.

« Une chose est certaine, ces documents ne sont pas aussi anciens que ce livre », dit-il sans rien ajouter d'autre, puis il continue à feuilleter.

À la fin du livre figurent d'autres feuilles comportant des dates sur lesquelles sont consignés les sondages du terrain, ainsi que de nombreuses notes correspondant à des venues et mesures effectuées dans la cabane. Mon père inquiet relève la tête, il nous demande, l'œil noir :

« Comment, vous l'êtes-vous procuré ?

– Je te rappelle que nous avons passé un pacte, il nous est impossible de t'en dire davantage.

– Vous êtes bien gentils, mais vous me donnez un cadeau empoisonné.

– Certainement ! Et ce livre doit être bien caché, car celui-ci est en effet le support principal de Léoni dans cette histoire. »

François ajoute :

« Il va certainement tout faire pour le récupérer. Mais encore faut-il qu'il sache où il se trouve ! De toute façon, privé de ce livre, il devrait devenir moins inquiétant. »

Je sens mon père très ennuyé, hésitant, puis il se ressaisit.

« À cause de votre secret, je ne peux même pas en parler au capitaine et c'est bien dommage, car nous détenons la preuve que son brigadier est un voyou... En fin de compte, vous venez de me confier une mission bien embarrassante !

– C'est toi qui me l'as plus ou moins demandé !

– Tu es culotté ! J'ai uniquement proposé de vous aider pour trouver la bille de François. C'est tout !

– Nous sommes bien d'accord ! Ce livre devrait nous aider, car, justement, en grande partie il traite des billes.

– Après tout ! Je suis content d’essayer de trouver cette bille. D’ailleurs, j’étais persuadé que vous l’aviez déjà trouvée.

– Oui... bien sûr... et... nous l’avons trouvée. Mais il m’en manque une qui est bleue.

– Ah bon ?

– Je vous l’avais dit ! Avec, de toute façon... Enfin... à coup sûr... si je retrouvais l’autre, celle dont j’ai besoin, avec les deux je pourrais retrouver ma maman.

– Ah oui ta maman... Je vois ! Quoi qu’il en soit, je vais vous aider. Mais, je te fais remarquer que ta bille n’est en rien un diamant, car la gendarmerie l’a expertisée ! »

Nous tournons quelques pages du grimoire et lui révélons certains faits autour de cette bille. Mon père s’attarde sur un autre dessin que nous avons aussi oublié d’enlever : la boîte en cèdre où les trois billes sont positionnées, ainsi que ce cercle noir.

« Elle est jolie cette illustration, mais il semble qu’il vous faille au moins trois billes.

– Peut-être qu’avec trois c’est mieux ! Mais avec deux, ce serait déjà bien, lui répond François.

– Troublant tout de même cette histoire de billes. Venant de découvrir cet ouvrage, je comprends mieux où tu puises tes fantasmes, mon petit François. »

Le laissant continuer de feuilleter l’ouvrage, nous en restons là, évitant ainsi de nous enliser.

Un soir, avec un peu de nostalgie dans la tête, je fais un point sur toutes nos aventures et je m’arrête avec un petit sourire sur Marion, le fameux jour où, sans prévenir, j’ai débarqué dans sa chambre. Alors que j’en souris, ayant ma bille en main, malencontreusement je commets la même erreur et sans crier gare, j’arrive à ses côtés.

Elle est toute chamboulée, n’en croyant pas ses yeux.

« Garigue ? D’où sors-tu ? Tu as vu ton allure ! Tu n’as pas intérêt à ce que maman te voie ainsi !

– Excuse-moi... je... je... je vais t’expliquer... J’ai malencontreusement serré ma bille !

– Mais ne fais pas cette tête, c’est formidable. D’ailleurs, j’espérais ta venue. Mais quand même, tu m’as fait peur. Ta mère va finir par se fâcher, car ton pyjama est encore fichu. »

Nous passons un moment extraordinaire : tout a commencé par les maths et a fini avec plusieurs petits baisers. Bien évidemment, j’ai dû promettre de revenir. Mais ce n’est pas un problème, car quel plaisir de venir la voir. D’autant plus qu’une complicité est née, elle va certainement attendre mes petites venues impromptues.

Un jour, je surprends mon père en train de manipuler la bille de verre que lui a confiée François, il fait des essais en la serrant fortement, la passant d’une main à l’autre. J’ai un peu honte, sachant qu’elle est fautive, mais un secret doit le rester.

Quelque temps plus tard, il semble troublé par certaines révélations du capitaine qui lui a fait savoir qu’Alfred Léoni était en garde à vue, ayant été surpris lors d’un cambriolage chez M. le maire. Il me demande de lui en dire le plus possible sur cette affaire de bille qui pourrait bien prendre des proportions catastrophiques d’après lui, et aussi d’être très prudent, car il pense que Léoni est un véritable voyou.

« À la lecture du grimoire, j’ai en effet découvert que l’ombre d’une secte ancienne remontant au temps des pharaons plane sur cette histoire de billes.

– Tu en es sûr ?

– Tout du moins, c’est ce qui y est écrit. J’ai fait mener des recherches par un spécialiste qui m’a révélé que si cette secte est censée ne plus exister aujourd’hui, elle aurait fait des milliers de victimes jusqu’au XVII^e siècle. D’ailleurs, qui nous dit qu’elle a complètement disparu ? »

Mais mon père est allé plus loin dans l’interprétation de ce grimoire :

« J'ai compris à la lecture de cet ouvrage que ces billes sont puissantes, que chacune d'elles a un rôle bien défini et qu'ensemble, elles sont redoutables. Ce qui est bien dommage, c'est qu'il manque de nombreuses pages, justement sur le pouvoir des billes.

– Tu crois ?

– Oui ! Et pour moi, le livre est clair sur un point : entre de mauvaises mains, ces billes provoqueraient le déluge.

– Tu as réussi à comprendre tout cela dans ce bouquin ?

– Absolument ! Et à mon avis, il faut que nous soyons très prudents. Ce Léoni et ses acolytes ont toutes les raisons de ne pas nous lâcher de sitôt, puisqu'ils croient dur comme fer que vous possédez l'une de ces billes. Heureusement d'ailleurs que ce n'est pas le cas, car elles semblent si puissantes que je serais bien ennuyé de vous savoir avec ça entre les mains. Je dois te dire que je comprends mieux l'attitude de François qui fabule ; il a dû lire une partie de cet ouvrage et doit être convaincu qu'avec ce genre de bille tout lui est possible. »

Je m'aperçois qu'il découvre dans le grimoire quantité de choses et surtout il entrevoit la puissance de ces billes, ça, nous y avons songé, mais je trouve qu'il va bien vite dans son étude. Heureusement que nous avons retiré certaines pages. Il va donc falloir éviter de le prendre... pour une bille ! Car il n'est pas loin de se rendre compte que les révélations de François sont surprenantes. Aussi, je fais part du récit de mon père à François ; il me dit en guise de commentaire :

« Raison de plus pour aller plus vite. Il faut reprendre rapidement notre bille à mon Léoni. De toute façon, nous n'avons pas d'autre possibilité.

– Oui, je suis bien d'accord, mais as-tu seulement une idée pour nous approcher de cette bille ?

– Malheureusement non. Pour l'instant, cela me semble difficile je ne me la représente pas assez bien. Je te l'ai dit, il faut à tout prix trouver Luigi. Lui seul doit la connaître par cœur et il saura comment faire.

– Et si nous cherchions autour des relations du père de Jules ?

– N'y pense pas ! Comment veux-tu t'y prendre ? Tu ne connais pas cet homme mystérieux dont il parle, ce Zigoto qui soi-disant a fouillé dans ta cabane.

– Mais j'y pense, Léonard est un grand artiste peintre. Imagine qu'il puisse dessiner Luigi, tu pourrais peut-être ainsi le retrouver, dis-je.

– Ça c'est bien gambergé ! Puisque nous devons le voir prochainement, je le lui demanderai. »

Un jour, alors que maman se trouve seule à la maison, arrive le brigadier Bobby. Il souhaite voir mon père. Pourtant, il se doute qu'en plein après-midi, il ne peut être qu'à son travail. Ayant soi-disant oublié son portable, il demande à ma mère la permission de téléphoner. Sans se méfier, elle le fait passer dans le bureau de mon père. Mais au bout d'un moment, ne le voyant pas revenir, elle s'en inquiète et va voir ce qu'il fabrique. Et là, stupéfaction, elle le surprend en train de fouiller. La seule excuse qu'il peut fournir, c'est qu'il aurait perdu l'un de ses documents.

« Mais quand même ! Vous fouillez dans les tiroirs de mon mari. Comment voulez-vous, monsieur l'agent, que votre document s'y trouve ?

– Brigadier, Madame. Je suis brigadier.

– Brigadier ou pas, répondez plutôt à ma question !

– C'est machinalement que je me suis permis d'ouvrir ce tiroir ne trouvant pas mon document. Je m'en excuse... mais je dois y aller. »

Et sans autres commentaires, il prend congé.

Inquiète de ce comportement, elle le fait savoir à mon père, qui arrive immédiatement. Ayant vérifié dans tous ses tiroirs, il constate que la bille que François lui a confiée a disparu. Il n'en revient pas, le brigadier est venu tout simplement voler cette bille. Il est scandalisé. Et comment annoncer cela à François ? Et c'est lorsque nous rentrons du collège que ma mère nous fait part de son effarement.

Étant certains qu'ils pensent détenir la véritable bille, nous décidons d'aller jeter un coup d'œil chez Léoni, en mode invisible, afin de connaître leurs réactions. Avec un peu de chance, il risque de faire allusion à son zigoto : peut-être une piste pour notre bille. De toute façon, on va bien rire lorsqu'ils vont voir qu'elle est fautive.

Il était temps que nous arrivions, car Bobby vient tout juste de débarquer. Il est heureux, je ne l'avais jamais vu si guilleret. Faisant rouler ses gros yeux, il tient une de ses mains en l'air et demande :

« Je vous le donne en mille ! Qu'a-t-il trouvé le brigadier ?... Eh bien, il a trouvé la fameuse bille !

– Montrez ! En plus, c'est la rouge, celle qui coordonne tout. Donnez-moi cette bille ! Rendez-vous compte, toute une vie d'attente enfin récompensée. »

Léoni prend dans sa main la bille, l'embrasse et dit avec euphorie :

« C'est elle qui donne la puissance, la domination. Je vous l'assure, c'est la plus importante ! Mais, où l'avez-vous trouvée ?

– Dans le tiroir du bureau de Simon.

– J'en étais sûr. Mais comment va-t-il réagir, lorsqu'il s'apercevra que vous la lui avez subtilisée ?

– Ça, c'est une autre paire de manches. Et je ne vous dis pas les ennuis, car j'ai été surpris à fouiller dans les tiroirs. Mais je vais essayer de trouver des billes de verre afin de les leur donner.

– Je suis sûr que vous trouverez. En attendant, regardez ! »

Il se met à fermer les yeux et sert très fortement la bille à en faire vibrer sa main. Au bout d'une vingtaine de secondes, il est horrifié.

« Mais... mais ça ne marche pas ! Que se passe-t-il ? Elle ne semble pas réagir. »

Il refait de nombreux essais, ce qui provoque l'agacement du brigadier. Mais bien évidemment, cela ne fonctionne toujours pas.

« Excusez-moi, mais c'est quoi cette mascarade ? C'est bien votre bille au moins ? Ne me dites pas que j'ai fait tout cela pour rien.

– Mais, allez-vous vous taire que je puisse me concentrer ? »

Après deux nouvelles tentatives infructueuses, il pose la bille sur la table et s'agace :

« Tous ces risques pour m'apporter un simple morceau de verre. Jusqu'à présent je doutais de vous, mais maintenant mes inquiétudes grandissent.

– Eh bien, voyez-vous ça : je me mouille jusqu'au cou pour vous et c'est là, toute votre reconnaissance.

– C'est cela ! Faites l'innocent. Vous savez pertinemment qu'on m'a volé mon grimoire !

– Qu'insinuez-vous... Monsieur ?

– J'affirme que vous êtes venu chez moi et que vous m'avez volé mon bouquin.

– Me dire une chose pareille ! Que voulez-vous que j'en fasse de votre livre ? Cette histoire de billes vous rend fou ! C'est comme votre boîte et la bille, je vais finir par croire que vous délirez, mon pauvre. »

Léoni, furieux, brandit le morceau de papier que nous avons placé dans l'entrée de derrière.

« Et ça, c'est quoi, d'après vous ?

– Oui, je reconnais mon écriture ! Et alors ?

– Eh bien, sachez... Monsieur, que je l'ai trouvé dans un endroit où vous êtes censé n'être jamais allé, et ça, comme par hasard, le jour où mon grimoire a disparu !

– Mais c'est n'importe quoi ! Mais c'est quoi ces sornettes ? D'ailleurs, j'en ai par-dessus la tête. Cette histoire de billes n'est que foutaise. Mais quelle idée j'ai eue de vous suivre !

– Vous n'allez pas vous en sortir ainsi, ce papier est la preuve de votre culpabilité. »

Le ton monte et les deux hommes en viennent aux mains. Dans une courte bagarre, le brigadier tombe à terre, se cognant le crâne contre la table. Le voyant inconscient, Léoni sort chercher l'un de ses collègues qui attendaient dans leur véhicule.

« Vous serez bien aimable de l'enlever de ma vue. Je ne veux plus jamais le voir chez moi. »

François est hilare et je suis obligé de le tirer dans le hall ayant peur qu'ils nous entendent.

Quelques minutes plus tard, le brigadier revient à lui alors que ses collègues arrivent.

Léoni est effondré, d'autant plus que Bobby demande que lui soit rendue la bille, précisant :

« De toute façon, je vais la rapporter à son propriétaire, cela m'évitera bien des ennuis. »

Et ils partent.

De retour à la maison, François manifeste sa joie. Selon lui, nous allons être tranquilles un bon moment.

Mon père qui rentre tardivement est contrarié, il nous fait savoir que la bille lui a été dérobée et il ajoute :

« Heureusement que le grimoire était dans un tiroir fermé à clé. Je suis désolé, François, je ne sais pas comment me faire pardonner.

– Eh bien ça... ce n'est pas un problème ! Car je me suis trompé de bille, ce n'était pas mon porte-bonheur.

– Ah bon ! J'étais persuadé que c'était ta bille ?

– Mon porte-bonheur c'est la jaune, celle que vous aviez confiée au capitaine. Et si nous devons retrouver la rouge, vu qu'elle ne nous aura pas porté chance, nous la donnerons à celui qui la rapportera. Ainsi, ils ne viendront plus la chercher.

– Tu crois !

– Oui, oui... j'aimerais bien, car en plus, j'ai le sentiment qu'elle me porte la poisse.

– Comme tu voudras, mais je ne te cache pas que j'ai du mal à te suivre. »

Mon père est soulagé, il retrouve le sourire et va embrasser François, lui confiant :

« Tu ne peux pas savoir comme je suis heureux, si j'avais été à l'origine de la disparition de ton porte-bonheur, j'aurais été très peiné. »

Soudain, on sonne à la porte. Notre surprise est grande en découvrant le brigadier Bobby, accompagné de deux de ses collègues :

« Monsieur Simon, je vous prie de m'excuser de vous déranger, mais cet après-midi par inadvertance j'ai... sans m'en rendre compte bien sûr... emporté machinalement une bille qui se trouvait sur votre bureau.

– Écoutez Brigadier, j'apprécie franchement votre honnêteté et voyez-vous... je vous l'offre. »

Le brigadier se demande si c'est du lard ou du cochon, comme dit l'un de mes copains.

« Je... je ne peux accepter.

– J'insiste, prenez là, cela me fait plaisir et n'en parlons plus. L'affaire est close. »

Tout penaud, le brigadier accepte la bille et demande :

« Dites, Monsieur Simon, je compte sur vous pour ne pas ébruiter cette histoire. Vous savez, je l'ai prise sans vraiment m'en rendre compte, machinalement.

– Puisque vous le dites ! Je vais éviter. Votre repentir me suffit. Restons-en là. »

À proximité, nous entendons la conversation et rions sous cape. Puis, une fois Bobby parti, mon père nous dit :

« Dommage qu'il n'ait pas gardé Léoni plus longtemps en garde à vue... De toute façon, je verrai cela demain, j'expliquerai tout cela à Bartholomé. Mais dis-moi François, pourquoi as-tu souhaité que je la lui donne ?

– Ainsi, si Léoni l'apprend, il se dépatouillera avec lui et pendant ce temps-là, nous sommes tranquilles. »

Le surlendemain, mon père reçoit la visite du capitaine qui lui apprend que le fameux brigadier est désormais sous surveillance. Il lui conseille également d'être très prudent dans cette affaire, car Léoni aurait des contacts en Égypte.

« Sachez qu'il fait partie d'une secte qui semble encore active. Une secte au passé trouble et que nos services croyaient éteinte. Nous avons découvert que ces contacts à l'étranger sont fichés au grand banditisme. Et ce qui m'ennuie, c'est que certains d'entre eux viennent d'arriver en France et que leurs mails soient codés. Nous les surveillons de très près et dès que nous en saurons davantage nous vous en aviserons. Mais en attendant, prudence !

– Vous m'inquiétez mon capitaine !

– Pour ma part, je dois bien vous l'avouer, je ne comprends pas grand-chose à cette histoire de billes. Mais, je crains que nous nous heurtions à une affaire très complexe. Je peux vous garantir que mon brigadier va parler, ça, vous pouvez me croire ! D'ailleurs, le procureur souhaite un complément d'enquête qui sera menée dans la plus grande discrétion afin d'éviter que Léoni n'apprenne quoi que ce soit.

– Ne me dites pas que cette enquête va reprendre, vous savez le bazar médiatique que cela avait provoqué.

– Non, rassurez-vous ! Nous enquêterons en toute confidentialité, car dans ce genre de situation, c'est la retenue qui paie. »

Nous n'avons pas appris grand-chose, ni en épiant Léoni ni en écoutant le capitaine. Rien qui puisse nous mettre sur la trace de notre diamant bleu. Si seulement il avait fait allusion à ce zigoto, comme il dit, nous aurions pu découvrir de qui il s'agissait et l'épier également.

CHAPITRE 12

Jusque-là, nous arrivions à maîtriser la situation, mais là...

Nous sommes à trois jours de notre rendez-vous avec Léonard. Voyant mon père tout sourire, j'en profite pour lui demander si nous ne pourrions pas aller le lundi de Pâques à l'anniversaire de ma copine Marion. Je le sens contrarié. Il refuse. Mais, avec bien du mal, je réussis à grappiller une heure, juste le temps nécessaire pour notre escapade ; à condition que nous soyons de retour à neuf heures trente au plus tard. C'est réglé : avec le décalage du temps, nous avons la journée du lundi pour aller chez Léonard. En revanche, il faudra bien gérer notre temps afin de rentrer précisément comme prévu.

Le jour J, nous prenons la direction du Clos Lucé. Non sans avoir soigneusement dissimulé nos billes dans cet arbre creux non loin de la cabane, afin d'éviter le risque de se les voir voler. Et une petite heure de marche plus tard, nous arrivons au Clos Lucé. Il y a peu de monde à l'intérieur.

Nous sommes annoncés auprès du Maître. Quelques instants après, Léonard arrive, accompagné de Pierre. Avec de grands sourires, ils nous accueillent gentiment, nous prévenant qu'ils ont une surprise pour nous : nous sommes en effet invités à assister à une course de chevaux qui se déroule non loin de Romorantin.

Romorantin ! Rien que ça ! C'est à plusieurs kilomètres et nous n'aurons jamais assez de temps. François, lui, paraît heureux. Cette ville lui rappelle un bon souvenir, il y est déjà allé avec sa mère et, justement, Luigi les accompagnait. Il se rappelle parfaitement cette course très renommée pour la région. Mais moi, je m'inquiète déjà, car notre temps est chronométré. Il ne s'agit pas d'être en retard à la maison.

« Tu vas voir, c'est une course extraordinaire. Des chevaux de trait tous plus beaux les uns que les autres, me dit François. »

Comme il me voit étonné, il ajoute :

« Ce sont des chevaux rustiques, comme des Percherons, des Comtois, des Poitevins. Ils sont vraiment magnifiques. C'est bien plus beau que les chevaux de course tout maigres que tu as l'habitude de voir ! »

Léonard nous invite à le suivre et nous passons dans la cuisine où un petit-déjeuner nous attend. Je fais la connaissance de Mathurine, sa cuisinière, qui se précipite sur les pots de confitures pour nous faire de belles tartines. L'émotion étant passée, François demande à Léonard s'il ne pourrait pas lui peindre un portrait de Luigi.

« J'ai mieux que ça mon petit François, j'ai une aquarelle de Luigi que j'ai réalisée un peu avant qu'il ne disparaisse. Je vais te la donner. »

Je suis content pour mon ami. Je sens que ça risque de bouger ; une piste sérieuse se profile. Mais alors que nous déjeunons, un homme somptueusement vêtu entre et se dirige vers Léonard qui s'incline avec déférence. Cet inconnu, très impressionnant, lui dit :

« Mon ami, je vois que vous êtes en famille ! Je souhaite vous entretenir d'une relation commune, je n'en ai que pour un instant. Suivez-moi. »

Les deux hommes passent dans la pièce contiguë. L'homme semble important au vu des luxueux habits qu'il porte. Étrangement, son visage ne m'est pas inconnu. J'essaie de comprendre d'où il a pu sortir, n'ayant pas entendu la cloche sonner ni vu la porte d'entrée s'ouvrir. François me chuchote : « C'est notre roi... François I^{er}. »

Les bras m'en tombent. Pour une surprise, c'en est une ! Soudain, le roi est à nouveau là et il nous interpelle.

« Lequel de vous se prénomme François ? »

François intimidé se lève et exécute une petite révérence. Le roi le fixe longuement.

« C'est bien mon garçon, tu peux t'asseoir. »

Puis, il se retourne et disparaît.

Alors que je suis attentif, je ne vois toujours pas la porte d'entrée s'ouvrir et pourtant le roi est bel et bien parti. Léonard revient seul et François lui demande :

« Pourquoi le roi m'a-t-il interpellé ? »

– Euh... eh bien... sans doute parce que tu te prénommés François comme lui.

– Vous croyez ! Moi je trouve ça curieux tout de même. »

Mais je ne peux m'empêcher de lui demander :

« Par où est-il passé ? La porte est restée fermée. »

Léonard sourit :

« Toi mon garçon... tu vois clair, mais ça c'est un secret... Hum, après tout, à vous deux, je peux bien le révéler. Mais cela doit rester entre nous. Il existe entre le château et ma demeure un passage dérobé, connu uniquement du roi et de moi-même. Ai-je satisfait à ta curiosité ? »

Intimidé, je lui réponds que oui. Il nous dit alors :

« Bon... ne perdons pas de temps, car nous avons beaucoup de route à faire. »

Nous nous retrouvons dans une calèche tirée par six chevaux, que François appelle un chariot à chevaux. L'inquiétude me gagne, car aujourd'hui tout est chronométré. Tout le long du trajet, qui d'après Léonard doit durer quatre heures, François est euphorique. Il se remémore tout haut les souvenirs qu'il garde de cette journée passée avec Luigi. Subitement, il dit à Léonard :

« À mon retour, il ne faudrait pas que j'oublie le portrait que vous m'avez promis. »

– Ne te tracasse pas, mon petit. Je n'oublierai pas de te le remettre. D'ailleurs, je suis ravi de t'en faire cadeau.

– Merci, c'est sympa !

– Sympa ? Que signifie ce mot ?

– Je voulais dire, c'est gentil ! C'est même très chouette, cela me fait grand plaisir ! »

Léonard souriant ajoute :

« J'en suis très heureux et j'étais certain de te faire plaisir en t'emmenant voir cette fête équestre. Je suis content de ne pas m'être trompé. Et toi, Garigue, j'ai réfléchi à notre conversation sur ce que tu appelles des ailes volantes. Peux-tu m'en dire davantage ? »

Je suis dans l'embarras total ne voulant pas modifier son futur. J'essaie de me souvenir de ce que j'ai lu de ses inventions. Avec bien des difficultés, je lui décris ses créations. Il m'écoute avec

étonnement. Il me fait même répéter à plusieurs reprises certains détails. Mais, je suis de plus en plus inquiet, je me demande si je ne suis pas en train de lui souffler des idées. De plus, cette carriole n'avance pas vite, même si la conversation est courtoise. Je suis content d'avoir pu apercevoir le roi et content aussi que François ait son portrait. La panique pourtant commence à me gagner, car j'apprends qu'il faut quatre heures de trajet pour nous rendre à Romorantin et qu'il en faudra autant pour le retour. Il sera impossible de rester plus de trois heures sur place, sinon nous risquons d'être en retard à la maison ! J'espère que le repas ne durera pas trop longtemps, car j'ai promis d'être à l'heure ! Puis, la conversation tourne à nouveau autour de la course. À les écouter, cette journée va être fantastique.

Le trajet n'en finit pas. Nous sommes constamment secoués comme des pruniers. Nous arrivons enfin en vue d'un parc abritant un grand château. Il était temps, car Léonard avide de mes explications aimerait que je lui donne une idée pour faire mouvoir les engrenages. Je ne sais plus trop quoi lui raconter.

De nombreuses diligences sont au pied du château, entourées d'une foule bruyante. Je ne reconnais plus François, il est excité comme une puce, il court partout. Il est vraiment heureux. Je suis moins à l'aise que lui, un peu tourmenté au milieu de cette foule dans laquelle je me sens totalement étranger.

Avec Léonard et Pierre, nous nous dirigeons vers de grands prés où sont parqués de nombreux chevaux. Léonard est salué par tous.

Je suis très surpris car les chevaux sont énormes, surtout leurs pattes larges et trapues. François a raison, tous plus beaux les uns que les autres. Ils ont de longs poils qui recouvrent presque entièrement leurs sabots. Je reconnais des Percherons bien sûr, mais il y a là bien d'autres races que je n'ai jamais vues. Cette course est en fait l'occasion d'une grande exposition, réunissant plusieurs centaines de chevaux, aussi rustiques que magnifiques. Des marchands semblent faire commerce de ces superbes montures. Leurs cavaliers les montent avec un simple sac de toile de jute et ne portent pas de tenue particulière. Au milieu des chevaux, François est très à l'aise, me faisant frissonner quand je le vois passer si près d'eux. Moi je reste un peu à l'écart. Léonard est assis dans l'herbe avec ses amis. Il prend des notes, à moins qu'il ne croque quelques attitudes de chevaux.

Et puis, je suis intrigué par un homme qui me dévisage. Il me semble l'avoir déjà vu. Mais impossible de me souvenir où j'ai pu le rencontrer.

Les chevaux sont à présent classés par catégories, certainement de poids. Plusieurs groupes sont déjà prêts et les spectateurs se mettent à libérer peu à peu le centre de cet immense champ. Très vite, des gens de ferme viennent placer de petits ballots de paille, délimitant le terrain en un immense cercle d'environ quatre cents mètres de diamètre. De nombreuses bousculades, des cris un peu partout et un premier groupe de chevaux prend place sur la ligne de départ.

Quelques minutes plus tard, c'est parti ! Ces chevaux qui paraissent empâtés prennent un départ spectaculaire et, dans des hurlements assourdissants, la course se déroule à très vive allure.

Ce premier groupe est constitué d'une bonne dizaine de participants, leur course est impressionnante. Ces animaux sont lourds et puissants. Le terrain un peu gras leur fait lever de grandes mottes d'herbe et de terre, offrant un spectacle magnifique. C'est ahurissant : on a l'impression que le sol tremble sur leur passage.

Je vois Pierre venir à moi, un trait de lumière traverse alors mon cerveau, je retrouve la mémoire. Je sais qui est l'homme qui me dévisageait tout à l'heure : c'est l'ignoble Michel qui s'était querellé avec lui au sujet du soi-disant trésor.

Lorsqu'il arrive à ma hauteur, d'un signe discret de tête je lui désigne Michel. Dès qu'il l'aperçoit, son visage s'assombrit.

« Cours vite rejoindre François ! Moi, je vais prévenir Léonard ! Rassure-moi immédiatement, François n'avait aucune bille sur lui ?

– Non, non ! J'en suis certain ! »

Et sans attendre, je cherche François dans cette foule tumultueuse. Je finis par l'apercevoir à l'autre bout du champ, parmi un groupe de chevaux prêts à partir. Je me précipite pour le rejoindre, lorsque j'aperçois une bousculade, cinq ou six hommes se jettent littéralement sur lui. Je crie. Mais j'ai beau crier de toutes mes forces, mais rien n'y fait. Ces bandits montent à cheval et quittent précipitamment la manifestation en enlevant François. Totalement paniqué, j'ai du mal à réaliser et à prendre une décision. J'aperçois alors Pierre s'élancer à leur poursuite, tandis que Léonard monte hâtivement dans un chariot à chevaux. Je suis trop loin pour qu'il m'entende et, malgré mes appels, il finit par disparaître également. Et moi je reste là, seul, dans cet endroit inconnu, dans un autre siècle que le mien, sans François et surtout sans bille. Un profond sentiment de désespoir m'envahit, il me sera impossible d'être à l'heure à la maison et j'ai perdu François !

Je quitte précipitamment l'enclos des chevaux, me dirigeant vers la sortie du château. J'emprunte le chemin de terre qui me semble être celui par lequel nous sommes arrivés. Tout en marchant à grandes enjambées, j'analyse toutes les options. Une chose est sûre, dans ce scénario catastrophe, je serai inévitablement en retard à la maison et je n'ose penser à la réaction de mes parents. Puis j'imagine avec horreur François qui viendrait à parler, les bandits lui fauchant les billes... Et moi, bloqué ici à tout jamais. Stupidement, je pleure à chaudes larmes, me sentant perdu et abandonné. Puis je me mets à courir.

Après deux heures de course folle contre la montre, haletant, hoquetant, tantôt accélérant, tantôt ralentissant pour reprendre mon souffle, complètement épuisé, je me rends compte que c'est impossible, jamais je n'arriverai avant la nuit. Je n'ai pas de montre bien sûr, mais je constate que le soleil décline légèrement, j'évalue qu'il est environ quatorze ou quinze heures.

Après trois heures supplémentaires à marcher, n'ayant plus la force de courir, harassé, exténué, j'aperçois au loin des cavaliers qui semblent se diriger vers Blois. Je leur adresse des signes désespérés, mais aucun d'eux ne s'arrête. Le « cheval-stop » n'a pas l'air de fonctionner à cette époque. Il est pourtant impératif que j'atteigne Blois avant la nuit afin de suivre la Loire jusqu'à Amboise. Cet itinéraire me rallonge, mais le fleuve est mon unique repère pour retrouver la cabane, car il n'y a aucune pancarte pour m'indiquer le chemin. Là, c'est sûr, je vais me faire disputer. Encore une heure de course sans m'arrêter et la nuit ne tardera pas à tomber. Je suis partagé entre la haine et l'affolement, car je ne suis pas certain de retrouver François. Dans le meilleur des cas, je ne pourrai rentrer à la maison qu'avec deux ou trois heures de retard, avec ou sans François. Dans quelle inquiétude vais-je mettre maman ! Dans quel borborygme me suis-je fourré ! Je rabâche inlassablement « c'est sûr, je vais me faire disputer ».

Je n'ai pourtant pas ménagé ma peine, voilà environ dix heures que je cours. J'ai pu boire un peu d'eau à une fontaine dans un petit village et chaparder quelques grappes de raisin dans une vigne. Plus j'approche de Blois, plus il fait sombre et plus je m'inquiète. Il doit me rester environ une petite demi-heure de marche pour atteindre la ville mais je ne ralentis pas le rythme.

Une demi-heure plus tard, une pluie fine commence à tomber, je vais être trempé. Je suis épuisé, à bout de souffle. Il ne manquait plus que la pluie pour couronner le tout. La totale !

Dans le lointain, j'aperçois quelques faibles lumières... Enfin, c'est Blois.

J'arrive face au pont que je ne traverse pas, prenant à gauche un petit chemin de terre qui longe le fleuve. Une heure de marche plus tard, le ciel étant couvert, la nuit sans lune étant noire, exténué et malgré une peur panique, je m'abrite au pied d'un gros arbre. Je me recroqueville et j'essaie de me reposer un instant afin de pouvoir réfléchir un peu.

Je ne vois pas à deux mètres, je suis paralysé par l'inquiétude, impossible de me remettre en chemin. Je décide de rester blotti ici jusqu'au petit matin, et c'est transi, avec les yeux pleins de larmes que je finis par m'endormir.

Au beau milieu de la nuit, le froid et l'humidité me réveillent. Pensant à François il m'est impossible de retrouver le sommeil.

Au petit matin, alors que je viens tout juste de me rendormir, je suis brutalement réveillé à coups de pied. Cinq hommes et une femme ricanent au-dessus de moi. Je crois comprendre que l'un d'eux me crie de me lever. Je suis tétanisé vu leur allure. On dirait des bandits de grand chemin, habillés de loques, sales, non rasés, édentés, c'est à celui qui sera le plus repoussant. Ils me font une peur bleue...

La femme essaie de me parler, mais à cause de son accent incompréhensible, je n'arrive pas à saisir le moindre mot. Elle finit par me cracher dessus. Comme je n'obtempère pas assez vite, l'un des hommes, un gros barbu au nez tout rouge, me redonne un violent coup de pied, là évidemment je comprends vite qu'il faut que je m'active à me lever ! Une fois debout, ils se remettent tous à rire aussi bêtement que méchamment. Les hommes ont tous des sortes de casquettes crasseuses, un tissu dégoûtant autour du cou, des chaussures éculées et des lambeaux de manteaux ou de blouses. Ils sont tellement répugnants qu'une soudaine frayeur s'empare de moi.

Ils essaient de discuter avec moi, mais même avec un gros effort de concentration je ne saisis absolument rien. Ils finissent par renoncer et me font signe de les précéder. Ils me font comprendre d'aller plus vite : ça, c'est facile à comprendre, un coup de pied suffit.

Après deux heures de marche, nous arrivons dans une immense ferme délabrée. L'odeur est insoutenable, ce n'est pas une cour, mais un immense tas de fumier où de nombreuses poules gratouillent et d'énormes truies, incroyablement sales, fouillent dans l'endroit le plus décomposé. Ces grosses bestioles peu ragoûtantes sont en liberté et cela m'effraie. Il n'y avait pourtant pas besoin d'en rajouter au tableau, et ce n'est pas pour me donner du baume au cœur. Les vaches que j'aperçois sont aussi d'une saleté repoussante, l'une d'elles venant d'être abattue est en train de se faire dépecer à même le sol. L'odeur des tripes encore fumantes m'est insupportable.

Je me retrouve dans le plus effroyable cauchemar et il m'est bien sûr impossible de me réveiller ! J'ai l'impression d'être tombé dans l'encrier de Victor Hugo qui se serait hasardé dans une ferme cauchemardesque moyenâgeuse.

Puis deux individus viennent vers nous. Ils sont encore plus crasseux, ayant du sang plein les mains et leurs vêtements. Une discussion vive s'engage entre tous, je ne la comprends que par bribes. Je finis par saisir que mes « kidnappeurs » veulent me placer chez ces paysans. Ils comptent apparemment m'échanger contre quelques pièces et également contre de quoi boire et

manger. Mais les paysans ne semblent pas d'accord, bien au contraire. Montrant agressivement leurs fourches, ils leur demandent de partir.

Je suis fou de rage ! Je crains le pire. En effet, plus le temps passe, plus François risque de craquer et d'avouer où se trouvent les billes. J'en pleure de colère et ces imbéciles pensent que c'est à cause d'eux.

Alors qu'ils se disputent pour un motif que j'ignore totalement, une idée me vient à l'esprit. J'essaie de leur faire comprendre que j'ai de l'or. Ils ne me laissent pas finir mon explication : à cause de mon accent, ils ne comprennent pas ce que j'essaie de leur expliquer. Agacé, le plus gros me donne un coup de poing sur l'épaule ce qui m'envoie valser trois mètres plus loin. Et cela les fait rire de plus belle ! Les voilà à présent pliés en deux. Ensuite, l'un de ces hommes horribles me saisit par les vêtements, déchirant au passage mon gilet et il me remet brutalement debout. Cette fois-ci, je panique vraiment, je suis tout tremblant, hébété, terrorisé et ils se régalaient de me voir ainsi, riant toujours comme de vrais ahuris.

Je me ressaisis, j'insiste à nouveau en articulant encore mieux, tant et si bien qu'ils finissent par comprendre le mot « or ». Ils dressent l'oreille et me font signe de répéter. En articulant lentement, je leur explique :

« Je suis ca/pa/ble de fai/re appa/raî/tre des pièces d'or ! Oui de l'or ! De l'OR. »

À ce moment-là, tous se taisent.

J'en profite pour redire que je peux avoir de l'or, beaucoup d'or, mais qu'il me faut mon matériel.

« De l'or ! De l'or, crie le plus stupide.

– La ferme ! lui ordonne le plus gros et certainement le plus méchant. Il me regarde avec hostilité et me prévient, en articulant à son tour très lentement :

– Tu as bien dit de l'or ? Si tu te joues de moi, tu vas le payer de ta vie ! Alors, explique-toi ! »

En parlant lentement, je suis capable de me faire comprendre. Je leur affirme qu'il est tout à fait possible de fabriquer de l'or, mais uniquement si j'ai en main mes billes magiques.

« C'est grâce à elles que je peux réussir ce phénomène.

– Tu ne te fous pas de moi ?

– Non ! Je vous en donnerai une quantité incroyable, à condition que vous m'emmeniez là où sont mes billes. »

Ils se concertent, se remettent à ricaner, puis le plus costaud me dit :

« Mon gars, allons chercher tes billes ! Mais si tu t'es foutu de moi, tu vas crever. T'as compris ? Allez en route ! »

Je ne suis pas particulièrement pleurnichard, mais l'histoire des billes, l'incertitude de retrouver François conjugue à la faim, à la fatigue et aux coups font que j'ai du mal à retenir mes larmes.

Après trois heures de marche, nous arrivons en vue de la cabane. Je ressens une véritable hantise, j'ai peur de ne pas trouver les billes. J'en ai des frissons dans le dos. J'espère que François n'a pas craqué, sinon je suis fichu.

Enfin, nous voilà devant l'arbre creux et François a tenu bon ! Les billes sont bien là. Il me les arrache des mains et il les regarde par transparence. Heureusement, le ciel est couvert et elles ne scintillent pas énormément.

Après un moment de réflexion, le bandit me les redonne.

« Maintenant, donne-moi des pièces d'or. Si tu n'y arrives pas : couic ! » menace-t-il, en faisant le geste de me trancher la gorge.

Le plus gros jette sa cape à terre et m'ordonne :

« Maintenant, dépêche-toi : remplis-la de pièces d'or ! »

Ayant enfin une bille dans chaque main, je leur demande de s'écarter, mais il faut avant tout que je me dévêtisse. Ils avaient déjà des têtes d'abrutis, mais sous l'effet de la surprise, ils restent bouche bée, on jurerait de vrais primates. En un clin d'œil, je suis en sous-vêtement sous cette pluie fine. Je tremble de tout mon corps, certainement à cause du froid et sans doute de la peur. Je ferme précipitamment les yeux afin de me concentrer uniquement sur la cabane de mon époque. Le plus méchant des bandits m'interpelle, me demandant de faire vite, me faisant perdre un peu le fil. Je lui mime un tas d'or et il se tait.

Sans perdre une minute, la peur au ventre, je me concentre sur mon objectif et je m'évapore.

Ah ! La tête que ces bandits sanguinaires ont dû faire lorsque j'ai disparu ! Oui, j'aurais bien aimé voir ça ! Je n'ai pas envie de rire, pourtant je ne peux y résister. Subitement, je m'immobilise. Je suis bien à côté de la cabane. C'est bien elle, ça, c'est sûr, mais je ne reconnais pas les alentours. Serais-je dans un tout autre siècle ? Je constate que tous les arbres sont morts et bien morts. Ils ne portent plus la moindre feuille et n'ont pour ainsi dire plus de branches. Curieusement, une herbe que je n'ai observée que sur les dunes en bordure de mer a poussé entre ces arbres dépouillés. Je regarde du côté de l'étang et je me rends compte, horrifié, qu'il est vide. J'y cours pour aller voir s'il y a encore de l'eau. Mais il n'y a plus que des herbes de la pampa, elles aussi séchées. Parce que je sais que ce type d'herbe n'aime pas l'eau, je comprends qu'il n'a pas dû pleuvoir depuis fort longtemps, sans doute depuis des dizaines d'années, voire, davantage. Et puis, chose surprenante, je crois apercevoir une écrevisse qui vient de se cacher sous un morceau de bois. Sans trop réfléchir, je souris et soulève délicatement ce bois... Horreur, ce n'est pas une écrevisse, mais un énorme scorpion ! Terrifié, je recule et retourne précipitamment vers la cabane regardant ce paysage moribond, en faisant attention où je marche, car je suis nu-pieds.

Pas un bruit, pas un souffle. L'air est sec, très chaud. Il est encore tôt, mais la chaleur est insoutenable. Je suis surpris d'entendre un bruit dans ce silence lugubre : un croassement ! Je distingue un corbeau qui vient vers moi et qui se pose sur un arbre. Étrangement, sa présence me rassure : il existe donc encore d'autres formes de vie que celle des scorpions. Il croasse très fort et saute de branche en branche, enfin... ce qu'il en reste. Ses cris attirent un autre corbeau, puis un autre, et encore un autre, et, en cinq minutes, il y en a une vingtaine, tout autour de moi, perchés assez haut dans les arbres et formant un cercle d'une cinquantaine de mètres de diamètre. J'active le pas pour m'abriter dans la cabane, mais je vois encore et encore des corbeaux arriver. Des milliers arrivent de toutes parts. Inquiétants, ils resserrent le cercle qui ne fait plus maintenant que vingt mètres de diamètre. Certains commencent à descendre à terre. Incroyable : je finis par comprendre qu'ils vont m'attaquer, sans doute n'ont-ils pas grand-chose à manger ! Il y a tant d'oiseaux, que certaines branches cassent sous leur poids. Leur craquement résonne dans ce silence sinistre et me donne le frisson. Le cercle se referme encore, il ne fait plus que dix mètres de diamètre. L'un des corbeaux tente de se poser sur ma tête. Dans un geste désespéré, je tournoie sur moi-même et j'en vois vraiment partout à présent. Tout mon horizon est noir de corbeaux. Je ne pense plus qu'à la cabane de mon époque et je serre ma bille. Ces horribles volatiles sont pratiquement sur moi.

Je pars en jetant un dernier regard sur l'apocalypse. Il était temps !

Heureusement, cette fois-ci je n'ai commis aucune erreur et je me retrouve effectivement non loin de notre cabane. J'ai la chair de poule, j'ai beaucoup de mal à me remettre de mes émotions. Je suis transi de peur, je tremble sans pouvoir m'arrêter. J'ouvre mes mains et la vision de mes

deux billes encore bien présentes me rassure. Je réalise à quel point il faut être attentif lorsqu'on veut s'en servir. Je prends conscience que la moindre erreur peut avoir des conséquences catastrophiques. J'ai du mal à analyser celle que j'ai pu commettre, mais il est évident que c'est la précipitation et l'énervement qui m'ont mis sur un mauvais chemin.

Je décide d'aller chez François, voulant arriver assez loin de sa maison pour éviter ces bandits. Je constate qu'ils ne sont plus là. Ils ont laissé mes vêtements qu'ils ont déchiquetés, lacérés, certainement de colère. Ils ont dû tout de même avoir la frousse, car ils sont partis.

En faisant attention à ce qu'il n'y ait personne dans les parages, je me dirige vers la cabane. Elle est vide. Cependant, comme chaque jour, la grand-mère de François est passée. Elle a apporté son potage et des fruits. J'ai tellement faim que j'avale d'un trait cette soupe infecte et froide, et pour une fois je la trouve presque bonne. Puis, en croquant dans une pomme, je réfléchis aux urgences. Il est clair que François est ma priorité. Mais comment le retrouver sans me faire prendre par ces horribles individus ?

Au moment de partir, une réflexion me vient à l'esprit : et si j'arrive aux côtés de François alors que ces hommes sont proches de lui ? Ils m'attraperont également ! J'hésite, j'ai peur, mais retrouver François est plus fort que tout. Tant pis, je décide de partir sans plus attendre. Je ferme les yeux, je pense fortement à lui et je serre mes billes. Immédiatement, le sol se dérobe sous moi. Je pars et réapparaît dans le noir complet. Décidément, aurais-je encore commis une erreur ? Nos billes sont-elles détraquées ? Dois-je repartir immédiatement pour la cabane ? Mais je préfère demander à voix basse :

« François, es-tu là ? »

Surpris, je l'entends me répondre :

« Oui, oui, je suis ici. Où es-tu ? »

J'en pleure presque. Dans le noir, nous nous cherchons à tâtons, et, lorsque je le trouve enfin, il me serre si fort dans ses bras qu'il me coupe la respiration. Il est tellement content qu'il crie sa joie. Je suis obligé de mettre ma main devant sa bouche pour le faire taire. À travers mes doigts, il me dit :

« J'étais certain que tu irais prendre les billes et que tu reviendrais me chercher.

– T'ont-ils fait du mal ?

– Je ne t'explique pas ! Le Michel s'est acharné sur moi. Je vais avoir de sacrés bleus sur le derrière ! Ils m'ont bastonné sans s'arrêter pendant cinq minutes, mais comme tu peux le constater, je n'ai pas craqué. Je ne leur ai pas dit que c'est toi qui avais les billes. Ils sont partis à ta recherche. Je devine son sourire dans le noir.

Nous partons et arrivons à la cabane. François sourit :

« Tu as dû trouver très bonne la soupe de ma grand-mère, puisqu'il n'en reste plus !

– Je suis désolé d'avoir tout mangé, mais je n'ai pu résister, mon estomac ne pouvait plus attendre !

– Ne te tracasse pas, tout va bien, tu m'as laissé des pommes !

– Assieds-toi et raconte-moi tout.

– Je ne peux pas m'asseoir, j'ai trop mal au derrière. »

Mais cela l'amuse et ensemble nous rions de bon cœur. Puis, nous redevenons sérieux et rapidement nous faisons le point. Le constat est amer : il n'est pas loin de onze heures et mes parents se font vraisemblablement un sang d'encre.

« À l'heure qu'il est, papa a déjà dû appeler Marion et découvert notre faux alibi.

– Ça, c'est évident. Comment allons-nous opérer ? De toute façon tout cela c'est de ma faute, j'assumerai.

– Tu rigoles ! Pas question ! Nous sommes dans la même barque. Réfléchissons plutôt à la meilleure solution. »

Quelles histoires vais-je encore devoir inventer ?

Ayant terminé la mise au point de notre alibi, nous décidons de rentrer à la maison, non sans faire une dernière répétition de la version que nous allons servir aux parents. Il faut rester solidaires, et dire exactement la même chose, même si l'on nous interroge séparément.

Notre excuse : nous avons voulu pêcher le sandre⁷ en Loire et nous nous sommes perdus sur le chemin du retour. Ce sera difficile à faire gober, mais nous n'avons trouvé que cette minable excuse. Nous peaufinons notre mensonge dans le détail : il faut nous mettre d'accord sur l'endroit exact où nous avons pêché, sur les gens que nous avons rencontrés et les touches que nous avons ratées, puisque nous revenons bredouilles !

« Si tu veux, je peux me dépêcher d'aller attraper un saumon en Loire.

– Tu rigoles, tu sais bien qu'il n'en existe plus des saumons dans le fleuve. J'imagine la tête de mon père avec ce genre d'alibi. »

Après avoir répété plusieurs fois, nous prenons la direction de la maison. Heureux d'arriver chez nous, nous traversons les bois en courant. Durant le trajet, François attire mon attention sur ce que j'ai pu dire à Léonard.

« J'aurais bien voulu te voir à ma place ! C'est lui qui m'interrogeait. Tu as remarqué, j'ai fait celui qui était incapable de comprendre comment faire mouvoir des engrenages.

– Oui, je sais ! Mais pourvu que tu n'en aies pas trop dit ! Car il ne faudrait pas avoir modifié le futur. »

En arrivant sur la route, nous tombons sur le véhicule du capitaine qui nous accoste avec un large sourire. Stupéfaits, nous l'entendons nous proposer :

« Ah vous voilà ! Eh bien, vos parents vont être contents ! Allez, montez les enfants, je vais vous raccompagner chez vous. »

Mince, ce n'était pas du tout au programme, il va falloir jouer serré.

En nous voyant arriver, ma mère soulagée nous embrasse à n'en plus finir, mais je vois dans le regard de mon père qu'il est extrêmement contrarié. Cependant, il s'abstient de nous faire la moindre remarque devant le capitaine. Ce dernier ayant été surpris des explications suite à l'affolement de mon père souhaite mener son enquête plus à fond. Il demande à ce nous passions chacun notre tour, dans le bureau pour un interrogatoire. Nous avons bien fait de tout prévoir, car ce tête-à-tête s'avère musclé !

Une fois sorti du bureau, le capitaine regarde mon père, dubitatif. Celui-ci hausse les épaules pour signifier son ignorance. Constatant qu'il se fait tard, le gendarme dit à mon père :

« Je ne suis absolument pas certain qu'ils nous disent la vérité, mais curieusement, ils tiennent tous deux le même discours... Alors, je pense que je vais en rester là pour aujourd'hui. Mais faites-moi confiance, je reviendrai. »

Et il quitte la maison.

7 Le sandre est un poisson carnassier originaire de Hongrie qui vit en eau douce. Il peut dépasser le mètre et peser jusqu'à 15 kg pour les plus gros d'entre eux.

CHAPITRE 13

Devant les difficultés à déchiffrer le grimoire, un petit coup de main serait le bienvenu. Mais comment s'y prendre pour en obtenir un ?

L'heure du déjeuner arrive enfin. Maman nous sert des pâtes au saumon que nous avalons d'un trait, tête baissée. Elle est si surprise de la rapidité avec laquelle nous ingurgitons notre repas, qu'elle ne peut s'empêcher de nous en faire la remarque.

Après nous être restaurés, mon père nous demande de passer à nouveau dans son bureau. Dur, dur, ce retour !

« Alors... ! Où étiez-vous ?

– Eh bien, c'est tout simple ! Nous étions allés chercher la bille de François.

– C'est tout simple... c'est tout simple ! Êtes-vous vraiment conscients du sang d'encre que nous nous sommes fait à votre sujet ? J'en ai par-dessus la tête de ces billes ! À partir de maintenant, je veux tout savoir. J'exige d'être averti de toute nouvelle initiative. Je vous avais déjà averti et je ne veux plus avoir à le répéter. Dorénavant, j'exige que vous m'informiez sur vos moindres agissements concernant cette recherche. Non ! Je participerai aussi à cette recherche. Est-ce assez clair ? »

Mon père est furieux et le rouge lui monte au visage. Je vois François paniquer et il finit par craquer :

« Je vais tout vous dire... ! »

Je suis consterné de l'entendre tout révéler, lui avouant sa véritable identité, lui expliquant dans les grandes lignes son mode de vie chez lui, précisant la façon dont on passe d'une époque à l'autre... Sous-estimant les réactions de mon père, il lui dévoile tout et tandis qu'il évoque les voyages dans le temps, je réalise que j'ai totalement oublié de lui raconter mon incursion cauchemardesque dans le futur.

Mon père me sort de mes songes, lorsqu'il déclare à François :

« J'apprécie beaucoup ta spontanéité ! Mais tu m'as plus ou moins déjà servi cette mixture. Remets les pieds sur terre mon petit et arrête de croire que tout cela est vrai, tu...

– Mais je vous assure... c'est vrai ! Je vous dis la vérité, s'insurge François.

– Comment ça ! Tu m'affirmes que tu peux réellement aller à l'époque de François I^{er}, répond-il narquois.

– Oui c'est ça, je vous le certifie !

– Mais c'est stupéfiant ! réplique-t-il goguenard. Eh bien... ! Eh bien, pour me prouver tes explications rocambolesques, tu peux donc m'emmener immédiatement chez toi. »

François sans se démonter, lui répond :

« Je voudrais bien, mais c'est impossible. Je vous explique : il y a déjà un bon moment, un homme a voulu me poursuivre pour me dérober ma bille. Il m'a touché la main, alors que je prenais mon départ, il portait une bague... Eh bien, il a eu le doigt coupé. »

Mon père ne sait visiblement plus que penser. Il se gratte la tête avant d'ajouter :

« Parce qu'il suffit de te toucher la main pour embarquer quelqu'un ? De toute façon, ce n'est pas un problème, je vais enlever ma bague et ma montre.

– Vous rigolez ! D'abord, vous allez avoir terriblement peur. Vous allez paniquer.

– Non ! Je ne rigole pas, comme tu dis ! De plus, tu es prié de surveiller ton langage !

– Mais papa, ce n'est pas possible. D'ailleurs, je sais que tu as une fausse dent. Comprend qu'en aucun cas cela pourra passer, rappelle-toi la maman de François.

– Quoi, la maman de François ! Que vient-elle faire dans cette histoire ?

– Eh bien, c'est en voulant passer... c'est lors du passage... qu'elle a été étranglée, car elle avait une cordelette autour du cou.

– Mais... mais...

– En revanche, lui dit François, nous pouvons vous promettre de tout vous raconter à chaque fois que nous reviendrons, sans vous cacher quoi que ce soit sur ce que nous découvrirons. Ainsi, comme vous le souhaitez, nous serons plus forts ensemble. »

Mon père s'énerve à nouveau, puis finit par se calmer. Il reste sceptique, mais...

« Allons à la cabane. Vous allez me montrer ça.

– Ce n'est pas utile d'aller là-bas, lui répond François. Regardez ! Nous pouvons partir d'où nous voulons, d'ici par exemple.

– Comment ça, d'ici ?

– Oui, je vous assure, vous allez voir !

– D'abord, montre-moi ta bille. »

François lui confie sa bille. Mon père la prend et la regarde un moment par transparence.

« Eh bien voilà ! C'est vrai qu'elle ressemble terriblement à celle qui est dessinée dans le grimoire. Si je comprends bien, c'est un diamant !

– Oui, lui dit François.

– Donc, avec cette bille, vous pouvez aller quatre siècles en arrière ? Vous n'êtes pas en train de vous payer ma tête par hasard ?

– Bien sûr que non ! Vous voulez voir ?

– Oh que oui... ! Je suis curieux de découvrir ça », répond-il moqueur.

Sans attendre, nous nous mettons en sous-vêtements. Mon père écarquille les yeux, ne comprenant pas ce que nous faisons. François me demande de lui tenir la main et prend sa bille.

Nous sommes debout face à son bureau et en une fraction de seconde : pschitt !

Mon père, effaré, fait le tour de son bureau et ne découvre que nos vêtements au sol. Il regarde sous son bureau : personne. Puis il retourne dans son fauteuil où il se laisse tomber de tout son poids.

« Ils ont dit vrai, alors. »

Nous restons chez François une demi-heure, durant laquelle j'en profite pour lui demander pourquoi il en a dit autant !

« Maintenant que mon père est informé, je ne suis pas sûr que nous ayons la même latitude pour venir chez toi !

– De toute façon, cela ne pouvait plus continuer ainsi, d'autant que ton père découvre peu à peu tous les pouvoirs de nos billes en lisant le grimoire !

– Oui, peut-être que tu as raison. C'est vrai, je n'étais pas fier de lui mentir sans cesse et de continuer à le prendre pour un idiot. Mais quand même, on aurait pu lui avouer les choses par étapes.

– Tu verras, tel que je commence à le connaître tout va bien se passer.

– Souhaitons que tu ne te trompes pas, mais il va finir par comprendre notre mensonge au sujet de ton père.

– Nous lui dirons qu'il est retourné au XVI^e siècle, ainsi il n'insistera pas, ne pouvant pas vérifier.

– Comme tu y vas ! Après tout, j'espère que tu as raison. »

Je profite de l'occasion pour lui raconter ma mésaventure dans le futur :

« J'ignore comment je m'y suis pris pour arriver à cette époque. J'ai bien échoué auprès de la cabane, ça, c'est sûr, mais dans le futur. Tu aurais vu ça, tous les arbres sont crevés.

– Cela m'est également arrivé avec ma mère. L'étang contenait alors encore un peu d'eau et les arbres avaient encore de rares feuilles. »

Et je lui explique tout, y compris l'attaque de corbeaux.

« Il aurait été bon d'y retourner afin de voir ça de plus près.

– Oh oui ! me dit François.

– Mais c'est impossible. Je ne sais pas comment j'ai fait pour y aller !

– Ça c'est fastoche. Pour être certains d'y retourner sans se gourer d'époque, il te suffira de bien cibler la cabane comme tu l'as vue, en y ajoutant le scorpion et, bien sûr, le paysage moribond que tu as découvert. Inutile d'ajouter les corbeaux, ça devrait marcher sans eux.

– Mais crois-moi, ils étaient pourtant bien présents ! Tu en fais quoi de ces horribles corneilles ? »

François éclate de rire :

« Nous irons en mode invisible. Tes corbeaux n'y verront que du feu. Tu piges ? »

Le temps passe et nous décidons de rentrer retrouver papa qui doit nous attendre dans son bureau !

Avant de repartir, François me dit :

« Ne parle surtout pas du différentiel du temps à ton père. Il ne semble pas que cela soit mentionné dans le grimoire. Cette précision se trouve dans les pages que nous avons enlevées. Nous disposerons ainsi de tout le temps dont nous aurons besoin pour voyager ailleurs. Autre chose : ne parlons que de ta bille et il ne faut surtout pas lui donner la mienne !

– Je te souhaite bien du plaisir, car maintenant que tu lui as tout raconté, il risque de la vouloir pour la mettre en sécurité. Car te laisser avec un tel diamant entre les mains, vu qu'il a compris la puissance de la bille, je crains que ce soit fichu.

– Tu parles, il se l'est fait piquer une fois par Bobby... enfin, on verra bien, mais je préfère partir chez moi, plutôt que de la lui donner. »

Notre retour dans son bureau le fait sursauter. Il a l'air hagard. La sueur perle sur son front. Il est dans un tel état d'énerverment que je m'attends au pire.

« Mais cette histoire est inouïe. Vous avez réellement disparu ! C'est pire que tout ce que j'avais pu envisager. Je suis bien obligé de vous croire, maintenant, mais c'est insensé. Comment vais-je annoncer cela à votre mère ?

– Vous n'êtes pas obligé de le lui dire. De plus, nous avons fait un pacte !

– N'exagérons rien, j'ai promis, c'est exact. Mais j'étais loin de m'attendre à une chose pareille, mon petit François.

– Un secret, c'est sacré. Tu es obligé de le respecter !

- Mais que crois-tu, Garigue. Je n'ai aucun secret vis-à-vis de ta mère.
- Oui, mais tu en as un avec nous.
- D'un autre côté, je risque de l'affoler, et de toute façon elle ne me croirait pas.
- C'est formidable papa, maintenant tu es avec nous pour rechercher le diamant bleu », lui dis-je en me jetant à son cou.

Il nous sert tous les deux dans ses bras en nous conseillant la prudence et nous confie :

« J'ai appris par le capitaine que Léoni a disparu de la circulation et qu'il ne pointe plus à la gendarmerie. Il va falloir être très prudents. Il m'a confirmé que Léoni faisait bien partie de cette secte redoutable.

– Il ne t'a pas dit si le brigadier avait toujours la bille ?

– Justement, c'est là qu'il faut être sur vos gardes, car soi-disant, on la lui aurait volée. Je ne serais pas surpris que ce soit notre loustic de Léoni. Je comprends mieux l'acharnement de cet homme pour ces billes. J'espère qu'il n' imagine pas que vous en avez une, sinon je ne vous dis pas les ennuis à venir. »

Le lendemain, pas de collègue : ce sont les vacances de printemps !

Mon père désire passer la matinée avec nous. Nous devons travailler ensemble à la quête de la bille bleue.

Nous passons un moment passionnant. Il a apporté le grimoire qui est ouvert sur son bureau, il prend quantité de notes et nous échangeons nos idées. Il est avide de tout savoir sur les différents aspects de cette affaire. Puis, il nous apprend qu'à travers la lecture du grimoire, il a découvert que ce livre est bien plus ancien qu'il le croyait. D'ailleurs, une date y est notée : l'an mil cent quarante-trois.

« Ah, ça alors ! dit François tout surpris.

– J'ai découvert également que certaines pages traduisent mot à mot un livre ancien de l'époque des premiers Égyptiens. De plus, un individu, peut-être celui qui a réécrit le bouquin, se rend souvent à la cabane, pensant que la présence de sa bille en ce lieu la rechargerait en énergie. Si cela se trouve, le Léoni de François ou le nôtre d'ailleurs, ayant lu cela, viendrait à la cabane pour charger en énergie une bille qu'il possède ?

– Ce serait dingue ! Ce qui voudrait dire que ce bouquin explique bien évidemment le passé, mais également, tout au moins pour celui qui l'a écrit, le futur ?

– Va donc savoir ! D'ailleurs, pour répondre à ton interrogation, pour moi il ne fait aucun doute que c'est un livre prémonitoire et c'est bien dommage qu'il y manque des pages. J'ai été très surpris d'y découvrir qu'il fait allusion à d'autres planètes habitées qui seraient en quelque sorte des planètes sœurs de notre Terre, mais faute d'avoir toutes les pages, je n'arrive pas à comprendre.

– Tu es sûr de toi ! D'autres planètes, dis-tu ?

– Oui, oui ! Mais revenons à ce qui nous occupe. Ayant saisi que vous n'appréciez pas ma présence à vos côtés lors de vos déplacements avec les billes, j'accepte la proposition de François.

– Oh, c'est chouette ! On va pouvoir gamberger tous les trois, et nous vous raconterons dans le détail nos déplacements avec Garigue, s'écrit François.

– Je pense que tu veux dire que nous allons réfléchir conjointement.

– Oui bien sûr ! Désolé.

– Aucun problème. Écoute-moi bien mon garçon. Ce livre a été écrit sur plusieurs siècles. J'ai cru comprendre que ce diamant aurait été placé sous une pierre qui bouge, qu'il nomme la "pierre mobile". Puisqu'il en est ainsi, il faudrait que vous alliez là-bas, afin de voir s'il n'y a pas

une pierre semblable autour de la maison. Une pierre qui bouge ou qui tourne, voire qui serait descellée... Et si c'est le cas, vérifiez que la bille ne se trouve pas dessous !

- Nous pouvons y aller sans aucun problème, mais à quelle époque fais-tu allusion ?
- Ça, mon petit, je l'ignore, mais ça ne coûte rien d'aller y jeter un œil.
- Alors, nous y allons quand ? demande François.
- Pourquoi pas maintenant ? Mais surtout, soyez prudents et pas plus de trente minutes. »

Et c'est avec un infini plaisir que nous acceptons notre première mission avec son aval. D'autant que nous disposons d'une demi-heure, soit une demi-journée chez François, bien plus qu'il n'en faut ! Nous pourrions ainsi voir sa grand-mère, par la même occasion.

Mon père insiste :

« Une demi-heure, maximum ! Pas une minute de plus ! Je vous attends assis ici, montre en main ! »

Comme la fois précédente, nous partons de son bureau et arrivons comme d'habitude sans aucun problème. Immédiatement, nous nous mettons à chercher cette fameuse « pierre mobile »... Et nous en trouvons effectivement une qui est creuse et étrangement proche des fondations. Cette pierre est assez lourde et après l'avoir déterrée nous essayons de la repositionner. Encore une surprise : elle correspond tout à fait à son emplacement d'origine auprès des fondations. La pierre ne recèle pas de bille, ni dessous ni à côté. En revanche, et c'est tout de même curieux, sa face inférieure est effectivement creuse. Elle pourrait aisément abriter une bille.

« Tu te rends compte, me dit François, ce bouquin dit vrai, car il existe bien une cavité et si la bille ne s'y trouve pas, c'est que nous nous sommes trompés d'époque.

– Tu as certainement raison. Quel dommage que cette bille bleue n'y soit pas. Je me voyais déjà la placer sous la boîte. »

À force de discuter, le moment de rentrer approche. À notre retour, mon père est une fois de plus abasourdi d'assister à notre réapparition. Il nous questionne fébrilement :

« Alors ? Qu'avez-vous trouvé ? »

Nous lui expliquons tout. Il nous demande de lui dessiner cette pierre. C'est François qui prend le crayon. Mon père n'en revient pas : son dessin correspond exactement à celui du grimoire.

Nous en concluons donc que c'est à un autre moment que la bille a été cachée sous cette pierre.

« D'après moi, cette bille aurait été placée avant l'époque de François. Il faudrait trouver l'astuce pour remonter le temps afin de vérifier.

– Alors ça, ce serait vachement bien, s'écrit François.

– Vas-tu faire attention à ta façon de parler, non d'une pipe ! Et pourquoi ce serait formidable ? demande mon père.

– Eh bien, si je peux remonter le temps par rapport à mon époque, je pourrais prévenir ma mère qu'elle va être attaquée.

– Ah oui, ta mère, je vois... ! Je vais finir par te comprendre mon petit. Nous allons en rester là pour aujourd'hui, il faut que je me replonge dans ce grimoire. »

Quel plaisir immense d'avoir mon père à nos côtés !

Dans la soirée, le capitaine de gendarmerie repasse à la maison pour saluer mon père. Il nous fait savoir que Léoni étant sur écoute, ils ont pu suivre une communication avec son épouse

alors qu'il se trouvait en Égypte. Il l'aurait informé du projet de venir chez nous afin de prendre une bille. Il aurait même fait allusion à une boîte et à un livre.

« Oui Monsieur Simon, comme j'ai déjà pu vous le révéler, il est convaincu que vos enfants lui ont dérobé ces objets.

– Mais je vous l'ai déjà dit, c'est absurde.

– Absurde ou pas, c'est ainsi ! Vos enfants sont adorables, ça c'est sûr, mais ils ont tendance à me prendre pour un imbécile, si vous voyez ce que je veux dire. »

Mon père prend un air étonné. Le capitaine lui recommande néanmoins :

« Évitez d'en faire autant. Venant des gamins, ça passe déjà difficilement, mais venant de vous, ce serait beaucoup moins acceptable. »

Mon père se défend, alors que nous, nous écoutons sans broncher.

« Je vous affirme ne pas comprendre ce que vous sous-entendez.

– Monsieur François Simon, j'ai visionné et analysé les films pris par les caméras installées dans votre cabane. Jamais, vous m'entendez... jamais, pas une fois je n'ai pu y voir vos enfants. Je sais, je sais ! Vous allez me dire que c'est normal, puisqu'ils ont été avisés, je suppose par vos soins, de la présence de ces caméras. Cependant ! Un jour, l'un d'eux s'en est approché d'un peu trop près et c'est son ombre que j'ai pu observer. L'ombre de votre fils Garigue qui est parfaitement reconnaissable...

– Et alors ? demande mon père.

– Et alors ! Eh bien, cette ombre a disparu en une fraction de seconde, Monsieur Simon. Elle ne s'est pas déplacée ou estompée, elle a vraiment disparu brutalement. Sachez aussi que les micros qui détectent le bruit le plus infime, afin d'actionner automatiquement les caméras, ont bien enregistré des bruits de pas. Mais dès la disparition de l'ombre : plus rien. Monsieur François Simon, il faut absolument que vous ayez confiance en moi, sinon je ne peux rien pour vous. »

Il marque une pause, semble hésiter, mais reprend :

« Il faut que je vous avoue quelque chose : je suis passionné par tout ce qui touche à l'irrationnel. J'ai même été missionné sur des affaires d'O.V.N.I.⁸ qui dans mes dossiers n'ont été que supercheries. Mais dans votre cas, j'ai la certitude qu'il se passe des choses étranges, dépassant ce que la science peut aujourd'hui expliquer. Laissez-moi travailler à vos côtés. Ce sera officieusement, je vous en donne ma parole d'officier.

– Je vais y réfléchir, dit mon père. De toute façon, je suis obligé de consulter les enfants...

– Monsieur Simon, voulez-vous arrêter cinq minutes ? Vos enfants ! Comme s'il fallait leur demander leur avis !

– Mais absolument, je tiens beaucoup à ce qu'ils gardent leur propre vision des choses et leur personnalité.

– Écoutez Simon, cette enquête est déjà bien compliquée. J'ai compris, par l'historien que Léoni avait engagé, qu'il souhaitait comprendre la vie d'un certain Simoni sous François Ier. Moi, j'en cherche un Simoni, depuis un bon moment, et je n'arrive pas à mettre la main dessus. Oui, un clochard nommé Simoni. Ça ne vous dit rien Simon. Je suppose que pour vous les enfants il en est de même... »

Nous ne bronchons pas. Heureusement, le capitaine prend congé, nous faisant savoir qu'il apprécierait de reprendre cette discussion.

Mon père, piqué au vif, se sent obligé de collaborer. Il est vraisemblable que nous avons été épiés à la terrasse du café lors de notre rencontre avec le pseudo-père de François.

8 Objet volant non identifié.

Une fois le capitaine parti, nous faisons un point sur la démarche du capitaine.

« Tu crois qu'il a tout découvert pour François ? »

– Je n'en sais trop rien. De toute évidence, il y a de fortes probabilités. D'après moi, le cafetier ou un client lui a tout raconté. Mais ce qui m'intrigue, c'est que Léoni cherchait un Simoni et que je me souviens, c'est ainsi que tu te nommais François ! »

Comme nous ne répliquons pas, il n'insiste pas. Pour le capitaine, ne pouvant guère faire autrement, nous décidons de lui faire confiance et évaluons ce que nous pouvons lui révéler. Nous sommes unanimes sur la question du grimoire ! Papa ajoute :

« Il faut le lui montrer et peut-être même le lui confier. »

– Vous croyez vraiment, demande François.

– Oui, car non seulement il pourra l'étudier et peut-être même suivre de nouvelles pistes, mais de plus, il aura ainsi la preuve de la culpabilité de son brigadier. »

Nous sommes d'accord. En revanche, nous ne lui dévoilerons pas que nous possédons une bille avec des pouvoirs, il le découvrira bien assez tôt.

Le lendemain, à la demande de mon père, le capitaine arrive chez nous et ne cache pas sa satisfaction en apprenant que nous lui faisons confiance.

« Vous ne regretterez pas de m'avoir à vos côtés. Je dois vous avouer que j'ai fait un peu de forcing, mais ce n'était en rien des menaces. De par ma position, il m'est possible d'obtenir certaines informations et analyses scientifiques qui peuvent s'avérer précieuses pour nous. »

Nous lui montrons quelques photocopies du grimoire et lui faisons parcourir quelques pages du livre original, en lui expliquant que nous l'avons trouvé caché près de la cabane. Le capitaine se met à sourire.

« Voilà donc le fameux bouquin que recherche avec tant acharnement Léoni ! Je ne suis pas convaincu qu'il l'ait vraiment perdu, mais enfin ! Pour vous prouver ma loyauté je ne vous demanderai pas comment vous vous l'êtes procuré ! » dit-il en continuant de le feuilleter. Puis avec un grand sourire, il ajoute :

« Ce livre est sans nul doute un élément capital. Il faut le cacher le mieux possible. »

– Souhaitez-vous consulter chez vous ces photocopies ? lui demande mon père.

– J'apprécie énormément votre confiance, cela va me permettre de l'étudier dans le détail. »

Enfin, il remarque les documents de la gendarmerie figurant en annexe, ayant ainsi la confirmation du mauvais rôle joué par son brigadier. Il relève les yeux et dit :

« Pour l'instant, je ne peux pas m'en servir contre lui sans compromettre notre secret, autrement je serais obligé de révéler d'où proviennent ces documents. »

CHAPITRE 14

Aller dans le passé c'est déjà extraordinaire, mais que va-t-il en être du futur ?

Le samedi matin, François me propose :

« Et si nous allions à l'époque où tu as été attaqué par les corbeaux, car je ne sais pas pourquoi mais j'ai comme le pressentiment qu'on pourrait bien y trouver quelque chose d'intéressant. Qu'en penses-tu ?

– Oh là, là ! J'apprehende beaucoup ! J'ai eu si peur ce jour-là. Et puis, ce n'est pas là-bas que nous trouverons ta bille.

– Pas si sûr. De toute façon ces billes sont indestructibles, donc forcément quelqu'un les possède aussi à cette époque.

– Tu as raison, je n'y avais pas songé. Ce serait formidable d'essayer de la trouver !

– Faisons déjà une petite visite, après nous verrons. Et pour les corbeaux, pas de problème mon petit gars ! Comme je t'ai dit, en mode invisible, aucun danger. »

Devant son insistance, j'accepte et c'est parti pour cette destination à haut risque, en mode invisible et avec un scorpion à l'esprit.

Curieusement, nous arrivons à cinquante mètres environ de l'endroit visé. Je recommande à François d'être très prudent, car dans les parages il y a à coup sûr un scorpion. Apercevant une très vieille planche, c'est avec beaucoup de précautions, à l'aide d'un morceau de bois mort, que nous la soulevons et ce n'est pas un scorpion qui s'y trouve... mais trois !

Dans l'urgence, nous décidons de quitter les lieux et courons vers la cabane. Son toit a presque entièrement disparu et il n'y a plus de fenêtre. Mais pas de doute possible, c'est bien elle. Je trouve curieux qu'elle existe encore.

Ne voyant aucun corbeau, nous partons vers la maison en traversant la forêt totalement morte. Un sentiment étrange m'envahit. François ressent la même chose. Nous sommes tous les deux hésitants. S'il n'y avait pas la curiosité de découvrir notre maison dans le futur, nous aurions rebroussé chemin. De toute façon, nous sommes presque arrivés, nous apercevons des constructions. Plus nous nous approchons, moins je reconnais l'endroit. Notre maison a été reconstruite et, aux alentours, de nombreuses autres bâtisses ont été édifiées, le tout dans un environnement lugubre, sans le moindre arbre vivant ni aucun brin d'herbe verte. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'une cinquantaine de maisons ont été construites au beau milieu de ce qu'était le grand étang situé en contrebas, prouvant qu'il y a bien longtemps que l'étang est à sec. Nous sommes obligés de constater qu'il ne pleut plus depuis de nombreuses années, vu l'absence de végétation. Il règne un silence de mort. Pas un souffle d'air, pas un insecte ni un

oiseau... pas même un corbeau ! Les étangs sont désespérément vides, y compris celui qui était équipé d'une arrivée d'eau, ce qui laisse à penser que même le forage est à sec depuis un moment. C'est comme si l'eau s'était évaporée de la planète. Nous arrivons dans notre ancienne cour : là, je ne reconnais pratiquement rien. Notre maison a été reconstruite. Mais comme les autres, elle n'a pratiquement plus de toiture, qui semblait d'ailleurs curieuse. En observant des fragments tombés sur le sol, je m'aperçois qu'il s'agit d'un matériau très léger et creux, à travers lequel devait circuler un liquide. Il est parcouru par de nombreux tuyaux et fils électriques. Une face est noire, l'autre est blanche. Je comprends rapidement qu'elles devaient pouvoir pivoter. Incroyable ! Suivant l'ensoleillement et la température, les habitants de ces maisons devaient exposer le côté blanc ou noir selon qu'ils désiraient repousser ou capter la chaleur. Toujours est-il que toutes ces toitures se sont écroulées, comme si un ouragan avait balayé la région. Les fenêtres aussi semblent avoir été emportées.

Dans la cour, il y a un drôle d'engin : on dirait une sorte de véhicule. À y regarder de plus près, on pourrait penser à un véhicule électromagnétique, car il n'y a pas de roue. Je distingue en effet une curieuse bobine à travers les tôles rouillées. Son bobinage étrange, au fil bizarre tressé d'une curieuse façon, n'est en rien du cuivre. Cette bobine volumineuse fait le tour du véhicule qui comporte deux sièges, similaires à ceux d'une voiture, mais il n'y a pas de volant. Cet engin est trop endommagé pour que l'on puisse comprendre comment il fonctionnait.

Dans la maison, seuls subsistent quelques morceaux d'objets, car les meubles semblent avoir été dévorés par les termites. Il ne reste bien souvent que les charnières et les serrures. Dans les chambres, tout a été depuis longtemps dévoré par des insectes ou des rongeurs. Rien d'intéressant à découvrir, hormis des ressorts oxydés, des vis et des clous témoignant de la présence de matelas et sommiers.

De retour dans la cuisine, nous voyons qu'il reste quelques bricoles qui devaient être des ustensiles de cuisine fabriqués dans un métal étrangement léger. Sur l'un des murs : un tableau. Ah non, c'est un calendrier tout abîmé, lui aussi fait dans une matière étrange. Il est illustré d'un véhicule sans roue, un peu comme celui se trouvant dans la cour, une sorte de camionnette, recouverte d'une publicité. Bien que le calendrier soit aux trois quarts effacé, nous pouvons lire 2996.

« Tu te rends compte, nous sommes en 2996 !

– Vu l'état de tout ce qui nous environne, tu peux ajouter au moins une centaine d'années, peut-être même beaucoup plus ! » me rétorque à juste titre mon ami.

Nous serions donc entrés dans le troisième millénaire ? Le troisième millénaire ! Quel choc et quel désastre !

Nous décidons de visiter l'une des maisons édifiées au beau milieu de l'ancien étang. Celle dans laquelle nous entrons est très grande, d'une surface d'environ mille mètres carrés. Il semble que tout y ait été déménagé, car nous ne trouvons aucun vestige, aucun reste de meubles ou objets, que de la poussière en grande quantité. Pour la première fois, je vois passer un petit rongeur, une sorte de hamster tout rose.

Dans le garage, c'est plus intéressant. Sous des bâches en lambeaux, malgré la solidité apparente de leur matériau, nous trouvons de curieux véhicules. Une véritable collection. Ils sont tous posés sur parpaings. Le premier est muni de quatre roues et grâce aux cales, on pourrait croire qu'elles sont gonflées. Nous retirons la bâche, soulevant un immense nuage de poussière. Ce véhicule est entièrement rongé, même la carrosserie qui était pourtant abritée est

perforée par la rouille. Les roues attirent mon attention. Elles sont bizarrement chaussées de pneus très larges. Avec un morceau de métal, j'essaie d'en déchirer le flanc. Je n'ai aucun mal à y parvenir, tant la matière est décomposée. Stupéfaction ! À l'intérieur, côte à côte, bien alignées, des milliers de petites bobines sont positionnées de façon à remplir la totalité du pneu. En regardant de plus près, il semble que lorsque la roue tourne, le poids du véhicule enfonce des milliers d'aimants permanents au cœur de ces curieuses bobines, qui, grâce à un ressort, les font remonter lorsque la roue tourne, libérant ainsi la pression. Pour équilibrer la roue, ils ont prévu qu'une masselotte⁹ agisse au cœur de la bobine, équilibrant les charges. C'est incroyable ! Il fallait y penser ! À chaque tour de roue, l'induction des bobines devait produire le courant nécessaire à la propulsion du véhicule... Car celui-ci n'est doté d'aucun moteur, excepté ceux qui se trouvent dans les essieux. On aperçoit juste un reste de batterie qui devait servir au démarrage. En revanche, il y a pas mal d'électronique qui devait modifier le courant produit.

Je suis heureux d'avoir pu voir un tel objet qui, vu son état, a au moins quatre ou cinq cents ans !

Tout à côté, un autre véhicule. Mais celui-ci a un moteur avec deux réservoirs, l'un en métal, l'autre en verre ceinturé de métal ; un peu comme un gros Thermos. Retournant à l'arrière, je vois un appareil étonnant, un gros cylindre en Inox sur lequel les deux arrivées de ces réservoirs sont raccordées. Il y a aussi, entre autres éléments, une énorme bobine qui enserme un appareil intermédiaire. Tout cela a l'air bien compliqué. Faisant à nouveau le tour, j'arrive à lire sur le réservoir le mot « glycérine » et il est noté « acide » sur l'autre. J'imagine qu'ils ont dû réussir à faire réagir ces deux éléments afin de créer une réaction en chaîne au cœur de ce curieux moteur rotatif.

« Quel dommage que papa ne puisse pas voir ça !

– Non ! me dit François, tu ne dois rien dire, car tu changerais le cours du temps. Chaque époque doit avoir sa technologie, on n'a pas le droit de les modifier. À eux de cogiter pour construire leur avenir. »

Sur le toit de cette troisième voiture, on distingue nettement des centaines de ce qui devait être des petits panneaux solaires de quatre centimètres de côté. Ils semblent contenir un liquide. De toute évidence, c'est un véhicule électrique doté d'un petit moteur à chaque roue, mais sans batterie. François m'en désigne un autre. Celui-là a un drôle de moteur. On dirait que toutes ses pièces sont en Inox. Le véhicule est rongé par la rouille, sauf son moteur qui est comme neuf. Curieusement, il n'a pas de réservoir. À moins que... si, François le découvre : il est minuscule, au maximum d'une capacité de cinq litres. Le pot d'échappement qui sort du moteur finit sa course dans ce réservoir, pour ensuite retourner au moteur. Autour de ce réservoir, qui paraît très épais, se trouvent de curieux composants électriques et beaucoup d'électronique. J'ai le sentiment qu'ils ont réussi à craquer¹⁰ l'eau... Oui, ce doit être un moteur à eau. Réussir à produire en boucle de l'hydrogène et de l'oxygène à partir de l'eau, quel rêve ! C'est stupéfiant !

Nous arrêtons la visite de cet immense garage faute de temps, pourtant il nous reste bien d'autres véhicules à découvrir, mais ce n'est pas bien grave, nous reviendrons.

L'idée me vient de faire un essai de recherche de la bille bleue, avec l'aide des nôtres. C'est François qui en fait la demande et, chose surprenante, il se déplace à quelques mètres et arrive auprès de notre ancienne maison, pratiquement sous la fenêtre de ma chambre. Avec un bout de

9 Une masselotte est une petite masse d'un système mécanique agissant par inertie, par gravité ou par force centrifuge. Elle est souvent ajoutée à un organe en mouvement pour l'équilibrer.

10 Craquer l'eau : opération qui consiste à produire deux gaz (hydrogène et oxygène) pouvant réagir entre eux de manière hautement explosive.

bois, nous grattons dans ce petit massif et... nous trouvons une belle bille bleue. Mais ce n'est qu'une bille de verre. Si cela se trouve, c'était l'une de nos billes. Nous ne sommes pas franchement déçus, ça aurait été trop beau.

Ayant promis de saluer la grand-mère de François, nous rentrons. En quelques secondes, nous nous retrouvons chez lui. Sa grand-mère est là, fidèle au rendez-vous. Après de grandes embrassades, nous avons obligation de goûter sa soupe...

Malgré toutes nos péripéties, nous avons encore un peu de temps. Comme d'habitude, nous nous asseyons sous le gros chêne qui fait de l'ombre à la cabane.

« C'est tout de même formidable ces balades, je comprends que ton père souhaite nous suivre. Tu sais, un jour ma mère m'a emmené dans le futur, en l'an 2400 ou 2500, je ne sais pas trop, justement pour constater l'évolution de notre environnement tout proche, m'explique François.

– En 2500 ! Et c'était comment ?

– Je ne sais pas pourquoi ma mère avait choisi cette époque, mais la nature était déjà très détériorée.

– Tu avais remarqué ces drôles de véhicules sans roues ?

– Non, à cette époque je n'y suis allé qu'une seule fois. C'était juste avant que maman ne soit mortellement blessée. Ce jour-là, il pleuvait, les gouttes étaient énormes et serrées, ma mère n'avait jamais vu une chose pareille. Devant la cabane, il y avait bien dix centimètres d'eau et, curieusement, les arbres n'avaient déjà que très peu de feuilles. L'étang avait débordé, l'inondation était totale. Je me souviens, maman m'avait dit : "Mon fils, regarde-moi ça, ils ont tout détraqué. Tu découvres le déluge ».

Il me vient une idée.

« Si tu te souviens suffisamment d'un détail particulier, peux-tu m'emmener à cette époque ? J'aimerais bien me rendre compte par moi-même.

– Aucun problème. »

Il se lève, me prend la main, ferme les yeux et, en un instant... nous partons.

C'est sous une pluie battante que nous arrivons. Les gouttes tombent dru. Devant la cabane nous avons de l'eau jusqu'aux chevilles. En tout cas, si ce n'est pas le déluge, ça lui ressemble beaucoup. Nous avons du mal à mettre le nez dehors tellement il pleut. Nous ne pouvons pas distinguer l'étang, ce n'est qu'une immense étendue d'eau et les arbres sont presque morts. Nous décidons d'aller voir notre maison malgré cette pluie diluvienne. Nous empruntons la large allée bordée de grands arbres pour éviter de nous perdre. Nous marchons ainsi dix minutes sous cette pluie torrentielle et, lorsque nous sortons du bois, nous nous rendons compte que le chemin descend, et nous avons maintenant de l'eau jusqu'aux genoux. Lorsque nous commençons à apercevoir notre maison, l'eau recouvre nos cuisses. Nous la distinguons mal à travers l'épais rideau de pluie. Nous approchons encore, mais ayant à présent de l'eau à la hauteur du nombril, nous estimons en avoir assez vu.

Puis nous la voyons. La maison est sous l'eau, la toiture ne dépasse que d'un mètre, ce qui veut dire que les maisons du grand étang sont sous l'eau. Tout est inondé.

Conscients qu'il est inutile de rester plus longtemps, nous rentrons directement chez François.

Nous discutons un moment, le temps de nous sécher. Je suis effondré d'avoir assisté à ce spectacle de désolation. En regardant François, qui est dans le même état que moi, je lui dis :

« Ils ont fini par tout bousiller. Je n'ai jamais vu une pluie pareille.

– Ça, c'est sûr. J'ai même cru qu'il allait me pousser des écailles, me dit François en pouffant de rire.

– Arrête un peu, c’est sérieux. Il doit pleuvoir très rarement vu les arbres morts, mais lorsque ça tombe, ce sont des trombes d’eau. »

Il m’explique que sa mère l’avait pressenti et qu’elle avait prévu que nous nous rencontrerions dans quelques années, afin de tout faire pour sauver notre si belle planète. Pourvu qu’il ne soit pas trop tard.

« Tu as raison, pourvu que tout ne soit pas déjà totalement dérégulé ? »

Malgré le temps passé à nous sécher, nos vêtements sont encore humides et l’heure de rentrer est proche.

Nous arrivons dans ma chambre et tombons nez à nez avec mon père qui nous demande :

« D’où venez-vous pour être mouillés comme ça ? »

– Oh ce n’est rien, nous sommes allés chez François et il pleuvait.

– Qu’êtes-vous donc allés y faire ?

– Rien, juste vérifier autour de la pierre creuse si nous ne trouvons pas la bille.

– Et alors ?

– Nous sommes bredouilles. »

Alors que nous bavardons sur notre découverte, le portable de mon père se met à sonner. C’est justement le capitaine qui souhaite nous rencontrer. Mon père l’invite à passer à la maison, et, en l’attendant, je lui demande son avis sur mon idée d’adhérer à une association écologique. Surpris, il désire en savoir davantage :

« Pourquoi voudrais-tu que je t’inscrive à un mouvement écologiste ? »

Hypocritement, je lui réponds :

« Pour rien de particulier. Je voudrais juste... comme tout un chacun... je me préoccupe de la nature.

– Oui d’accord, mais pourquoi ça te prend subitement ?

– Tu sais, à entendre les informations sur le réchauffement de la planète, il est difficile de rester insensible ! »

Je suis vraiment étonné de sa réponse. Peut-être est-ce parce qu’il travaille dans un laboratoire et qu’il manipule quantité de produits chimiques qu’il me répond :

« Tous les mouvements écolos actuels sont cangrénés par la politique et ils se moquent bien de la véritable écologie. Ce n’est que de l’écologie de parade – une écologie alibi, en quelque sorte. »

J’essaie de lui prouver le contraire, voulant jouer les défenseurs des baleines, mais il me coupe :

« Tu peux en parler des baleines ! Bientôt, il n’y aura plus de poissons, plus de crevettes, donc par la force des choses, plus de baleines. Il est facile de verser une larme sur ce bel animal, mais le mal est plus profond. La pêche intensive, la pollution, le réchauffement des eaux, voilà les véritables problèmes.

– Raison de plus pour faire quelque chose, dit François !

– Vous avez raison, mes enfants, un jour viendra où l’écologie sera une priorité planétaire. Et à ce moment-là, ce ne sera plus ces marionnettes écolos politisées ridicules et inefficaces qui tiendront le devant de la scène, mais de véritables scientifiques, qualifiés et responsables, qui sauront imposer les mesures obligatoires au respect de la planète, et pour tous les États.

« Même si tous les écolos actuels ne sont pas sincères ou mal informés, ils ont au moins le mérite d’éveiller les esprits, dis-je.

– Pas forcément, car on inculque alors aux gens une fausse écologie. Les choses sont plus complexes. La machine infernale est en route et bien souvent les dégâts causés ne se voient pas

encore. C'est vrai que les carburants fossiles¹¹ ne sont pas inépuisables et qu'ils sont responsables de l'effet de serre et le problème est très important. Et je pense que... »

L'arrivée du capitaine nous oblige à interrompre cette intéressante conversation.

Nous sommes obligés d'interrompre cette intéressante conversation, le capitaine venant d'arriver.

Il a le sourire.

« J'ai trouvé dans le grimoire un fait digne d'intérêt ! J'ai cru comprendre qu'un dénommé Alphonse Léoni – pas l'Alfred de notre siècle, mais celui du XVI^e siècle – eh bien, ce Léoni-là pensait recharger l'énergie de sa bille aux abords de la cabane, sous une pierre qui bouge.

– Oui... j'avais pu le lire également, lui dit mon père. D'ailleurs, les enfants ont tout ratissé et croyez-moi, si elle y avait séjourné un jour, Léoni ou votre brigadier l'aurait trouvée.

– Oui, vous avez raison, mais c'est extraordinaire ! Je trouve cela cocasse : j'ai l'impression de mener une enquête sous François I^{er} ! » dit-il.

Bartholomé discute un bon moment avec mon père sur cet Alfred Léoni dont il n'a plus de trace. Puis, très satisfait de sa visite, il nous fait savoir qu'il allait encore éplucher le grimoire.

Une fois le capitaine parti, ayant à l'esprit notre escapade en l'an 3000, j'essaie de rebondir sur notre discussion écologique.

« Tu sais papa, si nous ne faisons rien, la planète va se réchauffer et ça va détraquer le climat. Qui nous dit qu'il continuera à pleuvoir ? Même que les arbres risquent de crever ! »

Mais à l'évidence, il souhaite écourter l'entretien, sans doute agacé par la venue du capitaine. Il ajoute avant de me tourner le dos :

« Aujourd'hui être écolo pur et dur, je dis bien pur et dur, c'est un peu sombrer dans le ridicule. Il va falloir attendre, comme je vous l'ai dit, que de véritables associations apolitiques d'hommes et de femmes responsables, de véritables écologistes honnêtes et surtout qualifiés, reprennent le flambeau. Ce jour-là, l'écologie aura du sens ! »

Puis à quelques mètres de moi, il se retourne et ajoute :

« De toute façon, notre pauvre planète est bien malade, le mal qui la ronge est l'accroissement démographique galopant. Imaginez un peu, la quantité de déchets et de pollutions dans cinquante ans, dans cent ans, dans deux cents ans... Tu imagines ce que va devoir supporter notre bonne vieille terre ! Hein ? Tu imagines ? En cent ans, avec seulement cinq cents millions de réels consommateurs, nous l'avons pour ainsi dire pillée, polluée et détruite. Tu entends bien en cent ans seulement ! Imagine, dans cent nouvelles années, lorsqu'un milliard et demi de consommateurs l'auront saccagée... Mais je crois que tu as tout de même raison, il faut faire quelque chose, il faut s'engager, je vais y réfléchir à ta demande. »

François l'interpelle :

« Évidemment, du fait que vous travaillez dans les produits chimiques, ça vous est difficile de concevoir l'écologie.

– Mais que me racontes-tu là ! Tu te rends compte de ce que tu viens de me dire. Bien sûr, je travaille dans un laboratoire, évidemment que nos molécules sont de synthèse, pour certaines tirées pour partie des produits chimiques, mais il y a également des produits naturels.

– Ah, vous voyez bien !

11 Carburants fossiles : Pétrole, gaz naturel, charbon. À la vitesse actuelle de leur utilisation, les réserves seront épuisées en moins de 200 ans, soit environ 1 million de fois plus vite que ce que la nature a mis pour les constituer.

– Non, je ne vois rien ! Il y a des produits chimiques indispensables et d'autres à proscrire. Certains soignent des millions de gens, d'autres, c'est exact, en détruisent bien davantage. Mais ne mélangeons pas tout !

– D'accord, mais rien ne vaut le naturel ! insiste François.

– Pas obligatoirement, avec des produits bio, la planète mourrait de faim, ne pouvant en produire assez. C'est pour cela qu'il ne faut pas rêver et bien garder les pieds sur terre. De plus, regardez, le plus grand réservoir de produit chimique sur terre est naturel, c'est la mer avec le sel marin, ce sont des milliards de tonnes de chlorure de sodium. Et de cette composition chimique naturelle, des milliers d'autres produits ont vu le jour, sans lesquels rien sur terre aujourd'hui ne serait possible. Il en est de même pour le soufre, les oxydes et les exemples ne manquent pas. »

Un peu déstabilisés, nous n'insistons pas. Pourtant, notre bonne vieille planète a bien besoin que l'on s'occupe d'elle.

Ma mère, véritable écolo et complètement passionnée par la cause des baleines et des bébés phoques, est d'accord sur tout ce que je lui explique. Mais plus je discute avec elle, plus je me rends compte que mon père a raison, la situation est bien plus grave. Cela ne se limite pas à ce qui est visible.

À l'heure du dîner, ce sont les informations et, comme par hasard : température trop élevée ici, trop froide là et trop humide ailleurs... Enfin, tout est déréglé. Me voyant songeur, mon père finit par éteindre le téléviseur. C'est bien dommage. Très gentiment, il me dit :

« Garigue, ne crois surtout pas que je m'intéresse peu à l'évolution de la planète. Au contraire, je suis très inquiet de notre avenir. Je suis terrifié par l'après-pétrole qui est tout proche, idem pour le gaz naturel, mais je vois les choses autrement. Quelque part, nous nous rejoignons. »

Et il m'explique ses inquiétudes. Jamais je n'aurais pu penser qu'il se posait autant de questions. Il me développe ce qu'il a en tête :

« Pour moi, le plus gros danger, c'est vrai, c'est la pollution. Un jour, c'est certain, on verra se raréfier l'eau potable dans de nombreuses régions du monde. Il y aura vraisemblablement des conflits importants pour la posséder. »

Tilt !

« Dis-moi François, lorsque nous étions allés au bord de la Loire et que tu avais trouvé l'eau si sale, l'avais-tu comparée avec celle de ton époque ?

– Oui bien sûr ! Et croyez-moi, ça fait un choc !

– Là, je comprends mieux que tu aies été à la recherche de saumons ! Je peux te garantir que j'aimerais beaucoup faire un tour chez toi afin de découvrir tout ça, je vous envie les enfants. »

Et il ajoute :

« Te rends-tu compte, les déchets vont plus que doubler d'ici à la prochaine décennie. Imaginez dans ces déchets les mutations de bactéries et de virus qui peuvent nuire à l'homme. Mais voyez-vous, ma plus grande crainte, c'est la mutation de virus, passant d'un animal à l'autre qui finirait par contaminer l'homme. Imaginez un peu, rien qu'en Bretagne, ces concentrations importantes d'élevages où se côtoient des millions de porcs et de poulets. Rien que ça, c'est un véritable baril de poudre. »

Je l'écoute avec beaucoup de plaisir. Quel dommage que je ne puisse pas lui dire ce que j'ai découvert ! Mais j'ai acquis la certitude qu'un jour prochain, nous pourrions en parler librement et d'une façon constructive.

Alors que je croyais en avoir terminé avec l'écologie, François lui dit :

« Eh bien moi, je vous dis qu'il y a urgence, car un jour, par erreur, je me suis retrouvé dans le futur, certainement au troisième millénaire.

– Que me racontes-tu là encore ?

– Tout simplement la vérité ! Votre forêt était morte, les étangs étaient vides, même qu'il y avait une cinquantaine de bicoques en ruine dans le grand étang. Il n'y avait même plus une bestiole, à part des scorpions.

– Mon petit, arrête. Tu me donnes la chair de poule.

– Vous comprenez maintenant pourquoi Garigue voudrait faire quelque chose vis-à-vis de l'écologie.

– Tu es gentil, mon petit François, je sais que tu as beaucoup d'imagination, mais il est inutile de donner de tels arguments à Garigue pour le motiver. Nous sommes tous d'accord qu'il faut faire quelque chose. »

Mon père n'a pas franchement cru François. Dommage ! De toute façon, c'est aussi bien, car je pense qu'il faut le préparer doucement, je suis convaincu qu'un jour nous l'emmènerons, si toutefois, il accepte de retirer sa dent sur pivot.

CHAPITRE 15

Luigi est la seule piste sérieuse qu'il nous reste. Sera-t-elle plus fructueuse ?

François a décidé d'essayer de trouver Luigi coûte que coûte, c'est son dernier espoir. Mais pour cela, il doit obtenir ce portrait dont lui a parlé Léonard.

En début d'après-midi, nous profitons de ce mercredi pour aller lui rendre visite. Nous sommes accueillis avec des embrassades exubérantes, puis l'instant des excuses arrive. Il culpabilise encore de m'avoir laissé sur place et plus je minimise l'événement, plus il se fait des reproches. Puis il nous invite à passer à table où Mathurine, très prévenante, ajoute deux assiettes. Mathurine nous sert un plat incroyablement bon, des pâtisseries farcies au fromage de chèvre. Mais notre estomac se souvient parfaitement que nous venons, chez nous, de déjeuner. Aussi, il nous est bien difficile d'apprécier ces délices. Au milieu du repas, François en profite pour demander à notre hôte le portrait de Luigi.

Léonard s'absente un instant pour revenir avec un dessin, crayonné de noir et peint de quelques couleurs, qu'il remet à François.

« Oh, merci, c'est magnifique. Voyez-vous, maintenant que je le regarde, tout me revient, je suis certain de pouvoir... »

– Cela me fait bien plaisir de te voir si content. Si seulement cette esquisse provoquait le déclic pour le faire revenir. »

Ayant appris qu'Alfonse Léoni est reparti pour Florence¹², Léonard nous confie ses inquiétudes :

« Ce qui me tracasse, c'est qu'il aurait proféré des menaces envers une personne se trouvant justement là-bas.

– Vous ne pensez pas qu'il veuille s'en prendre à Luigi ? demande François.

– Cette idée m'a traversé l'esprit, mais je suis un peu rassuré, car j'ai appris que le roi a missionné une dizaine de personnes afin de le surveiller et comprendre ce qu'il manigance. »

Ces révélations ont attristé François qui est plus déterminé que jamais, c'est certain qu'avec ce dessin notre voyage est programmé !

Je ne me suis pas trompé. Avec son sourire qui fait que rien ne peut lui être refusé, il me dit :

« Garigue, je crois que samedi, je vais partir pour Florence. Je vais y aller seul et si je ne reviens pas, toi et ta bille, tu essaieras de venir me secourir, cela minimisera les risques.

– Je ne suis pas d'accord, je pense qu'on est plus forts à deux. En plus, il est préférable d'y aller en mode invisible. Les deux billes sont donc indispensables. »

¹² Florence (en italien : Firenze) se situe en Italie. Capitale de la région de Toscane, elle fut le berceau de la Renaissance italienne et de nombreuses œuvres d'art célèbres.

Il insiste, mais je lui tiens tête :

« Tu te vois seul en Italie ? Et en plus en sous-vêtements, ne parlant pas un mot d'italien ! »

François n'est pas contrariant, il dit oui pour tout, mais je sais qu'au dernier moment il est capable de faire tout autrement, si bien que j'angoisse déjà.

Il veut arriver avant Léoni. Après réflexion, nous décidons donc de partir mercredi après-midi ; ça nous laisse tout de même deux journées... Mais il va falloir sécher le football, le judo et... se débrouiller pour que les parents ne le sachent pas.

Et à peine sortis de table, nous partons pour essayer de retrouver Luigi. Nous emportons des pommes pour les manger le long du trajet, j'en profite pour faire une farce à François en lui donnant un coing. Comme vêtements, nous étreignons un short en lin doté de poches et également des tee-shirts en coton. Ainsi, nous devrions passer un peu plus inaperçus.

Au moment du départ, François contemple le dessin que Léonard lui a offert afin de le mémoriser le mieux possible. C'est en tremblant que je tiens François et il s'en rend compte.

« Ne me dis pas que tu as la trouille ? Tu trembles de partout.

– À être franc, je dois bien te l'avouer, je balise un peu.

– Si cela peut te rassurer, moi aussi. »

Notre voyage, qui d'habitude me semble si rapide, me paraît cette fois-ci... une fraction de seconde plus long. Nous arrivons sur de la paille humide, dans un endroit sombre et insolite qui ressemble à une cave. Non, on dirait plutôt une geôle. François a certainement visé juste. La pièce, voûtée, est éclairée par un minuscule soupirail de vingt centimètres de côté obstrué par deux barreaux. Il règne une odeur insupportable. François demande timidement :

« Luigi ? »

Une forme, au ras du sol, que nous venons à peine d'apercevoir et que nous avions prise pour de la paille jaillit d'un bond. Pourvu que ce soit bien Luigi ! Dans la pénombre, nous distinguons un homme débraillé. Seule sa tête est éclairée par la faible lumière que laisse passer le soupirail. Son visage émacié est mangé par une immense barbe hirsute et par des cheveux hérissés mêlés à des brins de paille. L'homme a du mal à se tenir debout et j'entends un bruit de métal. À l'évidence, il est enchaîné. Et nous ne pourrions jamais apporter une scie à métaux.

Ne nous voyant pas, il se met à parler en italien et, comme il commence à s'énerver, François intervertit les billes afin de redevenir visible. Lorsqu'il le voit, il marque un temps d'arrêt. Puis lui tendant les bras et levant les yeux au ciel, il lui dit en bafouillant :

« FRANÇOIS ! Oh, merci mon Dieu ! Vous m'avez enfin entendu ! »

Des larmes lui viennent aux yeux et il se précipite vers François, mais ses chaînes entravent son élan et il trébuche. François s'approche. L'homme se relève et le serre très fort contre sa poitrine. Avec ses deux mains, il écarte ses cheveux pour les jeter en arrière, souhaitant probablement être plus présentable. Il se frotte les yeux, n'arrivant pas sans doute à croire ce qu'il voit. J'aperçois son œil humide qui s'est ravivé, il sourit.

Je suis un peu troublé, car je me sens de trop. Luigi semble avoir repris des forces et dans un français difficilement compréhensible, il dit :

« Mais comment as-tu réussi pareil exploit ? Donne-moi vite des nouvelles de ta maman ! »

Un silence angoissant s'installe. Luigi finit par comprendre.

« Ne me dis pas que ta mère est malade ?

– C'est pire que cela, maman nous a quittés il y a déjà de nombreux mois. »

Il serre François encore plus fortement et je vois des larmes couler sur ses joues.

« C'est un véritable drame. Et dire que je n'étais pas à ses côtés pour la protéger. Que s'est-il passé ?

– Quelqu'un a voulu lui dérober l'une de ses billes ! Voulant fuir en changeant de siècle, elle a oublié de retirer sa cordelette qu'elle avait autour de son cou. Je l'ai découverte trop tard : elle avait succombé. Je n'ai rien pu faire.

– Tout cela est ma faute, jamais je n'aurais dû lui confier ces billes. Mais qui a pu lui faire une chose pareille ?

– Je ne sais pas comment vous dire cela, mais de toute façon il faut que vous le sachiez ! C'est mon père qui est à l'origine de cet acte odieux.

– Malheur ! Malédiction... ! Et les billes, tu les as au moins ?

– J'en ai deux sur les trois. La bleue lui a été volée.

– Catastrophe ! Où crois-tu que se trouve cette bille ?

– Mon père l'a donnée à un être répugnant, un dénommé Alphonse Léoni.

– Ah ! Le monstre. Il a réussi. Il faut que tu m'aides à sortir d'ici au plus vite, afin de la lui reprendre. Depuis quand, cette bille lui a-t-elle été dérobée ?

– Environ deux ans !

– Eh bien, elle a perdu tous ses pouvoirs puisqu'elle n'est plus en contact avec les tiennes depuis plus de sept mois. C'est une chance, car il aurait pu s'en servir pour abuser et triturer certains esprits. Il ne peut donc pas nous faire de mal ni voyager dans le temps. »

Subitement, Luigi m'aperçoit :

« Incroyable, je vois que vous avez réussi ! Quel bonheur ! Garigue, mon petit, approche.

– Mais... ! Vous me connaissez ?

– Bien sûr mon garçon, je te connais même très bien.

– Comment est-ce possible ? Je ne vous ai jamais vu !

– Les enfants, je vais tout vous expliquer. Mais je vous en supplie ne me regardez pas avec cet air. Je suis dans un tel état de saleté que j'ai honte de moi. Sans parler de l'odeur de cet endroit ; ils ne nettoient les lieux que tous les trois mois, et encore ! Même à un animal nuisible, l'on prêterait plus d'attention. »

Il nous prie de nous asseoir à ses côtés. L'odeur est tellement insupportable que je tire au cœur toutes les cinq minutes. C'est avec bien du mal que j'écoute cet homme fatigué qui semble malade. D'une voix faible, il veut nous expliquer comment il me connaît et là, je n'en reviens pas !

« C'est très simple : c'est ta mère, François, qui, un jour, a eu une vision. Elle a donc manié les billes selon ce qu'elle avait pu voir dans son esprit et, sans le savoir, elle est arrivée chez toi, Garigue. Lorsqu'elle est revenue, elle m'a dit avoir été troublée en te voyant. Tu étais pour elle comme un signal. Elle a souhaité y retourner et m'y a emmené. J'ignorais à cette époque que nos billes avaient un tel pouvoir. C'est à la suite de cela que nous avons compris comment voyager dans le temps. Enfin, pour nous, uniquement dans le futur. Et pour toi, Garigue, par contact de tes mains avec celles de François, tu as pu le suivre et ainsi bondir dans le passé. J'étais pourtant persuadé que c'était impossible, mais ta présence ici prouve le contraire. Nous sommes revenus bien souvent te voir, car ta mère, mon petit François, s'était mis dans la tête que tu deviendrais un ami de Garigue. Il faut que tu saches François qu'il est arrivé à ta mère de m'emmener le voir dormir. Oui, je l'accompagnais pour qu'il ne lui arrive rien. Garigue, je te connais comme ma poche et je peux même te décrire ta chambre. Je suis heureux que le rêve de ta mère, mon petit François, se soit exaucé, cela atténue mon chagrin.

– Ça alors ! Mais j'ignorais que vous étiez allés voir Garigue ! dit François dans un sursaut. »

C'est surprenant ; j'avais bien aperçu François et sa maman rôder chez nous, mais pas lui. Mais je n'ai pas le temps de m'attarder : pour moi, la priorité est ailleurs. C'est pourquoi je lui demande :

« Comment allons-nous faire pour vous sortir de là ? »

Luigi, regardant ses chaînes, répond calmement :

« Aujourd'hui malheureusement, nous ne pouvons rien faire, car je suis enchaîné. Le geôlier doit venir dans trois jours m'apporter de l'eau et des croûtons de pain. Nous pourrions à ce moment-là en profiter pour lui prendre les clefs. Pouvez-vous revenir dans trois jours ?

– Nous serons samedi. Impeccable ! Nous pourrions être là sans aucun problème, lui dit François.

– Les enfants, vous allez donc gentiment rentrer et revenir dans trois jours. »

Je m'aperçois, contre toute attente, avoir gardé sur moi ma pomme que j'avais mise dans la poche de mon short. Je la sors délicatement, car, vu les circonstances, cette pomme est inespérée. Heureux de ma trouvaille, je la tends à Luigi qui, sans trop se faire prier, la dévore, le trognon y compris. François, qui ignore que c'est un coing qu'il a dans la poche, le sort et le tend à Luigi qui, bien sûr, l'accepte et le met de côté pour le manger plus tard. Je pousse un ouf de soulagement, mais je ne sais pas comment je vais pouvoir lui expliquer qu'il a en main un coing, dur comme du bois. Heureusement d'ailleurs que la pénombre l'empêche de découvrir le pot aux roses. De toute façon, je le lui dirai en partant. Mais, de peur que les gardiens ne la trouvent, il commence à mordre dedans. Aïe, aïe, aïe !

« Ouille ! Cette pomme est dure comme du bois.

– Je suis désolé. J'ai dû me tromper et donner à François un coing.

– Un coing ? Cru, c'est immangeable. »

Il éclate de rire. Puis, plus détendu, il reprend la conversation :

« Les enfants, il faut absolument réussir mon évasion, car nous devons impérativement reprendre la bille à ce monstre.

– Je suis d'accord car, avec les trois billes, il faut essayer de faire revenir maman !

– François, c'est impossible. Ces billes ont des pouvoirs immenses, certes, mais pas celui-là !

– Si, si ! En remontant le temps avec précision, juste avant qu'elle soit attaquée ! Alors là nous pourrions la protéger. »

Luigi reste pensif un long moment et, après bien des hésitations, lui dit :

« Cela me semble improbable ! Mais tu as raison, je n'y avais pas songé, même si cela risque d'être très difficile, il faut tout tenter. Pour que nous puissions aller dans le passé, il faudrait faire comme Garigue a fait. Toucher une personne qui pénètre justement dans le passé. Il faut y réfléchir.

– Vous allez voir... ! Moi j'en suis certain, nous allons réussir, ajoute François.

– Y croire mon petit, c'est quatre-vingts pour cent du chemin parcouru. Oui, mes enfants, nous allons y parvenir. Il faut rentrer maintenant et, si vous le pouvez, revenir dans trois jours. D'ici là, j'aurai étudié une stratégie pour m'emparer des clefs. Surtout, ne prenez aucun risque, revenez exactement comme vous êtes venus, en mode invisible. Mon geôlier passe en fin de matinée : ce qui serait parfait, c'est que vous arriviez avant son passage. »

Puis il embrasse François longuement :

« Je suis heureux. Je vais pouvoir enfin faire de bons rêves, car je le sens, ce diamant bleu est tout proche. À samedi matin, les enfants. Tâchez d'être ici de bonne heure », nous dit Luigi.

Juste avant de le quitter, je lui demande :

« Ne croyez-vous pas qu'il serait bon de prévenir Léonard de votre situation ? Il pourrait alors envoyer ses hommes pour vous délivrer.

– Non... surtout pas, ne courons pas deux lièvres à la fois. Je redoute qu'il y ait une fuite, ce qui serait dramatique. Tenons-nous-en à ce que nous avons prévu !

– Dites-moi Luigi, c'est quoi votre nom ? Lui demande François.

– Mon nom complet est Luigi De Baccocchi De Piombino. Allez, ne perdez pas de temps. Au revoir les enfants et à samedi sans faute. »

Sans encombre, nous rentrons à la maison. Nous ne nous sommes absentés que quelques minutes.

François est tout content, il rayonne, il me serre dans ses bras. Il a la certitude que nous allons réussir à sortir Luigi de sa prison. Mais surtout, il a maintenant la conviction qu'il va finir par trouver le diamant bleu.

Nous préparons notre expédition de samedi en pensant que la matinée devrait suffire. Quoique, et si le geôlier ne passait pas en fin de matinée ? Quel dommage que nous ne puissions pas emporter une scie à métaux ! Mais, puisque les pommes passent, il va falloir en emmener le plus possible pour en donner à Luigi et, si nous tardons, nous en aurons certainement besoin nous aussi.

Lors du dîner, je demande à mon père :

« Dis-moi papa, comme tu as lu une partie du grimoire, est-ce que le nom de Luigi De Baccocchi De Piombino te dit quelque chose ?

– Ah oui, je me souviens. Il avait été missionné par le roi François I^{er} afin de lutter contre cette secte abominable.

– Avait-il réussi ?

– Là, tu me poses une colle ! Franchement, je ne m'en souviens pas. »

Dans notre chambre, nous cogitons sur notre expédition en Italie.

« C'est dommage que ton père n'ait pas su nous dire si Luigi avait réussi, j'aurais peut-être un peu moins mal aux tripes.

– Tu vas voir, je sens la victoire, nous allons préparer cela aux petits oignons, comme dit maman.

– Nous n'avons pas le droit de nous gourer, il faut réussir !

– Le problème principal, c'est de nous emparer des clefs ?

– Moi, je pense qu'il faudrait nous séparer, l'un avec Luigi, l'autre dans le couloir afin de voir ce qui s'y passe. Mais surtout, tous les deux en mode invisible et lorsque le geôlier mettra la clef dans la serrure, nous l'attaquerons, m'explique François.

– Oui, tu as raison, cela lui donnera une peur bleue et il devrait se sauver en laissant les clefs.

Cela le fait rire, il imagine la peur panique du geôlier. Nous sommes enthousiastes à l'idée de notre prochaine mission, car nous sommes convaincus de pouvoir ramener Luigi samedi prochain et alors, à nous le diamant bleu !

Enfin, le grand jour arrive. Nous avons une provision de pommes et la permission de passer la journée aux bords des étangs. Ma mère nous a préparé un véritable repas froid que nous avons caché dans notre arbre creux avant de partir pour Florence.

Même démarche, en ciblant la geôle nous arrivons sans problème dans la cellule. Mais stupéfaction : la porte est ouverte et le sol en terre battue a été balayé. Plus de paille, mais

surtout, plus de Luigi ! L'inquiétude, puis la panique nous gagnent. Déconfits, nous nous regardons, jusqu'à ce que je dise à François :

« Nous sommes arrivés trop tard ! À tous les coups, il y a du Léoni là-dessous. Que fait-on maintenant ? »

– Il faut le chercher ! Mais réfléchissons à la façon de procéder. On ne peut pas emporter les billes, car nous risquons d'arriver parmi quantité de gens qui les remarqueraient. Il est évident qu'il ne doit pas être seul.

– Il faut les cacher dans un endroit sécurisé où nous pourrions les reprendre sans aucune difficulté.

– Tu as raison, il est impossible de les laisser dans cette cellule, car si par malheur la porte se retrouve fermée à clef sans Luigi, il nous sera impossible de les reprendre et nous serons piégés !

– Oui, je propose que l'un de nous deux aille reconnaître les lieux et que l'autre attende ici.

– Je ne suis pas franchement d'accord. Je trouve que le risque est trop grand, m'expose François.

– Tu as une meilleure idée ?

– Non, pas pour l'instant, je finis par penser que tu as raison.

– Alors OK ! C'est moi qui pars le premier en reconnaissance. »

Les pommes que nous avons apportées sont bien passées et nous les dissimulons dans un coin sombre de la pièce. Puis j'emprunte, seul, ce long couloir au bout duquel se trouve un escalier qui débouche sur une immense cour intérieure, entièrement pavée, avec au centre un très joli bassin. Je compte sept entrées avec des portes pleines qui semblent très lourdes et un immense porche fermé d'une porte à double battant donnant certainement sur une rue. Je remarque qu'il y a quatre étages et une trentaine de fenêtres. J'imagine avec angoisse le nombre impressionnant de pièces qui doivent s'y trouver. J'ignore par quelle entrée commencer, si bien que je décide de retourner voir François pour lui expliquer la situation et qu'il vienne avec moi. La cour étant déserte, je pense qu'il est possible de cacher les billes dans l'un des massifs de fleurs. Lorsque je reviens, François me dit :

« Tu as la frousse ? »

– Je ne te cache pas que je suis inquiet, je ne sais pas trop où nous allons mettre les pieds.

– Eh bien, je dois te l'avouer, pour moi c'est plus que cela ! Nous irons donc ensemble, nous serons plus forts à deux. »

Nous repartons pour cette mission à haut risque. Pendant que je fais le guet, François cache les billes, me montrant bien où elles se trouvent. Puis nous partons, toujours en mode invisible. Ouvrant la première porte qui n'est pas fermée à clef, nous entrons, l'odeur est désagréable. Nous voilà dans une sorte de tannerie où l'on fabrique des objets en cuir¹³. Il y a des sacs en cours de réalisation. Nous fouillons partout, mais ne trouvons rien d'autre que des peaux, du petit matériel et des sacs non terminés. Il semble qu'il y ait une quinzaine de postes de travail dans cette pièce. Tout est en désordre comme s'il s'agissait d'un atelier désaffecté.

Il nous faut une bonne heure pour visiter toutes les pièces et les recoins, mais à part des objets en cuir, pas de trace de Luigi. Déçus et nos estomacs réclamant du ravitaillement, nous décidons de retourner dans la cellule pour prendre quelques pommes, sans oublier de reprendre au passage nos billes cachées dans le massif. Subitement, nous entendons du bruit et des bavardages en italien. Les voix semblent se rapprocher. Heureusement que nous sommes

13 Florence est depuis toujours l'une des villes phares d'Italie pour le travail du cuir où la tradition est toujours ancrée de nos jours.

invisibles. Inquiets, nous nous plaçons dans l'un des angles et nous dissimulons nos billes sous un peu de terre. Il était temps, deux hommes arrivent portant chacun une botte de paille dans chaque main.

CHAPITRE 16

Être si près de cette bille, mais pourvu que nous n'arrivions pas trop tard.

Ils jettent la paille au milieu de la geôle, puis s'en vont. Nous en profitons pour les suivre et, curieusement, ils empruntent la première porte. J'avoue ne pas comprendre, mais nous les suivons de près. Avec stupeur, nous découvrons qu'il y a une trappe sous un tapis. Puis nous trouvons un escalier qui ressemble à une échelle de meunier. François veut descendre pour les suivre, mais je le retiens, car il me semble les entendre remonter.

« Vite, il faut rapidement retourner dans la geôle de Luigi et s'il n'a pas les chaînes, nous l'enlevons.

– Oui, tu as sacrément raison. Allez, on file ! »

Je conviens du plan d'attaque avec François :

« Si Luigi n'a pas encore les fers, tu actionnes les billes, moi je vous touche tous les deux et nous partons. »

Nous attendons encore un peu et, effectivement, ils ramènent Luigi... Nous les entendons arriver, mais surtout j'entends le bruit des fers. Pas de chance, il est enchaîné aux chevilles et aux poignets. Il nous est donc impossible de l'enlever, d'autant plus que les geôliers sont trois à présent. Mais, curieusement, ils ne l'attachent pas au mur et repartent.

Nous finissons par comprendre : c'est tout simplement pour qu'il puisse étaler sa paille. Nous voyons Luigi former sa litière. Il ne nous a pas vus. François intervertit alors ses billes et lui dit bonjour.

Il se relève avec ardeur, se précipite sur lui en le serrant fortement dans ses bras et m'en fait tout autant.

« Luigi souhaitez-vous une pomme ?

– Bien volontiers, je dois avouer que j'ai une faim de loup. Mais au moins, ce n'est pas un de tes coings ?

– Rassurez-vous, nous n'avons que des pommes. »

Nous lui montrons qu'il y en a plusieurs, cela le fait sourire. Il paraît plus propre. En fin de compte, c'était l'une des quelques toilettes annuelles pour sa cellule, comme pour lui. En revanche, il porte toujours ses vêtements souillés et déchiquetés. À croire qu'il a pris son bain tout habillé. Ses cheveux mouillés sont comme gominés et sa barbe a été taillée. Visiblement, il a usé du savon, car sa peau, plus blanche, a perdu de son bronzage artificiel. À peine a-t-il avalé sa pomme que la discussion démarre. Nous avons le sentiment qu'il attendait notre retour pour pouvoir parler :

« François, mon petit, j'ai bien réfléchi. Il me faut t'avouer un grand secret. Je ne sais pas trop comment t'annoncer cela, mais tu dois savoir...

– Eh bien, je vous écoute !

– Tu l'ignores peut-être, mais j'ai bien connu ta maman.

– Je le sais. Je m'en souviens même très bien.

– Bon d'accord ! Mais... mais, je ne sais pas comment t'avouer cela.

– Vous me semblez bien troublé !

– Il y a de quoi ! Mais... mais je ne sais pas comment te le dire... Enfin... euh... eh bien, ton père est au service de Léoni.

– Ça, malheureusement... je le sais déjà aussi.

– Ah bon ! Alors, tu sais aussi que c'est lui qui a aidé Léoni pour me faire enfermer ici.

– Ah non ! Je pige maintenant plein de choses.

– Essaie de mieux parler mon petit ! Vois-tu, j'ai bien réfléchi à ce que tu m'as dit l'autre jour. Tu as parfaitement raison, avec la bille bleue, nous pourrions certainement faire un saut dans le passé afin de protéger ta mère. Ce qui serait encore mieux, ce serait de trouver cette bille noire qui, mise en place sur la boîte, aurait la force du Graal¹⁴. Crois-moi François, je viens grâce à toi de retrouver la force de me battre, moi qui croyais que tout était fini. Sache que je suis très fier de toi et je sais que, grâce à vous, nous allons pouvoir barrer la route à ce maudit Alphonse Léoni et l'empêcher de trouver la force maléfique. »

Luigi s'interrompt, car on entend des individus arriver et il semble qu'il y ait plusieurs personnes. J'enrage, car nous n'avons pas eu le temps de réfléchir à la façon dont nous pourrions nous emparer des clefs. Rapidement, François nous rend invisibles et Luigi fait semblant d'étaler sa paille.

Quatre personnes arrivent d'un pas décidé. Malgré la pénombre, je découvre, horrifié, la silhouette de Léoni, accompagné des trois individus qui m'avaient poursuivi. Léoni reste dans l'encadrement de la porte et dit :

« Tu es encore vivant, cochonnerie ? J'aime te savoir à croupir ici ! Sache que tu vas bientôt avoir de la visite, je vais pouvoir t'amener le gamin et son imbécile de père. Oui, je leur ai tendu un piège et je suis certain de les tenir très prochainement. »

Luigi se relève, lui fait face pour répondre :

« Cela m'étonnerait beaucoup, le petit est bien trop malin. »

Léoni d'un ton méprisant, lui dit :

« Nous avons remarqué que, le soir, il vient manger la soupe de la vieille ! Tu vois de qui je veux parler ?

– Non, je ne vois pas, mais vu votre sourire abject, je m'attends au pire.

– Ah oui, j'oubliais ! Tu dois savoir que la mère du même a disparu, c'est sa grand-mère qui fait la tambouille.

– Mais vous êtes un monstre, un envoyé de Satan.

– Très certainement et j'en suis fier ! De plus, pour Julien, j'ai bon espoir de le prendre et il va me le payer de s'être moqué de moi en disparaissant avec mon or sans avoir respecté notre accord.

– Mais vous êtes monstrueux, même sadique.

14 Graal : dans la tradition médiévale, le Graal est une mystérieuse coupe sacrée, objet de la quête des chevaliers de la Table ronde dont il a été dit qu'elle a contenu le sang du Christ d'où parfois son nom de Saint Graal.

– Très certainement, j'en jubile à l'avance ! Tu es bien placé pour savoir qu'ici personne ne vous dérangera. Et puis, j'imagine le tableau : vous deux ici, si près l'un de l'autre ! Lequel des deux bouffera l'autre ? Je veux vous voir tous crever à petit feu. Et à moi la puissance avec tes billes. Le moutard cherche toujours sa bille ? Et bien, regarde, elle ne me quitte jamais ! »

Léoni sort alors la bille bleue de l'une de ses poches et, malgré le peu de luminosité des lieux, elle se met à briller légèrement. Avec un rire arrogant, il fait refermer la porte en crachant sur Luigi au travers des barreaux. Et il ajoute :

« J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, j'ai remarqué que tu avais un peu grossi ces derniers temps. Pour t'aider dans ton régime, j'ai donné ordre de diviser par deux les croûtons de pain. Allez, adieu. »

Nous sommes restés là, impuissants, à regarder la bille que nous recherchions avec tant d'énergie depuis si longtemps.

François en tremble de rage. Nous savons enfin où elle se trouve, mais il est évident qu'il nous sera difficile de la lui prendre, surtout s'il la garde toujours sur lui. Nous décidons de suivre ces bandits, mais je n'ai qu'une idée en tête : cette nuit, nous pourrons certainement lui faire les poches !

François nous fait passer de l'autre côté de la grille et avant de partir à leur poursuite, nous confions les billes à Luigi.

C'est en courant que nous rattrapons Léoni qui quitte ce long couloir pour arriver dans l'immense cour où il retrouve d'autres acolytes. Curieusement, ils empruntent la deuxième porte. Cela nous paraît invraisemblable, car cet atelier ne nous a semblé en rien habitable.

Il n'est pas difficile de les suivre, car ils ne referment même pas leurs portes. C'est aussi bien, ainsi nous risquons moins de nous faire remarquer.

Lorsque nous arrivons aux abords de la grande salle, nous sommes surpris de voir qu'ils ont poussé une armoire qui cache un passage. À croire que l'endroit est truffé de cachettes. Comme ces six individus ont pris ce passage, nous les suivons. En réalité, c'est un couloir qui débouche sur une autre grande salle d'au moins deux cents mètres carrés. Nous découvrons une immense table d'atelier sur laquelle sont disposés une quinzaine de couverts et de nombreuses victuailles. Léoni semble compter le nombre de chaises, puis repart avec ses hommes.

En proie à une fringale terrible, nous ne pouvons résister et nous entamons un poulet. Nous prenons avec voracité une cuisse chacun, et nous décidons de nous placer dans un coin, pas très loin du bout de la table, le seul endroit où, du fait de la présence des plats, il n'y a aucune chaise. Nous mangeons d'un bon appétit et nous jetons les os sous la table. François est songeur :

« Tu te rends compte, c'est mon père qui a aidé à faire enfermer Luigi !

– Oui, c'est terrible.

– Ne me parle plus de mon père. Vu ce qu'il a fait à maman j'avais du mal à l'engraisser, maintenant je ne peux plus le blairer.

– Que comptes-tu faire maintenant ?

– Il faut d'abord les laisser bouffer et lorsqu'ils auront bien picolé, je passerai sous la table pour faire les poches de ce fumier de Léoni.

– Mais nous avions prévu de faire cela cette nuit.

– Mieux vaud la prendre maintenant. Au moins, nous savons où elle se trouve.

– Mais tu es fou ! Même si nous réussissons, ils vont se venger sur Luigi. Il ne peut pas partir tant qu'il a ses chaînes ! »

Mais, rien à faire. François en larmes me regarde fixement.

« Nous sommes si près de la bille qu'il faut essayer ! C'est la seule façon de sauver maman.

– C'est trop risqué, car nous n'avons pas les billes et si nous ratons notre coup, nous risquons de tout perdre. Tu sais bien que la bille bleue est désactivée et nous ne pouvons pas rejoindre Luigi avec elle.

– Non ! Nous sommes invisibles, nous allons y arriver ! Dis-toi bien que si tu prends des risques, c'est vrai qu'il est possible d'échouer, ça, c'est sûr ! Mais si tu n'en prends pas, c'est certain qu'il n'y a pas de danger que tu réussisses. Tu vas voir, nous allons y arriver et, une fois la bille en main, nous filons délivrer Luigi : c'est ma seule chance de revoir ma mère.

– Mais François, comprend qu'elle n'est même pas activée, c'est mission impossible. On ne pourra pas se sauver. »

Je finis par réaliser qu'il est inutile d'insister, qu'il n'en fera qu'à sa tête. De voir cette bille l'a rendu comme fou. Ce qu'il me faut, c'est l'assister le mieux possible et, surtout, que nous puissions partir en limitant la casse.

Un à un, arrivent des inconnus. Tous parlent italien et s'installent autour de la table. Très vite, le vin coule à flots et l'on ne s'entend plus dans le brouhaha général. Alphonse, comme prévu, s'est placé en bout de table, à l'opposé de l'endroit où François compte passer.

Le service commence. Le cuisinier qui fait aussi office de serveur se rend compte que l'un des poulets a perdu ses pattes. C'est bien dommage que nous ne comprenions rien, mais une altercation très vive avec Léoni s'ensuit. À mon avis, ils ont du mal à comprendre comment un poulet a pu perdre ses pattes et un autre devenir à moitié cul-de-jatte.

Nous attendons presque une heure pendant laquelle l'odeur des plats me donne à nouveau des crampes d'estomac. Les convives, eux, sont repus et la boisson aidant ils somnolent, ivres. Durant le repas, j'ai eu le temps de réfléchir et plus j'analyse la situation, plus je trouve l'idée de François insensée. La proximité du diamant l'aveugle, c'est certain. Il ne se rend pas compte que, même si nous réussissons, notre retraite est compromise. Il est certain qu'ils se vengeront sur Luigi qui est encore enchaîné.

François met son doigt sur ses lèvres et me fait signe de ne pas bouger. Puis, doucement, il part sous la table. En me baissant, je le vois faire les poches de Léoni. Je suis très inquiet car, même s'il trouve la bille, vu la façon dont elle brille, il est probable que l'un d'eux finira par l'apercevoir. À moins que nous restions sous la table avec la bille en attendant qu'ils partent.

François revient sans elle et me fait comprendre qu'il n'a rien trouvé dans sa veste. L'aurait-il mise dans une autre poche ? Avec une montagne de mimiques, il me fait comprendre qu'il va tirer sur ses bottes afin de le faire tomber de sa chaise et il me faudra alors fouiller ses autres poches. C'est la catastrophe ! J'essaie de lui faire comprendre que c'est une raison de plus pour ne rien tenter, qu'il est fort probable qu'il ne l'a plus sur lui, qu'il sera plus facile de la lui prendre cette nuit. Mais rien à faire, je ne l'ai jamais vu si déterminé.

Se dirigeant sous la table, il ne me laisse pas le temps de la réflexion et me fait signe de le suivre.

J'ai une peur carabinée, la plus grosse frousse de ma vie je crois bien, et j'ai franchement le sentiment que nous allons échouer. Mais ce n'est pas le moment de paniquer et de le laisser tomber, si bien qu'à mon tour, je trouve assez de force pour le suivre.

Cette table d'atelier est heureusement immense, elle doit mesurer cinq à six mètres de long sur deux mètres de large... Et c'est tant mieux, car il y a des individus qui sont vautrés et dont les bottes risquent de poser problème si l'on doit partir en catastrophe.

Nous arrivons avec bien du mal au bout de la table. François s'arrête devant les bottes de Léoni. Il se tourne vers moi, me faisant signe qu'il va prendre l'une d'elles. Mais sans attendre que je sois prêt, il se met à tirer dessus de toutes ses forces. Je suis sidéré ! Léoni tombe avec sa chaise, j'essaie de faire ses poches, mais comme il se débat avec force, j'ai des difficultés pour le fouiller et je ne trouve rien. Léoni se lève brusquement et ferme la porte, puis crie en italien. Tous s'alignent à ses côtés.

Tout est raté !

C'est la panique. Nous quittons le dessous de la table. Malgré sa terreur, Léoni donne des ordres, mais malheureusement nous ne pouvons comprendre. L'un des hommes se met à quatre pattes pour regarder sous la table et se relève complètement paniqué. Il lui explique ce qu'il a vu. Sur les ordres de Léoni, il y retourne et à l'aide de son épée il tire à lui les os de poulet et les lui donne. Léoni ayant compris ce qui lui arrive, se remémorant sans doute les événements du Clos Lucé, place ses acolytes côte à côte contre le mur. Chacun ayant dégainé son épée, ils avancent ensemble de dix centimètres en dix centimètres en battant l'air de leurs armes. Catastrophé, je saisis ce qu'ils vont faire.

Ils ont avancé d'environ deux mètres. Et là, surprise ! Sans que l'on ne sache pourquoi, l'un des invités se met à crier. Il se fait rabrouer brutalement, si bien qu'immédiatement il quitte la pièce suivi par un autre convive. Je crois comprendre qu'ils trouvent ridicule de se comporter ainsi, face à un prétendu fantôme. Il faut dire que si je n'avais pas la frousse de ma vie, je rirais bien volontiers de cette situation. On dirait des escrimeurs qui se battent sans adversaire !

Ayant perdu deux hommes, ils se trouvent en rangs moins serrés et j'espère pouvoir passer entre eux, surtout au centre. Mais le risque est énorme, car ils font tourner leurs épées dans tous les sens. Arrivés à la table, ils la renversent, ils ne sont plus qu'à cinq mètres de nous.

La panique est à son comble. Nous nous sommes séparés, étant chacun dans l'un des coins de la pièce, prêts à bondir. Je me rends compte que François est comme moi, complètement affolé. Je lui fais signe qu'au milieu les hommes sont moins serrés, et que c'est là qu'il va falloir tenter une percée. Me sentant perdu, je tente le tout pour le tout en passant au milieu. Je réussis ! Je me retrouve alors derrière eux. Je suis passé de justesse en frôlant l'un des hommes, qui m'ayant effleuré s'est retourné vivement. Mais Léoni lui ordonne de reprendre sa place, si bien qu'il se remet à s'escrimer dans le vide comme les autres. Je fais signe à François et lui montre l'endroit où lui aussi doit passer. Je gesticule afin qu'il comprenne que je vais botter Léoni dans le dos, et faire ainsi diversion. Je me place derrière Léoni. François reprend confiance, il est prêt à bondir. Lorsque brusquement la porte s'ouvre si violemment qu'elle tape bruyamment contre le mur. Tous les hommes se retournent surpris. J'ai face à moi Léoni qui heureusement, ne me voit pas. Je suis terrorisé, mais je ne suis pas le seul : Léoni est en eau, tremblant de tout son corps. Je me retourne et, aussi incroyable qu'inattendu, je découvre Luigi qui n'a plus ses fers ! Lui aussi est invisible et aucun des hommes ne bouge, ne pouvant le voir. Il me fait signe de reprendre ma place derrière un individu plus petit, puis il s'approche de Léoni qui ne bronche pas, mais semble encore plus inquiet. Les hommes n'ayant pas senti la présence de Luigi se retournent et reprennent leur partie d'escrime ridicule.

Luigi se positionne juste derrière Léoni. Avec François, nous retrouvons le sourire et je devine ce qui va se passer. Je me place comme Luigi, prêt à botter l'un des voisins de Léoni, et je fais signe à François pour qu'il se tienne prêt à bondir. Luigi prend son élan et donne un magistral

coup de pied dans le bas des reins de Léoni. Sous le choc, ce dernier traverse le reste de la pièce et s'écrase contre le mur. Comme j'ai botté moins fort, le mien tombe à terre, mais visiblement il panique également. Pas uniquement lui d'ailleurs. C'est l'affolement général. La terreur envahit tous les hommes, quatre en profite pour se sauver précipitamment et les autres forment un demi-cercle autour de Léoni, dos au mur. Leur frayeur est risible. Je resterais bien là, un petit moment, à me gausser, mais Luigi nous fait signe de le suivre. Ensemble nous quittons précipitamment la pièce où les acolytes de Léoni sont comme paralysés à essayer de le protéger, alors qu'il gît encore à terre !

Une fois arrivés dans la cour, nous retrouvons les déserteurs en train de se rassembler. Impossible de retenir François qui se précipite et passe derrière l'un d'eux, lui portant un magistral coup de pied. Luigi, ne voulant pas que François soit le seul à prendre des risques, en fait tout autant. Les voyant faire et ayant retrouvé le moral, c'est avec plaisir que je me précipite pour les imiter et participer à la fête !

Ils s'enfuient dans la rue. François veut courir après eux, mais se voit arrêté dans son élan par Luigi. Il nous fait signe qu'il faut partir, car on entend Léoni arriver avec le reste de ses hommes.

Luigi nous emmène vers un coin de la cour où il a caché les billes. François refuse de partir sans que nous prenions la bille à Léoni. Luigi attend afin de l'apercevoir, ne sachant pas trop comment s'y prendre, car il n'a pas d'arme. Léoni épouvanté essaie de fuir en traversant la cour en courant, accompagné de ses hommes. C'est alors que François nous quitte précipitamment, court à sa rencontre et lui porte un superbe croc-en-jambe qui le fait trébucher. Tous les acolytes de Léoni se regroupent pour reformer un cercle afin de le protéger. Voyant cela, nous nous précipitons pour donner un coup de main à François. À trois endroits différents, chacun de nous botte ces individus qui paniquent littéralement. Plus de la moitié d'entre eux s'enfuient dans la rue. Nous redoublons nos attaques et les autres finissent par déguerpir à leur tour laissant Léoni à terre, comme tétanisé. Luigi réussit à prendre une épée abandonnée sur place, la pointe sur son ventre, l'obligeant à rester couché, dos au sol. Léoni est épouvanté, il tremble de tout son corps, cloué à terre par cette épée qui semble se déchaîner sans personne pour la tenir. Nous nous précipitons chacun de notre côté et faisons toutes ses poches...

Déception ! Pas de bille !

Cet homme abject, qui comprend pour partie ce qui lui arrive, trouve tout de même la force de dire :

« Il est inutile de chercher ma bille, elle se trouve en sûreté, je l'ai confiée à un ami. »

Et il se met à ricaner méchamment, d'un rire nerveux qu'il n'arrive pas à maîtriser. Toutefois, lorsque je m'apprête à fouiller dans la poche de son gilet, je sens qu'il se recroqueville. Je fais donc signe à Luigi qui immédiatement lui pique la bedaine pour que Léoni se tienne tranquille. Là non plus, malheureusement, je ne trouve aucune bille. Mais un parchemin plié en quatre attire mon attention. Je m'en empare et le remets à Luigi. Léoni, tétanisé de voir le document flotter dans l'air, n'oppose plus de résistance. Ses hommes s'étant regroupés pour lui porter secours, Luigi exige que nous partions. Je manipule les billes. Direction, l'arbre où nous avons caché notre repas froid, car je me doute que Luigi est affamé.

Nous parvenons à destination et sur place notre déception est grande : un renard, sans doute alléché par l'odeur du jambon, a presque tout mangé. Un hérisson et ses petits sont en train de faire un festin en finissant le pain qu'il reste.

Sur recommandation de Luigi, nous retournons chez François et tombons sur sa grand-mère qui est en train de balayer. Voyant Luigi, elle accourt et lui tend les bras et c'est en sanglotant qu'elle lui fait savoir toute la joie qu'elle a de le revoir.

« Mais dans quel état êtes-vous, mon pauvre ami ! Enfin, le principal, c'est que vous soyez ici. Attendez un instant, lui dit-elle, je vais aller chercher dans le peu de vêtements de mon fils. »

Après les avoir enfilés, il n'a pas fière allure : les jambes du pantalon lui arrivent aux mollets, quant à ses manches, elles lui recouvrent tout juste les coudes. Mais, comme dit François, « ça dépanne ».

Puis nous nous asseyons autour de la table et je demande :

« Mais comment avez-vous fait pour ôter vos chaînes ? »

Il se met à rire fortement et il me répond :

« Le geôlier est venu m'apporter mon pichet d'eau et l'ayant entendu arriver, je me suis précipité sur les billes pour devenir invisible. J'ai fait un tas de paille pour lui faire croire que c'était moi qui dormait, puis je l'ai attendu. Lorsqu'il a ouvert la porte, il a voulu me donner un coup de pied à travers la paille, croyant que je m'y trouvais. Ne trouvant aucune résistance et pris par son élan, il s'est étalé. Je lui ai sauté dessus et pris les clefs. Apercevant les chaînes qui flottaient dans l'air, il a paniqué et a fui en hurlant de terreur ! Je n'ai eu qu'à me délivrer et suivre les portes ouvertes ! Ce n'est pas plus compliqué que ça !

– Regardez si, par hasard, le parchemin que j'ai pris à Albert Léoni a pu passer sans problème. »

Luigi fouille dans la poche de ce qui reste de son pantalon et effectivement le trouve. Il le déplie et nous confie :

« Incroyable, sur ce document j'ai le nom de dizaines de traîtres et la preuve de leur trahison, dont mon meilleur ami à Florence. Le scélérat donne l'ordre à Léoni de lui apporter la bille, ayant appris que de nombreuses personnes sont à sa recherche. »

Luigi est stupéfait, mais déterminé.

« Grâce à ce parchemin, je vais pouvoir démanteler une grande partie de cette abominable secte. Mais auparavant, il va me falloir découvrir le grand maître, celui qui tire toutes les ficelles.

– Moi, ce qui m'ennuie le plus, c'est que Léoni n'a peut-être plus la bille, lui dis-je.

– Oui... ! Et s'il l'a donnée à votre ancien ami, comment faire pour la retrouver, demande François.

– Quand j'y songe, quel dommage qu'il ne l'ait plus eue sur lui, répond Luigi. »

Puis nous nous installons sous le grand chêne où avec François nous aimons tant discuter. Tout le monde est heureux. Luigi nous demande :

« Au fait, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous étiez en si mauvaise posture, prêts à vous faire étripper, lorsque je suis arrivé ? »

Aucun de nous ne s'empresse de lui répondre, mais finalement François, un peu penaud, se décide à intervenir :

« C'est de ma faute, j'ai voulu fouiller ses poches pour la lui prendre, mais j'ai échoué.

– Eh bien ! Heureusement que j'ai pu me libérer à temps, car tout ça aurait pu très mal tourner. J'aimerais bien que tu réfléchisses davantage avant d'agir, car vous avez frôlé la catastrophe. Mais n'en parlons plus, car après tout nous sommes sains et saufs.

– Remarquez, j'étais sur le point de passer comme Garigue...

– Arrête un peu, disons que tu as eu beaucoup de chance. Ce n'est pas le tout, mais il me faut de toute urgence aller voir mon grand ami Léonard. Je vais pouvoir établir un véritable plan

d'attaque pour le retrouver ce diamant bleu. Tu peux me croire François, nous allons y arriver ! Et ta brillante idée de revoir ta maman est proche.

– Oui, ce serait fantastique. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis content. Si vous voulez, nous pourrions aller avec vous, propose François.

– Non. Je vais y aller avec une véritable armée s'il le faut et, crois-moi, je le ramènerai ce diamant. »

Il nous fait signe de nous lever et trois quarts d'heure plus tard nous arrivons en vue du Clos Lucé. Le grand portail est ouvert et nous entrons. Lorsque Luigi et Léonard s'aperçoivent, ils se précipitent et se serrent mutuellement dans les bras un long moment prononçant en italien des phrases volubiles qui n'en finissent pas. Luigi explique la situation à Léonard et... c'est reparti pour encore plus d'embrassades.

Une fois le calme revenu, Luigi, d'un ton déterminé nous annonce :

« Je pars pour Florence un bon mois, mais à mon retour les enfants, je souhaite vous voir plusieurs fois par semaine. J'ai une mission prioritaire à accomplir et je compte bien réussir ! Il me faut retrouver coûte que coûte une bille bleue. Si vous voyez ce que je veux dire ! »

Nous n'avons plus qu'à attendre et rentrer à la maison.

Chez nous, François est euphorique, il a la certitude que Luigi va ramener cette fameuse bille.

Au moment de dîner, une pensée me tarabuste et je l'explique à papa.

« Pour moi, ces billes sont obligatoirement arrivées à notre siècle, de façon normale, d'héritage en héritage. Mais leurs propriétaires en ont fatalement perdu deux, enfin... une..., puisque François a ramené la sienne à notre époque. »

J'ai failli me trahir en parlant de la mienne.

« Où veux-tu en venir ? demande mon père.

– Suivez bien mon raisonnement : la bille jaune, celle de François, il n'en existe qu'une seule.

– Jusque-là, je suis d'accord avec toi, me dit mon père.

– Donc, ça m'étonnerait que cette bille unique puisse se trouver à deux endroits différents à la même époque.

– Là, mon fils, tu marques un point ! Je suis même perturbé par ton argument pertinent et je t'en félicite. Mais comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Tu as absolument raison ! Cette bille a obligatoirement disparu là où elle se trouvait.

– Remarque, elle était peut-être tout bonnement égarée, à ce moment-là aucun problème. Mais dans le cas contraire, un individu va voir disparaître sa bille, dit mon père.

– Tu as parfaitement raison, elle s'est même déjà évaporée et nous risquons d'avoir le propriétaire sur le dos, car tu as raison, le mystère de la cabane a bien trop fait parler de nous, dis-je. »

Tout ceci est inquiétant ! Et qui nous dit que ça n'est pas déjà arrivé à l'un des complices de Léoni ?

CHAPITRE 17

Jamais je n'aurais pu penser que ma bille ait de telles propriétés : des pouvoirs à faire peur !

François étant allé chez le dentiste, je suis resté seul à la maison et je ressens un trouble étrange. Une pensée occupe mon esprit sans relâche : ce diamant bleu. Cette idée fixe m'obsède. Sans raison particulière, le sentiment d'une urgence m'envahit et je ne sais pourtant pas pourquoi. Je suis comme poussé, oui comme appelé même ; je dois essayer. Oui, il est impératif que je tente de localiser cette bille bleue. Je sais parfaitement qu'il y a peu de chances pour que je réussisse, mais une force me pousse à le faire... je vais essayer. Pour cela, je compte me servir du petit dessin de la page du grimoire que nous avons gardée. Pour ma recherche, j'y ajoute les détails de ma bille. Je formulerai ma demande afin d'arriver à cinquante mètres du diamant bleu. Je ne devrais pas tomber bien loin de Léoni, et avec un peu de chance, pas trop près non plus. Comme je ne peux pas arriver en mode invisible faute d'avoir la deuxième bille, il faudra que je sois très prudent et que je déguerpisse immédiatement en cas de problème. Si Léoni l'a sur lui, il me sera impossible de la lui prendre : j'en sais quelque chose. Ce serait drôle d'arriver au même moment que Luigi. D'ailleurs, aurait-il des problèmes ? Serait-ce pour cela que je me sens comme happé, et comme attiré par un appel ?

J'ignore pourquoi, mais je me sens invincible et j'ai une pêche d'enfer ! Je suis convaincu que je peux tout réussir et j'ai le sentiment que je suis comme désiré. C'est incroyable, j'en suis persuadé. Si bien que je demande à partir. J'ai à peine fini de l'imaginer que je pars brutalement d'une façon inhabituellement rapide. Je suis littéralement happé, comme aspiré par une spirale imaginaire, une sorte de tornade bleue parsemée de petits points rouge vif, où il règne une étonnante impression de bien-être.

Quelques fractions de seconde plus tard, je suis violemment rejeté à terre. Très surpris par le déroulement de ce trajet, ma certitude d'avant le départ me quitte. Je n'arrive pas à me rendre compte où je suis arrivé. Ce qui est certain, c'est que je viens d'atterrir sur une plage et je ne pense pas qu'il y ait de plage à Florence. À moins que... Léoni ne soit pas à Florence, mais ailleurs, sur une plage.

Ce voyage m'a mis K.-O. ! Je suis étourdi et complètement vidé. J'ai du mal à bouger et lorsque j'essaie de me relever j'ai le tournis, puis je m'évanouis.

Lorsque je reprends mes esprits, je me sens toujours aussi engourdi. J'ai vraiment du mal à me mettre à quatre pattes. Je reste un bon moment à genoux, puis j'essaie de comprendre où je me trouve. Je n'identifie pas les lieux, j'ai perdu tout repère. La lumière est bizarre, on dirait une lumière de pleine lune qui serait plus puissante que d'habitude. Mais, à l'horizon, une forte

luminosité semble annoncer le lever du soleil. D'un seul coup, je réalise avec horreur que je n'ai plus ma bille en main ! La réception a été si violente que j'ai dû la lâcher. Une véritable panique s'empare de moi. Comme je suis sur une plage, il va m'être difficile de la retrouver dans ce sable ! Je cherche avec beaucoup d'énergie, mais j'arrive avec difficulté à me déplacer. Je m'énerve, je m'essouffle et, malheureusement, je ne trouve rien. Absolument aucune trace de ma bille !

Je m'étonne de cette fatigue anormale. Je suis tellement essoufflé que je n'ai plus aucune force ! Mon corps alourdi semble peser une tonne.

Mon attention est attirée par le soleil qui commence à monter dans le ciel. C'est magnifique, on dirait qu'il sort de l'eau. Il est énorme, vraiment énorme. Ayant eu la chance d'assister à une éclipse, il me semble retrouver cette ambiance. Je me demande bien où j'ai pu poser les pieds.

La luminosité étant suffisante, j'approfondis mes recherches, mais encore en vain. Je n'ai décidément aucune idée du lieu où j'ai pu échouer. Le spectacle est grandiose, c'est un émerveillement. Le soleil, qui n'est qu'à demi sorti de l'eau, est franchement gigantesque. Au moins trois fois plus gros que d'habitude. C'est si beau, que j'en oublierais presque ma bille. Et puis, avec stupeur je vois des traces de pas, il y en a beaucoup, comme si une foule de gens s'était pressée autour de moi. Avec difficulté, j'arrive enfin à me déplacer. Afin de pouvoir retrouver les lieux aisément et chercher ma bille plus tard, je marque l'endroit où j'ai atterri à l'aide de quelques cailloux. Il faut que je trouve du secours. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai tant de mal à me mouvoir. L'angoisse me monte à la gorge, m'imaginant incapable de courir chercher de l'aide, d'autant que je n'aperçois aucune construction aux alentours.

Le soleil continue sa course, il n'en finit pas de monter. Je suis sidéré tant il est gros, mais je n'ai pas le temps de m'attarder, car je suis obsédé par la perte de ma bille. Il faut absolument que je la trouve afin de me sauver d'ici, car je suis au comble de l'angoisse. Je n'arrive pas à imaginer un endroit sur terre où le soleil puisse être aussi gros, tout en donnant si peu de luminosité. Ce qui est certain, c'est que la lumière est réellement différente de celle de la Touraine. Je compte bien ratisser et tamiser tout le sable si nécessaire ! Il faut d'ailleurs que je trouve un tamis pour aller plus vite... Mince, je risque de rentrer en retard à la maison.

Au loin, mon regard est attiré par une montagne que ce soleil vient d'éclairer. J'ai la surprise de constater qu'elle est toute bleue, d'un bleu intense. Puis, à environ deux cents mètres de moi, j'aperçois une sorte de prairie, où curieusement l'herbe est également bleue. Une autre peur me saisit, car j'ai le sentiment d'être dans un endroit hyperpollué. Pourtant, des gens vivent ici, puisque j'ai vu des traces de pieds.

Maintenant que le jour est complètement levé, je constate que c'est tout l'environnement qui est intensément bleu, hormis quelques endroits violacés. Et puis, je suis témoin d'une chose inimaginable, incroyable, sidérante ! En plein ciel, j'aperçois avec terreur une planète se lever ayant des continents et des océans ressemblant étonnamment à ceux de la Terre. Mais c'est certain, ce n'est pas la Terre et que je sache, je ne me trouve pas sur la Lune ! Je suis complètement épouvanté, elle est au moins quatre fois plus grosse que notre Lune, voire certainement davantage. Force est de constater que je dois me trouver sur une autre planète. Mais le plus effroyable, c'est que cette planète ne semble pas faire partie de notre système solaire ! Une planète inconnue ! Je réalise avec terreur que je suis certainement sur l'une des planètes que j'ai découvertes dans le grimoire. Les petits pas que j'ai aperçus sont donc ceux d'extraterrestres ! Je me souviens maintenant que j'ai perdu connaissance lors de mon arrivée, ne serait-ce pas eux qui en auraient profité pour me prendre ma bille ? Je réalise que je suis dans une galère infernale ! Une panique folle me gagne, j'ai une soif terrible, je tremble. J'ai les larmes aux yeux et cela m'empêche de voir correctement. Je tourne sur place à la recherche de ma bille,

mais je suis obligé de constater que celle-ci reste introuvable. J'enrage, je commence à fouiller le sable encore plus en profondeur, au risque de l'enfourer davantage, perdant à tout jamais l'objet de ma recherche. Je jette à nouveau un regard sur cette planète qui me semble maintenant encore plus imposante qu'au premier abord. Puis, incroyable, j'aperçois, dans le lointain, une Lune qui paraît bien plus grosse que la nôtre. Il n'y a pas de doute, je ne rêve pas. Je suis bien sur une planète d'un autre système solaire. Mais à combien d'années-lumière¹⁵ de chez nous ? J'en ai des frissons dans le dos. Il faut absolument que je retrouve ma bille pour pouvoir repartir de toute urgence.

J'ai beaucoup de mal à tamiser le sable avec mes doigts. Je m'épuise rapidement. Cette fatigue inhabituelle est due, j'en suis certain maintenant, à cette maudite planète. Elle doit être plus grosse que notre Terre et son attraction terrestre, enfin gravitationnelle, si je peux dire ainsi, doit être beaucoup plus importante.

La triste réalité m'angoisse et je me rends compte que si je ne retrouve pas ma bille rapidement, je suis fichu.

Soudain, j'aperçois avec terreur un groupe de personnes arriver droit sur moi. Ils sont à environ deux cents mètres et, malheureusement, ce ne sont pas des lilliputiens, bien au contraire. Il s'agit d'une trentaine d'individus, avec des petits parmi eux, des enfants bien sûr, mais surtout des grands, très grands même. Ils font plus de deux mètres, certainement bien davantage. Je suis tétanisé et je me rends compte que, faute d'avoir trouvé ma bille à temps, il me faut les affronter.

Ils sont à moitié nus, portant seulement un pagne semblable à ceux des Amérindiens¹⁶ du temps de la découverte de l'Amérique. Ce qui me fait également penser aux Indiens, c'est qu'ils ont la peau bronzée. Enfin pas tout à fait, plutôt couleur pain d'épice, et, pour certains, légèrement orangée. Ils ont des cheveux bleus, plus ou moins foncés selon les individus. Plus ils s'approchent, plus j'ai peur pour mon cuir chevelu. Je me vois déjà scalpé !

Ils sont encore à cent mètres.

Arrivant sur moi, ils s'écartent les uns des autres. Je comprends qu'ils veulent m'encercler.

Malheureusement, j'ai vu juste. Lentement, ils forment un grand cercle d'environ quarante mètres de diamètre, qui se referme inexorablement. Ils ne sont plus qu'à vingt mètres et ils approchent sans rien dire. Je n'arrive pas à me rendre compte s'ils sont agressifs ou pas. J'ai la peur de ma vie. J'ai tellement la frousse que j'en fais pipi dans ma culotte. Je n'avais déjà pas fière allure, mais là c'est le pompon ! Assoiffé, affaibli, ridicule dans mes sous-vêtements trempés, j'ai le sentiment d'être devenu une loque. Je vais avoir du mal à faire bonne figure auprès de ces étrangers.

Puis, à quelques mètres de moi, toujours totalement silencieux, ils s'arrêtent. Ils sont à touche-touche et me dévisagent.

Quelques secondes, qui me paraissent des heures, s'écoulent.

Ils me regardent toujours sans rien dire. Ils ne semblent pas être armés.

La sueur coule à grosses gouttes, me piquant les yeux. Ma fatigue et mon stress sont tels, que je suis à la limite de m'évanouir à nouveau.

15 Unité de mesure (astronomique) correspondant à la distance parcourue par la lumière dans le vide en une année. La lumière dans le vide parcourt 299 792 kilomètres en une seconde. Elle atteint donc 9 460 milliards de kilomètres en une année.

16 Les Amérindiens sont les premiers occupants du continent américain, avant l'arrivée de Christophe Colomb.

M'étant essuyé les yeux, j'arrive à les dévisager. Je panique complètement, car ils ont des yeux terrifiants. Leur iris est fendu comme ceux des chats. Ceux qui ont les yeux bleus me paraissent presque normaux. Mais ceux qui ont les yeux jaunes sont effrayants. On dirait des yeux de crocodile et cela leur donne un air méchant, cruel même. Il y en a qui ont les yeux verts, l'on croirait alors des yeux de serpent. Le plus grand, qui a d'ailleurs des yeux verts, s'approche de moi en levant une main. C'en est trop, je m'évanouis.

Lorsque je reprends connaissance, je me rends compte que je suis dans une hutte plongée dans la pénombre. Autour de moi, aucun objet, hormis la natte sur laquelle je suis couché. Immédiatement, je cherche ma bille et je panique à nouveau, car je n'arrive toujours pas à la trouver. L'angoisse m'étouffe presque. Je veux me lever, mais je me sens lourd. J'ai encore du mal à me mouvoir. Ce qui est certain, c'est qu'on m'a emmené ici sans me torturer. Je sue à grande eau. Que me veulent-ils ? Depuis combien de temps suis-je ici ? Et si c'étaient eux qui m'avaient pris ma bille ? Comment vais-je faire maintenant sans elle ? Il faut que je la retrouve d'urgence.

Subitement, j'entends un bruit de pas se diriger vers moi. La porte, faite de bois entrelacés, s'ouvre et j'aperçois en contre-jour, une jeune fille de mon âge. Je suis presque content, mais lorsqu'elle s'approche, la panique me reprend, car je me rends compte, qu'elle aussi, a l'iris ovale : je n'ai donc pas rêvé. Je n'ai qu'une idée à l'esprit : fuir. Mais sans ma bille, je ne peux prendre aucune initiative. C'est l'affolement complet, j'ai du mal à retenir mes larmes.

La jeune fille cherche à me dire quelque chose, mais je ne comprends absolument rien, je n'entends que des grognements. La peur s'intensifie, l'affolement monte en puissance. Je suis pétrifié face à cette jeune fille pourtant calme qui est très belle malgré ses yeux différents. Mais, il m'est impossible de réagir.

Elle hésite à s'approcher et elle reste là immobile à m'observer, puis elle me sourit. Malheureusement, je n'arrive pas à lui rendre ce sourire. Pourtant, elle est jolie, elle a les cheveux bleu clair, mais plus incroyable, elle a une jolie bille bleue qui scintille dans sa chevelure : je crains que ce soit là mon problème. Je l'observe malgré tout. C'est certain, elle est magnifique. Mon cœur fait des bons, ce n'est pas dû à sa beauté, mais à mon angoisse qui gonfle encore. Elle est torse nu, avec un pagne joliment décoré, sa peau est magnifique. Maintenant qu'elle se trouve dans la lumière, je vois que ses yeux sont bleus. Un peu comme la bille de François que j'aurais aimé trouver. Tout compte fait, son regard est surprenant, mais joli. Tout de même, cela m'effraie. Où ai-je donc mis les pieds ?

Devant ma panique et mes tremblements, après m'avoir observé un bon moment, elle me quitte. Je me sens soulagé, mais quelques instants plus tard, c'est accompagnée d'autres enfants du même âge qu'elle revient. Elle entre en tenant une boîte en bois noire qu'elle pose au milieu de la case. Je suis interloqué, ne sachant pas quoi faire devant ces enfants qui semblent m'inciter à m'approcher de la boîte. Elle essaie, par des mimiques, de me faire comprendre qu'il faut que je l'ouvre. Avec bien du mal, je réussis à m'en approcher et, une fois ouverte, je constate avec stupeur qu'elle contient quatre billes. C'est fabuleux : jaune, bleue, rouge, noire. Est-ce ma bille rouge ? Non, la mienne est plus rouge. En revanche, la bleue est d'un bleu magnifique, qui jette des éclats partout.

J'essaie de lui faire comprendre que je n'ai plus ma bille, je lui montre la couleur rouge plus intense qui se trouve sur son pagne. Sans dire un mot, elle fait demi-tour et sort. Cette fille est fascinante. C'est l'unique pensée qui a le temps de traverser mon esprit, car elle réapparaît. Le poing fermé, elle me tend sa main, puis écarte les doigts. C'est ma bille ! Je m'efforce de ne pas me précipiter, et c'est avec retenue que je la prends.

La jeune fille me regarde faire.

Comme je suis persuadé que c'est bien ma bille, je suis tout heureux. Je peux lui sourire enfin. Pourtant, je n'ai qu'une idée en tête : celle de partir, et vite. Sans attendre davantage, je sers ma bille, ayant demandé de rentrer dans ma chambre. Le miracle est au rendez-vous.

Je suis rentré chez moi !

J'ai du mal à réaliser ce qui m'est arrivé. Mais une chose est sûre, j'ai bien atterri sur l'une des planètes figurant dans les pages du grimoire. Mais où se trouve-t-elle dans l'univers ? Je finis par regretter d'être parti si vite. Pourquoi m'ont-ils incité à ouvrir cette boîte ? Ils m'auraient donné une des billes, j'en suis convaincu. Elles ressemblaient à celles de François. Il faudra que j'y retourne.

Lorsque je m'allonge un instant pour réfléchir, l'image de cette jeune fille si attirante me revient. Elle n'est pas aussi belle que Marion, quoique, dans son genre, elle est très jolie et très attrayante aussi. Je suis également obnubilé par les quatre magnifiques billes qui se trouvaient dans cette boîte. Brusquement, une image me vient à l'esprit. Je vais dans ma cachette sortir les pages que nous avons enlevées du grimoire et je cherche celle où se trouvent les quatre globes, dont la Terre. Je m'attarde un moment à les regarder et le fait est, l'une d'elles est plus grosse. C'est sur cette planète que j'ai dû échouer. Mais le pire, c'est que je reconnais, dans l'un de ces dessins, la planète que j'ai aperçu de loin. Ce qui veut dire que nos billes ont un rapport direct avec ces planètes et en plus il y en a trois. C'est fou ! Pourquoi tout cela est-il représenté dans ce grimoire ?

Tout cela m'obsède, et je suis pressé d'y retourner. François n'est pas encore revenu de chez le dentiste, alors tant pis, j'irai seul. Je ne risque pas grand-chose à y faire juste un saut. D'autant plus qu'il m'est facile de cibler cette jeune fille et cette fois-ci il n'y a pas de danger que je lâche ma bille.

Je ne sais pas pourquoi, mais je suis de nouveau comme poussé. J'arrive à prendre sur moi, faisant semblant d'ignorer que ma carcasse tremble, je décide d'y aller. Je prends ma bille et cible cette hutte, sans oublier la jeune fille que j'aimerais bien revoir. De cette façon, je ne risque pas de me retrouver sur cette maudite plage. Et en une fraction de seconde, je pars. À nouveau, je me sens projeté brutalement lors de mon arrivée. Heureusement, j'avais ciblé le bon endroit, qui m'était bien resté en mémoire. J'arrive exactement comme prévu, et cette fois-ci, j'ai bien ma bille dans la main. La hutte est vide. En regardant autour de moi, je constate qu'elle ne l'est pas tout à fait. Je suis surpris de voir entassée, au beau milieu de la pièce, une quantité impressionnante de fleurs sur laquelle trône la boîte que la jeune fille m'avait montrée. Je suis sidéré, on dirait que cette boîte est là, posée comme sur un autel pour la vénérer. Intrigué, je tente une première fois de me lever pour aller voir, mais le sol semble comme aimanté et je n'y parviens pas. À la seconde tentative, je réussis à atteindre la boîte. Après une hésitation, je finis par l'ouvrir et je constate que les quatre billes s'y trouvent toujours. Elles sont magnifiques, j'ai l'impression de voir les nôtres, avec en prime la bleue et la noire. Ces quelques mouvements m'ont fatigué, tellement la pesanteur de cette planète est forte, si bien que je me laisse pratiquement tomber, cédant à l'attractivité du sol. Je m'assois et tends le bras dans l'intention de refermer la boîte lorsque j'entends quelqu'un arriver. J'hésite à prendre la bille bleue, mais finalement j'y renonce.

La porte s'ouvre et je vois la jeune fille, toujours aussi ravissante, qui vient s'asseoir en tailleur à mes côtés. Avec un grand sourire, dans un langage inconnu, elle essaie de m'expliquer quelque chose au sujet de ces billes. Elle est vraiment charmante. Son sourire s'élargit. Elle saisit sa boîte

et l'ouvre. Je n'en reviens pas, elle semble m'inciter à prendre une bille. Comme j'hésite, c'est elle qui pose délicatement la rouge dans ma main. À moitié paralysé, j'ose lui montrer la bleue. Elle la prend alors et je me retrouve avec deux billes dans ma paume. Je m'enhardis encore et je lui montre la noire. Elle me la donne également, avec un grand sourire en prime. À ce moment-là, je lui rends la rouge. Elle comprend et la remet dans sa boîte, j'ai droit alors à un autre sourire.

Malgré ses yeux étonnants, elle est splendide. Elle s'approche à nouveau de moi et me referme la main, comme pour m'inciter à les garder. Elle se penche et m'embrasse sur la joue : je suis heureux. La porte s'ouvre à nouveau, une autre jeune fille entre. La lumière illumine alors son visage, je la trouve également magnifique. Une puissance invisible m'attire à elle : est-ce sa beauté, ces billes ? Toujours est-il que je suis comme hypnotisé. Mais un sursaut me donne la force de résister. Je sers ma bille. Objectif, ma chambre. Et j'arrive sans bruit sur mon lit, retrouvant ma légèreté et heureux de constater que j'ai les trois billes.

Je suis content, mais quelque part un peu honteux d'être parti aussi vite. Cette jeune fille me hante l'esprit et j'ai le sentiment de lui avoir dérobé ses billes, même si elle a semblé vouloir me les offrir. De toute façon, je ne pouvais pas faire beaucoup plus puisque je ne comprenais pas sa langue. Et puis, j'irai certainement la revoir un jour.

Lorsque François revient de son rendez-vous, je me précipite vers lui :

« François, François. Devine ce que j'ai dans les mains ? »

– Qu'échque tu dis ?

– Devine ce que j'ai dans chaque main ?

– Chtop ! Arrête chte dis. Che peux pas parler. Che vais me rincher la bouche. »

Je suis agacé que François m'ait coupé dans ma joie de lui annoncer la bonne nouvelle. D'autant plus que je suis obligé d'attendre une dizaine de minutes avant que son anesthésie ne s'estompe. J'ai beau le suivre comme un toutou pour essayer de lui demander de se concentrer, il n'y a rien à faire, il retourne toutes les deux minutes dans la salle de bain pour se rincer la bouche, et moi je suis là impatient de lui dévoiler la nouvelle.

« J'en ai assez maintenant. Tu vas t'asseoir et m'écouter. »

– C'est bon, c'est bon ! Ne t'énerve pas, c'est passé. Je peux parler maintenant. C'était quoi ta devinette ? »

Depuis dix minutes que je suis François dans ses allers et venues, je n'ai pas lâché les billes et je suis pressé de le faire, en même temps que de lui révéler toute mon aventure.

« Trop tard pour la devinette », dis-je encore un peu fâché.

Tout en ouvrant une main, je commente :

« N'est-elle pas magnifique ? Et ce bleu... »

Puis en écartant les doigts de l'autre main, je poursuis :

« Et que dis-tu de celle-ci ? »

François n'en revient pas :

« Mais où as-tu trouvé ces billes ! Montre, elles sont splendides. Viens voir, nous allons les comparer avec les dessins du grimoire. »

– Tu vois, c'est incroyable, on dirait bien que ce sont les billes qui nous manquent.

– Mais, où les as-tu donc trouvées ?

– Je te le donne en mille ! Non, ne te casse pas, tu ne trouveras jamais, je vais t'expliquer ! »

Et là, je lui raconte tout. Il est bouche bée, comme paralysé. Je vois qu'il a du mal à assimiler ce que je lui dis.

« C'est incroyable, tu es allé sur l'une des planètes du grimoire... ! Mais elle ne t'a rien dit ? »

– Non ! Enfin, je ne pigeais rien de ce qu'elle me racontait ! Mais j'ai un peu honte d'être parti si vite. Vois-tu, ce qui est le plus surprenant, c'est que ces quatre billes sont de même couleur que les nôtres : une jaune, une bleue, une rouge et une noire. Remarque, il lui en reste tout de même deux.

– C'est dingue, si ça se trouve, elles vont interagir entre elles, puisque nous avons la possibilité de les mettre au contact de la rouge.

– On pourrait en faire l'expérience et les poser dans les alvéoles de la boîte en cèdre, s'enhardit François.

– Tu as raison, on va essayer. De toute façon, l'on ne risque pas grand-chose.

– Tu sais à quoi je pense, Garigue ! Dans les pages que nous avons enlevées du grimoire, tu te souviens, il y avait quatre planètes, dont la Terre. Eh bien, je crois que tu as échoué sur l'une d'elles !

– Tu penses bien que j'ai vérifié et, à tous les coups, c'est sur la plus grosse d'entre elles et je vais te montrer celle que j'ai vue.

– Comment ça ? Là je ne pige pas.

– Eh bien, mon petit gars, c'est incroyable. Oui, ce sont deux planètes jumelles et j'ai pu voir l'une d'elles. Comme si j'étais sur la Lune et que je contemplais la Terre.

– Punaise, c'est extraordinaire ! Nous allons relire ce grimoire, peut-être découvrirons-nous l'énigme.

– Oui, tu as raison. Mais procédons par étapes, d'abord la bille bleue. Tu imagines un peu si elle pouvait fonctionner ! »

N'ayant pas eu le temps de vérifier, collègue oblige, toute la journée je ne pense qu'à cette jeune fille, c'est vrai qu'elle est attirante. Est-ce dû à sa jolie couleur de peau ? Ou à son ravissant visage ? Mais ce qui finit par primer, c'est cet essai avec les quatre billes. Et c'est avec beaucoup d'optimisme que nous attendons ce moment tant espéré.

En rentrant du collège, les parents étant absents, rien ne s'oppose à ce que nous tentions cette expérience tant attendue.

« Quelque part j'ai peur, je me demande si nous n'en faisons pas un peu trop, me dit François.

– Mais il ne faut surtout pas baisser les bras, nous touchons au but, lui dis-je.

– Non, ce n'est pas ça, j'ai seulement peur d'être déçu. Imagine que l'on ne puisse pas retourner dans le passé. J'aurais du mal à voir s'écrouler mon rêve.

– Moi, j'y crois. De toute façon, le mieux c'est d'essayer. »

Nous allons donc chercher dans notre cachette la boîte et les billes. Dans ma chambre, fermée à double tour, rideaux tirés, nous plaçons la boîte sur le parquet, à l'envers, afin de pouvoir mettre les billes dans les alvéoles. Et ayant le dessin du grimoire à nos côtés, nous sommes sur le qui-vive.

« D'après toi que va-t-il se passer ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, me répond François.

– Bon, nous verrons bien ! Nous allons les mettre en place selon le dessin du grimoire. De toute façon nous ne devrions pas courir de grands risques, dis-je plus pour nous rassurer que par conviction.

– Qui te dit que nous n'allons pas nous retrouver dans le passé, mais à une autre époque !

– Nous verrons bien, le tout, c'est d'essayer et de pouvoir revenir. »

Avant de les positionner, je mets les quatre billes en contact et là, nous constatons que toutes se mettent à briller plus intensément. Selon moi, ceci est un bon présage. Puis, nous les plaçons

sans trop de difficulté, en partant de la plus petite à la plus grosse, comme le dessin du grimoire. Lorsque la dernière tombe au fond de son alvéole, toutes les billes se remettent à briller, avec un éclat beaucoup plus soutenu que d'habitude. Surtout la bleue qui semble se charger en énergie. Seule la noire ne brille pas.

Incroyable, c'est complètement fou ! Les billes semblent échanger des informations et voilà qu'elles se mettent toutes en lévitation, se soulevant d'une trentaine de centimètres.

« Tu te rends compte, ta bille rouge a donné des pouvoirs aux autres. Mais c'est dingue, elles décollent, en plus ! me dit François.

– Ça, c'est sûr, mais ne crois-tu pas que nous avons tenté le diable ? »

François est figé par ce spectacle. J'ai l'impression qu'il va crier de joie, mais il est si impressionné qu'aucun mot ne peut sortir de sa bouche ! Moi, je suis inquiet, très inquiet. Pourvu que nous n'ayons pas enclenché un mécanisme infernal que nous n'arriverions pas à maîtriser.

Leur brillance augmente en puissance et elles montent encore de trente centimètres. Puis subitement, elles cessent de briller. L'un comme l'autre, nous retenons notre souffle. L'émotion est à son comble. Que va-t-il se passer ? Ce qui est absolument certain, c'est que la rouge a activé ces deux billes.

Incroyable, une énorme surprise nous attend.

Les billes s'écartent les unes des autres formant un cube d'environ soixante centimètres de côté emprisonnant ainsi la boîte en cèdre, et ce cube devient lumineux. C'est surprenant et magique. D'un autre côté, il est certain que nous ne contrôlons plus rien. Pourvu qu'au moins cela n'explose pas, car les billes se remettent à briller davantage. Au cœur de ce cube éblouissant, un scintillement bleuté apparaît et lentement il se met à grossir. Je vois François mettre ses mains devant son visage, comme s'il craignait que cela n'explose. Il pense certainement comme moi : n'aurions-nous pas commis une énorme bêtise ? Il est tétanisé, m'indiquant par signes sa grande inquiétude. Pour mon compte, je ne suis pas plus fier. Je suis persuadé que nous venons d'enclencher un processus étrange qui, je l'espère, sera maîtrisable.

Nous avons les yeux rivés sur cette lueur qui grossit et se met à tourner, façonnant un nuage en boule. Cette sorte de fumée bleue semble vouloir prendre forme, car elle devient de moins en moins floue. C'est surprenant, c'est incroyable. Cette curieuse représentation, lentement, prend l'aspect d'un visage ! Un visage ressemblant à celui d'un humain, mais presque transparent. Il a les yeux fermés, le nez droit, des cheveux longs, avec une grande barbe. C'est très impressionnant, voire angoissant et je tremble. Cette tête repose sur la boîte en cèdre.

« Garigue, je t'assure, c'est mon fantôme.

– C'est bien embêtant, car il a été décapité et j'ai très peur. »

La forme humaine tourne sur elle-même et doucement, s'immobilise devant nous. Avec lenteur, elle ouvre les paupières, dévoilant un regard très expressif de ses yeux perçants et presque noirs. Longuement, Le visage fixe François et finit par se tourner vers moi. Il semble serein, mais nous sommes horrifiés, plus que cela, complètement terrorisés. Le pire, c'est qu'il bouge les yeux très lentement, comme s'il avait du mal à les mouvoir.

Soudain, il se met à parler. Sa voix est faible et il articule posément. Il parle parfaitement le français en s'adressant à François :

« Bonjour, mon petit François, tu constates que ton grand rêve prend forme. Quel plaisir de vous rencontrer. Je suis agréablement surpris que vous ayez réussi à trouver ces billes aussi vite. Si j'ai accepté de vous rencontrer, c'est que vous le méritez. Vous êtes très proches du but, mais

il y a encore une étape difficile. Il vous faut retrouver la véritable bille bleue, car c'est elle qui a vu disparaître ta maman, mon garçon et c'est un diamant miraculeux.

– Faites-moi plaisir ! Dites-moi si nous allons réussir ? demande timidement François.

– Si je me suis déplacé, ce n'est pas sans raison. Réfléchissez bien, le chemin va être semé d'embûches, mais si vous continuez ainsi, vous devriez y parvenir et également, sans le savoir, ce sont deux rêves qui vont s'exaucer. Disons même trois.

– Comment ça ! Je ne comprends pas ! Je ne rêve que de revoir ma maman...

– Je sais, mais comme tu avais pu t'en apercevoir, ta maman avait fait un souhait irréalisable à l'époque, qui grâce à vous va prendre forme. »

Puis il se tourne vers moi. J'ai une peur terrible, mais je l'écoute attentivement.

« Garigue, il te faut être plus prudent et réfléchir davantage. Tu dois savoir que le jour où tu as rattrapé François, ton destin a basculé. Comme a pu te le dire l'un de mes amis, sans le savoir tu t'es attribué une mission qui d'ailleurs t'était destinée et qu'il t'est impossible d'imaginer, tout au moins pour l'instant. Mes enfants, bon courage ! Bonne chance et à bientôt. Vous pouvez m'appeler en cas d'extrême urgence. J'allais oublier, Garigue, je sais que tu es conscient d'avoir emprunté, un peu rapidement, deux billes à cette charmante jeune fille. Tu aurais pu attendre qu'elle te prie de partir. Cette petite te les a offertes de bon cœur, mais elle a été chagrinée de ta façon de faire. Un jour, il te faudra réparer cette erreur et les lui rapporter lorsque vous n'en aurez plus besoin. Je vais te dévoiler un secret, car vois-tu, cette enfant a fait un vœu, celui de te revoir, mais surtout, le vœu que ses billes te protègent. Sache que la bille noire et la bille bleue, serrées ensemble dans la main droite – en cas d'extrême nécessité bien sûr – te rendront invincible. Je vous révèle ceci afin de renforcer le vœu de cette petite. À n'utiliser qu'avec modération ! Garigue, si je te révèle cela, c'est que tu l'as bien mérité. Tu as brillamment franchi les obstacles et pièges qui t'ont été tendus. J'aime beaucoup ta façon d'être, ta fraternité, ton esprit que vous appelez "écolo". Mais rassemble ton courage et attends-toi à des difficultés le jour où vous trouverez le diamant bleu, tant espéré. Car ce jour-là, il se trouvera alors à ton époque, et ceux qui le possèdent aujourd'hui le perdront donc. Ce que tu avais aisément compris, puisqu'en aucun cas la bille ne peut se trouver à deux endroits différents à la même époque. Comme vous avez pu comprendre qu'ils ont déjà perdu la bille jaune et la rouge, attention aux représailles. »

Alors que ce visage commence à disparaître, nous entendons avec difficulté :

« Garigue continue d'aider François. Persistez mes petits, vous allez y arriver ! »

Nous n'en revenons pas ! Pendant un long moment, nous nous serrons dans les bras l'un de l'autre. L'émotion nous étouffe presque, c'est terrifiant et excitant à la fois. J'étais tellement angoissé que je suis heureux qu'il ait disparu.

« Tu te rends compte, cette apparition est le fantôme que tu avais vu avec ta mère. Tu ne te rappelles pas ce qu'elle avait souhaité ?

– J'y ai songé, figure-toi ! Mais je ne sais pas et c'est bien dommage, car ça nous aurait certainement aidés. Mais ce qui est embêtant, c'est qu'ils lui ont coupé la tête. »

Fantôme ou pas, le rêve de François va sans doute se réaliser très prochainement, cela va lui permettre de croquer un peu de bonheur. Cependant, certains problèmes m'effraient. J'ai la conviction de voir débarquer chez nous les individus dont les billes se sont évaporées. Papa risque d'être furax. Je me demande également ce qu'il a insinué en me parlant de mission. De toute façon, il m'est difficile de faire marche arrière. J'analyserai la situation sitôt que la maman de François sera parmi nous.

François, tout excité, me sort de mes réflexions :

« Te rends-tu compte, il a plus ou moins affirmé que nous allons réussir ?

– Bien sûr, nous allons y parvenir. Il voit tout, il m'a même fait remarquer que j'ai emprunté un peu vite les billes de cette fille. D'ailleurs, tu as vu, il va falloir les lui rapporter.

– Oui, tu as raison ! Garigue, tu ne peux pas savoir comme je suis content : je pressens que nous allons réussir ! »

À bien y réfléchir, nous n'avons pas compris grand-chose à son indice. En revanche, nous avons bien noté que la bille noire, serrée dans la main droite avec la bille bleue, doit me rendre invulnérable.

« Ne crois-tu pas que tu devrais faire un essai, mieux vaut savoir comment ça marche ! me demande François.

– Je ne pense pas. Il a bien fait comprendre “le moment venu”. Attendons un peu. Je crains malheureusement que nous soyons obligés de nous en servir un jour prochain.

– Oui ! Et notre priorité, c'est de retrouver la véritable bille bleue.

– Pour l'instant, il faut réfléchir aux endroits où nous avons été tous les deux et où nous n'avons pas cherché.

– Tu penses à un endroit en particulier.

– Pas vraiment, mais il faut cogiter.

– Ah si ! Il a dit quelque chose d'important. Rappelle-toi, il a affirmé que, lorsque la bille bleue reviendra à notre époque, celui qui la possède la perdra. Donc c'est qu'elle viendra nécessairement d'une autre époque.

– Tu as raison. Ce qui veut dire, qu'obligatoirement nous devons la trouver à ton époque, mon petit François et qu'il est inutile de perdre notre temps au XXI^e siècle.

– Oui, je le pense également, mais ça ne va pas être fastoche ! Non... À tous les coups Luigi va réussir. »

François me fait à juste titre remarquer que, comme par hasard, les deux billes pouvant me rendre invincible viennent toutes deux de cette curieuse planète. Il ajoute alors :

« Pour moi tu n'as pas commis d'erreur lorsque ta bille t'a fait arriver dans cet endroit, il te fallait y aller pour pouvoir obtenir ces billes. Je suis persuadé que tu devais passer en quelque sorte un test.

– Tu parles d'une d'épreuve qui fait que je lui ai plus ou moins piqué deux billes. Remarque, cette apparition ne m'a pas reproché d'y être allé.

– Tu as raison. C'était probablement un passage obligé que nous comprendrons certainement un jour. »

Ce qui me rassure, c'est que le visage de ce mage était serein. Il est évident, au vu de ses messages qui reposent sur la fraternité et la gentillesse, qu'il ne peut pas y avoir de méchanceté cachée derrière tout cela.

« Tiens, j'y pense. Dans le grimoire, il était écrit que la bille rouge pouvait communiquer des pouvoirs à des billes semblables et c'est ce qui s'est passé.

– Oui, tu as raison. Comme il était dit que les quatre, ensemble, pouvaient appeler je ne sais trop qui. Tu te rappelles ? Un nom bizarre.

– Oui, peut-être... je ne me souviens plus. Mais ce doit être en quelque sorte le super gardien de ces billes.

– Tu remarqueras que tout ce qui se trouve dans le grimoire est bien réel, par contre il nous faut interpréter certaines choses qui ne sont pas mises en évidence.

- Tu penses à quoi ?
- Rien de particulier, mais en ce qui concerne les deux autres planètes qui y figurent... va dont savoir. »

Nous rangeons la chambre et nous cachons bien les billes ainsi que la boîte en cèdre. Après réflexion, je souhaite tout de même garder sur moi les deux billes, la bleue et la noire, comme conseillé par ce sage. Sait-on jamais !

CHAPITRE 18

Là, on brûle ! Mais va-t-on la trouver cette fichue bille ?

Trois jours plus tard, alors que nous sommes au restaurant, vraiment heureux autour d'un gros gâteau pour fêter l'anniversaire de mariage de mes parents, je suis intrigué par un homme qui ne cesse de nous observer. Et lorsque je vois Alfred Léoni le rejoindre, j'en ai froid dans le dos. J'imagine déjà les ennuis qui nous attendent.

Mon comportement intrigue mon père, qui me demande ce qui me tracasse. Lui ayant révélé la présence de Léoni, il décide d'abrégé notre dessert. D'un bon pas, nous partons à la recherche de notre véhicule qui se trouve dans un parking mal éclairé, à une centaine de mètres. Mais à mi-chemin, je me rends compte que nous sommes suivis par les deux hommes. Je préviens mon père et il active le pas.

Nous ne sommes qu'à quelques mètres de notre véhicule, lorsque trois hommes sortent de l'ombre pour nous barrer la route tandis qu'arrivent derrière nous les deux autres individus. Nous sommes pris au piège, et d'un ton désagréable, Léoni nous demande :

« Veuillez nous donner votre bille, et vite.

– Mais Monsieur, nous ne l'avons plus. Nous l'avons donnée au brigadier, lui répond mon père.

– Arrêtez de dire n'importe quoi et dépêchez-vous ! »

Nous voyant perdus, François me demande d'utiliser mes deux billes. Et espérant que le mage ne se soit pas trompé, je prends les billes dans ma main droite et je pointe ces individus en leur criant de nous laisser passer. Une chose incroyable se produit en moi, je suis comme survolté, me donnant le sentiment d'avoir mis les doigts dans une prise de courant. Il faut dire que j'ai crié fort. Au même instant, les cinq hommes se mettent à tournoyer sur eux-mêmes. Puis, tournant de plus en plus vite, ils lévitent à trois ou quatre mètres, et, après une dizaine de secondes, retombent à terre, inanimés.

Nous en profitons pour nous sauver sans demander notre reste.

À la maison, avant même qu'ils ne me questionnent, je me sens obligé de tout dévoiler à mes parents. Mon père une fois de plus est époustoufflé, impressionné même, mais furieux. Ma mère, qui découvre une partie de nos péripéties, semble désemparée, mais ne dit rien.

« Excusez-moi les enfants, vous m'avez habitué à des choses extravagantes, mais là c'est le bouquet. Je veux en avoir le cœur net. Allez me chercher vos billes et cette boîte, ordonne mon père.

– Oui, d'accord, mais le mage a insisté, précisant que nous ne pouvions le déranger qu'en cas d'urgence.

– Pour moi c'en est une, j'exige de comprendre. Au fait, où avez-vous trouvé ces billes ?

– Dans un coin du petit cabanon chez François, enterrées sous dix centimètres de terre.

– C'est tout de même curieux, cela n'était pas noté dans le grimoire.

– Certainement qu'elles ont été enfouies bien après que ce livre a été écrit.

– Probablement. »

Moi, je n'ai qu'une chose en tête : je veux essayer de comprendre le message que le mage nous a fait passer. Pourvu qu'il ne nous envoie pas bouler, jugeant que nous le dérangeons pour pas grand-chose. J'ai vraiment envie de revoir cette apparition et de savoir si un nouveau message peut nous être révélé. Mais d'un autre côté, pourvu que papa ne commette pas d'impair en le brusquant.

Mon père ferme les volets, pendant que nous allons chercher la boîte et les billes.

De retour dans la salle à manger, je pose la boîte au milieu de la table et les billes à côté, et je fais baisser la lumière. Nous nous asseyons autour et, calmement, je demande à François de placer la première bille, la jaune. Ma mère ne peut s'empêcher de pousser un cri d'extase devant la beauté de cette bille qui étincelle. Elle a la même réaction en découvrant la rouge. Cela l'amuse tandis que pour moi l'inquiétude grandit. Nous lui faisons signe de se taire et délicatement François place la troisième bille, la bleue. Déjà les billes s'agitent et ma mère exprime à nouveau son étonnement devant ce spectacle magnifique. Un mini feu d'artifice vient de commencer. Mon père, me voyant prêt à poser la quatrième bille, me demande :

« Il faudra tout de même m'expliquer, où et comment, vous avez trouvé toutes ces billes. »

Je fais celui qui n'entend pas et je la place. Immédiatement, le processus se met en route et le mage apparaît.

Les parents sont paralysés devant ce spectacle ahurissant, ils observent la scène bouche bée. Mais ma mère finit par s'affoler et mon père est obligé de la prendre dans ses bras pour la rassurer. Ils sont effrayés et voyant le mage ouvrir des yeux si perçants, ils se mettent à trembler tous les deux, la sueur commençant à perler sur leur front.

« Eh bien Garigue, que se passe-t-il pour qu'il y ait réunion de famille ?

– C'est mon père qui a souhaité vérifier ce que je lui ai révélé.

– Ce n'est pas ce que tu as fait de mieux mon garçon, car maintenant ils ont un lourd secret à garder. Pour revenir à l'utilisation de tes deux billes, modère ton agressivité lorsque tu les utilises, car à chaque cas, sera adapté le remède. Hier soir, tu n'y as pas été avec le dos de la cuillère, comme dit ton père. Mais ce n'est pas grave, ils l'avaient mérité et ils vont s'en remettre en oubliant cette histoire de billes qui devrait à jamais quitter leur esprit. »

Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ose lui demander :

« Nous avons bien réfléchi, mais nous ne voyons pas où se trouve cette bille bleue.

– Vous n'avez pas assez gambagé comme dit François, sachez que vous en êtes passés très près tous les deux. Vous finirez par la trouver, mais... ce n'est pas si simple.

– S'il vous plaît ! Un tout petit indice, ce serait sympa, dis-je.

– Impossible, je n'ai pas à m'ingérer dans les affaires humaines, j'en ai déjà beaucoup trop fait. Il te faut chercher et tu finiras par trouver. Bon courage. Comme je suis appelé ailleurs, je vous dis au revoir à tous. J'en profite pour vous féliciter Suzanne, pour l'amour que vous portez à vos enfants, et merci Monsieur Simon de les avoir écoutés en les laissant faire. Au revoir. »

Mon père allume le lustre et se laisse littéralement tomber sur sa chaise sans dire un mot. Il semble complètement anéanti, paralysé par ce qu'il vient de découvrir et entendre. Ce silence étrange accentue à présent le côté surréaliste de cette soirée. C'est ma mère qui rompt le silence :

« François, mon petit, j'ai toujours su que tu étais différent. Je t'aime comme mon fils. Prends bien soin de toi. J'ai enfin compris ma guérison spectaculaire, je t'en remercie du fond du cœur mon garçon. »

Elle se précipite sur lui pour le serrer un long moment dans ses bras. Mon père, lui, revient sur l'étrangeté de cette apparition.

« Essayons d'analyser ce que nous venons de découvrir, c'est tellement hallucinant, tout est si insensé. Et dire que je voulais lui demander qu'il nous fiche la paix. Avec tout ça j'ai complètement oublié. »

Nous finissons la soirée à étudier ce que nous a dit ce mage, à moins que ce soit notre ange gardien, comme dit ma mère.

Mon père a son idée :

« Pour moi, la bille se trouve dans la cabane et elle a dû y être mise au XVI^e siècle. Au fait, dites-moi ! Où avez-vous trouvé la bille noire ?

– On te l'a expliqué, chez François, dans l'appentis, lui dis-je.

– Raison de plus pour aller voir si le diamant bleu ne s'y trouve pas, j'ai le sentiment qu'il a été mis à ton époque François.

– Qu'est-ce qui vous fait dire qu'il aurait pu être mis au XVI^e siècle ? Vous y croyez vraiment ? demande François.

– Oui, et c'est pour cela que, chacun de votre côté, vous avez été si près de trouver le diamant bleu, comme le dit le mage.

– Pour moi, cette théorie ne colle pas. Nous aurions dû la trouver avec notre bille, car nous en avons fait l'essai. Je pense qu'elle est ailleurs, mais où ?

– Ne raisonnez pas ainsi. D'ailleurs, je vous fais remarquer que vous avez trouvé des billes là où ce n'était absolument pas prévu. Qui nous dit qu'en y regardant de plus près, vous n'allez pas la trouver ? Essayez encore avec votre bille !

– Tu as raison, il va falloir y retourner et bien regarder », lui dis-je.

Je lui ai répondu ça, mais de toute évidence, c'est impossible. Et je crains que ce soit trop facile de se servir de nos autres billes pour retrouver celle-ci... Il semble qu'il nous faudra affronter d'autres épreuves. D'autant plus que mon essai dans ce domaine n'a pas été fructueux. Enfin, pas complètement puisque cette petite qui avait une magnifique bille bleue dans les cheveux m'a donné deux billes.

Ma mère, qui vient de découvrir toutes nos péripéties, se demande si les hommes qui veulent récupérer nos billes ne seraient pas en possession de celle qui nous manque.

« Pourquoi pas, nous y avons pensé. À moins qu'une de leurs billes se soit volatilisée, dis-je. Et puis le mage nous a fait comprendre qu'elle viendrait d'un autre siècle que du nôtre.

– C'est vraisemblable qu'ils en possèdent certainement une, mais désactivée comme j'ai pu le lire dans le grimoire. Sinon, ils auraient déjà débarqué chez nous, ajoute François.

– D'ailleurs, si je suis votre raisonnement, étant donné que vous avez les quatre billes, toutes les leurs ont disparu. »

Bien pensé, mais comment lui expliquer que deux billes ne sont pas vraiment d'ici et en rien les billes authentiques ? Ce qui réduit à néant son raisonnement.

Le lendemain au petit-déjeuner, mon père nous fait savoir qu'il n'a effectivement pas pu trouver le sommeil et qu'il est très perturbé de ce qui s'est passé la veille au soir. Du même avis, ma mère ajoute :

« J'y ai bien réfléchi et j'ai confiance en l'avenir... Même s'il est vrai qu'il faudra être très prudent ! »

Mon père est très soucieux. Selon lui, le risque majeur vient de cette secte. Certes, cinq de ses membres sont hors circuit grâce à mes deux billes, mais les autres ? Qui sont-ils ? Où sont-ils ? Quand risquent-ils d'intervenir à nouveau ? Et surtout, qui est leur chef ?

Une fois dans ma chambre, la discussion reprend de plus belle. La priorité étant de trouver ce diamant, nous devons mieux réfléchir et chercher davantage.

« Dis-moi François, à quoi songeais-tu hier soir, lorsqu'on discutait de l'endroit où elle pouvait se trouver ? Tu m'as semblé songeur. As-tu une idée derrière la tête ?

– J'ai une certitude en tout cas, c'est qu'elle ne se trouve pas chez moi. Nous l'avons cherchée sans succès avec notre bille. Vu que nous devons la ramener d'un autre siècle, il y a bien un endroit où nous avons été tous les deux et où nous n'avons pas cherché : c'est dans la cabane, en l'an 2900 ou 3000, je ne me souviens plus très bien... Tu vois ce que je veux dire ?

– Oui, c'est vrai tu as raison. Je n'y avais pas songé ! lui dis-je.

– Si vraiment nous devons y aller, en l'an 3000, il faudra être très prudents et ne pas tomber sur un scorpion. Mais je suis convaincu d'avoir raison.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Parce que la bille est difficilement trouvable à mon époque. Vu ce qui s'est passé, elle doit être bien planquée, mais ailleurs que chez moi, répond François.

– Chez moi, ce n'est guère mieux. À moins que l'on ne découvre qui est cet inconnu qui semble avoir un point commun avec Léoni.

– Je suis d'accord. Par contre, en l'an 3000, curieusement la cabane existe encore, alors pourquoi ne ferions-nous pas une tentative en associant bille bleue et cabane ? Je suis sûr que c'est là-bas, car le mage a bien dit que c'était dans un endroit où nous avons déjà été, mais où nous n'avons pas cherché.

– Tu as raison. D'ailleurs, j'ai peut-être atterri à cette époque pour justement me mettre sur la voie, comme ça l'a été pour la planète bleue.

– Il ne faut pas pousser mémère dans les orties. Ce n'est pas plutôt parce que tu as eu un coup de bol ? »

Le lendemain, François n'y tient plus, il est prêt à filer vers le futur, il souhaite que nous prenions la noire et la bleue. J'essaie bien de lui faire comprendre que non, qu'il est préférable d'être invisibles. À choisir, il préfère que nous soyons invincibles. Voyant qu'une fois de plus nous allons perdre du temps dans la persuasion, nous nous préparons ainsi sur-le-champ.

Même demande : nous nous servons de ces sales bêtes de scorpions pour éviter toute erreur. En une fraction de seconde, nous nous retrouvons non loin de la cabane, dont les alentours curieusement, sont en chantier.

Nous sommes intrigués en voyant ce remue-ménage. Sur une cinquantaine de mètres en périphérie de la cabane, tout a été retourné comme s'il y avait des recherches archéologiques en cours. Des toiles sont tendues au-dessus de la cabane, certainement pour se protéger du soleil et, dans une immense tente, se trouve une quantité impressionnante d'outils, des cribles ainsi que des appareils électroniques vraiment curieux. Autour de la cabane, les fondations sont à nu. Il en est de même pour le petit cabanon qui existait à l'époque de François. Il est évident que des fouilles sont en cours. Curieux tout de même, surtout lorsque je découvre un nombre

impressionnant de cribles. Nous remarquons dans la poussière des traces de pas. Celles-ci sont toutes fraîches et semblent aller dans la direction du grand étang. Nous décidons de les suivre. Nous traversons ce qui n'est que le vestige des bois.

Alors que nous avons bien avancé, j'entends avec terreur une corneille qui graille, comme dit mon père. Je lève le nez et j'en aperçois deux ou trois qui viennent de se poser sur des arbres morts. Puis, comme la fois où j'avais été attaqué, j'en vois venir des dizaines, puis des centaines. François n'a pas l'air d'être apeuré, mais pour ma part, me remémorant le scénario catastrophe que j'ai déjà vécu, je n'en mène pas large. Ne pouvant devenir invisible, n'ayant que la bille noire et la bleue, je panique. Je commence à maudire François. Lorsque plusieurs milliers de corbeaux s'approchent à quelques dizaines de mètres, le bruit devient infernal et François comprend enfin le risque énorme que nous courons.

« Garigue, j'ai peur, prends tes deux billes pour qu'ils dégagent.

– Je te l'avais dit, mais tu n'en fais qu'à ta tête. J'aurais bien envie de te laisser faire.

– Ne fais pas l'andouille, chasse-les. Qu'ils se cassent de là ! »

Sans attendre, je me saisis des billes et pointe du doigt ces oiseaux acharnés. Tout en les serrant, je hurle pour qu'ils fichent le camp. Et lorsque je sens monter en moi cette force étrange, je fais un cercle complet, en essayant d'en pointer le plus possible. Incroyable ! Tous ces volatiles excités se mettent à tourner sur eux-mêmes en perdant de nombreuses plumes. C'est même joli à voir, on dirait de la neige toute noire. Puis, à moitié déplumés, tous s'effondrent à terre, en même temps. Un nuage de plumes retombe lentement. Le sol est tout noir. Alors qu'une petite partie des oiseaux s'enfuit à toute volée, certains restent au sol sans vie, d'autres encore essaient de fuir en piétant. Malgré tout, la majorité n'a pu échapper au carnage. Tout cela est ahurissant. Je demande à François si nous ne devrions pas plutôt déguerpir. Mais constatant toujours les marques de pas dans le chemin, il souhaite tout de même aller voir qui habite cette région.

« Je souhaite connaître la raison de ce remue-ménage autour de la cabane. Si nous découvrons l'auteur de ces pas, nous en saurons plus.

– Tu as raison, c'est vrai que c'est louche qu'ils farfouillent autour de la cabane. Ton intuition est certainement juste, mais pourvu que nous n'arrivions pas trop tard. »

Une fois sortis de ce méli-mélo d'arbres morts, nous apercevons les maisons en ruine dans l'ancien étang. Nous suivons toujours ces traces qui sont de plus en plus marquées et qui nous mènent tout droit dans la direction de ces masures. Après les avoir suivies, nous finissons par comprendre que ces empreintes nous conduisent vers une immense maison, qui ne se trouve pas dans l'ancien étang : elle le domine. Elle a encore ses fenêtres avec des vitres. Et c'est incroyable, autour de cette maison poussent quelques arbres bien verts, surtout des palmiers. Nous arrivons inquiets à la porte et frappons à plusieurs reprises, mais pas de réponse. Nous décidons de contourner la demeure et là, nous apercevons un homme très âgé. Il est assis dans son jardin verdoyant, à l'ombre de son logis. Il semble écrire ou dessiner. Nous l'approchons. Il ne nous a pas entendus. Il sursaute lorsqu'il nous aperçoit et nous regarde étonné, sans rien dire.

Le vieil homme est habillé très légèrement, de toile fine. Il retire deux très petits appareils qu'il avait aux oreilles et continue à nous observer : il devait écouter de la musique. Il n'a que peu de cheveux, ses yeux interrogatifs parlent pour lui. Il a l'air sympathique et son sourire enjoué, qu'il vient d'afficher, nous incite à prendre confiance. Il se déride complètement et se lève. Il est immense, au moins deux mètres vingt. Pourtant, il est maigrelet et, avec ça, il affiche un accent très marqué des gens du midi.

« Pour une surprise c'en est une. Mais dites-moi... que faites-vous ici ?

– Bonjour Monsieur ! Nos arrière-arrière-grands-parents ont habité cette région. Nous désirons simplement visiter les lieux où ont vécu nos ancêtres.

– Mais, il n’y a plus personne dans ce hameau ! »

Le vieillard, qui doit avoir environ quatre-vingt-dix ans, nous demande :

« Comment vous appelez-vous et que voulez-vous vraiment ? »

– Nous ne voulons rien ! Je m’appelle Garigue Simon et voici François. »

Le vieil homme paraît surpris.

« C’est étrange, vous avez les mêmes prénoms et noms que les grands Simon, Garigue et François ! Ce sont eux qui, il y a plusieurs siècles, nous ont prévenus des cataclysmes que nous allions endurer ! Ah, si nos anciens les avaient seulement écoutés ces deux sages ! Nous n’en serions pas là aujourd’hui ! »

Et l’homme nous prie de le suivre dans sa maison...

L’intérieur de la demeure est surprenant, les murs ne sont pas recouverts de tapisserie, mais d’immenses écrans de télévision sur toute leur surface. Comme ces écrans sont allumés, le spectacle est franchement grandiose ! En réalité, ce sont comme des films plastiques collés au mur faisant écran qui, curieusement, nous montrent des images synchronisées. Sur les quatre murs de la pièce où nous nous trouvons passe un film qui aurait pu être tourné au Canada, où il est surprenant de voir passer des oies bernaches d’un mur à l’autre. Dans la pièce suivante, nous avons l’impression de nous trouver dans un immense aquarium, où des bancs de dorades passent aussi d’un mur à l’autre, y compris au plafond. Nous sommes si émerveillés de voir un tel spectacle que nous ne disons pas un mot. Nous contemplons. Le vieil homme, nous voyant immobiles devant ses murs, nous interpelle :

« Ah, je vois ! Vous trouvez mon installation démodée ! Il est vrai qu’elle a au moins une centaine d’années. Il est certain que leurs nouveaux écrans en relief n’ont plus rien à voir avec ça ! »

– Non, non, lui répons-je. J’admire le paysage. Cela fait plaisir de contempler de la verdure.

– Ah ça oui ! Il est certain que depuis que le Gulf Stream¹⁷ s’est mis à lécher le nord-ouest de l’Espagne, il y a six cents ans, tout n’est que désolation. Et ne nous plaignons pas, car les prévisions alarmistes disant que tout allait geler de toutes parts ne se sont pas réalisées ! Eh oui, ajoute-t-il nostalgiquement, huit jours de pluies diluviennes par an ne suffisent pas à faire repousser la végétation. Enfin, c’est ainsi.

– Il ne pleut que huit jours par an ! s’étonne François.

– Mais d’où sors-tu pour me poser une telle question ? Mais au fait, j’en ai connu un Simon, un descendant de l’un des grands Simon. Il habitait de l’autre côté du village. D’ailleurs, l’ancien grand bois lui appartenait, il était également propriétaire du forage. C’est lui le dernier à avoir eu une petite marre où quelques poissons survivaient. Mais tout cela est déjà bien loin.

– Avait-il des enfants ?

– Oui, je pense, mais j’ignore où ils se trouvent ! Je me souviens... il y a bien longtemps de ça : un jour d’orage terrible, il s’est noyé. Plus qu’un orage d’ailleurs, c’était un ouragan catastrophique. Un déluge s’est abattu sur nous... pendant trois jours, sans discontinuer... Vous m’entendez ? Des trombes d’eau, trois jours durant ! En trois jours, il est tombé plus de deux mètres cinquante d’eau ! Imaginez-vous ! Tout fut emporté et, quinze jours plus tard, nous connûmes pour ainsi dire la sécheresse.

17 Courant marin chaud de l’Atlantique. Formé de la réunion du courant des Antilles et du courant de Floride. Il se divise en branches multiples et se transforme en dérive diffuse. Il adoucit les climats littoraux du Nord-Ouest et de l’Europe. C’est une des raisons pour lesquelles notre climat est tempéré.

Nous devons paraître très étonnés, car il hausse le ton en ajoutant :

« Eh bien les enfants, vous n'avez pas eu écho de ce gigantesque cyclone qui balaya tout le Sud ! Ce ne fut que sa queue qui ravagea notre région, mais quel cataclysme ! Et depuis, je suis seul ou presque. Il était gentil Simon, un brave homme qui croyait dur comme fer que ses aïeux auraient eu des pouvoirs surnaturels ! Et vous pouvez me croire, il disait qu'un jour prochain, ils reviendraient ! Là c'est certain, il déraillait un peu... Mais c'était un homme adorable et serviable. Je dois vous agacer avec mes histoires... non... ? Voulez-vous un verre d'eau ? »

Nous acceptons volontiers.

« Dites-moi, puisqu'ici tout est sec, à part votre joli jardin, où trouvez-vous votre eau ?

– Ah oui ! J'en suis fier de mon jardin ! Eh bien, je tire l'eau de l'humidité de l'air et ça, c'est de l'eau pure !

– Ah bon ! Mais dites-moi, comment êtes-vous ravitaillé en électricité, je n'ai vu aucun fil.

Le vieil homme semble surpris par ma question et me répond du tac au tac :

– Mais d'où sortez-vous enfin ? Vous savez tout de même que tout un chacun produit son électricité ! Je sais bien que mon installation est vétuste, mais ça marche parfaitement bien. Ma toiture produit dix-huit kilowattheures. C'est vrai qu'aujourd'hui pour une même surface on peut produire dix fois plus, mais à mon âge cela me suffit. Je pourrais la repeindre avec leur nouvelle peinture photovoltaïque, qui change de couleur en fonction de la température, passant du blanc au noir en moins de cinq minutes et qui multiplie la production par cinq... Mais je n'en ai ni le courage ni les besoins...

François l'interrompt :

« Que se passe-t-il dans la cabane au fond du grand bois ? On dirait que quelqu'un fait des fouilles autour. »

Je lui demande à mon tour :

« Oui, ça ressemble à des recherches archéologiques. Que cherchent-ils donc à cet endroit ?

– Ah bon ! Vous ignorez également que des savants sont à la recherche d'une bille magique qui pourrait résoudre tous nos problèmes ? Pourtant, on ne parle que de ça en ce moment. En réalité, ils recherchent quatre billes qui ont de prétendus pouvoirs surnaturels extraordinaires. Justement, ce seraient les fameuses billes des "Grands Simon".

– Ah bon ! Nous l'ignorions !

– Mais c'est inimaginable ! Je me demande vraiment d'où vous sortez. »

Je remarque que François est déconcerté, mais le vieillard continue.

« Comme je vous disais, tout dernièrement, un vieux grimoire a été retrouvé. Il semble vraiment que ce soit celui des Simon.

– Vous êtes sûr ! C'est incroyable ce que vous nous racontez là !

– Oui, incroyable, mais vrai ! Il aurait été enfermé dans une matière étanche de l'époque et placé dans un terrain argileux, ce qui l'a parfaitement conservé. Des savants ont étudié ce précieux ouvrage et après analyses, ils ont la certitude, au vu des notes manuscrites qui l'accompagnent, que les fameuses billes ont bien existé et qu'elles se trouvent dans les parages.

– Vous en êtes certain, dis-je, en faisant un clin d'œil à François.

– Parfaitement ! Et c'est ainsi que, depuis peu, je vois passer des gens ! Car presque plus personne n'habite cette région désertique ! Ils sont tous allés aux abords des pôles. Là-bas, la pluie tombe encore. Mais ils vont bientôt revenir, vous verrez ! »

Comme moi, François se sent mal à l'aise, comme moi il a le sentiment que ceux qu'il appelle les grands Simon... Ce serait bien nous !

Je demande alors :

« Vous nous parliez de billes magiques, en ont-ils seulement trouvé une ?

– Non ! Mais cela ne fait qu'un petit mois que le chantier a démarré. C'est difficile, paraît-il, car aucun instrument ne détecte ces diamants. Ils ont bon espoir, car ils vont tamiser mètre carré par mètre carré la totalité du terrain et vont démonter pierre par pierre ce vieux cabanon pourri, qu'ils reconstruiront ensuite, à l'identique du grimoire. D'ailleurs, il ne faut pas traîner par là-bas ! Il est formellement interdit d'y aller ! »

François impatient de partir souhaiterait prendre congé, mais le vieil homme, gentiment, nous prie de le suivre, insistant pour que nous acceptions son verre d'eau. Pour nous offrir ce verre d'eau, afin de poser son plateau, il déplace une lampe allumée qui n'a aucun fil. Elle reste pourtant allumée bien qu'il l'ait bougée d'un bon mètre. Voyant cela, je reste béat et le vieil homme s'en aperçoit et me dit :

« Tu trouves encore à redire à propos de mon installation !

– Non absolument pas... »

Il ne me laisse pas finir ma phrase :

« Évidemment, comme tout ici, c'est démodé !... Mais ça marche ! Si j'avais les moyens, j'investirais dans les derniers modèles. »

Me voyant encore plus surpris, il me dit :

« Ah oui ! Suis-je idiot ! Vous ne connaissez pas cette vieille technologie, elle a été créée bien avant que vous ne naissiez ! Eh bien vois-tu, c'est un système à induction magnétique. Cela n'existe pour ainsi dire plus, mais ça fonctionne très bien. L'antenne réceptrice est située dans le pied de la lampe et l'antenne émettrice dans le faux plafond. Je suis limité, par contre, à cent watts¹⁸ par poste, mais encore une fois ça fonctionne !

– En effet, je ne connaissais pas ce principe. Et pour vos autres éclairages, vous avez quelle technologie ?

– C'est très ancien, mais inusable et ça fonctionne à merveille. Là où il n'y a pas d'écran, toutes mes tapisseries sont faites de toiles de fibre de verre qui transmettent la lumière.

– Vous voulez me faire croire que ce tissu éclaire.

– Bien sûr ! Évidemment, il existe beaucoup mieux, les nouvelles peintures luminescentes de plafond donnent un meilleur éclairage, tout en consommant beaucoup moins, mais encore une fois, ça me suffit. »

Pour me donner une contenance, je bois une gorgée de cette eau qui est fraîche, mais insipide. Je n'ose plus poser de questions, de peur qu'il nous redemande d'où nous venons.

Alors que nous sommes enfin sur le point de partir, il nous conseille de revenir le voir, nous expliquant qu'il y aura bientôt de nouvelles cultures ici.

« Mais des cultures de quoi ? Vous m'avez dit qu'il ne pleuvait plus ?

– Ils vont irriguer à l'eau de mer de nouvelles plantes génétiquement salines qui poussent comme des champignons !

– Je l'ignorais, lui dis-je.

– Je me demande vraiment d'où vous sortez vous autres ! Vous semblez constamment tomber des nues ! » Et il ajoute :

« En Picardie, des centaines d'hectares sont déjà plantés de ces arbres qui montent à plus de cinquante mètres, l'on dirait d'énormes fougères géantes. Vous savez tout de même que c'est depuis ces plantations qu'il pleut à nouveau par là-bas, très peu, certes, mais il pleut. C'est pour cela que notre région va aussi être plantée de la sorte. »

18 Unité de mesure utilisée en électricité. Du nom de l'ingénieur britannique James Watt.

J'aurais aimé discuter encore un bon moment avec lui, d'autant plus qu'il est très sympathique, mais François bout d'impatience de retourner à la cabane.

Nous partons à contrecœur en lui faisant quelques signes de la main pour lui dire au revoir.

Il nous crie alors :

« Revenez vite, car je me fais vieux. À la fin du mois, j'aurai deux cent soixante-huit ans¹⁹. Et je ne suis pas éternel. »

Je n'en reviens pas, deux cent soixante-huit ans et toute sa tête ! Je suis fasciné par cet homme qui aurait pu m'apprendre tellement de choses.

19 D'après de récentes recherches, à partir de 2010 nous pourrions gagner (en espoir de vie par an) un trimestre, et avec les progrès de la médecine, tout concourrait à penser qu'en menant une vie saine au cœur d'une nature préservée, nous serions en mesure de vivre un âge très avancé. Imaginez les progrès de la science en l'an 3000, notre vieillard est encore jeune !

CHAPITRE 19

Pour brûler, ça brûle, mais ça sent plutôt le roussi et pourtant, ça bouge autour de nous.

Nous prenons immédiatement la direction de la cabane. En chemin, nous apercevons quelques corbeaux. Cette fois-ci, aucun d'eux ne s'approche de nous. Se souviendraient-ils de leur récente mésaventure ?

Enfin, voilà la cabane !

« Je vois François que ton instinct était bon, car ils cherchent des billes.

– Oui ! Mais mon instinct me dit de nous grouiller, car on pourrait nous tomber dessus. N'oublie pas... tu as entendu comme moi, c'est interdit de rester ici.

– Ça, ce n'est pas un problème, j'ai mes deux billes. »

Les fondations ne sont pas profondes et sont entièrement décaissées. À certains endroits, là où elles sont mal maçonnées, elles ont été démontées. Sur une bâche posée au sol, il y a certains objets dérisoires et je souris en apercevant quelques cuillères pour *black-bass* que j'ai dû perdre ! Comme elles étaient en Inox, elles ont résisté aux siècles. Il y a également des morceaux de poterie, ainsi que quelques pierres qui ne présentent aucun intérêt pour nous. Quel étonnement de retrouver un canif que j'ai tant cherché ! Il ne reste, malheureusement, que la lame en inox. De toute façon, je n'aurais pas pu l'emporter.

« Bon, je crois qu'il est temps, comme prévu, de faire un essai avec ta bille.

– D'accord ! Et avec un peu de chance, nous allons réussir. »

François ferme les yeux. Je le vois faire sa demande, serrer sa bille et se déplacer de quelques mètres : aurait-il réussi ? Nous nous retrouvons dans un angle de la fondation. Et, là :

« François... ! Regarde, c'est la pierre qui bouge, c'est elle ! C'est celle que nous avons découverte il y a quelques mois chez nous et que nous avons remise en place. Rends-toi compte, nous la retrouvons mille ans plus tard scellée avec du ciment.

– Tu as raison ! À tous les coups, c'est là !

– Oui, c'est incroyable, cette fameuse pierre qui aurait pu contenir la bille a comme par hasard été remise à son emplacement initial. Elle est positionnée au millimètre près par rapport aux autres pierres. »

Nous décidons de la desceller. Mais elle a été cimentée avec un mortier d'une autre époque, qui résiste étonnamment. Ce n'est pas facile. À l'aide d'une sorte de pioche ramassée sur la bâche, nous tapons comme des forcenés pour essayer de la déloger. Il nous faut une bonne demi-heure pour réussir à l'ébranler et, ensuite, un bon moment pour enfin la soulever et la faire

basculer. Quelle énorme surprise ! Lorsque nous réussissons à la faire culbuter, nous apercevons une belle boule qui semble être de l'albâtre.

« Regarde François cette boule magnifique, elle est presque transparente et se dévisse en son milieu.

– Allez, essaie d'aller plus vite ! Mais bon sang, dépêche-toi donc ! Tu as avalé un escargot, ou quoi, me dit François.

– Non, je fais attention. Je prends mon temps pour ne pas la casser. »

Lorsque j'entrouvre la boule, elle laisse filtrer un scintillement bleuté. François est livide, il est dans un tel état qu'il semble sur le point de se trouver mal. Puis finalement, avec beaucoup de précautions, je la dévisse complètement. Mon sang ne fait qu'un tour. Nous avons réussi, nous l'avons trouvé... ce diamant bleu ! Et c'est le nôtre, à coup sûr. Il est vraiment magnifique. Ses éclats de lumières sont spectaculaires de beauté et d'intensité. Délicatement, je le remets à François qui le saisit d'une main tremblante. Puis, il le serre contre sa poitrine.

« Maintenant, il faut se barrer d'ici immédiatement ! Je suis absolument certain que c'est ma bille. Foutons le camp avant qu'il ne soit trop tard. »

Pressé d'utiliser le diamant bleu, François voudrait s'en servir pour rentrer chez nous. Me tenant la main, il ferme les yeux, serre la bille, demandant le retour à sa cabane. Mais elle reste muette et nous restons sur place.

« Tu vas trop vite ! Rappelle-toi, il est noté dans le grimoire qu'il faut qu'elle soit à nouveau en contact avec la rouge pour qu'elle retrouve ses pouvoirs.

– Allez, fonce dans ta chambre ! »

Dès que nous arrivons, je la mets au contact de la rouge. Immédiatement, les deux billes scintillent davantage. Je la redonne à François. Sans attendre, il la serre et il disparaît. Quelques secondes plus tard, il revient tout sourire ! Il ne tient plus en place, il saute comme une grenouille, il est heureux. Il me prend dans ses bras et me serre si fort qu'il me fait crier de douleur ! Il est si content qu'il veut aller voir Luigi immédiatement.

« Mais dis donc François ! Si moi j'ai avalé un escargot, toi tu as bouffé une grenouille.

– Pourquoi ?

– Mais regarde-toi donc, tu n'arrêtes pas de sauter.

– Je suis trop content ! Allez viens, nous allons voir Luigi. »

J'arrive à l'en dissuader, car nous n'allons pas tarder à dîner.

Avant de passer à table, mon père nous trouvant euphoriques nous demande si tout va bien. François lui répond avec un aplomb déconcertant :

« Tout va bien, la routine. Oui, le train-train.

– Et toi, Garigue, tu m'as l'air bien joyeux.

– Tout va bien également, mais François a avalé une sauterelle, non une grenouille.

– Que me racontes-tu là ?

– Ce n'est qu'une blague, mais depuis ce matin, il ne tient plus en place, d'où l'image.

– Peut-être, mais mieux vaut avaler une sauterelle qu'un escargot, me dit François.

– Bon, vous me direz lorsque vous aurez terminé vos singeries. Il me semble plutôt que vous auriez avalé une anguille, car j'ai une fois de plus du mal à vous saisir. »

Dès la fin du dîner, une fois que nous sommes seuls, François revient sur le grimoire.

« Tu te rends compte ! Tout est écrit dans ce bouquin, la bille rouge a réellement donné un pouvoir à la bleue.

– Oui, c’est bien ce qui m’inquiète, car il y figure ces trois planètes inconnues. Je me demande bien pourquoi ?

– Tu as raison, d’ailleurs j’aimerais que nous regardions à nouveau ces dessins afin d’essayer de comprendre quel rapport ils peuvent avoir avec nos billes.

– Si tu veux, mais notre priorité, c’est tout de même de vérifier si ta bille bleue va retrouver tous ses pouvoirs.

– D’accord, mais ce n’est pas ce soir que nous pouvons le faire. Imagine que ton père nous tombe dessus. Puisque nous avons encore un peu de temps, allons feuilleter le grimoire pour essayer de mieux comprendre, insiste François.

– Après tout, tu as raison. »

En épluchant ces quelques pages, nous tombons sur un dessin que nous n’avions pas vraiment remarqué. Les quatre billes, posées différemment sur la boîte en cèdre.

« Regarde, c’est curieux, pourquoi les ont-ils positionnées ainsi ? Les billes ne correspondent pas à la taille des alvéoles. La plus grosse bille se trouve dans la plus petite alvéole et ainsi de suite.

– C’est juste. Dès demain nous ferons l’essai, me dit François.

– Tu crois ? Imagine que le mage arrive ?

– Eh bien, nous lui dirons que nous avons trouvé la bille bleue. »

Et sitôt les parents montés se coucher, bouillant d’impatience, nous tentons cette nouvelle expérience. Nous plaçons la boîte sur le parquet et disposons les billes comme sur le dessin. Une fois la dernière bille posée, toutes lévitent à un mètre du sol et se mettent à tourner lentement sur elles-mêmes. Puis, elles s’écartent de deux mètres les unes des autres, formant un grand carré, et montent alors en brillance. Après nous être reculés, nous n’osons plus bouger, impressionnés par ce spectacle. Nous contemplons sans rien dire, lorsque brusquement, chaque bille est emprisonnée dans une sphère translucide de cinquante centimètres de diamètre puis, lentement, toutes prennent des couleurs. Je suis époustoufflé lorsque ma bille se met à représenter la Terre et que chacune des autres billes est attachée à une planète inconnue. Je remarque que la bleue montre la planète la plus grosse, certainement celle où j’ai rencontré cette jeune fille. Nous les contemplons un moment, une par une, nous attardant sur certains détails comme des volcans qui semblent en éruption, et ce, sur toutes les planètes. C’est surprenant, toutes ont sensiblement la même allure, seuls les continents sont différents et elles ont toutes beaucoup d’eau. Je finis par reconnaître celle que j’ai pu apercevoir lorsque je me trouvais sur cette planète dont les habitants ont des yeux si étonnants. Ces représentations sont très impressionnantes, car elles sont en relief. On distingue parfaitement les montagnes, les nuages et même des cyclones.

Puis, après un quart d’heure de spectacle de toute beauté, les billes tombent sur le parquet, et tout redevient calme.

« Tu te rends compte, nos billes ont un rapport avec ces autres planètes, mais comment comprendre ? me demande François.

– Pour sûr que je m’en rends compte, j’ai dû atterrir sur la plus grosse, celle qui est représentée par la bille bleue.

– Pour le moment assez d’émotion, notre priorité est d’aller voir Luigi avec toutes les billes.

– À mon avis, il est inutile de nous gargariser d’avoir vu ce spectacle et évitons de dire où nous avons trouvé le grimoire », dis-je.

Nous prenons nos cinq billes et la boîte en cèdre afin de partir de ma chambre. Nous demandons de nous retrouver tout près du Clos Lucé. Mais constat amer : la boîte en cèdre est

restée sur place et nous décidons donc de retourner chez nous afin de la récupérer. À notre arrivée, nous la trouvons sur le plancher. Il est à peu près certain que cette boîte a dû arriver à notre époque par la voie normale, passant de main en main au gré des divers héritages. Nous décidons alors de la cacher avec trois de nos billes et d'aller tout raconter à Luigi.

Il nous faut peu de temps pour le trouver. Il semble ennuyé de nous voir tandis que je lui explique la situation.

« Luigi ! Nous avons retrouvé la véritable bille bleue ! Mais avant, il faut que je vous dise que nous avons également deux autres billes qui nous ont permis de rencontrer un mage.

– Comment ça ! Explique-toi !

– OK ! Nous avons mis les quatre billes sous la boîte en cèdre et il nous est apparu.

– Incroyable, que vous a-t-il dit ?

– Il a exigé que nous trouvions la véritable bille bleue, la vôtre et comme je vous l'ai dit, nous avons réussi à la trouver. De plus, il nous a vraiment fait comprendre qu'il était possible de ressusciter la maman de François.

– Mais c'est fabuleux ! Et alors ?

– Eh bien, nous pensons qu'il faut les mettre à nouveau sous la boîte.

– Vous êtes certains de vous ! De mon côté, malheureusement, ma mission a échoué. Elle a été difficile, car Alphonse Léoni a été retrouvé mort.

– Je m'en doutais, j'ai cru le découvrir dans le grimoire. Je ne vais pas m'en réjouir pour autant, mais au moins il ne risque plus de nous attirer des ennuis.

– Mais vous, comment avez-vous pu réaliser un tel exploit ?

– Eh bien, nous avons trouvé la bille bleue sous une pierre autour de la cabane, répond François.

– Tiens donc ! Alors ça, c'est curieux. Je me demande bien comment elle a pu arriver ici. »

Luigi paraît très ennuyé et je lui demande :

« Entrevoyez-vous un problème, je vous trouve inquiet ?

– Bien sûr que je le suis, car je pense qu'il faut aller très vite. Étant donné que la bille ne peut pas se trouver à plusieurs endroits au même moment, puisque vous l'avez en votre possession, venant d'un autre siècle, elle a inévitablement disparu là où elle se trouvait à votre époque. Ce qui veut dire que les possesseurs de la bille bleue ont obligatoirement constaté sa disparition, ou ne vont pas tarder à s'en apercevoir.

– OK, ça nous le savons !

– Arrête de dire OK, ça ne veut rien dire.

– OK ! Oh pardon ! Oui, j'ai compris.

– Il faut donc s'attendre rapidement à des représailles, reprend-il, car il est évident qu'ils ne vont pas tarder à comprendre que vous seuls pouvez la leur avoir dérobée. Surtout à ton époque Garigue, tu peux être certain qu'elle doit être bien gardée ! »

Puis, il se met à réfléchir longuement avant de nous confier le plus sérieusement du monde :

« Les enfants, je vais aller avec vous. Maintenant que nous avons la véritable bille bleue, il faut interroger le mage et ça, le plus rapidement possible.

– Il a demandé de ne le déranger qu'en cas d'urgence. Ne craignez-vous pas que votre présence puisse l'effrayer ?

– Non, Garigue, car ce sage, j'ai eu l'occasion de l'entrevoir. Il risque d'ailleurs de m'en vouloir d'avoir failli, étant donné qu'une des billes a été volée et que j'en étais le gardien.

– Il n'y a pas fait allusion.

– De toute façon, il faut que j’assume cet insuccès et nous devons l’interroger maintenant, afin de tenter de faire revenir ta maman le plus rapidement possible, mon petit François. »

Nous décidons alors de reporter cette mission au samedi matin, nos parents étant pratiquement toujours en ville ce jour-là. C’est donc encore sur un constat d’échec que nous rentrons. Nous sommes un peu déçus, mais confiants et même persuadés que nous touchons au but.

Le soir, c’est aux alentours de vingt et une heures que l’épouse de M. le maire téléphone à la maison. À entendre mon père, qui n’arrête pas de dire « mon Dieu, oh mon Dieu », je comprends qu’il se passe quelque chose de grave. Après avoir raccroché, tout livide, il nous apprend que son ami a été assassiné dans le TGV. L’émotion le gagne et, discrètement, il se met à pleurer. Puis il se ressaisit et nous demande de passer dans son bureau. Et là d’une voix ferme :

« J’exige de tout savoir, car pour moi, son assassinat est directement lié à un coup de téléphone qu’il m’a passé cet après-midi à votre sujet.

– Et puis quoi encore ! Nous n’y sommes pour rien ! dit François. Quel rapport avec nous ?

– En deux mots, il me faisait comprendre qu’il en avait par-dessus la tête de mes mômes. Les enfants, je suis sûr que vous savez quelque chose ?

– Mais papa, arrête un peu ! Nous ne savons absolument rien ! »

Mais aussitôt, sans savoir vraiment pourquoi une idée me vient. Mince ! Et si c’était lui le zigoto que connaissait Léoni ? Non c’est impossible ! Et pourtant, Léoni avait bien essayé de le cambrioler, non... il faut que j’arrête de gamberger de la sorte.

J’en suis à ces questionnements, lorsque soudain, je me souviens ce que nous a dit Luigi : « Il faut s’attendre à des représailles » lorsqu’ils s’apercevront qu’ils n’ont plus la bille. De plus, le mage avait également prévu cette éventualité.

Mon père, me voyant réfléchir, interrompt ma réflexion.

« Toi Garigue, tu sais quelque chose ! Vas-tu parler tête de mule ?

– Non, je ne vois pas, à moins que...

– À moins que quoi ?

– À moins que ton ami n’ait été de connivence avec cette secte secrète qui veut nous voler nos billes...

– Ne dis pas n’importe quoi ! Je te l’ai déjà dit, ce n’est pas possible ! s’exclame mon père offusqué. C’est même stupide ! Je suis certain de la loyauté de mon ami, il ne faut pas voir le mal partout !

– Eh bien, tant mieux ! Je préfère cela. »

Puis, mon père se gratte la tête, me demandant de préciser ma pensée.

– Qu’est-ce qui pourrait te faire croire que mon ami puisse avoir le moindre rapport avec vos histoires de billes ?

– Eh bien ! Nous avons tout simplement trouvé la bille bleue, donc obligatoirement, puisque nous l’avons, ceux qui l’avaient ne l’ont plus. Et qui nous dit que ce n’est pas lui ?

– Non pas lui ! Mais... vous auriez réussi ! Vous l’avez réellement trouvée ?

– Oui, et elle est magnifique !

– Où l’avez-vous dénichée ?

– Eh bien... Eh bien... Sous la pierre qui bouge.

– Comment ça, vous aviez vérifié ! Mais chez François où ici ?

– Chez François, parbleu. Nous avions dû mal regarder ! »

Il est stupéfait. Se laissant tomber dans son fauteuil, il reste hébété un moment.

« Je n'en crois pas mes oreilles ! Comment avez-vous réussi une chose pareille ? Je devrais vous féliciter pour votre hardiesse, mais vu les conséquences probables qui peuvent en découler, je préfère m'abstenir, car maintenant je saisis ses allusions. »

Le lendemain matin, à 7 heures tapantes, c'est par des coups tambourinant la porte que nous sommes réveillés. En un rien de temps, la maison est envahie de gendarmes. Heureusement que toutes nos billes sont bien cachées. Le capitaine montre à mon père un mandat de perquisition.

« Mais enfin que cherchez-vous ?

– Je suis désolé, mais j'ai reçu des ordres. Car après analyse du portable de M. le maire, le dernier coup de fil de votre ami a été pour vous. C'est surprenant ! Ce monsieur possédait deux billes du genre de celle que recherche Léoni, si vous voyez ce que je veux dire...

– Non, je ne vois pas ! Ce n'est certainement pas une raison pour venir les chercher ici, je n'ai rien à voir avec ces billes.

– Vous êtes conscients que votre ami a été assassiné et il est fort probable que ce soit pour lui dérober ses billes.

– Et alors... ! Mais je vous assure que je ne suis au courant de rien. Vous faites fausse route.

– Je veux bien le croire, mais mes supérieurs ne l'entendent pas ainsi. Ces histoires de billes les troublent, les agacent même. Je vous avoue que j'espère bien ne rien trouver ici, si vous voyez ce que je veux dire. »

Papa a beau protester, mais rien n'y fait, la maison est passée au peigne fin. Toutes les pièces sont inspectées, y compris nos chambres et les dépendances. Mais aucune trace de billes. Alors, le capitaine dit discrètement à mon père :

« Voyez-vous Simon, j'étais pourtant persuadé d'en trouver au moins une. Comme nous n'avons rien découvert, tout est parfait. J'ai fait mon boulot, mais je n'en pense pas moins. De toute façon, la situation est grave, nous avons décrypté leurs mails et nous savons qu'ils vont s'en prendre à votre petite famille. Nous allons renforcer la surveillance de votre domicile et laisser ici deux de mes hommes pour assurer votre sécurité. »

C'est ainsi que nous nous retrouvons avec deux plantons bien encombrants qui nous interdisent de sortir, et ce, sous aucun prétexte. Avant de partir, le capitaine m'interpelle :

« Dis-moi Garigue, l'amnésie d'Alfred Léoni et de ses acolytes, tu y as réfléchi ? Tu expliques ça comment ?

– Je n'en sais rien ! Que voulez-vous que je vous dise, je ne suis pas voyant ?

– C'est ça, fait le malin. Nous savons que Léoni est sorti de table juste après vous !

– Et alors ! Où est le problème ?

– Allez, continue beau merle, mais sache que les véritables billes intéressent bien du monde et pas du beau monde. Ils ne feraient pas tout ce tohu-bohu pour des billes de verre. Crois-moi, ils sont prêts à tout pour s'en emparer. »

Mon père s'agace :

« Capitaine, cette situation grotesque m'énerve profondément.

– Calmez-vous Simon, si vous m'aviez tout raconté dès le début, nous aurions certainement procédé autrement.

– Mais je vous ai dit tout ce que je savais.

– Ah bon ! Pouvez-vous me donner la carte d'identité de François ? Non bien sûr, le cafetier nous a tout raconté. D'ailleurs, il faudra régulariser la situation.

– Comment ça ?

– C'est ça, continuez à faire l'ignorant ! Vous avez de la chance que je vous estime et que les professeurs des gamins ont plaidé en votre faveur. »

Une fois le calme revenu, nous faisons le point avec François :

« Il faut se dépêcher, car à mon avis le processus est enclenché. Il faut faire revenir ta mère d'urgence. Ne prenons pas le risque qu'on nous pique nos billes avant.

– Là, je te rejoins complètement, il faut aller voir Luigi pour qu'il nous aide. Vu la situation il est impossible d'attendre samedi.

– Oui, mais avec les flics au salon, comment fait-on ?

– Avec le différentiel du temps, ils ne devraient pas s'en apercevoir. »

Nous décrétons donc d'aller voir Luigi immédiatement.

Nous l'informons de la situation, si bien qu'il prend la décision de venir tout de suite avec nous. J'appréhende vraiment qu'il nous accompagne, mais devant sa détermination, il m'est difficile de faire autrement que d'accepter. C'est donc accompagné de Luigi que nous arrivons dans notre chambre, malgré la présence des policiers au rez-de-chaussée !

Sans attendre, Luigi demande la boîte en cèdre et les billes. Il s'attarde sur la bleue :

« Elle est magnifique, je n'osais pas y croire, mais c'est bien le diamant bleu, j'en suis certain. Il faut interroger le mage immédiatement !

– Ne croyez-vous pas qu'il serait souhaitable de le faire de chez vous ?

– Non, le temps presse ! Maintenant que vous avez cette bille, il faut agir dans l'urgence avant que de nouveaux ennuis ne surgissent. Car vous n'ignorez pas que leur bille a automatiquement disparu.

– Ça, c'est certain, nous le savons. C'est pour cela que nous avons ces gendarmes au salon.

– Raison de plus pour aller vite. »

Il s'accroupit pour être à la hauteur de la table sur laquelle je pose la boîte. Lorsque je place la première bille, la tension monte. Plus un bruit. À la deuxième bille, la sueur perle sur le front de Luigi. La troisième bille étant posée, je le fixe. Il tremble légèrement. Je lui demande :

« Dois-je poser la quatrième bille ? »

Il me répond d'une voix faible :

« Oui... oui, il le faut ! »

À ce moment-là, alors que le processus habituel s'enclenche, Luigi est en eau, blanc comme un linge. Je me demande s'il va tenir le coup, pourvu qu'il ne tombe pas dans les pommes.

Enfin, le mage apparaît.

Il me dévisage comme à son habitude, et se tournant vers François, il le fixe un moment. Puis il se présente à Luigi qu'il regarde droit dans les yeux :

« Luigi, enfin te voilà ! J'espère que tu n'attends pas de compliments de ma part. Tu es l'un des gardiens de ces billes et tu as sous-estimé certaines situations. Je devrais te relever de ta mission. Mais sache que tu as un atout capital qui te sauve... Oui ! François est digne de nous rejoindre. Luigi, tu devras maintenant avoir en permanence sur toi le diamant bleu qui a été retrouvé par les enfants et grâce auquel il te faudra veiller sur eux.

« Je vous le promets, dit Luigi tout tremblotant.

– Alors, c'est parfait ! Les enfants, vous m'avez franchement impressionné. Je ne m'attendais pas à ce que vous trouviez la bille si rapidement. Ce n'était pas évident, surtout à cette époque. Mais le résultat est là et vous allez pouvoir maintenant voir se réaliser le vœu tant attendu de François. »

Je regarde discrètement François qui tremble, mais ses yeux pétillent de bonheur.

« En revanche, poursuit-il. Sachez qu'il est impossible de le faire d'ici. Il faut opérer de l'endroit où elle est partie, alors qu'elle était en bonne santé. Vous allez donc replonger dans le passé, puis revenir en arrière et faire fuir son agresseur. »

Enfin, il se tourne vers moi.

« Toi, Garigue, il n'était pas du tout prévu que tu nous rejoignes maintenant, mais ton courage, ta ténacité et ton amitié fraternelle envers François font que tu as grillé des étapes. Tu garderas deux billes : la bleue et la noire qui t'ont été confiées. D'ailleurs, n'oublie pas ta promesse.

– Oui, d'accord... ! Mais je n'aurais plus de billes, si je les lui rends.

– Personne n'a dit une chose pareille. Le jour où tu as rattrapé François, des billes t'ont été attribuées, sois patient mon petit. En attendant, tu auras les mêmes pouvoirs que François, tu restes invincible. Quant à toi, François, tu auras celles qui t'ont toujours porté chance, la jaune et la rouge, qui à elles deux te donneront la force de Garigue. Sachez que bien que la bille noire ne soit pas l'originale, elle a pu tout de même donner des pouvoirs supplémentaires aux autres et cela grâce à votre bille rouge. C'est ainsi, d'ailleurs, que j'ai pu vous apparaître. Invincibles, certes, vous l'êtes, mais à condition tout de même que vous n'en abusiez pas. Cultivez encore les valeurs qui sont les vôtres et luttez pour rester dans le droit chemin. Avant de partir, car je suis attendu, il faut que je vous dise que le retour de ta mère, mon petit François, va tout de même créer de nombreux problèmes. Soyez donc sur vos gardes et sachez vous rapprocher des sages de votre planète. »

Et sans dire au revoir, il disparaît, nous laissant tous sans voix.

Luigi semble interdit, il nous demande :

« Qu'a voulu dire ce sage en disant que cette bille arrive d'une autre époque. De quelle époque voulait-il parler ?

– J'ai entendu comme vous, mais je n'ai pas su comprendre, lui répons-je. Ah si... à moins que... comme nous sommes ici au XXI^e siècle, peut-être pensait-il à votre siècle.

– Il y a bien des choses troublantes, j'ai cru comprendre également qu'il faisait allusion à une promesse que tu aurais faite, Garigue. Qu'en est-il exactement ?

– J'avoue ne pas comprendre. J'ai entendu comme vous, mais je n'ai pas saisi.

– Je me demande si tu ne te moques pas !

– Non, non... Je ne vois pas. »

Pour couper court à la discussion, je distribue les billes selon les exigences du mage. Luigi semble apaisé et satisfait d'avoir pu entendre et voir ce sage qui ne l'a pas accablé.

CHAPITRE 20

Mince, nous avons le diamant bleu, mais tout va mal.

Et maintenant, comment faire passer la boîte chez François ? Luigi veut tenter le transfert et nous demande de la lui confier pour retourner chez François, à la cabane où il nous attendra. Il semble bien maladroit, tenant la boîte en cèdre dans la main droite et sa bille dans la gauche. Pour se donner de la contenance, il nous fait un clin d'œil en guise d'au revoir, puis serre fortement sa bille et disparaît. Mais il part seul et simultanément à son départ, la boîte en cèdre tombe sur le plancher bruyamment. Avec lui non plus, la boîte ne passe pas. Je me précipite pour la cacher sous mon lit juste à temps, car l'un des gendarmes monte attiré par le bruit. Je lui montre que j'ai fait tomber mon dictionnaire. Il hausse les sourcils, paraissant se satisfaire de ma réponse, et fait demi-tour.

À sont tour, François choisit d'essayer. Il a ses deux billes dans la main gauche et cramponne la boîte dans sa main droite. Pour éviter de faire du bruit s'il échoue, je lui demande de monter sur le lit, lui expliquant que si la boîte ne passe pas, ce sera sans bruit. François ferme les yeux, serre fortement sa main gauche et en une fraction de seconde disparaît... Mais la boîte tombe sur le lit.

Si le transfert était impossible, le mage nous aurait certainement prévenus ! Je décide donc d'essayer moi aussi. Et si je n'y arrive pas, nous l'interrogerons. De toute façon, il est préférable de trouver nous-mêmes, car il risque de nous envoyer bouler. Une épreuve de plus à surmonter.

Durant les tentatives de Luigi et de François, j'ai eu le temps de réfléchir à une autre façon de procéder et je décide alors de prendre une bille dans ma main gauche, et ensuite de mettre la noire dans la boîte que je tiens fortement. Paré pour le départ, je serre ma main gauche et demande à partir auprès de François et je disparaiss. Mon arrivée se déroule comme prévu près de la cabane, pas très loin de Luigi qui a été rejoint par François. Je les vois m'applaudir et, regardant mes mains, je constate que la boîte est enfin passée !

C'est dans la cabane mal éclairée que l'on pose la boîte sur la table. Après avoir placé les billes, elles lévitent comme attendu. Curieusement, le nuage n'est pas bleu, mais rouge. Il tournoie et une boule de couleur rouge se forme, laissant apparaître un mage totalement différent. La panique m'envahit, car dans cette pénombre, c'est encore plus impressionnant. D'autant plus qu'il est tout de rouge vêtu et que le carmin de sa peau est recouvert d'écaillés. Mince, je le reconnais, c'est celui que j'ai déjà rencontré une fois. Mais là, dans la pénombre, il est encore plus effrayant. Il est immense et dépasse Luigi d'au moins deux têtes. Il se trouve face à moi et me regarde fixement, puis, tournant la tête, il découvre Luigi et François.

« Dis-moi Garigue ! Est-ce toi qui t'es permis de m'appeler ? »

Personne n'ose lui répondre. Nous sommes tous paralysés devant ce mage inquiétant. Comme il me fixe de ses effrayants yeux vert émeraude, je finis par lui répondre.

« Oui, c'est moi, Monsieur, j'ai placé les billes, mais c'était pour voir notre mage bleu.

– Eh bien, mon garçon, tu as commis une erreur, tu as mis la rouge à la place de la bleue et vice versa. Mais, après tout, cela me donne l'occasion de vous rencontrer... Alors, content d'avoir pu faire la connaissance de François. Ce n'était pas facile... mais cela en valait la peine. C'est donc toi qui as été choisi pour aller sur ce que tu appelles la planète bleue ? Remarque, elles sont toutes bleues. Sais-tu seulement où tu as atterri, mon petit ?

– Absolument pas ! Ah si, avec nos billes, nous avons pu voir quatre planètes, je pense que c'est sur la plus grosse.

– Bien deviné mon enfant. Mais vous allez un peu trop vite, évitez de placer les billes n'importe comment, vous risquez d'être dépassés. Tout ceci est bien évidemment confidentiel, mais pour que tu puisses comprendre, je vais te dévoiler où se trouvent ces trois planètes, sœurs de la Terre. Elles gravitent toutes autour d'une étoile double, voire triple, que vous appelez Alpha du Centaure²⁰, l'étoile la plus proche de votre Soleil. Tu vérifieras sur une carte céleste, ainsi tu sauras où tu retourneras. Ne perdez pas de temps, car mon ami vous attend et cette fois-ci, placez correctement vos billes ! De toute façon, je dois partir, bonne chance. »

Luigi est abasourdi.

« Vous vous rendez compte les enfants, c'est fantastique et angoissant à la fois. Il a raison ce grand sage, vous ne devez pas placer les billes n'importe comment sous cette boîte. Dire que je possédais un livre très ancien où étaient représentées ces billes, mais malheureusement, je me le suis fait voler. C'est dommage, car j'aurais pu vous montrer quantité de choses, surtout justement ces planètes. Bon, ce n'est pas le tout, il nous a conseillé de nous presser, alors où mettons-nous la boîte ? »

« À l'endroit où la maman de François a été attaquée, dis-je.

– Montre-moi où tu l'as trouvée, et faisons vite ! s'empresse de répondre Luigi. »

Il s'agenouille devant la cabane pour effectuer la mise en place de la boîte à l'endroit où je l'ai découverte, à mon époque.

« Dois-je vous faire remarquer que le mage a bien précisé que nous nous mettions dans les conditions dans lesquelles la maman de François a été poursuivie et à l'endroit où les événements se sont produits ?

– Que veux-tu dire, Garigue ?

– D'après moi, il faudrait que Julien Simoni soit présent.

– Nous pouvons faire l'essai sans cet individu, en remontant bien avant que ce Julien arrive et nous lui retirerons son collier. Si cela ne marche pas, nous chercherons cette vermine, dit Luigi.

– D'accord, mais ça s'est passé à l'intérieur de la cabane. »

C'est donc dans l'entrebâillement de la porte menant à ce qui ressemble à un débarras où couche François, et dans la pénombre, que nous nous préparons. Je pose la boîte au sol et nous nous accroupissons tous les trois autour d'elle. François pose la bille rouge dans la bonne alvéole. Ensuite, il met la jaune. Et déjà, malgré le manque de lumière, les billes scintillent. Luigi, après avoir bien vérifié l'emplacement, pose sa bille bleue et les scintillements s'accroissent. Lorsque je pose la noire, il se forme alors une couronne d'étincelles qui tourne au-dessus des quatre billes. C'est la première fois que nous observons ce phénomène. Pourvu que nous ne

20 Alpha du Centaure est un système à trois étoiles proches : Alpha Centauri A et Alpha Centauri B sont les étoiles principales qui forment une étoile double et Proxima Centauri, beaucoup plus petite et beaucoup moins lumineuse, est l'étoile la plus proche de notre Soleil.

nous soyons pas encore trompés d'emplacement. Ne pouvant pas intervenir, nous n'avons plus qu'à attendre. Il n'y a pas un bruit, nous sommes maintenant assis en tailleur, bouche bée, inquiets, à regarder attentivement ce qui se déroule. La couronne s'immobilise et un cylindre lumineux d'environ un mètre de diamètre se forme, englobant la boîte en cèdre, nous obligeant à nous lever. Voilà quelques secondes que ce cylindre lumineux d'une hauteur d'un mètre vingt est en place, mais rien n'apparaît. Nous attendons. L'inquiétude me paralyse : et si nous nous étions trompés ? Nous sommes dans l'expectative et c'est insupportable. Puis, brusquement, le cylindre intensifie d'une façon significative sa luminosité. Dans une atmosphère de méditation religieuse, nous attendons qu'il se passe quelque chose. Aucun de nous ne prend l'initiative de prononcer le moindre mot... Cette attente feutrée devient lourde. Subitement, de la bille jaune part un point de même couleur qui se dirige vers le centre du cylindre. Sans nous concerter, nous nous en approchons pour en voir le plus possible.

Le point jaune se met à tourner de façon cyclonique, s'étalant en formant une rondelle à la surface du cylindre. On aperçoit des taches plus ou moins intenses, mais rien ne peut être identifié. Puis, quelques secondes plus tard, sur le côté droit, un point bleu apparaît, justement à côté de la bille bleue. Celui-ci est rapidement avalé par la spirale qui tourne de plus en plus vite. Lentement, un mélange de couleurs commence : le bleu arrive à couvrir le jaune, donnant des nuances de couleur accentuée dans lesquelles du jaune, du bleu et du vert sont présents, mais là encore nous ne distinguons rien de significatif. Quelques secondes plus tard, la même opération se produit pour chacune des billes restantes, et les couleurs là encore se mélangent. Le disque tournant très vite permet un mélange rapide des coloris, mais c'est certainement parce qu'il tourne trop vite que les images ne sont pas visibles. Puis la surface du disque ralentit et une image se forme. Nous nous approchons à nouveau pour ne rien rater. Un visage inconnu apparaît durant une fraction de seconde. Puis l'image, sur le point de se fixer, s'évanouit. Une autre image, un visage tourné aux trois quarts surgit et s'éclipse tout aussi vite, ne nous laissant pas le temps de le reconnaître. Ce sont des visages d'hommes et de femmes, dont certains à lunettes. Une chose est sûre, aucun d'entre eux ne nous est familier. Des dizaines de visages défilent ainsi devant nos yeux, tous étrangers pour nous. Aucun d'eux n'est animé et tous disparaissent au moment où, étrangement, leur image devient nette, si bien qu'il nous est impossible de les identifier. D'autres visages défilent de face, de profil, tourné à droite ou tourné à gauche, lorsque soudain un cri nous fait sursauter. C'est François qui a hurlé :

« MAMAN ! »

L'image de sa mère vient de surgir. Une représentation sereine qui enfin reste stable. Elle ondule comme si elle se trouvait dans de l'eau sur laquelle souffle une petite brise. Puis elle se fige. François crie à tue-tête :

« Maman, viens vite ! »

À ce moment-là, l'image se concentre dans un point gros comme une bille de terre, d'un jaune lumineux. Je ne sais pas ce que François ressent, mais moi j'en ai la chair de poule et je tremble de tout mon corps.

Pas un mot, Luigi est figé, François paralysé. Le point lumineux persiste au centre du cylindre. Enfin, après quelques secondes, il donne l'impression de sortir de ce tube. C'est incroyable, il monte à un mètre cinquante au-dessus du sol et flotte dans l'air. Puis le cylindre s'éteint, mais cette petite boule lumineuse s'éternise, avant de prendre lentement la direction du débarras de François, pour revenir ensuite se positionner au-dessus de notre boîte. Je suis convaincu que sa mère est matérialisée dans cette petite boule lumineuse. Nous sommes tous paralysés, interloqués en voyant évoluer ce point brillant. Et, sans que nous bougions le moins du monde,

un grand cube lumineux se forme à la place du cylindre et le mage grandeur nature apparaît. Il s'immobilise un bon moment, puis se tourne vers Luigi et lui dit :

« Surveille bien ces enfants, car la maman de François se trouve parmi vous, symbolisée dans cette petite lueur. Même problème que pour la bille, elle ne peut en aucun cas se trouver à deux endroits au même moment. J'ai la conviction qu'il va y avoir du remue-ménage, si vous voyez ce que je veux dire... Dernière épreuve les enfants, réfléchissez bien et ne commettez aucune erreur, rappelez-vous de notre dernière conversation. »

Alors que je lève le doigt afin de poser une question, il n'en tient pas compte et disparaît. Le cube s'éteint alors, mais le point lumineux persiste à un mètre cinquante du sol. Nous constatons que nous avons toujours cette bille étincelante sensiblement à hauteur des yeux. Aucun de nous n'ose y toucher. François, n'y tenant plus, s'en approche encore plus près. À ce moment-là, la bille lumineuse s'éteint doucement et disparaît. Voyant François avec les larmes aux yeux, je prends l'initiative de rompre le silence :

« Le mage a dit qu'il faut nous retrouver dans les conditions de l'événement. J'en suis certain, et c'est très important, il ne faut pas que je sois là et il faut absolument retrouver le père de François, lui par contre, doit être présent.

– Oui, j'en conviens, mais j'ai du mal à imaginer qu'il nous faille cette vermine, dit Luigi.

– Oui, mais si l'on doit en passer par là, voyons-le une dernière fois, dis-je.

– Vous avez sans doute raison ! Il faut qu'il vienne et que nous l'arrêtons avant qu'il ne l'inquiète. Nous lui retirerons la cordelette qu'elle a autour du cou, ainsi, elle devrait réapparaître. »

Luigi dit prendre la situation en main et nous demande de repartir, nous précisant qu'il viendra nous voir dès qu'il aura tout organisé. Je décide de laisser le tout à Luigi pour limiter les risques de perte ou de vol. Je lui confie donc ma bille noire. Je suis très heureux que les quatre billes soient en sécurité. Luigi parti, nous décidons, à l'aide de la bille bleue qui me reste, de rentrer à la maison. C'est François qui exécute la demande et en une fraction de seconde, nous nous trouvons dans ma chambre.

Je vais aux toilettes pour bien montrer que nous sommes là. Les deux gendarmes ne font pas cas de mon passage. De retour dans la chambre, je trouve François tout réjoui. Il a maintenant la certitude qu'il va enfin revoir sa maman ! Je suis vraiment content pour lui. Quel bonheur de le voir si heureux !

« Tu te rends compte Garigue, avec un peu de chance, dans quelques jours elle se trouvera parmi nous.

– Bien sûr... j'imagine, et je suis content pour toi ! Tu sais, au début j'ai eu du mal à te suivre. Je pensais que tu déraillais lorsque tu voulais faire revenir ta mère. Mais crois-moi, je ne regrette pas de t'avoir écouté. »

Vers la fin d'après-midi, j'entends un véhicule arriver en trombe dans la cour, levant un immense nuage de poussière. Je n'en reviens pas, c'est mon père qui, pourtant, interdit de rouler vite dans son chemin. Il est accompagné du capitaine.

Quelques instants plus tard, je l'entends nous appeler assez fermement. Nous descendons rapidement et j'aperçois le capitaine parler à l'oreille de l'un de ses gendarmes. Mon père nous demande de passer dans son bureau, ce que nous faisons sans sourciller. Le capitaine nous emboîte le pas. Un silence désagréable s'installe. Curieusement, mon père me fait un clin d'œil. Puis, le capitaine prend enfin la parole en regardant mon père :

« C'est incroyable, je n'y comprends absolument rien, vos enfants n'ont pas quitté leur chambre de la journée, mes hommes sont formels. Nous sommes une fois de plus dans l'irrationnel ! Allez Simon, dites-leur ce que vous savez ! C'est cela, expliquez-leur. »

Mon père, un peu gêné, finit par nous dire :

« Il semble que le corps de la femme que tu as découvert près de la cabane ait disparu. Et chose incroyable, elle s'est comme évaporée, volatilisée ! Il n'y a même pas eu d'effraction et les chercheurs qui travaillaient sur son cas n'ont rien vu ni entendu quoi que ce soit. »

Le capitaine l'interrompt :

« Tout à fait par hasard, vous n'auriez pas une petite idée de ce qui a pu se passer ? »

Comme François, je fais l'étonné et lui réponds :

« Comment voulez-vous que nous soyons informés de quoi que ce soit ? Nous sommes enfermés ici depuis deux jours. Non, je ne vois pas, mais absolument pas de quoi vous parlez.

– C'est incroyable, elle se trouvait dans un laboratoire, dans un congélateur spécialement équipé afin de la conserver pour pouvoir faire quantité d'analyses et elle a disparu cet après-midi.

– Les enfants ont raison, capitaine, vous voyez bien qu'ils n'ont pas bougé d'ici.

– Tout cela est irrationnel et complètement incompréhensible ! Tous les documents relatifs à cette affaire sont devenus blancs, comme s'ils avaient été réalisés avec de l'encre sympathique ! Toutes les photos prises à l'époque sont devenues blanches également !

– Les enfants, je tenais à vous rencontrer incognito afin de savoir si vous aviez une petite idée de ce qui s'est passé. Pour moi, toute cette affaire est liée à vos billes.

– Que voulez-vous que nos billes aient à voir là-dedans ? dit François.

– Sachez tout de même, que votre ami, M. le maire, est bien monté à Paris avec ce genre de billes, et nous en sommes certains, car l'un de nos agents qui les avait infiltrés a vu deux de ces billes ! C'est au cours du voyage que l'une d'entre elles a disparu, c'est tout de même sidérant ! Notre agent est catégorique, il l'avait au départ de Tours dans une mallette forte, attachée à son poignet, mais une fois à Paris, lorsqu'il l'a ouverte pour y prendre son passeport, la bille bleue avait disparu. Il paraît qu'il a fait un foin terrible. »

Mon père rétorque alors :

« Peut-être l'a-t-il laissé tomber au moment de fermer sa mallette ?

– C'est cela, dit le capitaine, c'est le moment de le dire, prenez-moi pour une bille ! Non, d'après moi elle a disparu, comme a pu disparaître le corps de cette femme.

– À quoi pensez-vous précisément, mon capitaine ? demande mon père.

– Rien de bien précis ! Mais il serait bon de se replonger dans le grimoire et rouvrir mon enquête confidentielle. J'ai le sentiment que c'est là que se trouve la clef de cette énigme. En revanche, Paris souhaite des résultats... Enfin... nous verrons tout cela demain... Au revoir. »

Après son départ, mon père nous fixe un moment.

« J'ai bien ma petite idée, mais dites-moi tout de même. D'après vous, pourquoi le corps a-t-il disparu ? Ton rêve François... se serait-il réalisé ?

– Nous n'en savons trop rien, nous venons seulement de le découvrir ! Mais comme on a retrouvé le diamant bleu, peut-être que mon vœu est en train de s'exaucer.

– Bon, je vois... ! À mon avis, nous n'avons pas fini d'avoir des ennuis. »

Je n'en reviens pas, le maire était bien dans le coup, je comprends mieux son intérêt à vouloir nous aider. Et puis, lors de la découverte du corps de la maman de François, je m'en souviens : c'est certainement une bille qu'il cherchait.

« Tu imagines un peu, c'est à peu près certain que le maire était l'homme dont parlait Léoni, c'était notre zigoto, le possesseur de la bille bleue. Mais sa bille était désactivée ! dis-je.

– Ça, c'est certain. Tu te rends compte de l'hypocrite que c'était. Et en plus, il avait la fausse bille rouge, qu'il avait dû réussir à piquer au brigadier. À moins, qu'il la lui ait achetée. »

Le lendemain, le capitaine est très aimable ! Il précise à mon père qu'il va retirer les deux gendarmes qui sont de garde à la maison et que nous pourrions retourner au collège. En repartant, il fait un clin d'œil à mon père.

« Simon, j'espère pouvoir bavarder un jour prochain avec vous afin d'essayer de comprendre cette mystérieuse affaire. Bon, les enfants, maintenant vous êtes libres et si vous sentez le besoin de parler, je suis à votre disposition. »

À peine ont-ils tourné les talons que mon père nous demande de le suivre dans son bureau. Et là, il nous fait un cours de psychologie :

« Les enfants, avez-vous compris l'énormité du piège qu'ils vont essayer de vous tendre ? Et vu le coup d'œil du capitaine, nous avons intérêt à rester sur nos gardes. Ils nous donnent un semblant de liberté, pour mieux nous faire tomber dans la trappe.

– Tu crois que le capitaine ferait cela ?

– Pas lui, vu son clin d'œil ! Mais ses supérieurs, oui : il doit y avoir des policiers en civil un peu partout, ainsi que des caméras et des micros bien placés. À partir de ce jour, je ne veux plus que soit prononcé le mot "bille" ! Et rien s'y rapportant d'ailleurs ! Et ne parlez plus de cette affaire, surtout pas dans vos chambres, même à voix basse, car je suis certain qu'ils ont les moyens de tout entendre ! »

Nous décidons de communiquer en écrivant tout et, comme des agents secrets, nous avalons les papiers pour ne laisser aucune trace.

CHAPITRE 21

Catastrophe, tout risque de basculer.

J'ai de plus en plus de mal à retenir François, car depuis trois jours que nous sommes sans nouvelle de Luigi il veut déjà aller lui rendre visite chez lui et voir ce qui s'y passe. Il y a urgence, mais uniquement parce que François devient incontrôlable. Heureusement ! Ça se bouscule. Et alors que nous sommes dans ma chambre, sur le point de nous dire au revoir, Luigi survient, nous faisant sursauter. Il n'a pas le temps de dire un mot qu'en guise d'accueil et d'un seul élan nous mettons François et moi notre index sur nos lèvres ! François se précipite sur une feuille et écrit :

– *Surtout ne pas parler. Faut écrire ce que nous voulons dire. Des gendarmes nous écoutent.*

Passé sa surprise, Luigi prend le crayon et écrit à son tour :

– *François, demain viens seul : Simoni vient à la cabane vers midi.*

François affolé lui répond de la même façon :

– *Pas facile. Serai au collège.*

D'un geste brusque, Luigi rédige :

– *Débronille-toi pour trouver solution. Je ne prends pas risque de changer rendez-vous.*

François relève la tête, lui fait un signe de tête qui confirme qu'il sera présent. Sans rien dire de plus, Luigi repart. Nous restons immobiles et silencieux.

Il nous faut quelques secondes pour réaliser et c'est moi qui prends le crayon :

– *Grand jour enfin arrivé !*

– *Super. Désolé de te laisser sans bille, un moment.*

– *Pas grave ! Arrête d'écrire : allons avoir indigestion de papier.*

– *Ouais ! J'ai de plus en plus de mal à les bouffer.*

La matinée au collège se déroule sans aucun problème. Nous avons planifié que François demande d'aller aux toilettes à 11 h 30, afin de pouvoir discrètement partir chez lui. À moi d'improviser la suite si quelqu'un s'aperçoit de son absence. De toute façon, il devrait être de retour au plus tard à 14 heures. Ils n'y verront que du feu.

Lorsque je l'aperçois demander la permission de sortir, je me rends compte qu'il est tendu. En partant il me fait un clin d'œil. Les dés sont jetés !

Je trouve le temps long. Malheureusement, à 14 heures, il n'est toujours pas rentré. Lorsqu'arrive la fin des cours, je suis préoccupé par son absence, car il aurait dû en avoir à peine pour une demi-heure. Ce qui me tracasse, c'est que cette absence, pour lui, représente cinq jours.

En sortant du collège, Marion vient me demander pourquoi François s'est absenté. Je lui fais savoir qu'il est malade. Bravo pour le prétexte ! Elle veut immédiatement m'accompagner, souhaitant le voir. Elle insiste tellement que je cède, j'espère qu'il sera rentré avant que nous arrivions.

À mi-chemin, entre le portail et la maison, j'aperçois le véhicule du capitaine qui quitte la maison. Mince ! Que veut-il encore celui-là ? Je me sens soudain accablé à l'idée qu'il ait pu arriver quelque chose à François, et si ce n'est pas le cas, d'avoir à répondre au capitaine au sujet de son absence. Voilà, j'en étais sûr ! Quelle sale journée ! Et, en plus, je suis seul pour l'affronter.

« Dis-moi Garigue, il est rare de te voir sans ton frère !

– Il est malade, il ne tenait plus, il est rentré à la maison.

– Ah, je vois ! Ta mère a dû l'emmener voir le médecin, car il n'y a personne chez toi.

– Je veux bien le croire, il n'était pas bien du tout. »

Il me demande de m'approcher et me fouille. Il ne trouve rien et pour cause ! Une fois son inspection terminée, il me regarde avec étonnement.

« J'aurais parié que tu avais une bille sur toi ! »

Il laisse pendre ses deux bras le long de son corps et reste un moment sans rien dire à m'observer. Ayant enlevé son képi et passant sa main à plusieurs reprises dans sa brosse, il me dit :

« J'étais persuadé que tu possédais une bille en permanence sur toi. Toutes mes thèses s'effondrent. »

Je lui fais signe de s'approcher et doucement je lui glisse à l'oreille.

« Excusez-moi ! Mais vous en faites quoi de notre secret ?

– Arrête un peu, tu veux ! D'abord, je suis ici incognito !

– Drôle de façon de vouloir passer inaperçu.

– Vas-tu cesser à la fin ! Je dois comprendre et je comprendrai. »

Il me serre la main et part.

Je reste un moment interrogatif, mais il vient de me retirer une épine du pied. François n'étant pas là, Marion ne va rien découvrir. De toute façon, il va arriver d'un moment à l'autre. Sachant qu'il n'est pas chez moi, Marion décide de rentrer chez elle, mais elle a réussi à obtenir de moi que je vienne dans sa chambre vers vingt et une heures... accompagné de François, bien sûr.

C'est inquiet que j'attends maman qui doit rentrer de ses courses. Pourvu qu'il arrive avant. Malheureusement, c'est raté, et j'ai du mal à trouver mes mots lorsqu'elle me demande où il se trouve. Je lui explique qu'il a été retenu au collège, car l'un de ses devoirs n'a pas été fait à cause des gendarmes, lorsque nous étions bloqués à la maison. Elle ne pose pas d'autres questions et c'est tant mieux, mais je suis impatient qu'il arrive.

Plus le temps passe, plus je m'affole. Que dire si François n'est pas là au moment du dîner ? Mon inquiétude augmente. Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, il m'avait promis de rentrer avant 14 heures. Je tourne en rond ne pouvant rien faire d'autre, n'ayant plus de bille pour aller à son secours. L'affolement me gagne, car l'heure où mon père rentre approche, il est certain que j'aurai le plus grand mal à le berner ! En plein dans le mille, décidément ce n'est pas mon jour de chance.

Je prends la résolution d'affronter mes parents : je demande à ma mère de nous accompagner dans le bureau de mon père, et là, je leur raconte tout. J'explique, de long en large, ce qui s'est passé ces dernières quarante-huit heures. Ma mère commence à pleurnicher et mon père à s'affoler.

« Mon fils, si je comprends bien tu n'as plus de bille. Tu n'aurais jamais dû te dessaisir de ta bille ! Comment veux-tu secourir François maintenant ?

– De toute façon, Luigi avait les quatre billes et il fallait bien la cinquième pour que François le rejoigne.

– Oui, je comprends ! J'espère que François n'a pas rencontré de problème et va nous revenir rapidement.

– Je pense qu'il ne devrait pas tarder ! »

C'est sans un mot que nous passons à table. Ce dîner me paraît interminable, d'une morosité qui me rappelle les mauvais moments lorsque François était si malheureux. Nous nous attardons à table et nous évoquons les bons moments passés avec François, un peu comme si cela allait le faire venir. Mais il n'arrive pas.

Au moment de me coucher, mon père vient me voir et, gentiment, me reconforte, me confiant sa certitude de le voir venir très bientôt. C'est très gentil de sa part, mais cela provoque en moi une telle émotion que je me mets à pleurer. Mon père reste longuement à mes côtés pour me consoler, m'expliquant que François a certainement retrouvé sa mère, que cela est tellement important pour lui qu'il nous a tout simplement oubliés un moment, mais que sans aucun doute très prochainement il pensera à revenir. Il a certainement raison, mais je n'y crois pas, son absence m'est insupportable. Subitement, je me rappelle que j'ai promis à Marion d'aller la voir ce soir. Sacré problème : sans bille, impossible d'honorer ma promesse. C'est avec beaucoup de tristesse que je me couche, sans pour autant réussir à m'endormir. Je suis atterré à l'idée que François ait rencontré un problème qui l'empêcherait de revenir.

Au milieu de la nuit, je songe à cette étonnante jeune fille à qui je ne pourrai pas rapporter ses billes. Que de tristesse en si peu de temps ! Pourvu qu'il soit là demain. Et puis, je pense au mage. Celui-là, il a tout faux, à moins qu'il m'apporte les billes qui, normalement, m'étaient attribuées.

Mais malheureusement, une douzaine de jours passent et toujours pas de François. Je regarde tous les soirs les magnifiques dessins de ces billes qui me manquent tant. Dire que je risque de ne pas savoir si François a réussi et l'énigme de ces quatre planètes restera sans suite. Et ce mage qui m'avait assuré que des billes m'étaient destinées, eh bien, il s'est bien trompé.

Le temps passe et il faut affronter tous les problèmes. Marion et bien d'autres camarades insistent pour le voir. Il me faut ruser pour trouver une maladie bien contagieuse qui évite les visites ! François a attrapé la scarlatine puis la rougeole.

Comme il ne donne toujours pas signe de vie, je suis obligé de mettre Marion dans la confiance afin qu'elle dise avoir vu François et cela pour couper court à toutes les rumeurs qui commencent à courir. « François aurait disparu ».

C'est terrible, je ne sais pas pourquoi, mais, dans mon for intérieur, doucement je me fais à l'idée de ne plus le revoir. Voilà vingt jours qu'il a disparu et pour François cela représente plus de sept mois. Tout ce temps, C'est fichu maintenant !

Je retourne à la cabane tous les soirs, les caméras ayant été enlevées. Instinctivement, je regarde dans le sable pour essayer de trouver des traces. Mais bien sûr rien. Il m'arrive d'en avoir les larmes aux yeux. Et si Luigi était un traître ? En effet, je ne vois pas ce qui empêche François de venir quelques secondes afin de me rassurer. Mais plus je réfléchis, plus je trouve cela inconcevable, il était tellement heureux de nous aider. C'est vrai que tout ça est déroutant. La seule chose qui me console et me fait patienter ce sont les dires de ce vieil homme en l'an 3000. Il nous a parlé des deux grands Simon. Il faut nécessairement qu'il se soit passé quelque chose d'important, pour que, mille ans plus tard, on parle encore de nous dans ce petit hameau. Je me

souviens bien de ce qu'il nous a dit : « Garigue et François Simon ». Cela veut dire que François va revenir et qu'ensemble nous allons faire quelque chose de mémorable. J'en suis persuadé. Ou alors... parlait-il de mon père ? Lui aussi se prénomme François. J'espère que je me trompe, car sinon cela signifierait que jamais plus je ne reverrai mon ami François.

Par certains élèves, le capitaine finit par apprendre que François est gravement malade. Il se met en tête de venir le voir. Il a certainement eu vent de tous ces ragots. Mon père, l'ayant au téléphone, essaye de l'en dissuader, mais rien à faire, le capitaine tient à rencontrer mon ami. Lorsqu'il passe à la maison, mon père est bien obligé de lui expliquer que François a disparu et tient le discours que nous avons mis au point. Puis ma mère, comme prévu, joue son rôle, avant que je ne conclue. Le capitaine est désappointé :

« Mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? »

C'est moi, avec les larmes aux yeux, qui lui réponds :

« Je suis comme François, je ne supporte plus toutes ces suspicions pour lesquelles nous n'avons rien à voir ! Mon père aurait bien voulu aller vous voir, c'est moi qui l'en ai découragé, car vous alliez encore nous suspecter sur ce coup-là ! »

Le capitaine est gêné. Il s'approche de moi et me regarde droit dans les yeux :

« Garigue, tu te trompes complètement, j'essaie tout simplement de comprendre pour pouvoir te protéger. Si tu sais où se trouve ton frère, dis-le-moi. Je vais tout faire pour aller le chercher... Tu peux avoir confiance en moi ! Je... »

Mon père lui coupe la parole :

« Capitaine, nous savons que vous êtes sincère, franchement nous ignorons où il se trouve. Sans cela, croyez-moi, nous aurions été le chercher. Mon épouse n'en dort plus et Garigue pleure tous les soirs.

– Ne pensez-vous pas qu'il aurait pu être enlevé ? Demande le capitaine. »

C'est moi, toujours avec autant d'assurance, qui lui réponds :

« Non ! Dans un moment de colère, il m'a fait comprendre qu'il voulait voir son père... »

– Tu veux parler du clochard ? S'enquiert le capitaine. Alors là, on est mal ! Celui-là, je n'ai jamais pu lui mettre la main dessus ! Aucun clochard répondant au nom de Simoni ne m'a été signalé.

– Oui... Enfin non... De toute façon, pour moi il n'a pas été enlevé et il va revenir, lui dis-je.

– Ne te tracasse pas Garigue, même si tu ne me dis pas toujours la vérité, je sais beaucoup de choses sur vous, mais pas grand-chose sur vos billes. Je l'ai déjà dit à ton père, je t'aime beaucoup, mon garçon, et je te considère presque comme mon fils. Si je l'avais pu, j'aurais aimé être ton parrain afin de mieux t'aider. Enfin, si tu as besoin de moi, tu sais où frapper, tu seras le bienvenu. »

Le reste de la conversation est courtoise, mais malgré sa gentillesse, je n'ai qu'une hâte, c'est qu'il parte. Le capitaine précise qu'il va lancer un avis de recherche sur tout le territoire.

Après son départ, nous ne sommes pas franchement satisfaits, nous avons gagné un peu de temps, certes, mais ce n'est pas cela qui va faire revenir François. Mon père est très inquiet, il pense que Luigi pourrait bien être la cause de sa disparition. Par la force des choses, il me faut lever toute ambiguïté. Je dois lui raconter qu'avec François nous sommes allés en Italie. Je relate donc toute notre aventure. Mes parents ébahis boivent mes paroles, ils m'écoutent sans broncher. Une fois mon histoire terminée, mon père hoche la tête et après un long silence me dit :

« Garigue, te rends-tu compte de tout ce que tu viens de nous raconter ? Après t'avoir entendu, je pense un peu comme toi, je suis maintenant convaincu que Luigi ne peut en aucun cas être un traître... À moins qu'il existe une autre raison pour laquelle il ait retenu François. Je crains qu'il ne nous faille prendre notre mal en patience et attendre sagement. »

Il me serre longuement dans ses bras, me disant pour me rassurer qu'il a la conviction qu'il ne tardera pas à revenir. Me serrant encore plus fortement, il me dit avec les yeux humides :

« Je suis désolé mon fils, mais ton récit me glace le sang. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis fier de toi en découvrant tout ce que tu as pu faire pour ton frère.

Je suis si touché que mon père considère François comme mon frère que, cette fois-ci, c'est moi qui ai les larmes aux yeux en pensant à lui.

Déjà trois mois que François nous a quittés. Je n'ose imaginer tout le temps que cela représente pour lui. J'ai la conviction qu'il a rencontré un gros problème, mais ce n'est pas à cause d'Alfonse Léoni, puisqu'il est mort. Je crains le pire.

Les vicissitudes de la vie réinstallent la routine, nous réapprenons presque à sourire. Je reprends l'habitude d'aller pêcher seul les *black-bass* et les écrevisses. Quelquefois, il m'arrive de sursauter, croyant l'avoir aperçu. Mais non. Ni François ni sa mère n'ont la bonne idée de venir me voir.

Par bonheur, Marion est souvent à mes côtés, elle fait tout pour me rendre le sourire. Elle ne réussit pas tout le temps, emmêlant un peu trop souvent sa ligne. J'ai également le sentiment d'avoir retrouvé mon père qui m'accompagne lors de mes parties de pêche. Nous bavardons énormément. Maintenant, je peux discuter avec lui de tous les problèmes qui agressent notre pauvre planète. Il est en accord avec moi et veut que nous réfléchissions ensemble à une action bénéfique pour la protéger. Une action à laquelle pourrait adhérer quantité de gens afin de provoquer un effet boule de neige et, ainsi, attirer davantage l'attention des pouvoirs publics sur l'après-pétrole. Ainsi, tous les soirs, j'ai pris l'habitude de passer dans son bureau et nous discutons sauvegarde de l'environnement. Quelquefois nous parlons quelques minutes, mais parfois plus d'une heure.

Un soir il me demande :

« Dis-moi Garigue, j'ai quelque chose qui me trotte dans la tête. Est-il exact, comme a pu le dire François, que vous seriez allés dans le futur et que nos bois y étaient moribonds ?

– Oui bien sûr... même plus que cela, ils étaient tous crevés et, d'ailleurs, c'est là que nous avons trouvé le diamant bleu.

– Tu en fais un drôle de petit cachottier, mais te rends-tu vraiment compte des risques que vous avez pris ?

– Il ne faut pas le voir ainsi. Avec François, quand nous avions nos billes nous étions invincibles. »

Et je lui raconte dans les détails nos deux visites en oubliant, comme promis, ces voitures extraordinaires. Je ne lui parle d'aucune technologie pour ne pas risquer de modifier le futur. Mon père a du mal à réaliser.

« Tu vois Garigue, il est dommage que tu n'aies plus de bille, et cela pour de nombreuses raisons, car vois-tu, je crois que j'aurais insisté pour que tu m'emmènes voir ça de plus près.

– Mais papa, tu sais bien qu'avec ta dent sur pivot, tu ne pourrais pas. Donc, de ce côté-là n'aie pas de regret. Puisque ça t'intéresse, je peux bien te le dire maintenant, nous avons gardé des pages du grimoire afin que tu ne découvres pas trop rapidement les pouvoirs des billes.

– Eh bien dis donc ! Tu peux te gargariser d'être un fameux petit cachottier. »

Et je lui montre ces pages que j'avais gardées précieusement, ainsi que le portrait de Luigi fait par Léonard de Vinci. Il est complètement subjugué, il reste un moment captivé.

C'est ensemble que nous regardons ces illustrations magnifiques. Il s'attarde sur les explications des pouvoirs des billes, puis tombe sur les quatre planètes. Là, il reste figé à réfléchir.

« Si ces dessins existent, c'est que quelqu'un a voulu laisser un témoignage de ce qu'il a découvert. Tu imagines toutes ces énigmes. Nous allons devoir réparer ce bel et inestimable ouvrage.

– Tu sais, papa, pour continuer dans les confidences, je dois t'avouer que je suis allé sur l'une de ces planètes et j'ai pu, de mes yeux, voir celle-ci ! »

Alors que je joins le geste à la parole en lui désignant laquelle, je le vois ouvrir de grands yeux.

« Comment est-ce possible ?

– C'est même là-bas que j'ai pu trouver deux billes. »

Et je lui raconte, sans évoquer la présence de ces gens aux yeux étranges.

« Tout ce que tu m'as raconté me perturbe énormément ! Et pour revenir à ton "exploit" en l'an 3000, je dois te confier que, contrairement aux apparences, je me soucie de notre pauvre planète. Oui, tu peux me croire. Et l'une de mes préoccupations majeures est le réchauffement des pôles et la fonte du *permafrost*²¹ du Nord canadien. Sais-tu que des bactéries congelées vieilles de plus de dix mille ans sont en état de dormance pour nombreuses d'entre elles... Et pas seulement des bactéries, des virus aussi. Certains de ces organismes congelés, après tous ces siècles, sont bien vivants et risquent de réapparître après le dégel ! Imagine les contaminations possibles ! Te rends-tu compte que dans des excréments de mammoths dégelés se trouvent vraisemblablement des millions de bactéries inconnues de l'homme d'aujourd'hui. Vois-tu, tout cela m'inquiète énormément. »

François serait content d'entendre mon père. Mais qu'est-ce qu'il fabrique, il n'a tout de même pas perdu les billes.

Marion accepte péniblement sa disparition. Avec beaucoup de mal, car il est parti depuis maintenant quatre mois, j'arrive à la convaincre qu'il va revenir.

Le soir, j'ai beaucoup de difficultés à m'endormir, et lorsque je pense à lui j'ai aussitôt les yeux inondés, je n'arrive pas à admettre que je ne le reverrai plus. Je n'en parle même plus à maman, car à chaque fois elle est inconsolable.

21 Le permafrost en anglais ou pergélisol en français désigne un sous-sol gelé en permanence. Le pergélisol atteint 440 mètres en Alaska, 750 mètres dans l'Arctique canadien et 600 mètres en Sibérie orientale, avec un maxima pouvant aller jusqu'à 1 000 mètres.

CHAPITRE 22

Si près du but, ils n'avaient pas le droit.

Au collège, j'ai fondé un club auquel la majorité des élèves a adhéré. Ce club s'appelle *Sauvons la Terre*. Cela m'empêche de trop penser à François, sans pour autant l'oublier. J'ai même l'impression qu'il me donne un coup de main.

Mes adhérents et moi faisons les relevés des catastrophes planétaires, nous prélevons les images angoissantes mises en avant par certains médias. Nous notons aussi les désordres provoqués par les excès des hommes, ceci afin d'en faire une brochure, décorée et commentée par toute la classe.

Comme me l'a appris mon père, nous refusons l'image trop « écolo » et, surtout, nous ne délivrons aucun message politique : que des faits bien réels, que des images fortes, qui obligent à se poser des questions. Nous suscitons les réponses qui doivent venir du lecteur lui-même. Pour être mobilisatrice, notre brochure doit être accablante. L'un de nos professeurs aime beaucoup ce que nous faisons, il nous donne même quelques conseils qui sont fort appréciés.

Lors de sa sortie, tous nos professeurs ont trouvé cela génial. Ils m'ont même dédié l'un des exemplaires, me félicitant de cette initiative.

Mais dans le village, des critiques pleuvent dès sa diffusion. Il faut dire que certaines réponses, suggérées par rapport aux questions posées, font mal ! À ma grande surprise, le directeur, qui m'avait pourtant félicité, monte rapidement au créneau, trouvant qu'il est inadmissible d'oser insinuer que le carburant vert ne serait pas si écolo que ça. J'ai en effet essayé de démontrer que sa production est plus polluante que l'on peut se l'imaginer, car les engrais utilisés exigent de l'énergie. De plus, ce sont des cultures intensives qui appauvrissent les sols et polluent énormément. C'est vrai, les écolos sont contre les cultures intensives, mais uniquement lorsque cela les arrange. Mais, ce que l'on me reproche le plus, c'est d'avoir critiqué les déchets verts et d'avoir osé mettre en garde le consommateur sur les risques de pollution des jardins amateurs. C'est exact qu'ils compostent²² les tontes de gazon qui, pour beaucoup, sont traitées aux

22 La définition habituellement donnée est la suivante : Processus de transformation (des matières organiques) par décomposition avant incorporation au sol. Mais si l'on veut être plus précis, il convient d'ajouter que le compostage est un procédé biologique de conversion et de valorisation des matières organiques (feuilles mortes, pailles, fumiers, sciures, déchets ménagers de légumes et de fruits entre autres) qui doivent être obligatoirement décomposés en phases aérobies (donc, aérées régulièrement, obtenant ainsi une montée en température importante qui stérilise le produit) afin d'obtenir un fertilisant riche en matière humique, appelé compost. Un tas de matières organiques anaérobies, donc sans montée

désherbants sélectifs. Et oser dire que le compostage de plantes malades peut être potentiellement vecteur de maladies, comme dit papa, cela, ils ne me l'ont pas pardonné ! Il faut dire que le fils du responsable d'un centre de compostage se trouve dans ma classe. Il était pourtant en plein accord avec nous lors de la création de notre brochure ! Je crois également que c'est le père de l'un de mes camarades, un maraîcher bio, qui n'a pas apprécié que je parle de la culture raisonnée. J'avais entendu mon père dire beaucoup de bien de ce type de culture. Pour lui, il faut apporter aux plantes, après analyse, uniquement ce dont elles ont besoin pour qu'elles poussent harmonieusement. Ainsi, tout l'engrais apporté est consommé et la terre est préservée. C'est ce qu'il y a de mieux pour épargner la planète. Car, toujours d'après mon père, la culture biologique serait totalement incapable de nourrir les milliards d'individus sur terre.

C'est ce jour-là que j'ai appris que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire !

Mon père, choqué, a voulu s'en mêler, mais n'ayant pas pris de gants, cela a eu l'effet d'une poignée de sable plutôt que d'une goutte d'huile, bloquant radicalement les engrenages.

Le directeur du collège a envoyé un courrier, précisant que cette école est paisible et, afin qu'elle puisse le rester, qu'il serait préférable de bannir ce genre de revue. Si bien qu'excédé par ces histoires de billes et de ses conséquences, ajoutant à cela les critiques sur cette revue, c'est la goutte qui fait déborder le vase : mon père me fait changer de collège et m'inscrit à Amboise. Pour moi, cela tourne à la catastrophe et j'ai beaucoup de mal à l'accepter. Mais je m'y résigne, car il me menace de m'inscrire au pensionnat si je continue à bouder.

Que de changements en si peu de temps ! Je ne vois même plus Marion pendant la semaine, mais elle vient très gentiment me voir les week-ends. Je réapprends à démêler sa ligne sans rouspéter et je passe des heures à discuter avec elle de François. Et comme elle fait cela pour me faire plaisir, je me dis qu'elle est franchement gentille. Plus je la regarde, plus je la trouve ravissante. Sa présence est mon plus grand réconfort.

Dans ce collège, mes nouveaux camarades me demandent ce qui a motivé mes parents pour m'avoir changé d'établissement en cours d'année. Je leur explique l'histoire de notre petite brochure. Et là, je suis surpris, ils trouvent cela génial, me demandant de reprendre l'idée afin d'en faire un nouveau numéro. Je refuse dans un premier temps, mais devant leur insistance, je finis par accepter. Et c'est avec une certaine inquiétude, étant donné ce qui s'est passé, que j'accepte de participer à ce nouveau tirage... Mais dans un autre état d'esprit. Et c'est reparti pour une nouvelle publication !

À mon grand étonnement, la majorité des élèves adhère et travaille durement pour sa sortie. Mais, cette fois-ci, notre professeur de sciences et chimie nous donne un sérieux coup de main. Souhaitant éviter les polémiques, je demande que nous ne parlions que de faits irréfutables et bien réels, gardant pour l'avenir les grandes causes qui font scandale. Et puisque l'écologie est à la mode, raisonnons « écolo » pur et dur, même si je ne crois que peu à certaines façons de la présenter.

Nous mettons deux mois pour créer ce premier numéro qui est un réel succès. J'en suis très fier. Ayant été à l'origine de cette idée, ils m'ont nommé rédacteur en chef. Cette édition fait un tel tabac, que le quotidien « La Nouvelle République » s'en fait l'écho. La classe a même droit à un reportage sur la chaîne de télévision régionale, France 3.

Mes parents sont très contents, car ils savent que ce projet me tenait à cœur. Réussir aussi rapidement cette performance est inespéré, d'autant plus que j'appréhendais énormément la

de température, n'est pas qualitatif. Bien au contraire, il peut être nuisible aux cultures et en rien, ce n'est un compost.

sortie de la revue, vu le résultat obtenu dans mon précédent collège ! Je n'en reviens pas, j'ai même droit à un petit mot de mon ancien directeur qui me félicite et qui, à travers ces quelques lignes, me fait entrevoir ses regrets. Tous les élèves, ou presque, sont contents des résultats de ce premier tirage et, à la récréation, il n'y en a que pour cette brochure.

En fin de semaine, à la fin du dîner, mes parents servent une petite goutte de champagne et, pour la première fois, j'ai droit à un fond d'une coupe pour fêter l'événement, me précisant qu'ils regrettent que ce ne soit pas du champagne bio, mais qu'il est tout de même bien bon ! Lorsque nous trinquons, nous n'oublions pas François bien sûr et, une fois de plus, je fais le vœu de le voir revenir.

Nous finissons cette soirée dans la bonne humeur. Mon père m'encourage vivement à continuer dans cette voie, me précisant qu'il est très important de s'engager jeune et d'entraîner d'autres adolescents. D'après lui, la prise de conscience de la jeunesse sur le respect de la planète est primordiale, car ce sont les acteurs de demain. Eh oui ! Notre pauvre planète est bien malade, comme me dit mon père.

Légèrement égayé par cette petite goutte de champagne, je monte dans ma chambre. Je me mets à rêver à ces moments fantastiques où je voyageais à l'aide d'une bille, et quels voyages... Je suis plongé dans mes souvenirs et François me revient sans cesse à l'esprit. Je passe de Marion à François, sans oublier cette mystérieuse fille couleur pain d'épice. Et au bout d'un moment, comme chaque fois, je pleure.

Fatigué par cette journée riche en émotions, je me tiens la tête entre les deux mains, mes coudes en appui sur mon bureau, pour rêvasser nostalgiquement. Étant engourdi par le sommeil, assis devant mon vieux bureau dont le tablier est incliné, je glisse et fais tomber tout ce qui s'y trouve. Le réveil est brutal. À moitié énervé, me frottant les yeux ensommeillés, comme un somnambule, je les ramasse et les remets en place. Au moment de mettre la gomme dans le trou de l'encrier, je m'aperçois que cela m'est impossible. Il me semblait pourtant qu'elle se trouvait là, mais celui-ci étant à moitié obstrué, c'est infaisable. Ne pouvant la placer, agacé, je fouille à l'intérieur et, curieusement, il me semble sentir une boule. C'est avec bien du mal que j'arrive à la saisir et, à ma grande surprise, je découvre une bille. Incroyable, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celle que cette jeune fille étonnante m'avait confiée : elle est toute bleue.

L'émotion m'étouffe à moitié, j'ai du mal à me ressaisir, je n'en crois pas mes yeux. Plus je la regarde, plus j'ai la conviction que c'est elle. Et dire qu'elle se trouvait là, sous mon nez, cachée dans tout ce fatras et cela, depuis combien de mois ? Je ne vois que Luigi qui aurait pu me l'avoir rapportée, n'en ayant pas besoin, car elle faisait doublon. Mais pourquoi l'a-t-il mise dans cet endroit ridicule ? Mince, est-elle seulement encore activée ? Oui, il n'y a que six mois et demi que François nous a quittés. Incroyable, cela représente pour François plus de six ans, si j'arrive à le retrouver, vais-je seulement le reconnaître ?

Je n'arrive pas à le croire, je ne tiens plus en place. Plus je l'examine, plus j'ai la certitude que c'est bien ma bille, mais j'ai du mal à comprendre ce qu'elle fait là. Par quel miracle a-t-elle pu atterrir ici ? Car c'est bien François qui la possédait, il s'en est servi pour retrouver Luigi. Comme dans un flash, je me remémore en substance ce que m'avait dit le mage et qui signifiait : Prends-en bien soin, cette bille te portera bonheur et elle te sortira de situations inextricables.

Je m'assieds sur le bord de mon lit, tout tremblotant, et, instinctivement, je la serre fortement en pensant à François. Et là, brutalement, je pars.

Incroyable, je voyage comme avec François. Mais j'arrive dans le noir complet, dans ce qui me semble être une cave, si j'en juge par l'odeur. Après avoir repris mes esprits, timidement je demande à voix basse :

« François, es-tu là ? »

Pas de réponse. Je monte très légèrement le ton, n'osant pas bouger, ayant un peu perdu l'habitude. À moitié paralysé par la peur, je renouvelle ma demande :

« François, c'est moi Garigue ? François, réponds-moi ! »

J'entends alors.

« Garigue, où es-tu ? »

– François, c'est toi ? »

La surprise est inouïe, et la joie de ma vie m'envahit lorsque j'entends :

« Oui, oui, Garigue ! C'est moi, où es-tu ? »

Je n'en reviens pas, c'est bien lui. Je cherche la direction de sa voix.

« Ici, ici, je suis là ! »

Mais n'y voyant rien, les bras écartés, je le cherche à tâtons. Je me prends les pieds dans un objet, je trébuche et tombe alors sur une personne. L'inquiétude me gagne, avec qui est-il ? A-t-il réussi à retrouver sa maman ?

Je suis surpris. C'est François qui finit par m'attraper, me serrant dans ses bras. Quel bonheur intense ! L'émotion m'étouffe et je pleure à chaudes larmes. Au bout de quelques instants, je me ressaisis pour lui demander qui se trouve à ses côtés.

« Mais c'est Luigi, nous sommes prisonniers depuis de nombreuses années.

– Mais, ta maman alors... ! Où est-elle ?

– À t'entendre, je vois qu'elle n'est pas chez toi. Alors, c'est catastrophique. »

Et François m'explique :

« Mon père nous a trahis, une fois de plus ! Lorsqu'il est venu au rendez-vous, il avait prévenu les amis de Léoni. Dès que ma mère est réellement réapparue, à la suite de la mise en place de la dernière bille, une vingtaine d'individus nous sont tombés dessus. Nous n'avons pas eu le temps de prendre nos billes. Ma mère, qui était sur le point de me prendre dans ses bras, a eu peur et a disparu. Je pensais qu'elle s'était réfugiée chez toi.

– Malheureusement, non ! Après, que s'est-il passé ?

– Ils nous ont pris toutes les billes, ainsi que la boîte et ils nous ont enfermés depuis dans cette prison qui se trouve dans les catacombes d'un château. Et c'est mon père notre gardien ! Il se venge, en prenant un malin plaisir à nous voir enfermés dans cette geôle infecte. »

Luigi a compris la situation, il me cherche dans le noir :

« Tu as enfin trouvé la bille, je n'osais plus espérer ! »

Et à son tour, il me serre fortement :

« C'est un grand malheur ! Nous ne savons pas où elle a pu partir, dit Luigi

– Ce n'est pas un endroit pour réfléchir, partons d'ici. »

Je demande à François de donner la main à Luigi, que tous deux me tiennent et je prends la décision de rentrer à la maison.

C'est avec fracas que nous arrivons dans ma chambre, en renversant divers objets. Mon père, qui ne s'est pas encore couché, me dit :

« N'as-tu pas fini de faire un tel vacarme, tu as vu l'heure, tu vas finir par réveiller ta mère. »

Et là, tout excité, je cours à sa rencontre tout en criant :

« Papa, vite, vite... viens vite, François est de retour ! »

Pressé de le revoir, mon père se précipite, me bousculant jusqu'au milieu de l'escalier. Mais je reviens vite lui barrer le passage, pour le prévenir :

« Il n'est pas seul.

– Avec qui est-il ? Tu as vu sa mère ?

– Elle, non malheureusement, mais il est avec Luigi ! »

Ma mère, réveillée par le bruit, arrive à son tour. Comprenant que François est de retour, elle insiste pour le voir tout de suite et pleure déjà d'émotion. François sort alors de ma chambre et apparaît en se frottant les yeux. Amaigri, il est sale comme un cochon, mais a l'œil malicieux. Son visage est bronzé par la saleté. Il est tout débraillé, déguenillé même, dans un état pitoyable, affaibli, les cheveux en bataille, mais il arbore un magistral sourire. Je n'en reviens pas, il n'a pour ainsi dire pas grandi, mais je remets à plus tard cette réflexion, le voyant se précipiter dans les bras de ma mère et, ensemble, pleurant à chaudes larmes. Elle a du mal à s'arrêter, d'autant plus qu'elle apprend que la tentative de faire revenir la maman de François a échoué.

Luigi est dans le même état que François, peut-être même encore plus sale, sa barbe folle et ses cheveux en bataille sont envahis de brins de paille, mais lui aussi a le sourire. Papa se précipite pour lui indiquer la salle de bains et remplir la baignoire. Quant à François, je lui dis :

« Je crois que tu as avalé un putois ! Viens vite prendre une douche dans ma salle de bains.

– Je suis content, je vois que tu n'as pas changé, toi le mangeur d'escargot ! D'ailleurs, c'est bien vrai, vu le temps que tu as mis pour trouver la bille. Tu aurais mieux fait de bouffer une grenouille.

– Pour une fois, tu as raison ! Je m'en veux de ne pas l'avoir vue plus tôt. Remarque, quelle drôle d'idée de l'avoir mise dans l'encrier !

– Ne dis surtout pas ça à Luigi, car il culpabilise, il l'a mise là pour qu'elle ne roule pas et voilà des années qu'il fulmine, persuadé que tu ne l'avais pas trouvée. Je ne te cache pas que nous comptons les jours, car passé sept mois pour toi, elle n'aurait plus été activée. »

Dans l'urgence, ma mère cherche des vêtements. Pour François, aucun problème, il a tout ce qu'il lui faut. En revanche, Luigi est beaucoup plus grand que mon père et lorsqu'il nous apparaît tout propre, nous avons l'impression qu'il a emprunté les vêtements de son petit frère !

Ma mère s'active pour leur donner à manger et c'est d'un bon appétit qu'ils dévorent sans dire un mot, alors que nous les regardons comme des bêtes curieuses. Puis, le repas à peine terminé, Luigi se lève et me dit :

« Garigue, donne-moi ta bille, je dois aller chercher les autres billes, avant qu'ils ne se rendent compte que nous nous sommes évadés... Sinon, nous allons les voir débarquer ici. »

Je lui donne ma bille et là, avec un grand sourire, il me dit :

« J'ai bien fait de revenir te rapporter ta bille. Te rends-tu compte si je l'avais gardée ? Nous serions prisonniers pour la vie, mais surtout, qu'auraient-ils fait avec les billes ?

– Oui, je comprends et c'est bien dommage que je ne l'aie pas vue plus tôt.

– Ne me parle pas de ça, malheureux. C'est moi l'imbécile dans cette histoire. Le pire c'est que j'ai cru bien faire en la mettant dans ton encrier afin qu'elle ne roule pas. Mais tu vas voir, François va rattraper le temps perdu, je suppose qu'il doit avoir beaucoup de confidences à te faire !

– J'en suis certain ! N'oubliez pas de faire attention : pour faire passer la boîte, il faut mettre une bille dedans.

– Oui, je m'en souviens, à tout de suite ! »

Luigi monte dans ma chambre et part.

Nous attendons un bon moment pendant lequel mes parents écoutent François raconter son emprisonnement, dont les détails font pleurer maman. Surtout lorsqu'il raconte les bastonnades qu'il a subies les premiers jours et le peu de nourriture à laquelle ils avaient droit. Mais pour lui, ce qui a été terrible, c'est l'égrènement des jours, car passé sept ans tout aurait été fichu, la bille bleue aurait perdu ses pouvoirs. Mais surtout, ses nuits étaient hantées par la disparition de sa maman. Il se demandait et se demande toujours où elle a pu échouer.

L'attente est longue. Ce n'est seulement que vers vingt-trois heures que Luigi revient dans ma chambre. Je sais qu'il a réussi, car lors de son arrivée, il trébuche et fait tomber les billes sur le plancher. C'est leur bruit caractéristique qui m'en donne la certitude. Je me dirige vers ma chambre l'éclaire et tombe nez à nez avec Luigi qui affiche un large sourire : celui de la victoire. Il descend au salon tout exubérant, oubliant qu'il est encore en sous-vêtements. Il lève les bras en signe de triomphe.

« J'ai réussi ! »

À ce moment-là, il est surpris de nous voir tous hilares. Il s'arrête brusquement, nous demandant ce qui nous met de si bonne humeur. C'est François qui lui dit, avec un grand sourire :

« Luigi, tu es en slip !

– Crotte de crotte, je vous prie de m'excuser, je reviens. »

Il pose ses billes précipitamment sur la table et monte s'habiller. Cela me permet de constater qu'il les a vraiment toutes ramenées, sans avoir oublié la boîte !

Lorsqu'il redescend, il s'assoit à table. Tout excité, il nous raconte :

« Ils ne vont rien y comprendre, car ils ne peuvent pas s'imaginer qu'il existe une cinquième bille ! Il faut que je vous dise que je les ai trouvées à trois endroits différents. C'est pour cela que j'ai perdu du temps. La rouge et la noire étaient ensemble, chez un des amis de Léonard dans un sac noir. Ils vont être furieux et c'est ton père, François, qui va passer un mauvais moment ! Car ils ne croiront jamais qu'il n'y est pour rien.

– Il n'aura que ce qu'il mérite, dit alors François.

– Bon, dit Luigi, maintenant que nous avons les billes, mon petit François tu viens avec moi. Nous allons chercher ta mère. » Il me regarde et ajoute :

« Si nous ne sommes pas rentrés dans une heure, tu viens nous chercher. Cette fois-ci, tu sais où est ta bille !

– Aucun problème, vous pouvez compter sur moi, je ne vais pas attendre six mois ! »

Luigi ramasse la boîte, puis les quatre billes et fait signe à François de le suivre. Quelques minutes s'écoulent et je remonte afin de voir s'ils sont revenus. Mais personne. L'angoisse m'aiguillonne déjà.

Un quart d'heure plus tard, je les entends rentrer. Nous nous précipitons tous, mais, hélas, ils ne sont que deux et, vu la tête de François, il est certain qu'ils ont échoué.

Luigi explique :

« C'est insensé, les billes n'ont pas fonctionné ! Nous n'avons même pas vu le cube lumineux. Pourvu qu'elles ne soient pas désactivées. Et pourtant, nous les avons positionnées correctement. Pour moi, nous n'avons pas assez réfléchi... et le sage a refusé d'intervenir. J'ai la conviction qu'elle ne se trouve plus à cette époque. Elle a dû réussir à fuir ici et elle doit rôder dans les parages. Je pense qu'il faut aller là où Garigue l'avait trouvée, car ayant eu peur, elle a dû s'y réfugier. Mais pour réapparaître, il faut certainement le processus complet avec les billes. Et Garigue ne sera pas de trop, car j'ai le sentiment que le sage ne lui refusera rien. »

François me fait un clin d'œil, m'incitant à les suivre : quel plaisir de retrouver cette complicité !

« Vous ne pensez pas tout de même que ma présence pourrait gêner ?

– Non, non, précise Luigi, tes parents peuvent venir également, nous ne serons pas de trop pour l'accueillir.

– Eh bien, ne perdons pas de temps, allons-y tout de suite. »

Et nous voilà tous partis en pleine nuit, sous une pluie fine, à la lueur d'une lampe. Cette brouillasse désagréable est pénétrante. Il fait froid et la nuit est très noire. Maman avec son parapluie, tient le bras de papa qui ouvre la marche et, après dix minutes, nous arrivons face à cette maisonnette, à l'endroit même où j'avais découvert le corps. Nous nous mettons en cercle et Luigi me dit :

« Garigue, dépose la boîte à l'endroit où se trouvait la maman de François.

– C'est ici !

– Dommage que ce ne soit pas à l'intérieur. J'espère que cette pluie ne va pas contrarier les choses. Dépêchons-nous ! Garigue, pose la première bille. »

J'hésite :

« Ne croyez-vous pas que vous ne devriez le faire qu'avec François ?

– Non, je te l'ai dit, j'ai la certitude que le mage ne peut rien te refuser. Si nous ne la trouvons pas, au moins, j'espère qu'il se manifestera et nous donnera un indice. »

Je pose donc ma bille. Il m'en tend une deuxième, me demandant de la placer également. Puis il pose la sienne et incite François à en faire de même. Immédiatement, elles lévitent à un mètre du sol, formant un cube lumineux. Tout le monde a le sourire, surtout François. Nous n'avons plus besoin de la pile, nous voyons mieux qu'une nuit de pleine lune. Je suis surpris du volume qui se forme, jamais nous n'avons constaté cela. Il est beaucoup plus grand, mais trop petit pour contenir la maman de François. Brusquement, les billes montent plus haut, formant un volume de quatre mètres cubes, encore plus lumineux. Heureusement que nous sommes en plein bois et loin des habitations, car le spectacle est hallucinant, il ne manquerait pas de surprendre.

Je remarque que François est anxieux. Il est trempé comme une soupe, il tremble certainement de froid, à moins que ce soit d'inquiétude. Toutefois, il me sourit lorsque nos regards se croisent, puis redevient crispé alors qu'il contemple ce cube lumineux. De toute façon, il se passe quelque chose. Ce doit être bon signe, vu la grandeur du cube. Soudain, la petite lueur bleue arrive et s'agite de la même façon que les fois précédentes. Selon moi, c'est certain, c'est le mage qui va arriver. Je suis heureux pour François, ce soir est un grand jour ; pourquoi pas « le » grand jour. Mais ce qui m'ennuie c'est que ce soit le mage qui arrive le premier. Pourvu qu'il n'ait pas une mauvaise nouvelle à nous annoncer.

Je ne m'étais pas trompé, nous le voyons effectivement arriver. Il est stupéfiant : bleu transparent, grandeur nature. Je me souviens de ce qu'avait pu me dire François, c'est cette image qu'il avait vu discuter avec sa maman et je comprends que cela ait pu l'impressionner. C'est très spectaculaire : il a une large cape bleue, une écharpe bleue, des souliers bleus, une grande barbe bleue. Cette couleur unique est très troublante. Il pivote afin de tous nous regarder. C'est si effarant que je ne sens même plus la pluie ruisseler doucement sur nous. Papa semble soutenir maman en la tenant par l'épaule, et elle, le protège de son parapluie. Comme sans rien dire le mage fait un deuxième tour sur lui-même, l'inquiétude me gagne. Nous sommes tous désarçonnés, ne sachant pas comment interpréter la situation. Lorsque, subitement, il regarde en l'air et, d'un geste lent, lève le bras, en pointant l'index vers les nuages. Le spectacle est hallucinant : je vois arriver doucement sur nous cette petite boule étincelante qui vient se positionner dans la cage lumineuse. Le mage se place sur le côté, tend la main afin que la boule se pose dans sa paume. J'ai le sentiment que la maman de François ne devrait pas tarder à

arriver. Je regarde François qui ne quitte pas la boule lumineuse des yeux. Soudain, il me regarde et me fait un magistral sourire, il est comme moi, absolument convaincu que, dans quelques secondes, sa mère va arriver. Brusquement, nous faisant tous sursauter, le point lumineux semble avoir explosé, de la fumée envahit tout l'espace. Comme François, je panique. Pourvu que tout se passe bien. Puis le brouillard se dissipe lentement, j'ai l'impression de distinguer une forme humaine au côté du mage. Enfin, le nuage disparaît et la maman de François apparaît, mais légèrement en transparence.

Elle est là, immobile, à regarder François qui est comme pétrifié. Elle est belle, elle a les larmes aux yeux, mais ce doit être des larmes de joie. Maintenant, son visage est blanc comme de la porcelaine. Elle est habillée tout en blanc, comme j'avais pu l'apercevoir lorsque j'étais aux écrevisses. Je vois François se précipiter, j'ai juste le temps de le retenir.

« Surtout, ne va pas dans cette cage.

– Mais pourquoi ! Elle est arrivée.

– Mieux vaut attendre qu'elle en sorte d'elle-même. »

Il me regarde hébété, puis se retourne pour contempler sa maman. Elle a toujours les joues inondées de larmes, mais elle vient de retrouver son apparence humaine. Elle est vraiment très belle, elle a maintenant les joues roses et les pommettes légèrement rouges. Elle discute avec le mage, mais nous n'entendons rien. Je vois le mage lui retirer la cordelette qu'elle a toujours autour du cou. Enfin, lentement, elle fait un pas pour sortir, puis un deuxième. Une fois un pied hors de cette cage, elle fond littéralement sur François et ils s'enlacent en sanglotant tous les deux. Ces retrouvailles sont aussi incroyables qu'émouvantes, si bien que moi aussi j'ai la larme à l'œil. Il n'y a pas que moi d'ailleurs, mes parents et Luigi sont tout aussi émus.

Après une bonne minute d'embrassades sous cette petite pluie fine, le mage se colore en bleu plus intense. La maman de François se retourne, s'agenouille en baissant la tête. Il lui fait signe de se relever et dit :

« Il y a bien longtemps, vous aviez sollicité la venue de votre ami, mais il m'était impossible d'intervenir. Aujourd'hui vous êtes comblée, car Luigi se trouve à vos côtés. Remerciez surtout votre fils, sans oublier celui que vous avez su si bien choisir afin qu'il devienne son ami. Ce sont eux qui se sont démenés corps et âme pour qu'il en soit ainsi et vous pouvez être très fière d'eux. Nous avons été désolés de l'échec de vos retrouvailles, mais nous ne pouvions intervenir, la seule chose que nous avons réussi à faire c'est de modifier l'échelle du temps afin que Garigue puisse retrouver François comme il l'avait vu partir. »

Puis se tournant vers François, il ajoute :

« Eh bien, mon petit François, te voir si heureux me réchauffe le cœur. Je vous souhaite à tous beaucoup de bonheur, et vous, les enfants, soyez prudents. Garigue, souviens-toi, il te faudra rapporter les deux billes, même s'il n'y a pas urgence.

– Je ne risque pas d'oublier et ça, pour plein de raisons, cette jeune fille hante mon esprit et en plus, j'ai promis.

– Alors, je peux partir tranquille, mais sois prudent, et rappelle-toi que ta mission ne s'arrêtera pas pour autant. Bonne chance à tous ! Et il disparaît brusquement.

En raison de la pluie qui nous a tous trempés, sans rien ajouter, nous rentrons en courant.

De retour à la maison, nous rions de bon cœur de nous voir dans cet état. Nous dégoulinons de la tête aux pieds, nos cheveux sont plaqués par la pluie et les habits nous collent à la peau. Le beau parquet de maman est détrempé et maman court chercher des vêtements pour la mère de François qui grelotte. Ils lui vont à ravir et après un simple coup de peigne elle est belle, franchement très belle.

À nouveau elle se jette sur son fils et ils pleurent encore, mais ce ne sont que des larmes de joie. Puis elle se précipite pour m'embrasser. Luigi n'est pas en reste. À son tour, il serre François dans ses bras, et curieusement en fait autant avec moi. Puis, Luigi se tournant vers la maman de François lui demande :

« Et où étais-tu durant tout ce temps ?

– Je ne le sais pas vraiment, mais il se pourrait que certaines personnes qualifient cela de fantôme, je me promenais autour de cette cabane. »

Puis c'est à leur tour de s'enlacer.

François est tout sourire.

« Enfin, nous avons gagné ! Mais, en attendant, nous avons beaucoup souffert.

– J'ai cru qu'ils voulaient nous faire mourir à coups de bâton. Ce qui me faisait le plus souffrir, c'est de ne pouvoir rien faire pour François, ajoute Luigi.

– Et dire que si j'avais vu la bille plus tôt, j'aurais pu éviter cela en venant vous chercher, dis-je.

– Ce n'est pas certain. Tu serais certainement tombé dans ce piège infernal, alors que là, ils ne se méfiaient absolument plus.

– Peut-être, allez donc savoir ?

– Eh bien moi, j'aurais vraiment aimé que tu viennes plus tôt . J'ai trouvé le temps long et il m'arrivait de sourire en regrettant que tu n'aies pas avalé une grenouille. Tu sais, j'ai beaucoup pleuré, mais j'ai toujours gardé espoir, sachant que Luigi avait placé une bille dans ton encrier. Maintenant, tu ne peux pas t'imaginer comme je suis heureux. »

Ma mère rayonne, elle boit du petit-lait, comme elle a l'habitude de dire. Elle est fière de son fils, mais surtout elle est folle de joie d'avoir retrouvé François. Elle a tout de même une angoisse et elle finit par demander :

« Je dois vous avouer que j'ai une question qui me préoccupe un peu. Où va habiter François maintenant que sa maman est revenue ? »

C'est la maman de François qui lui répond :

« Vous n'avez rien à craindre, il est impensable de séparer deux frères, même plus que cela, deux jumeaux. D'ailleurs, ils sont apparentés...

– Comment ça ? demande ma mère.

– Je... je vous expliquerai un jour. De toute façon, je donne mon accord pour qu'il puisse rester à vos côtés. Du moment qu'il vient avec Garigue nous voir régulièrement toutes les semaines... »

Et les embrassades reprennent ! Mon père en profite pour demander à ma mère qu'elle prépare la chambre d'amis et, bientôt, toute la maisonnée s'endort. Il était temps, la nuit est bien avancée.

CHAPITRE 23

Un pareil bonheur, ça se partage forcément.

Je n'arrive pas à trouver le sommeil, une idée un peu folle me vient à l'esprit : et si j'allais prévenir Marion que François est revenu. Encore une fois, aussitôt pensé, aussitôt fait. Forcément, j'arrive alors qu'il fait encore nuit, et en short léger. Mais, étant si euphorique, cela m'importe peu.

Mon arrivée, l'ayant sorti brutalement de son sommeil, l'a effrayée. Après avoir crié, elle allume. Puis m'apercevant, elle bondit de son lit et me saute au cou. Je n'ai pas le temps de lui dire quoi que ce soit, qu'avec un grand sourire elle me demande :

« Alors, François est revenu ? »

– Oui ! Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

– Eh bien, tu as retrouvé ta bille !

– Bien sûr, suis-je stupide. Il est revenu. Il est en pleine forme et effectivement comme tu as pu le constater, j'ai retrouvé ma bille.

– Mais dis donc, tu es gelé. Allez viens, je vais te réchauffer. »

Sans trop me demander mon avis, elle m'entraîne dans son lit et me serre contre elle. La sentir toute chaude me procure une sensation nouvelle et fabuleuse, je suis tellement bien que je me blottis contre elle. Elle ajoute :

« Tu ne peux pas savoir comme tout est merveilleux auprès de toi, de te sentir tout frais contre moi, c'est formidable. »

Elle me caresse les épaules, puis le thorax. C'est à la fois agréable et inquiétant, je me sens un peu piégé. De toute façon, c'est ma faute. On n'a pas idée de venir torse nu, en short, et de plus de nuit, dans la chambre d'une jeune fille. Mais ses caresses sont tellement agréables qu'elles m'envoûtent, me paralysent presque. Alors qu'un léger malaise s'installe, j'entends un énorme bruit. C'est François qui vient de renverser des bibelots. Marion est toute contente, elle se précipite pour lui faire la bise. Mais là, il y a un problème, j'entends sa mère appeler. Nous devons partir en catastrophe.

Une fois dans ma chambre, pour plusieurs raisons je suis tout de même heureux. Marion est formidable et mon copain est franchement rayonnant et content de son coup.

« Mais dis-moi, tu étais dans son lit ? Remarque, cela ne me regarde pas. »

– Non, enfin... oui... Elle cherchait à me réchauffer, car je grelottais.

– Tu ne peux pas savoir comme je suis content. Tu te rends compte ? Je n'ai pas rêvé, hein ? J'ai bien retrouvé ma mère !

– C’est formidable ! Mais désolé, j’ai trop envie de dormir.

– Ah bon, il y a quelques instants ce n’était pas le cas. »

Une fois seul, il m’est impossible de trouver le sommeil. Ce moment féerique avec Marion m’a énormément troublé. Qu’est-ce que j’étais bien ! Je me demande si François a bien fait de venir... quoique j’aie trouvé Marion un peu entreprenante. Et puis non, après tout ! Et d’abord, nous ne faisons rien de mal. Bon, disons que c’est aussi bien que François soit venu. À bien y réfléchir, je pense qu’il n’aurait pas dû venir. Enfin, je ne sais pas trop...

Et voilà maintenant que mon esprit est assailli par cette autre fille, couleur pain d’épice, qui elle aussi est très jolie et chez qui il va falloir rapporter les billes. Là-bas encore, il y a une énigme à résoudre.

Ce n’est qu’au petit matin que je parviens à m’endormir, aussi le réveil est difficile, même si François ayant sauté sur le lit m’a fait sursauter. Mais quelle agréable surprise, je n’ai pas rêvé, il est bien là !

Pour le dîner, Maman a prévu un repas des grands jours afin de fêter les retrouvailles de François. Une grande table a été dressée dehors, devant le grand étang. François et moi sommes en bout de table, mon père face à Luigi et maman face à la mère de François.

Catastrophe ! Au beau milieu du repas, le capitaine débarque. Stupéfaction et surprise de papa qui rougit, se trouvant dans un embarras total. Il aurait dû fermer le portail à clef. Il hésite et commence malgré tout les présentations.

« Capitaine, je vous présente Louis... L’un de mes cousins et son épouse.

– Ne vous donnez pas toute cette peine, Simon ! Je connais parfaitement Luigi.

– Comment ça ?

– Excusez-moi François... vous permettez que je vous appelle François ?

– Oui bien sûr !

– Et vous, appelez-moi Bartholomé. Alors, François, poursuit-il, faute de pouvoir comprendre, et devant votre mutisme, j’ai fait placer les derniers modèles de micros et caméras. Même si je ne comprends pas tout à vos manigances, grâce à cette technologie de pointe, je vous connais tous parfaitement, Luigi y compris.

– Ça alors ! Depuis combien de temps nous épiez-vous ainsi ?

– Il y a déjà un bon moment ! Garigue, je voudrais que tu me fasses plaisir une bonne fois pour toutes : montre-moi ta bille, mais la vraie bille. Et cette fois-ci, arrête de te moquer de moi ! »

Mon père me fait signe d’accepter. Je regarde Luigi qui en fait tout autant. Je tends donc ma bille au capitaine. D’une main tremblante, il la prend et la met dans la paume de sa main gauche. Il l’admire un bon moment sans rien dire. Puis, il la saisit entre son pouce et son index, la détaillant par transparence.

Nous sommes là, immobiles, sans broncher, à le regarder faire, lorsqu’il se met à soupirer.

« Garigue, cette fois-ci tu ne me racontes pas d’histoires ! Cette bille est pleine de vie, ça bouge dedans. » Et il me la redonne, en ajoutant :

« Merci de ta confiance, mon petit... Que les choses se remettent en place, pour ma part, je n’ai rien vu. Pour revenir à des choses plus terre-à-terre, nous sommes certains qu’une attaque est programmée chez vous par des individus déterminés qui en veulent à ces billes, voire à vos vies.

– Comment en êtes-vous arrivé à cette conclusion ?

– Nos services ont réussi à décoder certains de leurs messages qui arrivaient à Paris chez l’un des commanditaires de Léoni. Il a beau être amnésique celui-là, mais il a encore des relations

dans le milieu. Nous savons qu'ils vont tenter le tout pour le tout en venant chez vous pour vous surprendre. Ils sont certains que les billes s'y trouvent. Je veux les cueillir tous ! C'est pourquoi il faut que vous alliez au vert un moment afin de me laisser le champ libre. Mon enquête sera rendue plus facile si vous n'êtes pas dans les parages. Seuls les assassins du maire m'intéressent. Comment allez-vous vous y prendre pour me laisser la maison vide ? »

Alors qu'il attend que mon père réponde, je sens ma bille vibrer dans ma poche. Je la sors et constate qu'elle est chaude. Je le fais remarquer à Luigi qui me demande d'aller chercher la boîte en cèdre. Surpris, vu la présence du capitaine, je le regarde avec insistance. Il me fait signe de m'exécuter.

Dès mon retour, il me la fait poser à terre et me demande de placer ma bille. Sans réfléchir, j'obéis.

J'entends alors le capitaine s'exclamer :

« Ce doit être la fameuse boîte que Léoni s'est soi-disant fait voler.

– C'est tout à fait faux, Monsieur! Cette boîte nous a été dérobée. La reprendre n'est que justice, s'exclame Luigi.

– Mais quand cette boîte vous a-t-elle été subtilisée ? interroge le capitaine.

– Il y a plus de quatre cents ans pour vous. Il y a donc prescription ! Maintenant s'il vous plaît, faites silence. »

Curieusement, le capitaine ne proteste pas. Luigi me tend une autre bille et me demande de la mettre dans son alvéole, ensuite il dépose les deux autres. Aussi spectaculaires et magiques que les fois précédentes, les billes lévitent à deux mètres du sol pour former un cube lumineux impressionnant.

Le capitaine est médusé.

« Rendez-vous compte de ce qui est en train de se passer !

– Oui, Bartholomé, nous le savons pertinemment, mais s'il vous plaît taisez-vous, lui demande mon père. »

Le capitaine, intimidé, se paralyse. Le nuage bleu arrive et tournoie, comme à son habitude. Puis, se met en place notre mage, grandeur nature, qui impressionne tellement, surtout le capitaine qui met ses mains sur son visage comme pour se cacher. Je ne vois que ses yeux effrayés. Il reste immobile, face au capitaine, sans dire un mot. Puis il tourne sur lui-même afin de découvrir tout le monde et s'arrête sur moi :

« Garigue, prends ta bille bleue et confie-la un instant au capitaine. »

Je m'exécute. Hébété et muet, le capitaine la prend. Puis il entend le sage lui dire :

« Elle est vraiment très belle, n'est-ce pas ?

– Oui, je l'avoue, répond le capitaine timidement.

– Eh bien, voyez-vous, cette bille est le diamant le plus pur qui se trouve sur terre. De plus, elle a une puissance prodigieuse. Si vous n'aviez pas tenu vos engagements, elle vous aurait désintégré.

– Mais, comment ça ?

– Auriez-vous la mémoire courte ? Que je sache, vous avez fait une promesse à ces enfants.

– Tout à fait !

– Eh bien, cette petite démonstration a pour but de vous remercier. Vous êtes assez intelligent pour comprendre ce que je veux dire. Je vous gratifie encore, au nom de ces enfants. »

Puis, il se tourne vers François :

« Alors, mon petit, enfin heureux d'avoir retrouvé ta maman ? Tu l'as bien mérité, mais attention, le capitaine ne va démanteler qu'une partie de cette secte abominable. Le cerveau, trop bien organisé et protégé, restera redoutable. Donc prudence. »

Puis, il se tourne vers moi.

« Et toi Garigue, tes yeux sont parfaitement secs, ces afflux de larmes sont enfin terminés, tu as retrouvé le sourire. N'oublie pas qu'il te faut respecter ton pacte et ça avant trois mois. Luigi te prêtera la bleue pour que tu puisses revenir. Je peux bien te le révéler, c'est ton ange gardien qui a été obligé de te donner un petit coup de main pour que tu puisses trouver ta bille dans l'encrier.

– Moi qui croyais que c'était la goutte de champagne !

– Tu as hésité, puis tu as accepté de la boire. »

Puis, il se tourne vers Luigi.

« Je dois vous quitter. Mais avant j'aurais bien aimé que Luigi dévoile un certain secret à François. Je bous d'impatience de voir sa frimousse. »

Et il se tourne vers Luigi qui, bafouillant, cherche ses mots.

« En effet François, je me dois de te révéler un lourd secret... Tu te souviens, je te l'ai expliqué... j'étais l'ami de ta maman ?

– Oui, bien sûr ! Et alors.

– Alors, tu dois savoir que nous nous sommes aimés.

– Ça, je m'en doute.

– Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est que de notre amour est né un petit garçon prénommé François. »

François est paralysé, puis il se précipite sur Luigi pour le serrer dans ses bras.

« Ça, c'est formidable, vous ne pouvez pas savoir comme je suis content. Maintenant je comprends beaucoup de choses et je suis très fier d'être votre fils. »

Le capitaine est sidéré.

« Mais alors, Simoni, ce clochard introuvable, n'était donc pas ton père ! Qui était-il donc ?

– Non, ce n'est pas mon père. Ce n'était qu'un simple clochard "sympa" qui ne s'est jamais appelé Simoni et qui avait accepté de jouer ce rôle, lui répond François.

– Je vois... tout compte fait... que je ne sais pas grand-chose », dit le capitaine.

Le mage se met à sourire et se tourne vers François.

« François, n'oublie pas d'installer ta grand-mère dans ta cabane, c'est ton idée et c'est un bon dessein, elle n'attend que cela. Tout va rentrer dans l'ordre. Mais les enfants vous n'en avez pas pour autant terminé. Vos destins sont liés et vos aspirations envers la planète ont été entendues. Vous allez, si vous le méritez bien sûr, découvrir une mission, qu'il n'a jamais été envisagé, à ce jour, de confier à quiconque. Je suis convaincu que vous allez prendre par moments du plaisir pour y parvenir. Bien évidemment, capitaine, comme vous tous ici, vous n'avez rien vu. Regardez cette statue de pierre, vous allez comprendre. »

Nous nous retournons tous afin de la découvrir. C'est un angelot en pierre reconstituée, que j'avais offert à maman pour la fête des Mères. Alors que nous sommes tous à la contempler, nous voyons avec stupeur l'ange s'effriter en poussière très fine qu'une brise légère éparpille. Entendant le sage rire, nous nous retournons.

« Ce n'est qu'une petite démonstration, juste pour que vous puissiez bien comprendre que vous n'avez absolument rien vu.

– Mais tout à l'heure j'avais déjà compris, s'exclame le capitaine.

– Alors, tout est parfait ! Dans la mesure du possible, faites que dans vos écritures l'on ne trouve pas trace de ces enfants. Je n'ai pas pour vocation de m'occuper de vos situations, ces

enfants sont l'exception qui confirme la règle. Mesdames, je suis heureux que vous ayez su ne pas séparer ces enfants. Je sais tout l'amour que vous leur portez. Il en est de même pour vous, Messieurs, qui avez su les écouter. Je vous remercie encore, je pense que nous nous reverrons. »

Puis, sans ajouter un mot de plus, il disparaît.

Je ramasse les billes et vais ranger la boîte. À mon retour personne n'a encore ouvert la bouche. J'en prends donc l'initiative.

« Et si nous retournions à table, ça va être froid.

– Capitaine, vous resterez bien avec nous ? demande maman.

– Écoutez, ce n'est pas de refus. Avec ce qui vient de m'arriver, j'ai besoin de reprendre des forces. Je sais bien que je n'ai rien vu, mais tout de même. Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille. Je comprends mieux le comportement des enfants, à présent. »

Le repas se termine dans la bonne humeur, sans que personne ne fasse allusion à ces apparitions, hormis le capitaine. Tous mangent de bon appétit, il faut dire que le canard aux petits navets que maman vient d'apporter incite à se resservir.

Je vois mon père sourire, puis il se tourne vers la maman de François pour lui demander :

« Serait-ce abuser si je vous demandais, qu'avec François, vous nous chantiez une chanson ? Nous avons pu découvrir combien il chantait bien, même si ce n'est pas du canadien. Il nous a fait savoir que vous chantiez avec lui à l'église. »

Sa mère hésite et puis voyant François se lever, elle en fait autant. Ils se mettent à chanter un air certainement religieux qui est vraiment extraordinaire. Pour clore ce repas, papa ne pouvait pas avoir une meilleure idée.

Ce chant merveilleux ne me retire pas de l'esprit les dires de ce sage, et je réalise qu'il m'a chargé d'une nouvelle mission. J'espère que ce sera plus simple que de retrouver le diamant bleu.

De retour dans ma chambre, je remarque que François est euphorique, je ne l'avais jamais vu ainsi.

« Tu te rends compte, j'ai retrouvé ma mère et j'ai en prime découvert mon père. De plus, Maman a satisfait son rêve en retrouvant Luigi. Tu vois, c'est ce que nous avait annoncé le mage.

– Je comprends ton bonheur et, tu peux en être certain, ce père-là, il va te protéger. »

Le lendemain, alors que tout est calme, mon père vient me voir dans ma chambre.

« Je ne souhaite pas franchement te questionner, mais hier, j'ai compris qu'une mission t'a été confiée. Et vu tout ce que tu m'as révélé, j'ai cru comprendre que tu allais retourner sur cette planète. Mais tu avais oublié de me dire que c'est une jeune fille qui te les avait confiées ces billes. Ne crois-tu pas que tu devrais demander une pause ?

– Ce n'est pas un problème, il m'est facile d'y aller sans encombre et en plus j'ai promis. Ne te tracasse pas, je suis certain que ce sage me protège, maman me l'a dit, c'est mon ange gardien.

– Je te sens confiant, mais tout de même, fais très attention et tiens-moi au courant de ces missions, car je ne voudrais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. »

Avec François, nous avons déménagé sa grand-mère dans la cabane pour son plus grand bonheur. Nous avons passé une semaine pour l'installer, surtout pour lui faire son potager avec des graines quémandées à papa. Un matin, François m'apprend que sa maman, accompagnée de Luigi, est passée le voir la veille. Elle souhaite avoir François pour elle toute seule une quinzaine de jours.

« Je ne sais pas comment annoncer cela aux parents ! me dit François.

– Ce n'est pas un problème, je m'en charge et, sois tranquille, cette fois-ci tu n'as pas à te tracasser, j'ai ma bille. »

Alors que François est sur le point de partir, je sens ma bille vibrer. Je la sors de ma poche et comme la dernière fois, elle est chaude.

« Mince, c'est Luigi qui a la vraie bille bleue.

– Et alors, on s'en fout, on va essayer avec celles que nous avons, nous verrons bien, me dit François.

– Tu crois ?

– Bien sûr, en plus ce sont eux qui sont demandeurs, ils ne vont tout de même pas te houspiller. »

Sans attendre, nous allons chercher la boîte et plaçons nos billes. Incroyable c'est le sage à la peau rouge avec des écailles qui apparaît.

« Je suis contrarié de ne pas avoir été invité lorsque Luigi t'a dévoilé qu'il était ton père. Alors, content mon petit ? Je suis également venu te prévenir qu'il te sera impossible de rencontrer cette jeune fille à qui tu avais emprunté ses billes. Mais ne sois pas triste, nous devrions en reparler.

– Mais, comment vais-je faire ?

– Tu cibleras sa bille comme tu avais su le faire la dernière fois. Si je suis venu, c'est pour éviter que tu ne te poses trop de questions, et afin que ta mission puisse continuer.

– Mais, quand faut-il que j'y aille ?

– Un jour prochain, tu seras comme appelé, tout devrait bien se dérouler. Je vais vous quitter. Bonne chance à tous les deux ! François, dis-moi, heureux de pouvoir retourner auprès de tes parents ? Écoute bien Luigi, il est de bon conseil. Tu as dû t'en rendre compte. Ta maman jubile de te savoir avec Garigue. Elle a raison, vos destins sont indissociables, vous allez vivre de grands moments ensemble. Au revoir et bonne chance. »

Quel dommage de ne pas pouvoir revoir cette fille ! Je ne pourrais même pas m'excuser de lui avoir emprunté ses billes.

« Je ne rêve pas, hein ? Il nous a bien refourgué une nouvelle mission ?

– Je me demande où tu vas encore échouer pour rendre ces billes. »

Deux jours plus tard, nous apprenons que le capitaine a réussi à arrêter tous ces malfrats, avec les preuves suffisantes pour les mettre à l'ombre un bon moment. Et ce qui est formidable c'est que chez François il en a été de même. Alfred, chez nous, et Julien, chez François, sont au cachot. Les parents l'ayant appris se sentent soulagés.

François est parti voir sa maman. Je suis ravi, car je sais qu'il croque du bonheur. J'attends son retour afin de pouvoir appeler notre sage. Il devrait m'en dire un peu plus sur cette mission.

À suivre.

Prologue
Chapitre premier
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23